00027344

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
Town Hall, Bombay.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 16 January, 2016

POLITIQUE

DES NATIONS.

TOME I.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

QUI SE TROUVENT CHEZ LE MÊME LIBRAIRE.

VOYAGE DE POLYCLÈTE, ou Lettres Romaines,
2 vol. in-8°. . . . . 14 fr.

MÉMOIRES D'UN FRANÇAIS, 3 vol. in-12. . . 9 fr.

MÉMOIRES D'UN ESPAGNOL, seconde édition,
3 vol. in-12. . . . . 9 fr.

PARIS. — IMPRIMERIE DE CASIMIR,
rue de la Vieille-Monnaie, n. 12.

POLITIQUE

DES NATIONS,

PAR LE BON ALEX. DE THÉIS,

AUTEUR DU VOYAGE DE POLYCLÈTE.

27344

TOME PREMIER.

VOIT

A PARIS,

CHEZ GRIMBERT, LIBRAIRE,

SUCCESSEUR DE MARADAN,

RUE DE SAVOIE, N° 14.

1828

Fo 320.9
Thé/Pol
27344

00027344

PRÉFACE.

Après le spectacle de l'Univers, pris dans son ensemble, le tableau le plus vaste, le plus imposant, le plus digne de l'attention des hommes, c'est l'histoire. Dans le jeune âge, pressé par le désir, ou plutôt par le besoin d'apprendre, on la lit uniquement pour la connaître. Plus tard, on la lit de nouveau pour la bien comprendre, et l'on s'efforce de mettre, dans ce cadre immense, chaque objet à sa juste place. Plus tard encore, on cherche à pénétrer les causes appa-

rentes ou cachées de tant d'événements divers. On rapproche le passé du présent, on les compare entre eux, on les juge l'un par l'autre, et tous deux nous font, en quelque sorte, pressentir l'avenir; à peu près comme ces géomètres qui, par la mesure de deux angles d'un triangle, arrivent naturellement à la connaissance du troisième.

Toute science a son principe; l'histoire, plus que toute autre, ne peut être bien connue que par celui qui la prend à son origine, et qui la suit avec méthode dans tous ses développements. Que celui-là se transporte, en idée, à la source des temps, et qu'il descende lentement le cours du fleuve. Tout ce qui s'offre à ses regards, pen-

dant ce long trajet, ne peut que lui inspirer de l'effroi. Il voit d'abord quelques hommes, réunis en faibles tribus, que l'on craindrait d'appeler des nations, en hostilités perpétuelles avec des voisins aussi peu nombreux qu'ils le sont eux-mêmes. Les uns et les autres sont plongés dans une ignorance grossière : on les croirait disposés à s'aider mutuellement pour soutenir une existence encore mal assurée ; et cependant, leur plus forte, leur unique pensée est de s'entre-détruire. Pour premier effort d'intelligence, on les voit plier une branche d'arbre, ou l'aiguiser, pour en faire un arc, un javelot, et s'en servir avec une habileté mortelle. Bientôt, ils savent rendre ces armes plus meurtrières en-

core, par l'adjonction de substances vénéneuses, qu'un génie malfaisant leur a fait découvrir. Leur début dans la carrière semblerait annoncer l'anéantissement d'une espèce malheureuse.

Cette espèce s'étend cependant. Ces mêmes hommes, bientôt réunis en plus fortes troupes, se hasardent peu à peu à de plus fortes entreprises. Tourmentés par un besoin secret, germe obscur de l'ambition, ils courent chercher au loin de nouveaux ennemis, et leur route est marquée par tous les genres de désordres. Ils arrivent enfin, ils s'établissent par la force dans les lieux dont ils ont chassé ou exterminé les premiers habitants, et l'on voit commencer les nations.

Toutes ne suivent pas une même marche, toutes ne jouissent pas des mêmes avantages. Quelques-unes, placées sous un Ciel plus favorable au développement des facultés morales, ou douées de dispositions plus heureuses, acquièrent insensiblement des lumières; les autres s'instruisent à leur école. Mais ces lumières, de quelque côté qu'elles viennent, et quelle qu'en soit la nature, ont toujours la science du meurtre pour objet principal. C'est alors qu'on voit naître successivement ces inventions de balistes, catapultes, béliers, et de cette quantité prodigieuse de machines de guerre, que les historiens de tous les temps semblent se complaire à décrire, et dont nous conservons avec soin les débris dans

nos musées, comme des archives authentiques du malheur des peuples.

De leur côté, les simples individus s'efforcent d'imiter l'État. On ne voit partout qu'armes offensives et défensives, dont les noms seuls formeraient un dictionnaire. Toutes sont fabriquées avec une adresse qu'on ne peut se défendre d'admirer, même avec les raffinements d'une industrie cruelle ; et cependant, chaque génération, à force de travail, parvient à y ajouter un nouveau degré de perfection. Elles forment le principal, on pourrait dire l'unique mobilier des familles, à ces temps déplorables.

D'une extrémité de la terre à l'autre, tout a été dirigé vers le même but. A peine l'homme était parvenu

à subjuguer les animaux, que, plus pressé de les faire servir à satisfaire ses inimitiés, qu'à pourvoir à ses besoins, il en a fait, pour ainsi dire, ses compagnons d'armes. On a eu des chevaux bardés de fer, des éléphants portant des tours chargées de soldats, des chariots armés de faux, etc. : toutes inventions exigeant plus d'art, plus de combinaisons, plus de génie même, que tant de machines véritablement utiles, qui ne furent connues qu'après bien des siècles.

La mer, déjà si fatale à ceux qui osent en braver les dangers; la mer, elle-même, est devenue un véritable champ de bataille. Des galères armées d'éperons garnis d'airain, des feux grégeois, des grappins, etc., offrent de

nouveaux moyens de carnage, à des êtres dont il semble le premier besoin. On se cherche, on se poursuit, on s'attaque, on se bat sur les abîmes, on se brûle au milieu des eaux; et les victoires navales deviennent mille fois plus meurtrières, que ne le furent jamais les tempêtes.

Jusqu'au quatorzième siècle, le fer, dans des mains adroites ou vigoureuses, était le principal agent des combats; et voilà qu'un chimiste allemand, au rebours du Prométhée de la Fable, fait servir le feu à la destruction. Une composition vraiment infernale, qui égale le tonnerre dans ses éclats, et qui le surpasse par ses effets, change tout à coup l'art de la guerre pour la plupart des peuples, en le ren-

dant plus destructeur encore. Théorie savante, habileté rare dans l'application, tout a servi aux progrès d'une science funeste : elle est telle aujourd'hui, que, sans préjuger de l'avenir, il est douteux qu'il y puisse rien ajouter.

Dans ce tableau si étendu, si varié par les nuances, mais dont le fond ne change jamais, tout offre l'image de la destruction, sous mille aspects différents. Histoire sacrée, histoire profane, soit ancienne, soit moderne, depuis la Bible jusqu'à la simple feuille du jour, partout la guerre, encore la guerre, et toujours la guerre. En effet, que l'on mette ensemble les ouvrages historiques de tous les pays et de tous les temps, qu'on en re-

tranche tout ce qui a rapport aux combats, tout ce qui les précède et tout ce qui les suit, que restera-t-il? Rien.

Celui qui réfléchit sérieusement sur cet exposé, est forcé de convenir qu'une puissance perturbatrice semble armer sans cesse l'homme contre l'homme, en dépit de sa raison, on pourrait dire, même de sa volonté. Fatalité désespérante qui le poursuit dans les bois comme dans les cités, dans la prospérité comme dans l'abaissement, et à laquelle l'expérience de tant de siècles, montre qu'il lui est impossible de se soustraire.

C'est à reconnaître cette nécessité, à en établir le principe, à le suivre dans ses développements, que nous nous sommes appliqués dans cet ou-

vrage. Prenant, d'abord, la race humaine aux premières époques de la nature, nous la suivrons dans toutes ses progressions, depuis l'état sauvage jusqu'au plus parfait degré de civilisation. Nous considérerons ensuite les hommes comme peuples, et, dans ces situations diverses, nous retrouverons constamment cette main pesante qui les accable.

Dans ce long travail qui embrasse tous les temps et tous les lieux, nous avons fait nécessairement des fautes. Tout lecteur qui nous aura accordé un moment d'attention, ne tardera pas à se convaincre qu'elles doivent être attribuées seulement au défaut de lumières, et nullement à une intention secrète. Celui qui tra-

vaille dans la retraite, ainsi que nous le faisons, émet plus librement sa pensée sur un sujet quelconque, parce qu'il est préservé de ces influences sociales, de ces considérations secrètes qui arrêtent tout écrivain, même à son insu; et, sous ce rapport, sa position peut lui donner un véritable avantage. Mais il est privé du secours des hommes; et, d'ordinaire, c'est en s'éclairant par les conseils de quelques-uns, qu'on obtient les suffrages du plus grand nombre.

Quoi qu'il en puisse être, nous serons toujours empressés d'avouer l'erreur aussitôt qu'elle nous aura été indiquée. Nous adressons, à l'avance, des remercîments sincères à

ceux qui nous la feront apercevoir, et nous nous hâterons de profiter de leurs avis.

Quelque éloignement que nous ayons pour les discussions politiques proprement dites, il est impossible de s'occuper de l'histoire des peuples, sans faire connaître la nature de leurs gouvernements: Pleins de respect pour tous, puisque tous ont donné, selon les temps et selon les hommes, de longues périodes de gloire et de prospérités aux nations, nous ne contesterons les principes d'aucun d'eux. Si nous nous sommes expliqués avec liberté sur les avantages de quelques-uns, ou les inconvénients de quelques autres, nous attestons que, dégagés de toute espèce de pré-

vention, jamais les circonstances du moment n'ont déterminé nos observations. Nous avons émis, sans réserve, comme sans intention, notre propre pensée; nous avons parlé d'après notre conscience; nous en appelons, sans hésiter, à celle du lecteur.

Mais les hommes ne sont pas gouvernés seulement par les lois humaines; les institutions religieuses, bien autrement puissantes sur leur esprit, ont fait le destin de la plupart des peuples. Rome, avec ses faux Dieux, a conquis le monde entier. Mahomet, se disant envoyé du Ciel, a subjugué l'Orient. Partout, celui qui a osé parler au nom de la Divinité, et qui est parvenu

à se faire écouter, a eu tout pouvoir sur les hommes. Or, si l'erreur ou l'imposture ont exercé, sur l'esprit humain, une si grande influence; si elles ont élevé ou renversé des Empires, on comprendra sans peine l'effet prodigieux d'une Religion de vérité, sur ces mêmes hommes. Dès son apparition, le monde a changé de face; elle a épuré les mœurs, détruit des habitudes cruelles, elle a aboli l'esclavage; elle a donné de la modération à la puissance, de l'appui à la faiblesse; enfin, partout où l'Évangile a pénétré, les hommes sont devenus meilleurs; et, s'il est, à cet égard, quelques exceptions, la faute en est à ces mêmes hommes

dont les passions ont perverti l'ouvrage de la Divinité.

En proclamant hautement les biens que la Religion chrétienne a versés sur le genre humain, nous conviendrons, avec une égale sincérité, des égarements de la superstition, des violences du fanatisme, et, quels qu'ils aient été, nous en détesterons les fauteurs. Un Souverain tel que Philippe II a pu trouver des flatteurs pendant sa vie; peut-être il conserve encore des panégyristes obscurs; nous ne sommes pas de ce nombre. Celui qui prononça tant d'arrêts de mort, au nom d'un Dieu de miséricorde, doit être jugé sans pitié.

Mais, revenant à notre objet principal; s'il entre dans notre plan de

rappeler trop souvent les malheurs qui pèsent sur le genre humain, qu'on ne pense pas, surtout, que, détracteurs insensés de l'ouvrage de Dieu, nous ayons la témérité d'accuser sa Providence. Loin de là, nous ne cesserons de proclamer sa bonté, sa grandeur, sa vaste prévoyance, et nous espérons démontrer que les maux que nous croyons apercevoir sur la terre, ne sont que la conséquence de la magnificence de ses dons. En accordant à l'homme la supériorité sur tous les êtres, Dieu l'a soumis, comme tout ce qui est terrestre, à des lois rigoureuses. Il est le Roi de la Création; mais toute puissance a ses limites, et la royauté a aussi ses misères.

INTRODUCTION.

Tout ce qui vit, tend à se reproduire; l'existence n'est, pour tous les êtres de la Création, qu'un dépôt qu'ils doivent transmettre à des races qui leur succèderont; et celles-ci doivent, à leur tour, le léguer à d'autres, sans que cette substitution puisse avoir de terme. Les plantes, les animaux, les hommes, sont conduits à la génération par la simple action des organes, par l'instinct, ou par la passion.

Cette pente qui les entraîne, est la volonté, ou plutôt le cri de la nature. Partout, ce cri retentit autour de nous; il est entendu de tout ce qui respire. Tantôt il est produit par le besoin impérieux, tantôt il est l'expression de l'amour; partout, il tient à une même cause; partout, il conduit à une même fin.

Ainsi, les générations se succèdent sans s'épuiser jamais; elles sont enchaînées les unes aux autres par une force qui surmonte tous les obstacles, et qui dépasse de beaucoup ce qui serait nécessaire au maintien de chaque espèce prise séparément. Il n'est pas une herbe, pas un insecte, pas un être

animé ou inanimé, qui ne couvrissent, en peu de temps, la surface de la terre, si des causes extérieures n'arrêtaient le développement d'un si grand nombre de germes; mais tous les individus qui en proviennent, s'efforçant d'arriver au même but, s'arrêtent réciproquement; et de ces ressorts, toujours agissants et toujours comprimés, résulte un équilibre général. Plus l'espèce est faible, plus ses moyens de reproduction sont étendus, plus ils sont énergiques; sur la terre comme dans les airs, au fond des bois comme au fond des mers, des myriades d'insectes, des multitudes innombrables d'animaux sans dé-

fense, deviennent la proie d'animaux plus puissants; et quelques-uns, qui échappent à la destruction, suffisent pour ramener, en une seule saison, ces légions qui étonnent l'imagination. Ordre admirable, qui maintient l'harmonie sur la terre, en marquant à chaque espèce le point où elle doit s'arrêter, et qui les soutient toutes, avec l'excédant de chacune! Dans toute espèce, la faiblesse même de l'individu ne l'affranchit pas de l'obligation imposée à tout être, quel qu'il soit; s'il doit périr bientôt, la nature semble précipiter, pour lui, l'époque de la génération; elle se hâte d'en obtenir des germes nécessaires à ses

vues, et elle abandonne l'individu.

Au sommet de cet édifice est l'homme; quelle que soit sa supériorité, il participe à la loi commune; et si des facultés particulières le font jouir, avec plus d'assurance, des avantages que cette loi accorde à tout ce qui respire, de même il en subit les inconvénients. Plus puissant que tous les êtres de la Création, il multiplie, selon sa volonté, ceux qui lui sont utiles; il restreint le nombre des autres, sans pouvoir cependant en détruire l'espèce; et, modifiant, pour ainsi dire, le plan de la nature, il ne lui est pas permis de le changer. C'est ainsi qu'il a couvert la surface de la

terre de ses troupeaux innombrables, sans pouvoir anéantir la race des loups et des tigres. Dans l'état sauvage, le courage, l'adresse, la patience surtout, le font triompher des animaux les plus féroces; dans l'état de civilisation, fort du rapprochement de ses semblables, et des moyens prodigieux qu'il doit à son intelligence, il domine sur tous les êtres. Tous pèsent les uns sur les autres, et l'homme pèse sur eux tous; il oppose à volonté des obstacles à leur multiplication, rien ne peut arrêter le développement de son espèce; plus lent que celui des animaux, il est plus régulier, plus certain; et la nature, unie à l'art, l'as-

sure par des moyens encore plus efficaces.

Dans l'état sauvage, l'homme est porté fortement vers la reproduction, par la seule impulsion de l'instinct, puissance indépendante de sa volonté, et qui jamais n'a manqué son but. Dans l'état social, l'instinct s'est affaibli; mais l'imagination s'est développée; les facultés du cœur se sont étendues; l'homme est devenu plus sensible, la femme a été plus touchante. La beauté, les grâces, l'esprit, tout ce qui fait naître l'attachement enfin, a attiré un sexe vers l'autre, avec plus d'énergie que n'eût fait le pur instinct. Alors est né cet amour, qui tient tant

de place dans la vie des hommes. Feu céleste, qui détruit tous les vains raisonnements, qui renverse les froids calculs de l'égoïsme, et qui ramène l'homme à la nature, par les détours de l'illusion. La jalousie, l'emportement, la coquetterie, l'inconstance, le goût de la parure, tous ces défauts, ces vices même que les deux sexes se reprochent, avec raison peut-être, ne troublent momentanément l'ordre social, que pour allumer dans des âmes tranquilles une passion, nécessaire. Tous concourent au même but, il n'est pas une seule fibre du cœur qui n'y conduise avec une rectitude admirable.

Les sensations extérieures, les mouvements de l'âme, les passions déréglées même, ne doivent donc être considérées que comme des gradations par lesquelles la nature arrive à une fin plus noble à la génération. Mais ce n'était pas assez pour remplir ses vues et accomplir son œuvre : l'enfance de l'homme est si malheureuse, on peut dire si misérable, qu'il ne pouvait être conservé que par l'effet d'une passion plus forte encore que celle qui l'avait fait naître, et l'amour maternel est descendu du Ciel pour le sauver. Ce sentiment, le plus pur, le plus énergique, le plus sublime de tous, est un don à part que Dieu a fait à la

femme, et qui appartient également à toutes. Éclairée ou ignorante, riche ou pauvre, Reine ou bergère, l'amour maternel est partout le même; il est le plus grand trait de la Création; rien ne peut l'effacer; rien ne peut l'affaiblir; les vices même, destructeurs de toute passion généreuse, les vices ne portent nulle atteinte à celle-là. Quelle qu'elle ait pu être, quelle qu'elle soit encore, une mère est capable de traits d'héroïsme que l'homme admire et qu'il ne peut imiter. Que les femmes cessent donc de se plaindre de l'espèce d'infériorité où les placent la nature en quelques circonstances, et nos ins-

titutions dans beaucoup d'autres. L'amour maternel les met au premier rang de tous les êtres; et l'homme, en tout temps si vain de ses prérogatives, est forcé de révérer ces hautes vertus, auxquelles il ne lui est pas permis d'atteindre.

Eh! qu'on se garde bien d'assimiler ce sentiment éclairé qui dirige une mère, à cet instinct aveugle qui guide tous les êtres en semblables circonstances. Dans les animaux, soit sauvages, soit domestiques, la mère a pour ses petits une tendresse excessive, jusqu'au moment où, n'ayant plus besoin de ses soins, ils lui deviennent tout-à-fait indifférents; le mâle ne fait rien

pour eux, du moins parmi les quadrupèdes. Dans l'espèce humaine, le père n'éprouve peut-être pas pour l'enfant qui vient de naître, ce sentiment exalté qui transporte la femme dès l'instant qu'elle est mère; sa tendresse est plus lente à se développer, plus réfléchie dans ses effets; ce n'est guère qu'au sortir de la première enfance qu'elle acquiert toute sa force. La femme, au contraire, réunit en elle tous les genres de tendresse; elle aime d'abord son enfant avec toute la véhémence de l'instinct; plus tard, elle le chérit d'un amour plus éclairé; et, jusqu'à sa dernière heure, son âme douce et affectueuse est capable de tous les genres de sacrifices.

L'amour de l'homme pour la femme, l'amour de la femme pour l'enfant, sont donc les deux pivots immuables sur lesquels rouleront à jamais les générations. Les taches même de l'esprit humain semblent y avoir été placées à dessein, par le Créateur, pour concourir à l'exécution de ses plans. On l'a dit souvent, et il n'est que trop vrai, les enfants, en général, montrent rarement aux auteurs de leurs jours un juste retour de tant de bontés; mais que s'en serait-il suivi, si, pénétrés d'une reconnaissance légitime, ils leur eussent rendu tout ce qu'ils leur doivent? Ils auraient satisfait à leurs obligations; ils seraient

quittes envers tout le monde, et la société n'aurait plus rien à exiger d'eux ; mais il n'en est pas ainsi, et c'est à leurs propres enfants qu'ils doivent payer un jour cette dette, qu'ils ont contractée dès l'instant de leur naissance. Ainsi, la génération qui existe se doit tout entière à celle qui se prépare ; et celle qui précède n'a droit d'en rien attendre, à moins que, par le bienfait d'une heureuse éducation, les pères n'ayent, en quelque sorte, formé en leurs enfants une seconde nature.

Ainsi, Dieu s'est servi de l'imperfection apparente de son ouvrage pour le rendre éternel. Le bien comme le

mal, les qualités comme les défauts, la vertu comme le vice, tout concourt également à l'accomplissement de cette haute volonté qui régit l'Univers. La reconnaître doit nous suffire ; il ne nous est pas permis d'en pénétrer le principe, encore moins de nous en plaindre.

Mais, en nous donnant des preuves si éclatantes de sa vaste prévoyance, Dieu ne nous a point exceptés de la loi immuable qu'il a établie ; et la progression successive des individus de notre propre espèce, nous assujettit à tous les inconvénients qu'éprouvent les êtres secondaires de la création. Aucune puissance, sur la terre,

n'étant capable d'arrêter la multiplication de l'homme, lui-même y pose des bornes. De cette nécessité rigoureuse sont nés les invasions, les guerres de toute nature, et tous les maux qui ensanglantent l'Univers. L'histoire de tous les peuples, sans exception, n'est qu'un long et triste récit des entreprises de la force, ou des malheurs de la faiblesse. Où l'histoire manque, la tradition, qui y supplée, ne nous rappelle que des désastres éclatants. Tous se rapportent à la même cause; elle agit sourdement quand elle ne se montre pas à découvert. Partout, à toutes les époques, c'est l'excédant de la vie sur la mort, qui est la vé-

ritable cause des malheurs du genre humain.

Cette proposition fait gémir l'humanité; elle épouvante l'être qui ose y réfléchir, et la profusion de la nature ne lui semble plus qu'un jeu barbare. Quoi! le gouvernement le plus sage, le mieux combiné, celui qui donne aux hommes l'aisance qui les rend heureux, et qui augmente nécessairement leur nombre, n'est donc qu'un chemin brillant qui les conduit à des malheurs toujours certains! Oui, l'heureuse Salente, où le plus beau des génies s'est plu à résoudre le problème de la félicité humaine; Salente, après un certain nombre de généra-

tions, serait arrivée immanquablement à ce moment fatal qui rend un peuple quelconque redoutable à ceux qui l'environnent, ou dangereux à lui-même. Ainsi, l'homme devient victime de la surabondance de ses facultés reproductives, et il est détruit s'il ne détruit pas. Il en est du monde entier comme de chaque famille, prise séparément; le grand nombre d'enfants y porte nécessairement le désordre et la pauvreté; elle ne peut se soutenir qu'autant que les moyens d'existence sont en proportion de la masse des individus.

Tout peuple, barbare ou civilisé, riche ou pauvre, guerrier ou paci-

lique, a vu rarement un demi-siècle de paix ; et celui pour qui des circonstances heureuses, en apparence, ont retardé, jusqu'à la seconde génération, le fléau de la guerre, éprouve bientôt un engorgement, dont l'effet immanquable est de compromettre sa sûreté ou celle de ses voisins. Si la nation est guerrière et audacieuse, ou qu'elle soit dirigée par un chef énergique, lui-même ouvre la carrière et marche le premier ; alors l'épanchement se fait au dehors. De là, les invasions, les conquêtes, les vastes entreprises, si brillantes dans les relations historiques, si tristes en réalité. C'est ainsi qu'il est arrivé

sous Alexandre, dans l'antiquité; en Espagne, sous Charles-Quint; en France, sous Charlemagne, Louis XIV et Napoléon; dans toute l'Europe, au temps des Croisades. Si la nation, au contraire, a un prince faible à sa tête, l'épanchement se fait au dedans; de là, les troubles civils, les guerres intestines, les révolutions. enfin, pires cent fois qu'une guerre étrangère, quelque malheureuse qu'elle puisse être. On en a fait la triste expérience, en Angleterre, sous Charles Ier; en France, sous Louis-le-Débonnaire, Charles VI et Louis XVI.

Règle générale : il faut qu'une par-

tie du genre humain détruise l'autre, ou que tous les hommes meurent de faim. Cette alternative est cruelle, et le choix est pénible; mais qui pourrait, sans crime, accuser l'œuvre de Dieu? Il a jeté la vie par torrents sur la terre, sans qu'elle pût être répartie également entre tous les êtres. S'il en est qui périssent, quand ils auraient pu vivre encore, du moins ont-ils joui du bonheur d'exister. Eh! n'est-ce donc rien que d'avoir vécu? Dans toutes les espèces, il n'est qu'un petit nombre d'individus qui arrivent à la vieillesse; l'espèce humaine, privilégiée sous tant de rapports, fléchit sous la né-

cessité commune. Dieu n'a pas permis qu'aucune créature en fût exemptée. Nous devons croire qu'il entrait dans ses plans, de faire participer au bienfait de la vie le plus grand nombre d'êtres possible. La supériorité de l'homme, qui le rend l'exécuteur des vues du Créateur sur tout ce qui respire, ne saurait l'empêcher de subir la rigueur de sa loi; et, s'il se sent parfois accablé sous l'immensité de ses dons, il ne lui est pas permis de faire entendre le murmure; il doit adorer et se taire.

Pénétrons-nous bien de cette vérité importante, que ce qui a existé en tout temps, en tout lieu, tient à

une force supérieure, à une nécessité absolue qui doit faire cesser la plainte. Craignons d'ajouter, par de vaines déclamations, à des maux inséparables de notre nature, ou plutôt de la nature en général. Efforçons-nous d'en connaître le principe; suivons-les dans leurs développements; tâchons d'en adoucir les effets; et, puisque nous devons subir notre destinée, cherchons du moins à éloigner, par nos efforts, des calamités qu'il n'est pas en notre pouvoir d'empêcher.

On traitera de ces grandes questions dans cet ouvrage. Après quelques réflexions préliminaires sur la progres-

sion de la population en général, le premier livre sera consacré à l'examen rapide des divers états de l'homme, depuis l'état sauvage jusqu'au dernier degré de la civilisation. On démontrera que, dans ces phases diverses, il a été guerrier par force, destructeur par nécessité; et que les mêmes causes ont constamment produit les mêmes effets, par différentes combinaisons.

Dans le second, on appliquera ces principes aux anciens États les plus importants; on présentera les causes, quelquefois cachées, de leur agrandissement, ou de leur faiblesse; de leur état de guerre, ou de leur tranquillité.

Dans le troisième, on offrira un tableau rapide des peuples actuels de l'Europe; on exposera les raisons secrètes de leur politique, le motif véritable de leurs entreprises; et on essaiera de juger, à l'avance, de ce qu'elles ont à espérer ou à craindre des conséquences que nous avons établies.

Enfin, on s'efforcera de présenter les moyens de faire tourner, au plus grand avantage de la société, l'accroissement inévitable de l'espèce humaine, dans tous les États. Sans doute, nous ne devons pas nous flatter d'arrêter les effets de ces lois, dont nous avons reconnu la force;

mais l'homme, par sa prudence, par ses efforts, peut en reculer l'exécution, pour un temps plus ou moins éloigné; et n'est-ce donc rien que de gagner du temps, pour ceux qui en ont si peu à passer sur la terre!

POLITIQUE
DES NATIONS.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

AVANT d'exposer les inconvéniens qu'amène forcément, dans un État quelconque, le trop grand nombre d'hommes, il importerait, sans doute, de connaître avec une exactitude rigoureuse la progression régulière de la population dans les différents pays dont nous aurons à nous occuper. Des hommes laborieux, autant qu'éclairés, ont

consacré leurs veilles à ces longs calculs; tous ont suivi une route différente, et quoique les produits ne soient pas exactement les mêmes, les résultats sont analogues; mais, sans entrer dans ces détails qui sont proprement du ressort de la statistique, il nous suffit d'observer que partout, même dans les contrées les moins favorisées de la nature, le nombre des naissances, en terme moyen, l'emporte constamment sur celui des décès: d'où résulte nécessairement un accroissement plus ou moins rapide de l'espèce humaine.

Mais, dira-t-on, l'homme est sujet à tant de maux, son enfance est si faible, si malheureuse, tant d'accidents plus ou moins funestes l'attendent à toutes les époques de la vie, qu'il est difficile de comprendre comment le corps social s'engorge aussi rapidement que nous l'avons avancé. Oui, l'homme est faible, mais les hommes sont forts; ils

tendent à se multiplier avec cette énergie que le Ciel a départie à tous les êtres; leur intelligence assure en eux les produits de la génération, et cette famille si chancelante en apparence, qui semble pouvoir à peine se maintenir, s'accroît au point de dominer sur-tout ce qui l'entoure.

Ce développement de l'espèce humaine n'a jamais été bien compris par la plupart des écrivains, même par ceux qui en ont fait leur étude spéciale, parce que tous sont partis d'une base trompeuse. On a dit : Si, dans chaque ménage, il n'y a que deux enfants, la population du pays ne sera pas augmentée, parce que ces deux enfants représentant le père et la mère, il n'y a pas de changement dans la famille, et par suite, pas d'accroissement dans le nombre des habitants; mais on n'a pas songé que, dans cette même famille, les père et mère ne meurent pas, lorsque les enfants se marient;

les petits enfants se marient à leur tour, que souvent les aïeux existent encore. Ainsi, les générations se multipliant avec plus de rapidité qu'elles ne s'éteignent, et marchant de front, pour ainsi dire, il y a accroissement dans le nombre total, sans que la quantité d'enfants soit augmentée dans chaque ménage.

On objectera, peut-être, que d'après le relevé des registres mortuaires, l'homme n'ayant, au terme moyen, que trente trois ans d'existence, les générations ne peuvent exister simultanément, ainsi qu'on l'avance ici; mais, dans ce calcul de trente-trois ans attribués à chaque être, on comprend la multitude d'enfants morts en bas âge, même en naissant, tandis qu'ils ne font pas nombre dans les quatre individus que l'on suppose exister dans chaque ménage.

Mais, au lieu de quatre personnes par famille, il est généralement reconnu qu'il y

a, pour toutes prises ensemble, un excédent sensible. Plusieurs publicistes l'ont porté à un quart, d'autres à un tiers d'individu. Admettons seulement le taux inférieur, supposons le quart, et prenons pour exemple la France, qui renferme aujourd'hui trente-deux millions d'habitants; ils formeraient huit millions de familles, donnant juste, pour ce seul quart d'individu, par ménage, un accroissement de deux millions d'habitants à chaque génération, ou près de huit millions par siècle, puisque ce n'est pas aller beaucoup au-delà de la vérité que de supposer quatre générations en cent ans. En effet, il est des pays où les femmes enfantent très-tard; d'autres où elles cessent de bonne heure; l'intervalle de vingt à trente ans paraît être, pour elles, la grande époque de la maternité, dont le terme moyen est vingt-cinq ans, ce qui donnerait juste ces quatre générations dans un siècle.

Que si, à l'augmentation résultant de la coïncidence des générations, on ajoute celle qui provient du quart d'individu par chaque famille, plus la progression de ce même quart, accru par les deux raisons combinées, on reconnaîtra qu'en un certain nombre d'années tout pays peut voir doubler la masse de ses habitants. Ces progrès sont bien plus sensibles encore dans ces contrées où l'homme est affranchi de cette triste prévoyance qui lui fait redouter de se voir père d'une famille trop nombreuse. Tel est l'heureux habitant des États-Unis. Le Russe, sous un gouvernement plus modéré, jouirait des mêmes avantages; mais dans le reste de notre vieille Europe, où les cases sont remplies, et plus que remplies, depuis un temps immémorial, la génération partout plus resserrée ne peut atteindre qu'une partie de son développement. Quelque restreint qu'il soit, l'excédent y porte le désordre, tandis

que, dans des proportions beaucoup plus étendues, il prépare la prospérité du Nouveau-Monde.

Cet état de plénitude qu'éprouve la presque totalité de l'Europe, est déjà ancien; il date des premières époques historiques; et, quoiqu'elle n'ait été, en aucun temps, aussi peuplée qu'elle l'est aujourd'hui, elle a sans cesse été travaillée de ce mal secret, premier effet de cet accroissement commandé par la nature, et qui détruit l'ouvrage de cette même nature.

Nous bornant à ce simple exposé, nous n'entrerons pas dans le détail des calculs nécessaires pour faire connaître, avec une précision mathématique, le nombre d'hommes dont chaque État peut s'augmenter dans un temps donné. Ce travail serait d'autant plus difficile, que les éléments dont il doit se composer varient pour chaque localité, en raison du climat, de la fécondité du sol,

du commerce, des mœurs nationales, etc. La seule règle générale que l'on puisse établir sur ce sujet si important, est qu'en tous pays, la réproduction surpasse la mortalité. La quotité de cette réproduction ne peut être fixée, avec une exactitude rigoureuse, que dans les États très-anciennement constitués, parce que c'est là seulement que les registres publics sont tenus avec ordre; tandis que dans les États nouveaux, où l'on cherche plutôt à augmenter la population, qu'à la bien constater, elle dépasse de beaucoup tout calcul présumé. Le docteur Franklin estime qu'aux États-Unis elle peut être doublée dans un espace de vingt-cinq ans; et M. Tooke (1), dans un ouvrage sur la Russie, où tout est ap-

(1) Tooke, *Histoire de l'Empire de Russie*, tome III de la traduction française, page 49.

puyé sur des calculs positifs, fruits de vingt-cinq années de travail sur les lieux mêmes, affirme que, dans ce vaste empire, cette duplication a lieu en quarante-neuf ans. Sans doute, l'Amérique, qui a des terres à offrir à tout venant; la Russie, dont la moitié est encore inculte, sont, à cet égard, dans une position toute particulière; à mesure qu'elles se peupleront, cet accroissement deviendra moins rapide, et toutes deux rentreront, par degrés, dans la proportion générale. Mais, quelque réduction que l'on y doive apporter, ces exemples prouveront, du moins, que cette proportion dépasse l'opinion vulgaire.

Qu'il nous suffise d'avoir établi cette règle, que partout, même dans les contrées que la Providence a traitées le plus sévèrement, il y a d'une génération à l'autre, accroissement dans le nombre des habitants. Ce principe bien établi, donne, en quelque

façon, la clef de l'histoire, en nous montrant que l'espèce humaine n'est pas même ébranlée de cette effroyable destruction d'hommes, dont se compose, depuis tant de siècles, ce triste tableau que nous appelons *l'histoire*. Partout ces pertes ont été réparées avec une promptitude qui ferait douter de leur étendue, si chaque peuple n'en conservait des preuves authentiques, ou, à défaut de preuves, des souvenirs douloureux. D'une extrémité à l'autre de l'univers, on le chercherait vainement, ce vieillard qui, dans le cours de sa vie, n'aurait pas eu à se glorifier des victoires de sa patrie, ou à gémir de ses défaites; et cependant, quelle qu'ait été la gravité de ces divers événements, lorsqu'il regarde autour de lui, il voit, sinon les mêmes hommes, du moins un plus grand nombre d'hommes.

Parcourons les annales d'une seule na-

tion, pour nous faire une juste idée de toutes les autres. Nous choisirons la Suède, parce que ce pays, plus qu'aucun autre de l'Europe, est peuplé de nationaux, qu'il a très-peu de colonies, qu'il n'a pas eu de guerres civiles pendant l'espace que nous aurons à parcourir, et que, par suite, les événements dont il a été le théâtre ne peuvent être considérés comme extraordinaires. Nous ne remonterons pas au-delà du règne de Gustave Adolphe, autant pour offrir un tableau plus resserré, que pour ne présenter que des faits plus positifs.

Nous voyons d'abord la guerre de trente ans, heureusement commencée par le grand Gustave, plus heureusement terminée par ses généraux. Pendant ce long espace de temps, la Suède fut épuisée pour fournir au recrutement des armées d'Allemagne. Des succès éclatants, une grande extension de territoire, dissimulèrent à la nation sué-

doise la somme de ses pertes; et, heureuse de tant de gloire, elle ne s'occupa point de ce qu'elle lui avait coûté.

Après sept années de paix, dès l'an 1655, le roi Charles X fait la guerre à la Pologne, à laquelle se joint le Brandebourg; l'année suivante, massacre de l'armée suédoise; ce qu'il en reste périt presque entièrement de misère et de faim. La guerre s'étend à la Russie, au Danemarck, et enfin à la Hollande. Paix générale après une lutte sanglante, qui dura six ans, et pendant laquelle eurent lieu une multitude d'actions, toutes meurtrières autant qu'inutiles.

En 1674, guerre du roi Charles XI avec le Brandebourg, puis avec le Danemarck, la Hollande, Limbourg, Munster. Grande bataille navale complétement perdue. On se bat en Poméranie, en Scanie, en Norvége, sur terre comme sur mer. Les îles de Suède sont ravagées; prise de Stralsund

et de la Poméranie entière. La flotte qui ramenait l'armée de cette province, en Suède, périt avec deux mille soldats; le reste est pris ou détruit.

Nouvelle paix générale en 1680. Le roi convoque les États pour délibérer sur la détresse où la guerre avait réduit la Suède.

Vient ensuite le règne brillant et désastreux du roi Charles XII, qui devait coûter la vie à tant d'hommes pour l'illustration d'un seul. Dès l'an 1699 guerre contre le Danemarck, la Pologne, la Saxe et la Russie. Après dix années de succès, aussi destructeurs pour la Suède que pour ses ennemis, la scène change; les malheurs se succèdent coup sur coup. Le roi est réduit à fuir et à implorer, en suppliant, la pitié des barbares. Pendant qu'il languit misérablement parmi eux, la Suède est épuisée d'hommes, d'argent et de denrées de toute nature; la marine est détruite, les pro-

vinces sont ravagées par les ennemis, par la disette et par la misère.

En 1714, le sénat déclare, dans sa lettre de convocation pour la formation d'une diète nationale, que le trésor est épuisé, la nation appauvrie, qu'il est devenu impossible de trouver des recrues pour l'armée; d'entretenir la marine, de former des magasins, etc; et cependant de plus grands malheurs devaient suivre encore. En 1718, mort de ce héros, né pour le malheur de son pays. Il est reconnu qu'il tira de la Suède trois cent mille soldats, qui ne revirent pas leur patrie, sans compter ceux qui périrent, en Suède même, pour la défense de leurs foyers.

Sous le règne de la reine Ulrique-Éléonore, les Russes, enfin victorieux, brûlent dans une descente un grand nombre de villes, villages, fermes, forges, etc. On fait la paix avec la Pologne et le Danemark;

la guerre continue avec la Russie. Dans une nouvelle descente, ses troupes brûlent quatre villes, vingt-huit paroisses, cinq cents hameaux; et elles détruisent ou prennent un grand nombre de vaisseaux. Cette longue série de calamités se termine enfin par la paix de Nystadt.

En 1741, guerre nouvelle contre la Russie, l'une des plus courtes et des plus désastreuses que la Suède ait soutenues depuis qu'elle se fût affranchie du joug des Danois.

En 1756, la Suède entre dans la fameuse coalition de presque toutes les puissances de l'Europe contre Frédéric II, roi de Prusse; sa sœur Ulrique, reine de Suède, détourne, par son influence secrète, les effets de cette guerre qui fut peu meurtrière, mais qui coûta au pays un certain nombre d'hommes, les troupes suédoises ayant été presque toujours battues.

Il serait superflu de rappeler les derniers événements qui sont si près de nous, et qui ont eu tant d'influence sur les destinées de ce royaume.

Eh bien! après ce qu'on vient de lire, après tant de guerres, de ravages, de destructions; après tant de catastrophes éclatantes, la Suède est plus peuplée aujourd'hui qu'elle ne l'était sous Gustave-Adolphe, abstraction faite des provinces perdues par l'effet des transactions politiques; et il serait difficile qu'elle nourrît plus d'hommes qu'elle n'en compte maintenant. Que deviendraient-ils donc, s'ils avaient à partager leur subsistance avec ceux qui ont péri dans les combats, ou plutôt avec leurs descendants! Ils se déchireraient les uns les autres, ils feraient à leurs voisins une guerre de rapine; leur propre pays ne serait qu'un champ de carnage, tandis qu'en périssant avec honneur pour le salut

ou pour la gloire de leur patrie, une partie d'entre eux a assuré la tranquillité des autres : honorables victimes dont le dévouement généreux est acquitté par la reconnaissance nationale, et par une page de l'histoire !

Ce que nous venons de rapporter suffit pour démontrer jusqu'à l'évidence, que la guerre est naturelle à l'homme ; elle est une conséquence rigoureuse de sa supériorité sur tous les êtres de la création ; tranchons le mot, puisqu'il faut le dire, elle est nécessaire. S'il était permis d'établir une comparaison entre des objets aussi différents entre eux, que le sont des intérêts vulgaires et l'existence des hommes, on pourrait dire qu'il en est d'un État bien gouverné, comme d'une fortune bien conduite. Elle peut éprouver des échecs par de grandes pertes inattendues ; mais elle se rétablit toujours par une sage administration. Ce ne

sont pas les grandes dépenses qui ruinent les familles, c'est la négligence, c'est le désordre. Ce ne sont pas les guerres réglées qui détruisent l'espèce humaine, c'est la faiblesse des lois, c'est la guerre civile, dont le premier effet est de faire taire ces mêmes lois. Alors, tout tombe dans la confusion, tout est perdu; et ceux qui n'ont pas succombé, courent chercher dans d'autres lieux les avantages que leur promettait le pacte social. Mais, partout où les lois sont bonnes et rigoureusement observées; où le riche est à l'abri de l'avidité du pauvre; où le pauvre n'a rien à redouter de l'insolence du riche; où le droit de propriété est sévèrement maintenu, le pays fût-il mauvais, les calamités de la guerre seront promptement réparées; et, après quelques années de tranquillité, on se verra dans la nécessité de la recommencer.

CHAPITRE II.

DES PEUPLES CHASSEURS.

Les peuples chasseurs forment le premier anneau de la chaîne sociale. Nous aurons peu de choses à dire de cette espèce d'hommes, dont les mœurs, ou plutôt les habitudes sont trop bornées pour donner lieu à de grands développements. Un petit nombre de vertus ou de vices également énergiques; une sagacité extrême pour satisfaire à leurs besoins de toute nature; quelques usages au lieu de lois; une grande rectitude d'instinct, tracent le cercle resserré dans lequel s'exercent les facultés morales

et physiques du sauvage. Eh ! que pourrait-on écrire sur des hommes qui eux-mêmes n'ont jamais écrit; qui n'ont d'idées que celles du moment; qui n'ont aucune notion historique, et pour qui la tradition n'est qu'un souvenir confus de quelque grande catastrophe de la nature, ou de quelque action barbare de leurs compatriotes. De tels hommes peuvent offrir au moraliste un sujet de méditation; l'historien ne peut les considérer que sous le rapport de leurs idées politiques; et il voit avec surprise qu'elles sont exactement les mêmes que celles des peuples les plus policés, quant au maintien de leur petite société. La nécessité est aussi pressante, les moyens sont différents, les résultats sont semblables.

L'ancien continent n'offre plus de peuples chasseurs, proprement dits. Depuis le Lapon jusqu'au Hottentot, les moins civilisés sont devenus pasteurs; et, si la chasse ajoute

encore à leur subsistance, elle n'en est pas le moyen-principal. Ce n'est qu'en Amérique, surtout dans l'Amérique du Nord, que, dans des forêts aussi anciennes que le monde, on trouve encore l'homme dans cet état de barbarie, appelé trop légèrement *état de nature;* comme si la nature de l'homme n'était pas de travailler sans cesse à étendre, par l'effort de la réflexion, le germe des vertus, des talents, de tous les genres de perfectionnements, que le Créateur a déposés en lui. Là, au contraire, il renonce forcément à toute espèce d'amélioration dans sa position, puisqu'il renonce à la société de ses semblables; et comment pourrait-il en goûter les douceurs, quand il ne peut subsister qu'en s'isolant? A peine peut-il exister en famille. La vie errante à laquelle il s'est condamné, l'éloigne, à chaque instant, des premiers objets de son affection; il ne les revoit que par intervalles, la peu-

plade à laquelle il appartient, ne le connaît qu'à peine; et ces hommes épars dans des pays immenses, ne se réunissent que pour en aller exterminer quelques autres à des distances prodigieuses.

Mais le sauvage est heureux, dira-t-on; et, pour preuve de cette assertion, on rappellera cette aversion constante qu'il montre pour ces sciences, ces arts, ces institutions qui font le charme ou la sûreté de notre existence. Non, il n'est pas heureux, il n'est qu'insensible. C'est ainsi que nos enfants, lorsque leur éducation est négligée, deviennent fainéants à la ville, chasseurs à la campagne; et lorsque cette même éducation leur manque totalement, comme le sauvage, ils arrivent à ce degré d'insouciance qui est le bouclier de l'être stupide contre l'infortune, mais dont l'être doué de quelque énergie dédaigne de se couvrir.

Eh quoi ! des écrivains, abusant du génie qui les distinguait si éminemment, ont pu vanter les avantages, même les charmes de cet état misérable ; ils ont été assez injustes pour oublier que c'est à la société de leurs semblables, qu'eux-mêmes devaient jusqu'à ces lumières qui les égaraient. Une telle erreur ne peut se concevoir, qu'en la supposant l'effet d'une sensibilité trop irritable, qui se méprend sur l'origine du vice, et qui attribue légèrement à la civilisation, les torts de la barbarie. C'est dans les bois de l'Amérique qu'il faudrait conduire ces détracteurs de nos institutions sociales. Bientôt, saisis d'horreur à la vue de l'homme abandonné à lui-même, ils se hâteraient de se réfugier parmi ceux qu'ils blâmaient avec tant d'amertume. La découverte du Nouveau Monde nous a fait voir, par nos propres yeux, ce qu'étaient nos pères avant la civilisation.

Les premiers Européens qui abordèrent dans ces tristes régions ; furent étrangement surpris en voyant les guerres sanglantes que se faisaient des nations aussi peu nombreuses. Ce monde nouveau leur paraissait si vaste, si dénué d'habitants, que ces faibles peuplades auraient dû, selon eux, vivre dans une paix profonde, juste compensation de leur nullité. Ils n'avaient pas songé que la population d'un pays quelconque, n'est jamais que relative, et qu'un très-petit nombre d'individus peut surcharger un État, tandis que, dans d'autres où la population est déjà considérable, elle peut s'accroître encore, sans nuire en aucune manière aux êtres qui existent. Les moyens de subsistance que la contrée peut offrir, ou ceux que les hommes savent se procurer par l'effet de leur industrie, donnent seuls la mesure du nombre d'individus qu'elle peut contenir. Mais les peuples qui ne

vivent que du produit toujours hasardé de leur chasse, ont besoin d'une étendue de terre si considérable, qu'un espace qui nourrit difficilement une seule famille, suffirait, parmi nous, pour faire subsister tout un village. Ajoutons encore, que la chasse devenant, comme unique occupation, une passion aveugle et féroce, l'homme essentiellement chasseur, finit par tout détruire, pour le seul plaisir de détruire; et au lieu d'user de ses ressources avec modération, ou seulement en raison de ses besoins, il diminue chaque jour, autour de lui, ses ressources pour l'avenir. Ces êtres, tout au moment présent, se sont fait une Religion, même des préjugés assortis à leur humeur sanguinaire: c'est ainsi que, déjà approvisionnés de gibier, ils ne résistent jamais à l'occasion d'en tuer encore; parce que, disent-ils, *plus on en tue, plus il en revient.*

Il résulte de ces dispositions, que l'accroissement de la population a, pour ces peuples, des inconvénients beaucoup plus rapides que pour tous les autres, sans exception. Comme ils sont absolument incapables de changer leur régime, ou de modifier leurs habitudes, le seul moyen qu'ils puissent imaginer, pour améliorer leur situation, est d'immoler sans pitié tout ce qui entre dans le cercle immense qui doit fournir à leurs besoins. La chasse leur en offre sans cesse l'occasion ou plutôt le prétexte; les vieilles haines s'empressent de le saisir; on assemble la petite nation; quelque vieux chef expose l'affaire; il rappelle les offenses passées; la guerre est décidée, et de part et d'autre on cherche à s'exterminer. Parmi des hommes toujours armés, dont l'unique occupation, même l'unique plaisir, est de verser le sang, la vengeance est aussi prompte que terrible;

ils tuent, ils massacrent leurs semblables avec plus d'ardeur encore qu'ils ne massacrent les animaux; et, décimant sans cesse leur chétive société, ils la maintiennent, par la violence, dans la situation où seulement elle peut exister. Leur politique ne peut s'étendre au-delà. Eh! quelles ressources pourrait-elle leur offrir! L'émigration serait, pour eux, sans avantages. En quelque lieu qu'ils pussent aller, ils trouveraient partout les mêmes obstacles. Il leur faut tant de terres pour vivre, qu'ils n'en sauraient trouver de vacantes, en proportion de leurs besoins. Pour s'emparer du pays des autres, il faut être plus fort qu'eux; et comment le sauvage le serait-il, quand il est presque toujours seul?

Les peuples chasseurs doivent donc être très-peu nombreux; ils doivent être toujours en guerre les uns contre les autres, pour leur propre conservation, même pour

leur simple existence; et, tant qu'ils conserveront leurs mœurs, il faut qu'ils s'entre-détruisent, ou qu'ils périssent.

CHAPITRE III.

DES PEUPLES PÊCHEURS.

La pêche offre à la plupart des peuples, des moyens d'existence plus ou moins étendus ; ceux qui habitent les bords de la mer, ou les rives des grands fleuves, y trouvent en tout temps des subsistances abondantes ; mais, quelle qu'en soit l'importance, elles ne sont que supplémentaires à leurs ressources habituelles ; ceux-là ne sont pas proprement *peuples pêcheurs* ; et nous ne reconnaissons ici, sous ce titre, que ceux qui, n'ayant ni troupeaux, ni culture d'aucun genre, vi-

vent uniquement du produit de ce genre d'industrie.

Ils paraîtraient d'abord devoir être entièrement assimilés aux peuples chasseurs, auxquels ils ressemblent, en effet, sous plusieurs rapports. C'est la même patience, la même résignation; ils ont autant de sagacité pour pourvoir à tous leurs besoins; ils ont plus de courage, plus d'industrie peut-être, puisqu'il en faut davantage pour attaquer, dans une frêle embarcation, une baleine en pleine mer, que pour tuer, avec des armes toujours mortelles, un loup ou un ours dans un bois. Mais, quelle que soit l'analogie entre ces deux espèces d'hommes, la condition des pêcheurs est infiniment plus douce que celle des peuples chasseurs, et leurs habitudes se ressentent de cette différence. La prodigieuse quantité de poissons de toute espèce que fournissent les mers, les lacs et les rivières, dans les régions gla-

cées où ces nations sont confinées, rend leur subsistance si facile, que la concurrence n'est à redouter pour personne. Là, le banquet offert par la nature est si magnifique, qu'il y a place pour tout le monde, même pour tout survenant; en sorte que la cruauté, que l'homme ne doit primitivement qu'à la nécessité, n'existe point parmi des êtres à qui la nature a donné plus de moyens que de besoins.

Tous les navigateurs que l'amour des découvertes a conduits dans leur pays, ont été touchés des marques de bienveillance qu'ils recevaient de ces peuplades, en apparence si malheureuses. Les naturels du Groënland, des côtes nord-ouest de l'Amérique, les Samoïèdes, les Ostiaques, sont tous également pacifiques; l'élément qui les nourrit est tellement fécond, qu'il peut suffire à tous, même aux hôtes les plus nombreux; et le besoin qu'ils ont de s'entr'aider dans leurs

travaux, les dispose naturellement à la réunion. Le trop grand nombre d'individus n'est jamais la cause des disettes qu'ils éprouvent; elles sont l'effet des inconvénients attachés à leur climat, qui rendent trop souvent leurs approvisionnements insuffisants, ou qui les détruisent pendant la longue durée de la mauvaise saison; mais, comme ce n'est pas alors l'homme qui nuit à l'homme, il ne s'en prend pas à son semblable des maux qu'il peut endurer; ils souffrent en silence; tous souffrent ensemble, et la nature seule prévient, par ces calamités périodiques, l'accroissement de ces faibles sociétés. Les dangers perpétuels auxquels ces hommes, à la fois doux et courageux, sont exposés sur cet élément qui seul fournit à tous leurs besoins, mettent encore des bornes au développement de leur espèce, et leur petite société ne peut que se maintenir sans s'étendre.

Les peuples pêcheurs sont donc, et doivent rester peu nombreux. Leurs mœurs ne changeront jamais, parce qu'il n'y a pour eux qu'un seul moyen de subsister, et ils ne seront, dans tous les temps, qu'un objet de curiosité pour les nations civilisées; ils sont oubliés, ignorés du reste de l'univers; et l'on pourrait dire qu'ils sont heureux, puisque de toutes les agrégations humaines, c'est la seule qui n'offre pas la lutte perpétuelle d'une partie de la société contre l'autre.

CHAPITRE IV.

DES PEUPLES PASTEURS.

L'INTERVALLE est immense entre ces peuples, et ceux dont nous venons de parler; un premier pas vers la civilisation y a conduit le genre humain avec rapidité, et c'est de cette époque, déjà très-reculée, que datent les véritables annales des nations. Les peuples pasteurs ont tenu une si grande place dans l'histoire du monde, ils y ont causé des révolutions si extraordinaires, leur puissance a été si désordonnée, qu'ils exigent une attention toute particulière. Ils ont renversé les plus grands empires; ils en ont

fondé d'autres qui pourraient les égaler en puissance, et leurs descendants règnent encore dans les plus belles et les plus riches contrées de la terre. Ils ont présenté, dans tous les siècles, le singulier spectacle de nations respectables, vertueuses même, aussi long-temps qu'elles se sont renfermées dans leurs limites, et barbares dès qu'elles les eurent franchies. Qui le croirait? Des bergers ont porté, dans toutes les parties de l'univers, l'esclavage, la désolation et la mort; partout où ils ont paru, ils ont étouffé les sciences, anéanti les chefs-d'œuvre des arts; ils ont causé, à eux seuls, plus de maux que n'en firent jamais tous les conquérants réunis.

L'Asie, particulièrement, offre encore un très-grand nombre de ces peuples; et ce sont les plus anciens que l'on connaisse. Leurs annales remontent aux époques les plus reculées, ou, pour mieux dire, ils n'ont

point d'annales ; la tradition leur en tient lieu. Des poésies historiques, des chants guerriers, leur rappellent les grandes entreprises de leurs ancêtres ; ils en chérissent le souvenir, et eux-mêmes seraient conquérants, à leur tour, si des barrières formidables ne les enfermaient dans leurs déserts.

Sans doute, les peuples pasteurs ont été, dans leur enfance, chasseurs comme le sont encore les Américains ; quelques jeunes animaux pris vivants, auront donné la première idée de la domesticité, à des êtres que le besoin rend toujours ingénieux. Bientôt, ils auront senti qu'ils pouvaient s'entourer de ces mêmes animaux que, jusque-là, ils s'étaient contentés de poursuivre ; en tirer, sans les détruire, des provisions toujours renaissantes, pourvoir, par leur moyen, à leurs besoins de toute nature ; et se procurer, sans travail, ou

plutôt sans inquiétudes, des jouissances qu'ils connaissaient à peine. Chacun de ces peuples aura adapté à son climat l'esclave qui y convenait le mieux, et le renne, le bœuf, le cheval, le mouton, le chameau, sont devenus des moyens de subsistance assurée pour des hommes à qui ils n'en offraient qu'une passagère. Dès lors, tout a changé de face; la société a vu poser ses premiers fondements. Les réunions, autrefois impossibles, sont devenues nécessaires et faciles. Tranquille sur les moyens d'exister, l'homme a pu porter son intelligence sur des objets plus doux; et, tout en conservant sa première indépendance, il a connu des plaisirs nouveaux. Plus rapproché de ses semblables dont il ne s'éloigne jamais que par nécessité, il a senti et apprécié les douceurs de la vie sociale. Bien nourri, bien vêtu, bien logé, rassuré sur le présent, sans crainte pour l'avenir, il a enfin

jeté un regard attentif sur tout ce qui l'environne. Les merveilles de la nature ont frappé son âme trop long-temps flétrie par le besoin; l'univers lui est apparu dans toute sa splendeur. Il a contemplé le cours des astres; bientôt, développant avec rapidité les facultés que Dieu avait mises en lui, et qui n'attendaient que le moment de paraître avec éclat, il a connu la marche de ces globes suspendus dans les cieux, et il s'en est servi pour assurer la sienne. Les noms d'animaux qui, de temps immémorial, distinguent les signes du zodiaque, et dont lui-même tire son nom, annoncent assez que des pasteurs les leur ont imposés.

Abaissant ensuite ses regards vers la terre, il a vu avec étonnement tant de trésors étalés à ses pieds; il n'a pas tardé à connaître les plantes médicinales, et à en faire une application heureuse. Les

femmes ont appris à filer la laine de leurs brebis, à l'embellir de diverses couleurs, à en tisser des vêtements assortis aux différentes saisons. Les hommes se sont élevé des tentes chaudes et commodes où ils ont bravé la rigueur des hivers; ils ont vécu dans l'abondance de toutes choses, première condition de la paix dans toutes les agrégations humaines, et ils ont enfin connu le bonheur.

De tout côté, les arts utiles ou seulement agréables ont commencé à naître, par une progression naturelle, après avoir rendu leur existence plus heureuse, les hommes ont voulu en jouir avec sécurité. Des lois protectrices ont rassuré l'être faible contre les entreprises de la force; les vieillards en ont été les dépositaires naturels, et ils en ont fait une juste application. Les vertus, dont le germe est dans le cœur de tous les hommes, se sont montrées avec leur sim-

plicité primitive. La sincérité, les bonnes mœurs, l'hospitalité, ont été en honneur parmi ces hommes que nous verrons bientôt si différents d'eux-mêmes. Enfin, pénétrés de reconnaissance envers l'auteur de tant de biens, ils ont réuni leurs voix; des hymnes sacrés ont retenti de toute part, et les sentiments religieux, quoique bornés à de simples actions de grâces, sont devenus le garant le plus sûr du pacte social.

L'homme était heureux; une existence dure, en même temps qu'oisive, en formant des êtres vigoureux, donnait à leur imagination, l'exaltation qui naît d'une vie contemplative. Des poésies d'une simplicité touchante, qui se sont conservées religieusement parmi ces mêmes peuples, peignent sous les couleurs les plus riantes le bonheur de leur situation; et ce bonheur chanté depuis tant de siècles, ne peut être révoqué en doute. Depuis les temps

les plus reculés, la tradition de tous les pays, accorde à la vie pastorale, des charmes qui ne doivent pas être sans fondements. Poëtes grecs ou latins, voyageurs anciens ou modernes, tous s'accordent sur ce point; et, de nos jours, Pallas qui s'est trouvé au milieu des hordes de Calmoucks, Volney vivant parmi les Arabes bédouins, nous ont fait la peinture la plus riante des habitudes de ces heureux pasteurs.

La société s'est alors accrue avec rapidité, jusqu'à ce qu'éprouvant la loi inévitable du *trop-plein*, ces nations puissantes autant qu'énergiques, trop resserrées dans leurs limites, les ont franchies d'un commun accord; elles se sont précipitées d'abord sur leurs plus proches voisins; et, refoulant successivement l'espèce humaine jusqu'aux rivages les plus éloignés, elles ont porté la terreur et la destruction par toute la terre. Les Tartares, les Arabes,

les Scandinaves, ont été les plus cruels des conquérants. Ces hommes si paisibles, si hospitaliers, si passionnés pour leur liberté, ont fait la guerre à l'univers, et partout ils ont porté la tyrannie et l'esclavage. L'immensité des pays qu'ils habitent, leur a permis de rassembler un plus grand nombre d'hommes, qu'aucun État de l'Europe n'en pourrait mettre aujourd'hui sous les armes. Ces multitudes, parties de différents points, et se dirigeant dans tous les sens, ont fait successivement la conquête de l'Indoustan, de l'Afrique septentrionale, et des plus belles parties de l'Europe. Lorsqu'après un certain nombre de générations, ils étaient enfin établis solidement dans les pays conquis, que leurs mœurs s'étaient adoucies, soit par l'influence d'un climat plus favorable, soit par leur mélange avec des peuples plus amollis; de nouvelles bandes sorties des mêmes ré-

gions, attaquaient leurs propres descendants, dont les races dégénérées n'avaient plus qu'à fuir, ou à se soumettre.

C'est ainsi qu'on a vu des Tartares, sous le nom de Turcs, s'emparer de la plus grande partie de l'empire grec; et ces mêmes Turcs, conduits par Bajazet, fuir devant d'autres Tartares, sous les ordres de ce Tamerlan que l'on peut regarder comme le plus grand destructeur d'hommes qu'aient produits les temps anciens ou modernes. Ainsi, les Mantchoux ont, à différentes époques, fait la conquête de la Chine, et donné des lois à ceux-mêmes qui les avaient précédés dans ces conquêtes si rapides. Ainsi, les Mongols se sont précipités, à tant de reprises, des hauteurs de l'Imaüs, sur des riches contrées de l'Indoustan, où les anciens conquérants, plus promptement énervés, leur offraient une proie encore plus facile.

Les peuples vaincus ne fuyaient pas en entier devant ces vainqueurs si terribles; une partie se fondait avec eux; les autres allaient, à leur tour, déplacer des nations plus éloignées et se mélanger avec elles. Tous formaient ainsi des races mixtes que les historiens les plus éclairés n'ont jamais pu suivre, avec exactitude, dans leurs croisemens multipliés. Si les travaux de tant d'hommes recommandables n'ont pu assigner à chaque peuple, une origine précise, du moins ils nous ont démontré que, d'une extrémité de l'Europe à l'autre, il n'en est pas un seul qui ne soit le produit de races mélangées. Pour retrouver des hommes de race pure et primitive, il a fallu remonter à la source d'où ces redoutables conquérants étaient sortis, à ce berceau de tant de nations, à l'Asie centrale ou à l'Arabie. C'est là que les hommes sont exactement ce qu'ils étaient il y a vingt siècles, et que

l'on contemple, avec un respect involontaire, ces souches vénérables dont les branches diverses couvrent le monde entier. Mais, après leur sortie de la mère-patrie, on ne les reconnaît plus qu'à quelques mots de leur langue ou à quelques restes de leurs coutumes perdues dans celles des peuples auxquels ils se sont unis.

Ces grandes migrations n'étaient pas composées de soldats, mais d'une très-grande partie de la nation, devenue à l'étroit dans son propre pays. Hommes, femmes, enfants, les uns à pied, d'autres à cheval ou sur des chariots, marchaient, dans une direction quelconque, à la tête de leurs troupeaux, jusqu'à ce qu'ils eussent atteint les régions dont quelques voyageurs ou quelques relations commerciales leur donnaient à peine une légère idée. Ces hommes, nés dans des climats rigoureux, endurcis par des habitudes agrestes, sup-

portaient sans peine toute espèce de fatigues et de privations. Leurs troupeaux servaient à leur consommation pendant la route, et ils ne faisaient guère, dans ces grandes expéditions, que ce qu'ils avaient coutume de faire, chaque jour, sur la terre natale. Arrivés sur les lieux, enfin, des nations paisibles étaient nécessairement subjuguées par ces multitudes courageuses et affamées qui ne connaissaient que la force pour droit, et que la destruction pour moyen.

Ces caravanes d'aventuriers ressemblaient en grand, à ce qu'aujourd'hui on voit encore dans ces mêmes contrées. Des hordes entières traînant à leur suite, tout ce qu'elles possèdent, errent sans cesse dans les plaines immenses de l'Asie centrale, se dirigeant vers le nord pendant l'été, au midi pendant l'hiver, et se regardant comme chez elles, partout où elles trouvent des moyens de subsistance.

Nos habitudes sédentaires nous ont donné tant de besoins, nous tenons par tant de points au pays qui nous a vus naître, nos armées même traînent à leur suite tant de bagages, que nous admettons difficilement l'idée de peuples entiers, quittant tout à coup leurs foyers, pour améliorer leur position. Mais on oublie que ces peuples n'avaient pas de foyers. Durs par nature, vagabonds par instinct, audacieux par le sentiment de leurs forces, ils ne faisaient, dans cette occurrence, que ce qu'ils avaient coutume de faire à tous les instants de leur vie; la direction seule était différente.

Si des circonstances particulières n'avaient enfin arrêté les efforts de ces hommes dévastateurs, ils seraient encore redoutables à la vieille Europe, malgré la supériorité que lui donnent ses armes, sa tactique et ses places fortes. Mais les États puissants qui les environnent, ont eu l'art

de les affaiblir par les effets d'une politique à laquelle ces hommes simples ne pouvaient atteindre ; ils sont parvenus à se les attacher sans les conquérir, et ils ont eu l'habileté de faire tourner à leur propre avantage, des forces dont ils auraient pu être accablés. C'est ainsi que les souverains de la Chine commandent aux Tartares-Mantchoux, autrefois leurs ennemis, maintenant leurs meilleurs soldats. La Russie grossit ses armées des Cosaques, Kalmoucks, Tartares proprement dits, etc., et les peuplades du centre, divisées en une multitude de petites tribus, ont perdu cette force qu'elles devaient à leur union intime. La surabondance de leur population, qui menaçait la plus grande partie de l'ancien continent, attirée insensiblement par les souverains de peuples plus civilisés et surtout plus habiles, a cessé de leur être redoutable, et elle s'use dans

des guerres qui agrandissent les États de ces mêmes souverains aux dépens de ces peuples qui ébranlaient autrefois leurs trônes.

Les différences de religion, la subdivision des trois grandes races primitives, en un grand nombre de peuplades, dont aucune ne peut se mesurer avec ses puissants voisins, ont porté les derniers coups aux pasteurs de l'Asie; mais tels qu'ils sont encore, s'il était possible qu'un chef, tel que Gengis ou Tamerlan, les réunît de nouveau, la même cause reproduirait les mêmes effets; et malheur à la partie du monde vers laquelle ce torrent se dirigerait!

§. I.

Des Arabes.

Sur un théâtre moins étendu, et avec des moyens beaucoup plus circonscrits, les

Arabes ont joué un rôle aussi brillant que celui des pasteurs de l'Asie, et ils ont mieux conservé leur indépendance. En effet, tandis que celle des Tartares est minée sourdement par la Chine et par la Russie, les Arabes, placés entre la Turquie et la Perse, conservent la liberté la plus absolue. Bien plus, ils se sont répandus dans les plus belles provinces de l'empire Ottoman sans avoir jamais été confondus avec ses sujets. L'Égypte, la Syrie, la Perse même, sont remplies de leurs tribus. Tantôt, comme amis ou alliés, ils jouissent de certaines prérogatives que n'ont même pas les nationaux; tantôt ils sont traités en ennemis; et toujours la plus légère tentative contre leurs franchises les détermine au combat, s'ils sont en force, ou à la fuite dans le désert, s'ils sentent leur faiblesse. Là, comme dans une forteresse inexpugnable, ils bravent les efforts de

ces tyrans, qui les menacent en vain, et qui finissent ordinairement par les rappeler, en raison du besoin qu'ils ont de leurs services. L'étrange faculté de vivre sur ces plaines désolées où qui que ce soit ne peut les suivre, donne à ces nations peu nombreuses une audace qui détruit les effets de la force; et l'on pourrait dire, sans hyperbole, que là où finit le domaine de l'homme, commence celui de l'Arabe.

Une activité beaucoup plus grande que celle des autres peuples nomades, une vie plus sobre, plus dure encore, sous un ciel d'airain, ont fait des pasteurs arabes des guerriers audacieux, et l'aridité de leurs frontières en a repoussé constamment les maîtres de la terre. S'ils ont consenti quelquefois à se dire leurs sujets, c'était uniquement pour jouir des avantages solides attachés à ce titre; ils n'ont pas mieux obéi aux Empereurs de Rome, qu'ils

n'obéissent aujourd'hui au Grand-Seigneur, au pacha d'Égypte ou au roi de Perse; et depuis Salomon jusqu'aux temps actuels, l'Arabe a été avide, misérable et libre. Il a désolé les nations plus heureusement situées qui touchent à son pays, même celles que la distance semblait mettre hors de ses atteintes. Il offre à l'observateur l'exemple unique d'un peuple qui n'a jamais été soumis, en tout ou en partie, et qui en a soumis plusieurs autres.

Long-temps divisés en un grand nombre de peuplades, les Arabes n'étaient redoutables qu'à leurs voisins ou à leurs compatriotes; à peine quelques faibles colonies, dirigées vers les côtes orientales de l'Afrique, donnaient quelque éclat à leurs armes; mais aussitôt qu'une Religion nouvelle, ayant pour base l'adoration d'un Dieu unique, eût réuni des hommes que le polythéisme avait séparés, et qu'un chef

énergique se fût mis à leur tête, ils ont inondé la Syrie, l'Égypte, la Barbarie, jusqu'aux rivages de la mer Atlantique; l'Espagne, la Sicile ont porté leur joug; et peut-être eussent-ils momentanément soumis l'Europe entière, si un fanatisme aussi ardent que celui dont ils étaient animés, ne les eût contenus d'abord, et enfin repoussés. Toutes leurs conquêtes à l'occident leur ont échappé; mais la moitié de l'Afrique est encore arabe. Ce sont les mêmes mœurs, les mêmes habitudes; c'est la même langue, la même religion, le même amour du brigandage; et aujourd'hui que la vaste péninsule d'Arabie est encore parfaitement indépendante, elle pourrait rassembler des armées nombreuses, toutes composées d'hommes aguerris et propres à supporter tous les genres de fatigues. Ces armées se grossiraient facilement de ces multitudes vagabondes qui,

sous le nom de Maures, forment la population de l'Afrique septentrionale, et elles arracheraient sans peine à la Turquie ou à la Perse, leurs plus riches provinces; mais, cette unité, qui a donné tant de puissance aux Arabes, a cessé depuis longtemps; elle ne pourrait plus renaître. Ce pays, d'une étendue immense, est partagé entre un grand nombre de tribus plus ou moins considérables, toutes ennemies l'une de l'autre; elles se font sans cesse une guerre acharnée, qui n'a d'autre motif qu'une haine aveugle et héréditaire; et l'excédent d'une population qui pourrait devenir fatale au genre humain, se perd insensiblement dans une lutte obscure, inutile et destructive.

§ II.

Des Scandinaves, Fins, Celtes, etc.

L'Europe a eu aussi ses pasteurs; on ne pourrait que répéter, en parlant de leurs mœurs, ce qu'on a dit plus haut des pasteurs de l'Asie. Ceux-ci se sont même confondus, dès les temps les plus reculés, avec les antiques habitants de l'Europe septentrionale. Les Tartares, sous le nom de *Scythes*, *Goths*, *Huns*, les *Sarmates* ou *Esclavons*, les *Hérules*, etc., ont chassé les *Fins* des contrées qui bordent la mer Baltique; ceux-ci, forcés de quitter leur pays, se sont précipités sur les Celtes, qu'ils ont repoussés vers le sud et l'ouest de l'Europe. Tous se sont mêlés avec ceux qui n'avaient pas fui, et des races sans nombre sont nées de ces mélanges di-

vers. Vandales, Suèves, Cimbres, Lombards, etc., doivent leur origine aux uns ou aux autres de ces peuples, ou plutôt à tous ensemble; et, devenus conquérants à leur tour, ils ont porté le trouble et la confusion dans les archives de toutes les nations du nord. Ceux qui habitaient les rivages de la Baltique, sont plus particulièrement désignés, dans l'histoire, sous le nom collectif de Scandinaves. Ce sont eux qui ont si souvent ravagé les plus belles contrées de l'Europe, et dont les descendants, mêlés avec leurs anciens habitants, composent la plus forte partie de notre population. Ils ont ébranlé la puissance romaine au moment où la République était à son plus haut point de gloire, quoique son empire dût s'accroître encore. Marius les extermina; mais ces bandes confuses pouvaient être anéanties en totalité, sans que les nations qui les avaient produites,

en fussent seulement affaiblies; elles pouvaient même ignorer leurs succès ou leurs désastres. Ceux-là étaient des espèces d'enfants perdus, devenus tout-à-fait étrangers à la mère patrie, où ils ne devaient jamais retourner, et où s'élevaient sans cesse de nouvelles générations, destinées à entreprendre les mêmes aventures à la première occasion.

A des époques plus ou moins rapprochées, ces colonnes épaisses, toutes composées d'hommes redoutables, sortaient tout à coup de leurs forêts, et se dirigeant presque toujours du nord au midi, ces êtres intrépides, excités par le besoin, attaquaient indifféremment ceux qui possédaient l'espace que leur pays ne pouvait leur offrir, lors même qu'ils avaient avec eux des rapports d'origine.

Ces calamités, devenues périodiques, ne frappèrent pas également tous les peuples.

Les nations civilisées et aguerries, tels que les Grecs et principalement les Romains, résistèrent, avec plus ou moins de succès, à ces essaims de barbares; mais lorsque ces mêmes nations arrivèrent à la décadence, que l'esprit militaire y fut affaibli, qu'un mauvais gouvernement eut détruit l'amour de la patrie dans des peuples malheureux, de nouvelles bandes, sorties des mêmes contrées, et toujours plus aguerries, achevèrent ce grand ouvrage, tant de fois entrepris par leurs ancêtres. L'Empire romain fut déchiré; les pasteurs du nord fondèrent de nouveaux États sur les ruines de cette puissance colossale; et bientôt ils purent donner la main aux pasteurs d'Asie, qui s'apprêtaient à en subjuguer l'autre moitié. Dès-lors, tout changea de face dans cette Europe, arrivée si lentement à l'entière civilisation. La force, qui crée si rarement, et qui est toujours empres-

sée de détruire, étouffa partout le génie; les arts et les sciences furent anéantis; le christianisme seul en sauva quelques débris, et ces débris, conservés avec soin, nous montrèrent la grandeur de nos pertes.

Ces prodigieux essaims d'hommes que le nord a versés, à tant de reprises, sur le midi, ont donné lieu de croire à des écrivains célèbres, que les régions qui les avaient produits, étaient alors plus peuplées qu'elles ne le sont de nos jours. Comme il arrive toujours, lorsque l'esprit prend la place du raisonnement, on s'est efforcé de donner de la consistance à cette opinion, par des hypothèses plus ou moins ingénieuses, et sur une base fantastique on a élevé un édifice imaginaire. Mais la nature a ses lois, elles sont immuables; et les vains systèmes des hommes s'écroulent subitement, lorsqu'ils sont en opposition avec ces mêmes lois. Règle gé-

nérale : il ne peut y avoir un grand nombre d'hommes que là où il y a de grands moyens de subsistance, soit produits par le pays, soit amenés par l'industrie ; et, sous ce double rapport, les contrées du nord ont toujours été sévèrement traitées. La terre y est peu productive, et les hommes, sans cesse pressés par les besoins de toute nature, peuvent à peine y suffire par les efforts de l'intelligence. Qu'on jette un coup d'œil sur ces vastes contrées : les lacs, les marais, les fleuves, les forêts, en couvrent la moitié, et l'autre partie, sous un soleil oblique, répond à peine aux efforts du laboureur. Enfin, malgré les avantages multipliés qui ont suivi la civilisation, tels que la destruction des forêts, celle des bêtes féroces, le dessèchement des marais, l'introduction de nouvelles plantes alimentaires, les pays qui environnent la mer Baltique, sont aujour-

d'hui médiocrement peuplés, et alors ils ont dû l'être beaucoup moins.

Que si l'on objecte qu'aux temps présents, ces mêmes régions ne pourraient pas réunir un demi-million d'aventuriers, comme on le voyait, à chaque siècle, dans ces temps reculés; c'est que, dans l'ordre de choses actuel, la très-grande partie des habitants d'un pays quelconque, y est attachée par la propriété, par des fonctions utiles ou honorables, et plus encore par cette satisfaction de tous les momens, que le sauvage ne peut connaître, ni même concevoir. La maison qu'il bâtit, l'arbre qu'il plante, la considération qu'il obtient, enchaînent l'homme aux lieux qu'il habite, fussent-ils maudits par la nature. Les jouissances que son industrie lui procure, les doux plaisirs que fait naître un léger rayon de prospérité, développent en lui l'amour de la patrie; le sol natal s'em-

bellit, à ses yeux, de tout ce que la nature semblait lui avoir refusé; il l'aime, il s'y attache, il le préfère au séjour le plus délicieux; et cette illusion, qui flatte à la fois son orgueil et ses penchants, fait un digne citoyen, d'un être jusque-là vagabond.

Les hommes de ces temps-là, au contraire, dénués de tout objet d'intérêt, hors leurs familles, avaient tout à gagner et rien à perdre dans une grande entreprise. Ils ne pouvaient plus vivre aux lieux où ils étaient. Excités d'abord par le besoin, pleins du sentiment de leurs forces, courageux et forts comme les ours de leurs forêts, la plus légère circonstance les décidait à ces tentatives hasardeuses. Pline rapporte (1) qu'un Helvétien, nommé *Helico*,

(1) Livre XII, chapitre Ier.

qui avait exercé à Rome la profession de maréchal, étant retourné dans ses montagnes, avec une petite provision de vin, d'huile, de figues et de raisins secs, donna lieu à la grande invasion des Gaulois en Italie. La nation tout entière, les nations qui en étaient voisines, se réunirent pour traverser les Alpes, réputées alors impraticables, et faire la conquête d'un pays qui produisait d'aussi bonnes choses. Et certes, ajoute cet historien philosophe, ils donnèrent en cela des preuves de leur bon sens. Ces idées de jouissances nouvelles, de butin, de délices inconnues, se communiquaient avec rapidité, de proche en proche, de peuplade en peuplade. Un chef audacieux ne tardait pas à réunir, sous ses ordres, une très-grande partie des habitants d'un pays immense; il courait avec eux tenter la fortune, et il n'y restait que ce qui était nécessaire pour re-

commencer de nouvelles races, destinées aux mêmes entreprises.

Les peuples pasteurs ont donc fait ce qu'ils ont dû faire, en troublant la paix des nations; la nécessité la plus pressante leur en faisait une loi. Tant qu'il en restera sur la terre, leurs voisins devront surveiller leurs mouvements avec la plus grande attention; et ils devront surtout s'appliquer à les affaiblir insensiblement, en faisant tourner à leur propre avantage, l'excédent d'une population toujours dangereuse pour la tranquillité publique. C'est ce que les souverains de la Chine et de la Russie pratiquent avec une rare habileté, par une politique d'instinct; et il est digne de remarque que, dans cette lutte secrète et forcée, d'une extrémité à l'autre de la terre, chacun fait précisément ce qu'il doit faire pour sa conservation. Barbare ou civilisée, riche ou pauvre,

puissante ou faible, toute nation cherche à se maintenir ou à s'étendre, et dans le choix des moyens, l'instinct la sert mieux que ne ferait la raison.

CHAPITRE V.

DES PEUPLES CULTIVATEURS.

Nous sommes arrivés, par une marche lente et pénible, à l'état le plus naturel à l'homme, ou du moins à celui qui donne le plus grand développement à ses facultés les plus précieuses, et qui lui permet de vivre en plus grand nombre sur un même point. Nous l'avons vu sauvage et misérable comme chasseur, plus heureux dans l'état pastoral, mais toujours prêt à attenter à la tranquillité des autres. Nous allons le voir, enfin, jouissant pleinement de tous les dons que lui a faits la nature, goû-

tant les douceurs de la parfaite civilisation, et répondant à la noble fin pour laquelle le Ciel l'a créé. Dans ce nouvel ordre de choses, tous les hommes ne seront pas heureux, puisqu'il est impossible que tous le soient en même temps, dans quelque état qu'ils vivent; mais le plus grand nombre possible le sera devenu. L'espèce entière aura gagné ce qu'un petit nombre d'individus auront perdu, et la somme totale du bien l'emportera sur celle des misères.

Le hasard a nécessairement donné à l'homme les premières notions de l'agriculture. En parcourant avec ses troupeaux les vastes campagnes, quelques fruits sauvages auront apaisé sa soif ou flatté son palais; des graines, des racines spontanées auront ajouté à ses ressources, dans des temps malheureux. La vie contemplative qu'il menait, l'aura conduit à la réflexion,

et la réflexion aux découvertes. Il a pressenti les lois de la nature, et il s'efforce d'imiter ses opérations. Il dépose une semence dans le sein de la terre, et ce germe fécond va changer la face de l'univers. Déjà il a rassemblé autour de sa demeure quelques plantes alimentaires; il en suit les progrès d'un œil attentif, et il jouit en idée des biens qu'elles lui promettent. Tout prospère. La récolte qui s'apprête, l'empêche de s'éloigner d'un champ qui demande des soins de chaque jour, et qui fait son unique espoir. A peine est-elle faite, qu'il faut en préparer une nouvelle. Tous les travaux champêtres, enchaînés les uns aux autres, remplissent pour lui le cercle de l'année. Quel changement! Cet être qu'une imagination vagabonde entraînait, sans cesse, d'une contrée à l'autre, n'aspire plus qu'à jouir paisiblement du produit de ses peines, et le

voilà fixé sur cette terre, qu'il ne faisait que traverser. Ses troupeaux ou ceux de ses voisins ont foulé le lieu où s'exerce son industrie, il l'entoure de quelques branchages; l'enclos est formé; une faible barrière va séparer, pour jamais, l'homme laborieux, du pâtre errant et oisif. Le sol, qui d'abord lui a donné des récoltes abondantes, ne tarde pas à perdre une partie de ses sucs; il apprend l'art de lui en rendre de nouveaux; ses bestiaux lui en deviennent plus importants; ils augmentent le produit du champ, et ce produit augmente leur nombre. Bientôt l'art de la transplantation, les merveilles de la greffe, les secrets de la vendange, tout est connu, tout est mis en pratique. Enfin, la ferme est élevée, les étables, les granges, les celliers, tout est rempli, et, dans un espace borné, un grand nombre d'individus vivent dans l'abondance.

Cet exemple est suivi de tous côtés ; mais l'homme, attentif à conserver ce champ qu'il a cultivé, ne permet pas que d'autres s'emparent du fruit de ses sueurs. Il sent le besoin de lois nouvelles, l'intérêt commun vient les dicter. Elles couvrent de leur ombre la société naissante. Tous les droits sont reconnus ; le fainéant ou le malfaiteur sont contenus ; l'homme laborieux est encouragé ; le glaive de la justice épouvante les uns, son bouclier rassure les autres ; et la somme de bonheur est aussi grande, que le permettent les passions de l'homme.

Mais au lieu de ces lois simples et souvent cruelles, qui caractérisent les peuples pasteurs, le nouveau Code embrasse toutes les combinaisons que le droit de propriété entraîne à sa suite. Tous en sentent l'avantage, mais tous n'en peuvent pas faire l'application ; des hommes, distingués par leur expérience et leur intégrité, en font leur étude

particulière ; ils expliquent les lois à ceux qui les invoquent, et ils prononcent la condamnation de ceux qui les transgressent. Enfin la magistrature est établie, et ce Corps respectable devient le conservateur de tous les droits.

Avant qu'il eût songé à cultiver la terre, l'homme, uniquement occupé à surveiller ses troupeaux, pouvait encore satisfaire à ses autres besoins, et chaque famille trouvait en elle-même ses ressources de toute nature. Vêtements, nourriture, logement, chacun savait pourvoir à tout, même à son superflu ; mais, dès que les soins toujours renaissants de l'agriculture eurent rempli tous les moments du cultivateur, il a fallu qu'une partie de la société s'occupât exclusivement des travaux devenus impossibles à l'autre. Alors les métiers de tout genre ont commencé à paraître : tous les besoins naissent les uns des autres. Bientôt on a acheté

de ses voisins, les objets que l'on ne trouvait pas près de soi; on leur a vendu ceux qui étaient surabondants. Ces relations, chaque jour plus étendues, ont fait sentir la nécessité d'avoir des communications faciles: on a construit des grands chemins, bâti des ponts, ouvert des canaux. Partout la nature a fléchi sous une puissance nouvelle; partout ses traits sévères ont pris une teinte plus douce, et elle a souri aux efforts de ses enfants.

Tous les hommes ne sont pas doués des mêmes facultés, tous n'ont pas les mêmes penchants. A mesure qu'ils ont fait des progrès dans la civilisation, ils se sont de plus en plus éloignés de cette égalité qui était le caractère distinctif des pasteurs; des êtres qui ont les mêmes habitudes, devaient avoir nécessairement une même importance et des droits semblables dans l'État. Lorsque des occupations différentes eurent établi des

classes distinctes dans le corps social, il a dû nécessairement changer de forme. Il y a eu des riches et des pauvres; des maîtres et des valets. Des titres, accordés d'abord au courage ou aux talents, sont devenus peu à peu héréditaires; on a divisé en différentes classes, des hommes qui avaient cessé d'avoir les mêmes habitudes. L'inégalité des rangs et des fortunes en a mis dans les mœurs; le riche a voulu avoir un logis plus spacieux, des meubles plus commodes, des vêtements plus recherchés, une table plus somptueuse. Les arts lui ont procuré ces jouissances frivoles, et le pauvre qu'elles ont fait vivre, en a recueilli les avantages solides.

Enfin, l'esprit humain s'élevant par degrés, la Religion, long-temps renfermée dans le cœur de chaque être, s'est manifestée par des signes extérieurs. Tout-en elle a pris un caractère auguste; elle a eu ses dogmes, ses mystères. Partout, des temples

majestueux lui ont été consacrés. Des ministres de plus en plus éloquents, de plus en plus dignes de respect, ont développé dans le cœur de l'homme le germe fécond de la reconnaissance. Aux simples élans qu'elle inspire à l'être le moins éclairé, a succédé l'hymne de grâces. Des cérémonies pompeuses ont pénétré du plus noble des sentiments, des âmes devenues plus sensibles; et, dans un concert d'allégresse, elles se sont élevées vers ce Ciel qui les attend.

Devenus plus dignes des faveurs de la Divinité par ces purs hommages, les hommes ont abaissé leurs regards vers la terre. On a bâti des palais pour les Rois, de nobles demeures pour les premiers d'entre les citoyens, des monuments d'utilité publique ou de simple agrément, pour la multitude. Partout, le génie s'est développé, les lumières se sont étendues; les lettres, les sciences, les arts, ont enfanté des chefs-

d'œuvre, et l'homme lui-même s'est montré le chef-d'œuvre de la création.

Tel a été, en Europe, l'ordre social, depuis un grand nombre d'années; tel il a été dans les plus belles parties de l'Asie, même de l'Afrique, depuis une époque qui dépasse nos annales les plus reculées. Cet ordre de choses a éprouvé, selon l'esprit ou le malheur des siècles, de grandes modifications, quelquefois même de grandes altérations. L'Asie et l'Afrique ont retrogradé sur plusieurs points; mais l'Europe, hors la Turquie, a sans cesse acquis des lumières nouvelles. Comme la puissance, le génie semble s'y être promené de peuple en peuple. Tantôt il s'est montré dans tout son éclat; tantôt il est resté stationnaire; mais, dans leur plus grand abaissement, nos nations européennes sont demeurées civilisées. Indépendantes ou soumises, pauvres ou ri-

ches; puissantes ou faibles, toutes sont restées plus ou moins éclairées, et des circonstances heureuses, peuvent ramener pour quelques-unes, ces jours de gloire qui ont étonné l'univers.

Voilà donc l'homme goûtant dans toute leur plénitude les douceurs de la civilisation. Cet esprit d'invasion qui distingue si éminemment les peuples pasteurs, s'est affaibli peu à peu en lui. Des mœurs analogues à celles de ses voisins; des institutions fondamentales, les mêmes dans tous les pays, ont rendu ces grandes entreprises toujours plus difficiles. En songeant moins à nuire à ce qui l'entoure, il s'est occupé davantage de sa propre sûreté. Quelle qu'ait été la nature de son gouvernement, monarchique, républicain ou mixte, il a été facile de lui faire sentir les inconvénients attachés à l'obligation de quitter sans cesse ses travaux, pour défendre son pays, et on

l'a amené à se décharger de cette obligation, en l'imposant à un certain nombre d'individus, pris avec discernement dans chaque localité, et mis à la disposition du gouvernement. Il se peut qu'en établissant une armée permanente, les Rois ou les chefs des nations, quel que fût leur titre, se soient moins occupés du bien public, que de leur grandeur particulière. Jusqu'alors, tous les citoyens étaient soldats; le Roi était leur chef; après un effort commun, le Souverain retournait à son palais, le sujet à ses foyers, et il n'y avait plus d'armée. En ces temps-là, toute guerre avait un caractère national; le peuple en était le juge naturel, et elle se faisait avec plus ou moins de succès, selon qu'il s'y portait avec plus ou moins d'ardeur; tandis qu'une armée purement royale, ne connaissant que celui qui la solde, agit naturellement d'après sa seule volonté. Dès-lors les Rois devinrent plus

puissants, les peuples eurent moins de dignité; mais ils furent plus tranquilles, et quel qu'en pût être le motif secret, jamais institution ne fut plus favorable au bonheur du genre humain.

En effet, dès ce moment, les calamités de la guerre ont été plus restreintes. Le droit des gens s'est fait entendre: L'intérêt commun a établi une distinction rigoureuse entre le soldat de profession, et le citoyen paisible. Elle a été reconnue, proclamée par les Rois, et elle a régi l'Europe entière. Sans doute, les passions des hommes ont violé quelquefois ces lois bienfaisantes; mais le principe n'a jamais été contesté, et les peuples, tout en ressentant les maux inséparables de ces luttes cruelles, n'y ont pas été enveloppés aussi généralement. Ces scènes grandes et terribles se passent, pour l'ordinaire, entre les défenseurs des États.

La tempête est vers les frontières, le calme est dans l'intérieur.

Que si, par une longue suite de défaites, il était possible qu'une nation fût entièrement subjuguée, les droits des citoyens ne seraient pas attaqués; ils auraient perdu leur indépendance politique; mais leur vie, leurs biens, leur resteraient, sous quelque domination qu'ils pussent tomber, et en déplorant la perte de l'État, ils n'auraient pas à gémir de leur malheur personnel.

Bien plus encore, ces lois que le bon sens a enfin opposées aux fureurs des hommes, ont été appliquées à ces mêmes soldats qui avaient cessé, en quelque façon, d'être comptés parmi les citoyens. Le prisonnier a été épargné, le blessé a reçu des secours de ses ennemis mêmes. On a institué le droit militaire, comme on avait institué le droit civil. Il semble que partout la pitié ait suivi les pas du Dieu des batailles pour en effacer la trace.

L'état de civilisation où nous sommes arrivés avec tant de lenteur, a donc rendu, outre ses avantages particuliers, le plus grand de tous les services au genre humain, en mettant des restrictions, jusque-là inconnues, à ce fléau que la nature nous envoie, ou plutôt qu'elle nous commande. Au lieu de ces périodes de calme et de bonheur, peut-être suivies des plus affreuses calamités, la très-grande partie des nations jouit aujourd'hui d'une tranquillité non interrompue, et l'autre partie se sacrifie pour la lui assurer. Par une conséquence inévitable, les guerres ont dû être beaucoup plus fréquentes, non-seulement en raison de l'accroissement plus considérable de la population, mais encore, en raison de la multitude de rapports nouveaux, que le changement des mœurs a établis de Roi à Roi, et de peuple à peuple.

Le caractère personnel des souverains n'a porté aucune altération dans une institution dont les hommes de tous les pays sentaient trop vivement les avantages pour y renoncer légèrement. En effet, depuis plusieurs siècles, des Rois conquérants ont troublé la paix de l'Europe, ruiné leurs propres États; ils ont pu élever une nation au-dessus de toutes les autres, ou la réduire à l'abaissement par la grandeur ou la démence de leurs entreprises. Leurs grandes actions ou leurs extravagances, n'ont porté aucune atteinte à une institution salutaire. Ils ont pu augmenter le nombre des soldats, et diminuer celui des citoyens, par des moyens plus ou moins injustes; mais la ligne de démarcation qui sépare ces deux corps, a toujours subsisté, et on l'a reculée ou avancée, sans l'effacer jamais. La guerre civile n'admet pas cette distinction, de là ses suites terribles. Elle nous

reporte tout à coup aux temps de barbarie. Toutes les nations en ont éprouvé les effets; mais, après des convulsions passagères, toutes se sont hâtées de rétablir un ordre qu'elles chérissaient. Le soldat de profession est retourné à son régiment, le laboureur à sa charrue; tous les citoyens à leurs occupations habituelles; et la guerre n'a plus été faite que par ceux dont elle est proprement le métier. Elle a été trop fréquente, sans doute; mais elle est une suite nécessaire de nos besoins, de nos passions, de notre organisation; enfin, elle est à la terre ce que le tonnerre est au Ciel.

Bientôt nous verrons, en parcourant rapidement les fastes des nations anciennes et modernes, les différences singulières qu'a mises entre elles ce besoin secret de faire la guerre, combiné avec leur génie, leur position ou la nature de leur gouvernement. Toutes ont été travaillées du même

mal, toutes en ont cherché le remède; il a été un moyen d'illustration pour quelques-unes, à peu près insignifiant pour le plus grand nombre, et d'une nécessité rigoureuse pour tous.

Il est, dans l'Histoire, une nation célèbre qui s'est fait un système de guerre perpétuelle; il l'a conduite à la conquête du monde; c'est Rome. Sans adopter le même principe, la Grèce n'a cessé de combattre, soit au dedans, soit au dehors; et cette marche, suivie avec constance, a conduit les deux peuples à une durée qui dépasse celle de tous les États connus; on pourrait ajouter qu'ils n'ont péri que quand ils y ont renoncé.

Il en est d'autres encore qui ont suivi une marche différente. Au lieu de combattre leurs voisins, ils ont adopté le système des *colonisations*, que l'on pourrait appeler des guerres éloignées, puisque avant la décou-

verte de cette Amérique, qui s'est trouvée à peu près vide, on ne connaissait guère de terre sans habitants; et qu'il fallait commencer par les soumettre avant d'occuper leur pays. Comme on met ordinairement plus d'énergie dans l'attaque que dans la défense, ces entreprises ont presque toujours été suivies du succès; et une multitude de nations doivent leur origine à ces déplacements.

Les colonies sont de deux sortes: dans l'enfance des peuples, une partie de la nation, sans ressources sur la terre natale, l'abandonnait pour n'y jamais rentrer, et elle allait chercher fortune ailleurs. C'est ainsi que les Grecs ont fondé Marseille, Messine, et la plupart de ces villes qui bordent les côtes orientales de l'Italie, ou celles de la Sicile; il est à croire que leur supériorité dans tous les genres les fit accueillir avec bienveillance, et que la per-

suasion les servit mieux que les armes; les Barbares du nord, également chassés de leur pays, par le besoin, n'employèrent que la force pour former des établissements dans des contrées plus heureuses que celles qui les avaient vus naître. Dans l'un et l'autre cas, la mère patrie resta étrangère au sort de ses enfants, ou elle ne prit à eux qu'un faible intérêt.

Mais lorsque les gouvernements sont devenus plus éclairés et plus ambitieux, on a vu naître une seconde espèce de colonies : les métropoles ont voulu que ces grandes entreprises tournassent à leur propre avantage; et, toujours suzeraines de leurs colonies, elles en ont fait de véritables tributaires. C'est ainsi qu'Athènes avait des établissements dans les îles de l'Archipel, sur les côtes de la mer Noire, etc., et que la plupart des peuples modernes en ont dans le Nouveau-Monde. On verra

plus tard, en traitant de chacun de ces peuples, quel a été pour eux l'effet du système colonial.

Nous ne parlerons pas ici des colonies romaines; on ne doit les considérer que comme des établissements militaires, dont l'objet principal était de couvrir les frontières de la République, puis de l'Empire. Elles répondirent très-bien à cette destination; et, pénétrées de l'esprit romain, elles en assurèrent la durée pour plusieurs siècles.

C'est ainsi que les nations puissantes se sont dégagées, par la violence, de ce qui menaçait leur sûreté, et elles en ont accablé ceux qui étaient hors d'état de leur résister; tandis que les petites, hors d'état d'entreprendre ces grandes expéditions, ont cherché, par des moyens plus doux, à atteindre le même but. Semblables au père d'une famille nombreuse, qui cherche à

placer de son mieux tous ses enfants, elles ont vendu régulièrement leurs troupes à toute puissance belligérante; marché peu honorable pour la nation qui le conclut, et toujours odieux lorsque le souverain en reçoit le prix.

Enfin d'autres peuples, portant l'industrie humaine au dernier degré, se sont repliés sur eux-mêmes pour échapper à la première loi de la nature. Leurs efforts ont d'abord été couronnés par les succès les plus éclatants; mais, par une singulière contradiction entre le principe et les conséquences, ces mêmes peuples, naturellement enfants de la paix, et qui ne pouvaient prospérer qu'à son ombre, ont eu à soutenir les guerres les plus longues, les plus désastreuses. Tous ont fini par des catastrophes éclatantes; mais ils ont occupé une place si importante dans l'histoire, leurs mœurs sont tellement distinctes

de celles des autres nations, leur chute même a eu des suites si graves, qu'ils doivent être considérés avec une attention toute particulière, et ils feront la matière du chapitre suivant.

CHAPITRE VI.

DES PEUPLES COMMERÇANTS.

Le sauvage échange une partie des fourrures que la chasse lui a procurées contre des objets qui lui sont plus nécessaires. De même le pasteur se défait de l'excédent de ses troupeaux; le cultivateur vend les grains que sa famille ne peut consommer; sans qu'aucun d'eux soit véritablement commerçant. Celui qui achète les denrées dont il a le besoin ou la fantaisie, ne l'est pas davantage. On ne doit, selon nous, donner ce titre qu'à l'homme qui, se plaçant entre celui qui recueille et celui qui consomme,

achète de l'un pour revendre à l'autre, et cherche un bénéfice dans cette double opération.

Le commerce a singulièrement contribué aux progrès de la civilisation : il lie les hommes, même les peuples, les uns aux autres; les besoins qu'il crée, conduisent à la bienveillance envers ceux qui aident à les satisfaire; et dans les temps reculés où les communications étaient moins faciles, les connaissances moins étendues, il fallait beaucoup d'intelligence, même un certain courage, pour se livrer à ces entreprises, toujours hasardeuses. Dans l'antiquité, les marchands ont été regardés comme des êtres privilégiés; et en Orient, où les mœurs ont plus de fixité que parmi nous, ils jouissent encore d'une véritable considération.

Ce genre d'esprit, ce goût pour les spéculations, propre seulement à certains

hommes, chez la plupart des peuples, est aussi le caractère distinctif de certaines nations, prises collectivement. Toutes n'ont pas reçu les mêmes dons de la nature. Les unes, particulièrement favorisées du ciel, habitent des pays féconds, où le travail d'un petit nombre de jours fournit aux besoins de l'année. D'autres, et c'est le plus grand nombre, vivent sous des climats où la terre ne leur accorde l'abondance, qu'au prix de travaux pénibles et assidus. D'autres encore, plus sévèrement traitées, sont placées sur un sol qui leur refuse les soutiens de la vie, et c'est chez celles-là que le commerce a pris naissance. Par le prodigieux effet de l'industrie humaine, ceux-là qui semblaient destinés à manquer de tout, même du nécessaire, ont vécu dans l'abondance de toutes choses; ils ont réuni sur un même point les plus riches productions de l'univers; et, comme

une nouvelle Providence, ils ont fait sentir toutes les jouissances de la vie à d'autres peuples qui n'en avaient connu que les misères.

C'est sur les plages arides de la Phénicie et de la Palestine que se sont élevées les nations les plus commerçantes de l'antiquité. Tyr était l'entrepôt des riches productions de l'Égypte, de la Perse, de l'Arabie heureuse et de l'Inde. Tandis que ses flottes lui apportaient les épiceries, les parfums, les tissus et tant d'objets toujours recherchés par la sensualité, le faste ou l'extravagance, des caravanes immenses y conduisaient, par une marche aussi régulière que celle des saisons, les marchandises de l'Asie intérieure. Ces trésors obtenus, soit par vente, soit par échange, étaient ensuite reversés sur le reste du monde connu; pour en assurer l'exportation, les Tyriens avaient partout des éta-

blissements analogues à nos comptoirs; et, maîtres absolus de la mer, ils attirèrent à eux toutes les richesses de l'univers. Ces vastes transactions donnèrent à un peuple sans territoire, une puissance excessive; il eut tout ce que donne la fortune, des alliés, des stipendiaires, et il se défendait des Rois avec les trésors qu'il obtenait des peuples.

Le vainqueur des Perses renversa cet édifice, ouvrage de tant de siècles; mais aussi habile à créer qu'à détruire, un regard rapide sur son immense Empire lui montra le point où devait être placée la métropole du commerce; il le marqua du doigt du génie, et Alexandrie succéda à l'antique ville de Tyr.

Les Hébreux, à peine constitués en corps de nation, avaient imité leurs riches voisins et saisi quelques branches de leur commerce; elles suffirent pour procurer à Salomon des trésors dont on a vainement

douté ; mais l'esprit mercantile des Juifs ne leur permit jamais de s'élever jusqu'aux hautes transactions commerciales ; ils ont été dans tous les siècles, et dans tous les pays, tels que nous les voyons aujourd'hui, industrieux, avides, s'insinuant dans toutes les affaires, et s'y montrant en courtiers habiles, plutôt qu'en véritables négociants. Aux avantages du commerce extérieur, les Tyriens joignaient les produits d'une multitude de fabriques ; ils avaient des flottes et des armées : les Hébreux n'eurent ni marine militaire, ni forces de terre. Ils furent toujours riches sans être puissants, toujours haïs et jamais redoutés. Une Religion qui les réprouve, mais qui a la leur pour base, a donné à l'histoire du peuple juif une importance qu'il n'eût pas méritée par lui-même ; nous en traiterons, avec quelque développement, au chapitre des peuples anciens.

Il en sera de même des Carthaginois. Nous ferons seulement observer ici que ce peuple, d'abord occupé uniquement de son négoce, paraît n'avoir eu de véritable puissance qu'après la chute de Tyr. Il saisit avec habileté les débris de ce grand naufrage, et ce n'est guère qu'après cette époque qu'on le voit entreprendre des conquêtes en Europe. Les commencements furent heureux, nous n'en rappellerons pas la fin. Carthage et Rome prouvent à l'univers que, dans la lutte entre la pauvreté et la richesse, le succès n'est jamais douteux. Cette guerre punique, ou plutôt cette longue suite de guerres si longues, si terribles, et dont les résultats changèrent la politique de l'univers; les armées prodigieuses qu'elles ont mises en mouvement, les sommes qu'elles ont dû coûter, d'abord pour l'attaque, puis pour la défense, nous donnent la mesure des richesses excessives

possédées par les nations commerçantes dans les temps anciens. En effet, que de moyens de fortune à une époque où la connaissance des pays lointains était encore un mystère pour le reste des hommes, où les voies qui y conduisaient étaient inconnues, où des États déjà riches et puissants étaient avides de toutes ces productions que la sage nature a refusées à la plupart des nations! Le petit nombre d'hommes que l'industrie ou l'audace en avait faits seuls dépositaires, durent en retirer des bénéfices immenses. Aucune espèce de concurrence ne pouvait les troubler; et ils faisaient ce qu'ont fait depuis les Hollandais, vendant, au prix qu'il leur plaisait d'y mettre, ces épiceries qui ne croissaient que pour eux, aux extrémités de l'univers.

La fortune des premières nations commerçantes fut donc excessive, et leur population dut s'étendre dans la même pro-

portion. Loin de leur être à charge, elle ajoutait encore à leurs forces. En effet, outre que le commerce, et principalement le commerce maritime, détruit un très-grand nombre d'hommes, il occupe au dedans une multitude d'individus; et comme il est dans sa nature d'aller toujours en croissant, sous peine d'une prompte décadence, la population, dans ces États, doit s'augmenter sans cesse pour le soutenir. En tout autre pays, l'excédent devient nuisible, parce qu'il ôte au plus grand nombre des habitants les moyens de subsister; ici, au contraire, les inconvénients n'existent plus, parce que les moyens sont assurés pour tous. Quelque borné que paraisse un État commerçant, son territoire s'accroît véritablement de celui qu'on cultive pour lui. Les hommes qui y sont employés ne lui sont pas tout-à-fait étrangers; et des intérêts communs en font, en quelque

sorte, des concitoyens. Ces armées innombrables, tant de fois détruites et tant de fois renouvelées, dans les trois guerres puniques n'étaient pas composées seulement de Carthaginois; ils en faisaient nécessairement le plus petit nombre; mais ce peuple puissant faisait marcher, comme sujets, comme tributaires ou comme alliés, tous ceux qui avaient des rapports avec lui, et, dans ces jours de détresse, il leur prodiguait cet or amassé dans la prospérité. Les bénéfices d'un vaste commerce réparaient ces pertes; ils ramenaient, dans des mains industrieuses, ce que la nécessité en avait arraché, et on ne peut douter que les Carthaginois n'aient tiré ainsi de toutes les nations, des trésors plus considérables que les Romains n'en obtinrent, par la voie des tributs, de ces mêmes nations assujetties. Ajoutons encore que Rome, en les appauvrissant, les conduisait à leur

perte, tandis que le commerce le plus onéreux leur laissait en échange des objets d'utilité ou de jouissance.

Mais si les nations commerçantes sont parvenues, à force d'intelligence, d'application et de patience, à éluder la loi qui pèse sur l'univers, leur destinée n'en a pas été plus heureuse, et leur prospérité même est devenue la cause de leur chute.

Il en est des peuples, pris collectivement, comme des individus dont ils se composent. Tout être qui fait une fortune extraordinaire, et surtout trop rapide, perd promptement cet esprit de sagesse et de modération, qui pourrait seul l'en faire jouir avec dignité. Ses vertus s'altèrent, ses mœurs se corrompent, ses désirs deviennent immodérés, et ses entreprises téméraires. Règle générale : qu'ils soient Rois, citoyens ou soldats, réunis ou isolés, le pouvoir subit est un écueil où tous

viennent échouer, et tout parvenu devient orgueilleux. Ainsi, une nation qui, d'obscure qu'elle était, passe tout à coup à une opulence extrême, perd insensiblement ses qualités premières. Fière de ce qu'elle possède, elle s'irrite de ne pas tout avoir. Ce qu'elle a obtenu avec de l'or, en quelques circonstances, elle pense l'obtenir toujours; et, pour en acquérir davantage, elle blesse les droits de tous les peuples. Ce qu'elle avait fait d'abord avec mesure, elle le fait bientôt avec audace. Insensiblement les liens se relâchent, les esprits s'aigrissent, les haines se fomentent. Par une conséquence nécessaire, à mesure qu'elle se crée des ennemis, elle perd les moyens de leur résister. Peu à peu le courage s'est affaibli, il a fait place à la mollesse, suite inévitable d'une longue prospérité; l'amour de la patrie se tait devant une passion plus forte; il n'existe plus

d'armée nationale, où cette armée est sans énergie. Les stipendiaires qui la remplacent, sentant toute leur importance, deviennent sans cesse plus exigeants; heureux encore s'ils ne trahissent pas la cause qu'ils étaient appelés à défendre. D'un côté, les ennemis ont tout ce qui manque à une nation trop fortunée : du courage, de la force, de l'audace; et ils manquent de ces biens qu'elle possède. De longues injures, des injustices éclatantes, les rendent altérés de vengeance. Enfin, la lutte commence, l'action s'engage; le désir de conserver ses trésors cède au désir plus fort d'en acquérir; et ces nations qui éblouissaient l'univers par leur éclat, qui l'avaient alarmé par l'excès de leur puissance, l'étonnent par leur profond abaissement.

Ainsi ont fini Tyr, Sidon, Carthage, Jérusalem. Ainsi ont péri Palmyre et Balbeck, dont les ruines nous sont mieux

27344

connues que l'histoire; et qui, arrivées si promptement à la prospérité, montrent le néant de ces fortunes d'un jour. Toutes ont passé, et passé sans retour. De tant de villes florissantes, Jérusalem est la seule qui existe encore; on sait assez ce qu'elle est aujourd'hui; les autres n'offrent plus que de magnifiques débris; et le voyageur cherche au hasard, sur un rivage désolé, l'emplacement de l'orgueilleuse Tyr.

A une époque plus rapprochée de nous, Venise et Gênes, enrichies par ce commerce d'Orient, source éternelle d'opulence, ont été de véritables puissances, et elles ont exercé sur les affaires d'Europe l'influence que donne toujours la fortune. L'une et l'autre possédaient plus d'argent que tous les Souverains ensemble. Venise vit les Rois conjurés contre elle, leur désunion la sauva; Gênes eut des ennemis

acharnés ; toutes deux n'ont échappé à leur ruine, qu'en se repliant sur elles-mêmes et se renfermant dans une nullité absolue. Leur politique, au dehors comme au dedans, n'a eu pour objet que de prolonger leur existence, en faisant plus d'efforts pour dissimuler leurs ressources, que d'autres n'en font pour s'en créer. Cette circonspection n'a pu que retarder leur chute. Après avoir été humiliées, ruinées, elles ont fini par tomber au pouvoir de leur ennemi naturel. Gênes, déchue de ses droits les plus chers, languit sous une domination qu'elle détestait ; et la noble Venise, Venise, fille aînée de la liberté en Europe, meurt sous le lourd sceptre d'un Autrichien.

La plupart des villes Anséatiques ont succombé à leur tour, et ce qu'il en reste aujourd'hui vit sous une protection qui approche de l'assujettissement.

Enfin, la Hollande, plus riche, plus puissante, plus forte encore, après avoir été tant de fois au moment de sa perte, est tombée également, et elle n'a dû sa renaissance qu'aux transactions politiques qui en ont fait une puissance territoriale.

Et qu'on ne pense pas que ces malheurs se puissent réparer! on ne fait pas deux fois une même fortune. Les circonstances changent, des concurrents habiles profitent de la conjoncture, le commerce, détourné dans ses sources, prend de nouvelles directions, et ceux qu'il avait favorisés d'abord, n'ont plus qu'à gémir d'avoir tout possédé et d'avoir tout perdu.

Il est à remarquer que ces grandes catastrophes ont frappé plus particulièrement les peuples maritimes. Il est facile d'en reconnaître la cause. Ils sont plus riches, par conséquent plus orgueilleux que les

autres; ils ont nécessairement des ennemis plus acharnés; et lorsqu'ils sont arrivés au terme de leur grandeur, leurs revers doivent être plus éclatants. Cette faculté que leur donne leur élément habituel, de braver les efforts des armées, en portant avec rapidité la guerre dans un lieu ou dans l'autre, leur fait illusion sur leur véritable force. Ils se croient plus courageux que leurs ennemis, parce qu'ils ont plus d'audace. Des succès que leur donne d'abord leur manière de combattre, exaltent leur vanité; ils s'engagent dans des entreprises téméraires, et ces entreprises, toujours ruineuses, les conduisent à leur fin. L'antiquité nous offre des preuves répétées de cette vérité éternelle; si l'histoire moderne semble nous offrir, au voisinage de la France, une grande exception, c'est qu'un grand pays, bien cultivé, bien peuplé, qui a de bonnes lois, offre

plus d'un genre de résistance, et que la l'industrie est appuyée sur la force.

Ce que nous venons de dire suffit pour démontrer qu'une nation qui n'est que commerçante, marche rapidement à sa ruine, tandis qu'une nation essentiellement agricole acquiert toute la puissance qu'il lui est permis d'atteindre, lorsqu'elle ajoute les bénéfices du commerce à ceux toujours plus assurés d'une culture florissante; et qu'elle considère les richesses comme moyen et non comme but. Alors elle réunit tous les genres d'industrie. L'agriculture, les fabriques, tout est encouragé par une exportation facile et assurée. Le plus grand grand nombre d'hommes possible, est occupé; l'aisance est générale, autant qu'elle peut l'être dans un État bien réglé. Mais la masse de la nation conserve ses mœurs, son énergie, et si ses voisins viennent à l'attaquer, ou que des raisons pressantes la

mettent dans la nécessité d'attaquer les autres, ses heureux enfants volent au combat pour sa sûreté ou pour sa gloire. Les richesses qui circulent dans l'État, ajoutent encore à sa force naturelle, et il sort avec éclat des entreprises où il s'est trouvé engagé.

Telles sont les gradations les plus remarquables par lesquelles l'homme est arrivé, de l'état de barbarie, à l'ordre social, tel qu'il est aujourd'hui parmi les nations civilisées. Tous les peuples sont partis du même point. Quelques-uns y restent encore ; ceux-là deviennent rares ; ils fuient devant la civilisation, qui doit finir par les atteindre, et ils disparaîtront de la surface de la terre, ne laissant de leur existence d'autres traces que les relations des voyageurs. Mais, en périssant comme peuples, ils subsisteront encore comme individus. Leur sang, mêlé avec celui de

leurs conquérants, ou de ceux qui les auront policés, se reproduira dans des races mixtes; et, comme dans la vieille Europe, un temps viendra où les historiens d'Amérique s'efforceront en vain de connaître avec exactitude l'origine de tant de nations, et de leur donner des archives authentiques.

FIN DU PREMIER LIVRE.

LIVRE SECOND.

PEUPLES ANCIENS

CHAPITRE PREMIER.

DES CHINOIS.

Dans l'examen que nous allons faire des peuples anciens, nous n'entendons nullement présenter le tableau de toutes les nations qui ont figuré dans l'antiquité, ni traiter des questions historiques. Nos tableaux seront rapides; nous nous attacherons seulement à suivre les grands États dans leur grandeur ou dans leur abaissement; et peut-être serons-nous assez heu-

reux pour trouver la cause de l'une et de l'autre, dans les principes que nous nous sommes efforcés d'établir. Ainsi, laissant ces peuples du second ordre, qui, après avoir brillé de quelques rayons de gloire, ont fini par se perdre dans les grands Empires, nous arriverons d'abord à ces États du premier ordre. En Europe, d'autres les ont remplacés; tandis que, dans l'Orient, où tout se conserve, ils existent encore, sinon dans leur ancien éclat, du moins, comme une ombre de ce qu'ils ont été. Il en est un cependant, qui unit aux honneurs de l'antiquité, les avantages des temps modernes : ce sont les Chinois. Nous commencerons par eux notre examen; puis, traversant l'Asie, nous reviendrons vers cette Europe, dont on ne s'éloigne qu'à regret.

Si nous plaçons la Chine au premier rang, parmi les nations anciennes, nous

sommes très-éloignés de prononcer sur la prééminence à établir, quant à l'antiquité, entre les vieux enfants de l'Asie. Tous y ont peut-être les mêmes droits; mais tous manquent de titres, ou, ce qui est pire encore, tous en ont de chimériques. Dans ce conflit de prétentions réciproques, il paraît naturel de les classer d'après leur ancienneté bien reconnue, en même temps que sous leur importance actuelle. Or, l'Empire de la Chine, étant resté florissant depuis tant de siècles, tandis que tous les autres ont été renversés à des époques plus ou moins rapprochées, sa longue durée, son immense population, le haut degré où les Chinois ont porté les arts, ou plutôt les métiers, les traits particuliers qui les caractérisent, tout enfin nous autorise à commencer, par eux, cet aperçu des nations asiatiques qui ont figuré dans l'Histoire.

Nous combattrons à peine cette vieille

erreur qui ferait remonter la civilisation de ce peuple au-delà même du déluge; quoique ses ancêtres et les nôtres semblent avoir échappé à cette grande catastrophe, par deux côtés différents, selon l'expression du savant Cuvier (1), ils la placent à peu près à la même époque. Le *Chouking*, qui passe pour le plus ancien de leurs livres, date de vingt-trois siècles environ, et à ce même temps, plusieurs grandes nations étaient célèbres par leurs lumières. Cependant, à part toute priorité, nous devons convenir que les premiers pas des Chinois ont été plus rapides que les nôtres; ils nous ont devancés dans une multitude de découvertes importantes; mais, arrivés

(1) *Discours sur les Révolutions de la surface du globe*. Paris, 1825, page 216, troisième édition.

au point où il n'y a plus rien à gagner, sur le rapport d'ordre public ou de jouissances positives; ils se sont arrêtés, et, renfermés pour toujours dans une sorte de routine, ils ont traversé les siècles sans avantages comme sans pertes.

Et qu'on remarque bien, surtout, que, dans l'univers, la nation chinoise est la seule dont la situation politique n'ait pas changé, quant aux points essentiels, depuis les premiers âges de la société, jusqu'aux temps actuels. Dans cette longue période, l'État s'est agrandi ou resserré, en raison des guerres heureuses ou funestes; il a prospéré ou décliné, selon que les Souverains ont montré des vertus ou des vices, de la force ou de la faiblesse, des talents ou de l'imbécillité; mais l'histoire moderne n'est pour lui qu'une continuation de l'histoire ancienne; et depuis *Hia*, fondateur de la première dynastie,

jusqu'à la famille *Tsing*, qui règne aujourd'hui, vingt-deux races royales se sont succédées sur un trone qui a toujours été le premier de l'Asie. Celui du Mogol même n'a jamais pu y être comparé, dût-on le prendre au moment de son plus grand éclat, parce que cet Empire se composait d'une multitude de souverainetés plus ou moins importantes, dont l'Empereur n'était que le suzerain, à peu près comme dans l'ancien Empire d'Allemagne; tandis qu'un peuple parfaitement homogène forme l'Empire chinois. D'une extrémité à l'autre, ce sont les mêmes lois, les mêmes usages; c'est la même soumission aux volontés du Souverain, et jamais un seul homme ne commanda à un aussi grand nombre.

Nos voyageurs, anciens ou modernes, s'accordent tous, quoiqu'ils diffèrent dans leurs calculs, sur la population excessive de la Chine. Les uns la portent à plus

de trois cents millions ; les autres n'en admettent que la moitié, et cette seule moitié égale presque celle de la totalité de l'Europe. L'habileté du gouvernement, la fécondité du sol, l'industrie des habitants, soutiennent cet édifice immense : il serait téméraire de dire quelle en sera la durée.

Ces mêmes voyageurs, frappés d'étonnement à la vue de ce prodigieux amas d'hommes, et de cette longue prospérité, ont présenté l'administration de ce pays comme le chef-d'œuvre de l'esprit humain ; tandis que d'autres, s'apesantissant sur certains désordres, ont montré le peuple chinois sous les couleurs les plus défavorables. Les premiers avaient tort, en n'y voyant que des modèles à suivre ; les autres, en les montrant comme dignes de mépris.

Le Souverain de la Chine a sur ses sujets

le droit d'autorité paternelle. Rien de plus respectable, au premier aspect, que cette sorte de gouvernement; mais les publicistes ont généralement reconnu qu'il est de tous le plus arbitraire, et par suite le plus despotique. Dans une famille, l'autorité d'un père, quelle qu'elle puisse être, est toujours tempérée par l'affection; tandis que, transportée au chef de l'État, elle n'est plus que sévérité. Mais, comme tout corps social tend nécessairement à sa conservation, et toute puissance à se maintenir, les Souverains de la Chine ont, pour l'ordinaire, usé avec modération, d'un pouvoir absolu. Eux exceptés, l'autorité est graduée avec une grande habileté, depuis les premiers officiers de l'État, jusqu'à ses moindres agents. Tous se surveillent, se châtient de grade en grade, en vertu d'un pouvoir qui n'est jamais contesté. L'Empereur les surveille et les châtie tous

avec une rigueur extrême, à la plus légère faute ; et une obéissance aveugle garantit l'exécution de ses volontés.

En général, un singulier esprit d'ordre a réglé, en ce pays, les actes des Souverains. Ils ont donné à leurs peuples des lois toujours assorties au caractère national ; ils ont veillé, avec une application constante, à la sûreté des frontières ; et, comptant moins sur le courage de leurs sujets que sur leur patience, ils se sont efforcés de les défendre des attaques d'un peuple puissant, par le plus grand travail que les hommes aient jamais entrepris. Étrange conception, en effet, de fortifier le plus grand de tous les royaumes, comme nous fortifions une ville ; et, ce qui est plus étrange encore, l'exécution s'en est suivie. Cette fameuse muraille, monument éternel de grandeur et de faiblesse, n'a pas rempli l'objet de sa desti-

nation. L'an 1627, les Mantchoux, ces ennemis éternels des Chinois, firent la conquête entière de leur Empire ; la race tartare succéda à la dynastie chinoise ; mais cette belle domination n'a pas fait oublier aux nouveaux Souverains leur origine ; devenus maîtres de la Chine, ils le sont restés de la Tartarie ; et les deux peuples, réunis sous une même autorité, ont obéi aux mêmes lois. Dès lors, plus de guerres, plus d'invasions à redouter ; dégagés de toute inquiétude, les Souverains se sont occupés uniquement à maintenir la tranquillité entre un si grand nombre d'hommes. La première condition, pour y parvenir, est de les faire vivre. Bien pénétrés de cette grande obligation, les Empereurs Tartaro-Chinois, unissant aux lumières de leurs prédécesseurs cette rectitude de jugement qui caractérise les races tartares, sont arrivés à

cette perfection de gouvernement qui nourrit, sur un espace donné, le plus grand nombre d'individus possible.

La nature les a puissamment secondés. Le ciel et la terre semblent s'être réunis pour favoriser, en ce pays, le développement de l'espèce humaine. Du nord au midi de l'Empire, un climat tempéré ou chaud, fait naître avec profusion les productions les plus utiles à l'homme, même celles qui ne lui sont qu'agréables : sa douceur permet d'employer à la culture, des terres qui, dans nos contrées, seraient couvertes de forêts ; le grain le plus en usage est le riz, bien plus fécond, bien plus nourrissant que le blé. Enfin, la mer et les rivières qui baignent les côtes ou arrosent le pays, nourrissent une quantité prodigieuse de poissons de toute espèce.

Des travaux immenses ont fait jouir de

ces avantages naturels l'universalité des habitants; là, tout est pour l'utilité, rien pour la magnificence. De vastes canaux traversent l'Empire dans toutes ses directions; ils servent à la fois aux communications, aux arrosements, et ils offrent, en outre, d'abondants moyens de subsistance, par le poisson ou les oiseaux aquatiques qu'ils nourrissent. Partout, des ponts, des grands chemins, des établissements publics, entretenus aux frais du gouvernement. Enfin, par un dernier trait de prévoyance, dans ce pays où tout est calculé, on n'entretient de chevaux que pour les besoins de l'État; les transports de toute nature se font à bras d'hommes, et tandis que la moitié de nos champs est employée à la nourriture de ces animaux que nous avons fait nos auxiliaires là, tout sert exclusivement à celle de l'homme.

Indépendamment de ces moyens d'exis-

tence, résultant des bienfaits d'un gouvernement éclairé, et de la sagesse des institutions, on doit rappeler les ressources individuelles qu'a su se procurer un peuple essentiellement agricole et commerçant. En aucun lieu du monde l'industrie humaine n'a été portée à un aussi haut degré; non ce genre d'industrie qui fait faire, comme en Angleterre, de hautes entreprises à de grandes corporations, ou à de riches individus; mais cette adresse, cette patience qui assurent le succès en toutes choses, et qui donnent à chacun les moyens d'exister, sans les ôter aux autres. Là tout concourt au même but. Une longue civilisation a donné aux Chinois des ressources que nous ne connaissons pas. L'art des engrais, celui des irrigations, sont pratiqués chez eux avec une intelligence qui a étonné tous les voyageurs. Ils ont des plantes alimentaires qui croissent

dans les eaux (1), d'autres dans les marais (2). Les chemins sont partout réduits à la stricte largeur nécessaire à la circulation des hommes ou des marchandises. Les champs sont cultivés jusqu'aux bords des rivières; là, par un dernier effort d'intelligence, on plante encore des légumes à tiges grimpantes, dont les rames, projetées sur les eaux, semblent porter la culture au-delà du point où finit la terre. C'est ici que l'on voit avec étonnement, sur un radeau chargé de terre, des familles nombreuses, dont les individus naissent, vivent et meurent hors, en quelque sorte, de l'espace habité; et l'on peut dire avec vérité, que, de tous les êtres, le Chinois est

(1) Nelumbium. Lien-Wha, des Chinois; Macartney.

(2) Cyperus esculentus.

celui qui tient le moins de place dans le monde.

Enfin, par la réunion de toutes les circonstances, la Chine est arrivée à ce degré de population qui ne laisse plus rien à faire, et qui donne tout à craindre. En effet, le chef-d'œuvre d'un gouvernement quelconque étant d'amener le plus grand nombre d'hommes possible à vivre sur un point donné, et ce nombre devant nécessairement en produire un plus grand encore, il arrive un temps où toute l'habileté de ce même gouvernement n'a plus pour objet que de se défendre contre son propre ouvrage.

Telle est aujourd'hui la position du Souverain de la Chine. Cette effroyable quantité d'hommes qui ne connaissent et ne veulent connaître que leur pays, y porte, par moments, un affreux désordre. Une grande inondation, une mauvaise récolte, amènent

immanquablement la disette parmi cette multitude affamée ; alors les provinces se soulèvent, elles prennent les armes, la guerre civile éclate de tous côtés. Pour sauver l'État et le trône, le Souverain n'a d'autre ressource que de décimer son peuple, et une partie de la nation extermine l'autre.

A ce moyen de destruction, dont les annales de la Chine offrent des exemples sans cesse répétés, il en faut joindre un autre bien autrement cruel : c'est le meurtre des enfants ; crime inconnu aux nations barbares, trop fréquent aux premiers âges de la société, et que l'entière civilisation repousse avec horreur. Trop pressé par le besoin, là l'homme renonce volontairement au plus beau titre de la nature ; et, dans un pays où les lois offrent tant de dispositions pleines de sagesse, le père de famille devient le bourreau de la sienne.

Et voilà l'extrémité où un système pacifique a conduit la plus puissante des nations! Oui, sans doute, la guerre est un mal; mais on le demande, un champ de bataille couvert de victimes honorables, offre-t-il à l'imagination un spectacle aussi horrible que celui de malheureux enfants jetés dans les rues au moment de leur naissance, et abandonnés aux animaux immondes? La réponse n'est pas douteuse, elle ne peut l'être, puisque la guerre ne devient atroce que quand elle conduit à ce même crime. Il faut le dire encore; le Ciel ne nous a donné l'existence qu'à des conditions sévères; la guerre est une de ces conditions, nous devons les subir dans toute leur rigueur; tenter de les éluder, c'est en chercher de pires.

Si la nation chinoise eût été guerrière, on ne peut douter qu'elle n'eût subjugué les plus belles parties de l'Asie orien-

tale. Mais, satisfaits de leurs immenses possessions, les Empereurs ont moins cherché à les étendre qu'à se les assurer. L'orgueil national a favorisé encore cette disposition ; et l'armée la plus nombreuse qu'il y ait au monde, n'est employée qu'à défendre les frontières, ou à maintenir la tranquillité dans l'*Empire du milieu*, selon leur expression emphatique.

La nation conquérante des Tartares, aujourd'hui unie à la nation chinoise, serait sans doute plus disposée aux entreprises militaires ; l'expérience de tous les siècles fait assez connaître ce que pourrait cette race guerrière et audacieuse ; mais, Tartare lui-même, le Souverain, par une prédilection naturelle pour d'anciens compagnons, ou plutôt pour ceux de ses ancêtres, ne compte que sur eux pour maintenir dans l'obéissance un peuple irrité secrètement contre des étrangers ; et cette

juste méfiance, transmise de père en fils, a, jusqu'à ce moment, assuré la paix publique.

Cette politique peut être sage; mais en renonçant aux conquêtes, qui eussent donné aux Chinois l'espace qui leur manque, malgré l'étendue de leur pays, ils eussent pu, du moins, fonder les plus belles colonies de l'univers, et se dégager, sans secousse, de cet excès de population qui les écrase. Les îles de la Sonde, les Philippines, le vaste archipel des Moluques, la Nouvelle-Hollande même, leur offraient des contrées admirables et presque désertes, où ils se fussent établis avec la dernière facilité. Ce que les Hollandais, les Espagnols, n'ont fait que d'une manière imparfaite, et cependant avec de si grands avantages, eût été exécuté avec un plein succès par les Chinois. Le commerce des épiceries, si important pour eux-mêmes,

leur eût appartenu exclusivement ; il eût été pour eux une source de richesses qu'il est impossible d'apprécier ; et ces colonies, appuyées sur une métropole colossale, eussent brillé de toutes les prospérités.

Le plus grand effort du gouvernement, en ce genre, est la conquête de *Formose* ; mais cette île, quelles que soient son importance et son étendue, est si près de la Chine, qu'elle en est véritablement partie intégrante. Dans la proportion de deux Empires, elle est à la Chine ce que *Belle-Isle* est à la France, et une dépendance nécessaire ne peut être considérée comme une colonie.

Non-seulement la politique chinoise se refuse à cette sorte d'établissement, elle s'en déclare l'ennemie. Un très-grand nombre d'individus, pressés par le besoin, ont fait pour leur propre compte ce que l'État aurait dû faire, et, portant partout

leur industrie, ils ont prospéré dans tous les lieux où ils se sont établis. Eux seuls peuplent une partie considérable de la ville de *Batavia*, appelée le *Quartier Chinois*. Mais leur patrie les désavoue.

Au siècle dernier, les Hollandais, sur un simple soupçon, firent d'eux un massacre horrible. Craignant ensuite la colère de l'Empereur, qu'ils avaient intérêt à ménager, ils lui envoyèrent un Ambassadeur pour justifier leur conduite; mais, au premier mot, le Monarque l'arrêta, déclarant que tous ceux qui avaient dépassé ses frontières lui étaient étrangers, et qu'il était indifférent à leur sort.

Comme il n'est pas dans la nature de l'homme de se refuser à la gloire et aux richesses, il faut nécessairement que des raisons puissantes en aient éloigné une nation aussi vaine qu'avide, et ces raisons sont faciles à pénétrer. Là, des Souverains,

beaucoup plus éclairés qu'on ne le croit communément, ont pour unique pensée leur conservation ; pensée louable sans doute, puisque la sûreté du gouvernement se lie au bonheur des peuples. Or, pour arriver à ce but, les Empereurs de la Chine ont écarté avec persévérance tout ce qui pouvait amener un changement quelconque dans l'État ; et, portant ce sentiment au dernier degré, ils ont redouté, par-dessus tout, les rapports avec les étrangers. Le peuple a adopté, sans peine, des idées qui flattaient la haute opinion qu'il a de lui-même. Il s'est uni au Souverain dans ce système de méfiance orgueilleuse, et il est arrivé à ce point, de repousser tout ce qui s'approche de ses limites ; tellement qu'aujourd'hui il serait beaucoup plus facile de pénétrer parmi les hordes les plus barbares, que de franchir les frontières de la Chine.

Chaque espèce de gouvernement a ses avantages sans doute, et, à l'aspect des révolutions qui ont troublé tant d'États, par le seul effet des communications étrangères, on est forcé de convenir qu'il y a quelque sagesse à les craindre, et que ce système d'immutabilité est imposant. Mais peut-il se soutenir? Aujourd'hui, l'isolement est devenu impossible pour les grandes nations. Vainement les Chinois s'efforcent d'écarter, par des réglements sévères, les Russes au nord de leur Empire, les Anglais au midi. Vainement ils hésitent à recevoir les présents toujours intéressés que leur offrent les grandes puissances, et notamment le gouvernement anglais, qui s'efforce d'introduire en Chine le goût de ses marchandises, pour obtenir par échange ce qu'il n'a eu, jusqu'à ce moment, que par achat; ces présents finissent toujours par être reçus, même par le Souverain.

Toute communication en entraîne une autre ; les idées s'attachent aux choses ; elles s'étendent, elles circulent dans toutes les parties de l'Empire. Les comparaisons s'établissent ; elles donnent lieu aux réflexions, et les réflexions aux changements.

Rien n'est stable dans l'univers. La grande habileté des Souverains consiste surtout à bien juger leurs peuples, à connaître leurs besoins, même leurs désirs, dans tous les genres, dans toutes les circonstances, et à leur accorder avec mesure ce qu'ils seraient au moment de prendre par eux-mêmes. Telle n'est pas encore la politique des Souverains de la Chine. Ils ignorent qu'un général anglais (1) n'a demandé à son gouvernement que dix

(1) « Lord Clive, après avoir rempli l'Inde de « la terreur de son nom, proposa à son gouver- « nement de s'emparer de la Chine ; il ne comp-

mille hommes, rendus sur les lieux, pour faire la conquête de cet Empire. Eh! que pourraient, en effet, contre des troupes aguerries, ce million de soldats sans courage, ou plutôt d'agents de police, qui n'ont jamais sévi que contre de misérables révoltés? Ils porteraient la dévastation dans leur propre pays. Tout y serait trouble, confusion, à la première vue d'un ennemi puissant; et le seul ébranlement de ce colosse, en entraînerait la chute.

Les Souverains de la Chine n'ont donc en perspective qu'une catastrophe éclatante plus ou moins éloignée; et, en attendant que

---

« tait employer que dix mille hommes pour cette « expédition; et l'on sait que la présomption n'é- « tait pas son défaut. » (Observations sur les relations de l'Angleterre avec la Chine, précédant l'édition donnée par Langlès, du *Voyage de Holmes*, page 1; Paris, 1815.)

l'heure en soit arrivée, les désordres toujours croissants qu'amène un excès de population. De grandes colonies, des expéditions militaires pour les établir ou pour les défendre, donneraient à ce peuple le courage qui lui manque, en lui ôtant les hommes qu'il a de trop. Fortifié, endurci par les combats, il deviendrait capable de repousser l'ennemi qui pourrait menacer ses foyers; et cette stabilité, qu'il poursuit en vain, cesserait d'être chimérique, dès-lors qu'elle serait appuyée sur la force.

Les Chinois suivent une autre marche; ils en subiront la peine; et, tant qu'ils s'enfermeront entre leur muraille et la mer, il faut qu'ils s'entre-détruisent et qu'ils dévorent leurs enfants.

CHAPITRE II.

DU JAPON.

Il est impossible de parler des Chinois, et de se taire sur leurs voisins, les Japonais. L'analogie est parfaite entre les deux contrées; c'est le même climat, ce sont les mêmes productions; l'industrie pour l'agriculture, ou pour les fabriques de toute espèce, y est portée au même point de perfection. Les Japonais ressemblent singulièrement aux Chinois, par les traits, les mœurs, par les simples usages. C'est une égale soumission aux volontés, même aux caprices du Souverain; et cependant ce ne

sont pas les mêmes hommes. Tandis que le Chinois, faible, timide, semble n'attendre qu'un conquérant; le Japonais fier, et intrépide, plein de ce sentiment de supériorité qui semble propre aux insulaires, ne redoute aucune attaque dans son pays, et il serait très-capable de tout entreprendre chez les autres. Mais la nature du gouvernement prévient l'effet de cette disposition. Des lois formelles interdisent aux Japonais la sortie de leur pays; et ils n'ont aucune espèce de communication avec les étrangers, ce qui détruit nécessairement toute idée de conquête, ou même de simple établissement au dehors.

Pendant près d'un siècle ce pays fut ouvert aux Européens; un commerce, également profitable aux deux parties, y était établi. On y recherchait avec avidité les produits de notre industrie; celle des Japonais nous offrait des objets nouveaux;

et, malgré le caractère réservé de ce peuple, une bienveillance mutuelle favorisait ces transactions, lorsque le fanatisme religieux détruisit, sans retour, l'ouvrage d'une saine politique. Vers le milieu du seizième siècle, peu après la découverte, des Jésuites portugais accoururent au Japon; en qualité de missionnaires; ils répandirent leurs doctrines avec un zèle trop ardent, parmi des hommes qu'un esprit sombre et disposé à l'exaltation, rendait très-propres à devenir de dangereux néophytes. Des projets purement terrestres parurent donner un tout autre caractère à cette ardeur de conversion. Déjà, le nombre de ces nouveaux chrétiens était considérable; le gouvernement, se jugeant menacé, s'arma contre les novateurs; un très-grand nombre périrent dans les supplices. Ainsi qu'il arrive d'ordinaire, le martyre leur donna des partisans. Une

lutte décisive s'engagea; enfin, en 1618, après un massacre effroyable, où tous les sectateurs du nouveau culte furent exterminés, le Japon rompit pour jamais avec toutes les nations européennes. L'entrée du royaume leur fut sévèrement interdite, et pour empêcher, à l'avenir, l'introduction de la Religion chrétienne en ce pays, chaque année, on en foule avec éclat les symboles, dans une cérémonie publique.

Comme tous les hommes aspirent à ce que la nature ou les lois leur ont refusé, que les reclus même ont des désirs, le besoin de se procurer quelques articles, devenus apparemment d'un usage habituel, a amené une faible exception à des règlements trop rigoureux, en faveur des Hollandais, ceux de tous les hommes qui se mêlent le moins de la croyance des autres. Chaque année, il part de Batavia un vaisseau pour le Japon; après une navigation

toujours périlleuse, il arrive au port de *Nangasaki*, le seul où il lui soit permis d'aborder. Là, on s'assure des hommes de l'équipage; on fait un inventaire exact de la cargaison, on en paie strictement la valeur, soit en or, soit en objets d'échange; et l'on renvoie le capitaine et tout son monde, avec un bénéfice qui le console de tant d'humiliations.

La différence de caractère entre les deux peuples a rendu les mêmes circonstances beaucoup moins graves à la Chine qu'au Japon. Les Jésuites, d'abord accueillis à la cour de Pékin, y jouirent bientôt d'une grande faveur. Ils ne tardèrent pas à en abuser. Une modération parfaite régla la conduite du gouvernement à leur égard. On en garda quelques-uns dont on croyait avoir besoin, en raison de leur instruction; on renvoya les autres, et l'on prit toutes les mesures nécessaires pour qu'à l'avenir on

ne troublât plus le repos des hommes au nom de la Divinité. Par malheur on suivit au Japon une autre marche; on répondit à l'intrigue par la violence, et l'on rompit avec éclat des relations qu'il eût suffi de restreindre; tellement qu'aujourd'hui nous savons seulement qu'il existe, à l'autre extrémité de l'univers, une nation riche, industrieuse, puissante, nous ignorons le reste; des rapports, établis d'abord sous d'heureux auspices, ont cessé par la témérité de quelques hommes.

C'est depuis cette époque, déjà ancienne, que l'Empire du Japon, séparé du reste du monde par des mers orageuses, lui est devenu totalement étranger. Par sa position, par le nombre et l'énergie de ses habitants, il pourrait être à l'Asie, ce que l'Angleterre est à l'Europe. Mais, à ce système de méfiance générale, d'aversion pour toute espèce d'innovation, commune

aux Chinois comme aux Japonais, il faut encore ajouter un obstacle propre à ces derniers. La nation chinoise n'a qu'une morale politique sans Religion (1); les superstitions de *Fo* lui sont venues des Indiens; la race tartare a sa croyance particulière; mais il n'y a pas, en ce pays, de Religion dominante. Le Souverain gouverne par les lois, par les usages, même par l'autorité, et les prêtres de toutes les croyances lui sont soumis, comme le reste de ses sujets. Il n'en est pas de même au Japon. Deux puissances distinctes s'y partagent le pouvoir. Le *Kubo*, ou Empereur séculier, est chargé des soins du gouvernement, proprement dit; le *Dairi*, ou Empereur spirituel, est le chef de la Religion. Celui-ci a eu long-temps l'autorité

(1) Cuvier, *Discours sur les Révolutions du Globe*, page 216.

suprême, et le Kubo n'était, en quelque sorte, que le général de la nation; aujourd'hui la puissance civile l'emporte, et à son tour, le Daïri est subordonné. Cette distinction entre des pouvoirs, qui ne sont jamais séparés sans inconvénients, semble donner l'explication de ce peu d'influence au dehors, qu'exerce une nation si courageuse. Toute puissance partagée perd de sa force. Cette lutte secrète et perpétuelle, entre deux chefs attentifs à se surveiller, même à se nuire mutuellement, ne permet pas que l'un favorise une entreprise audacieuse, et que l'autre ose la risquer. Le chef religieux appréhenderait les succès d'un rival; le chef militaire serait comptable des disgrâces, et il est de l'intérêt de tous deux, de ne se point perdre de vue. Dès-lors, toute l'attention du gouvernement a dû se porter vers l'intérieur. L'industrie nationale l'a parfaite-

ment secondé, et dans un pays moins fertile que la Chine, on est parvenu à nourrir un nombre d'hommes, qui dépasse ce que nous voyons dans les contrées de l'Europe les mieux peuplées. A une époque plus heureuse, où l'entrée du Japon était à peu près libre; même dans ces derniers temps, où, à l'abri de missions politiques, on a pu y pénétrer, les voyageurs ont parlé avec étonnement de ces flots d'hommes qui couvrent toutes les routes, de la grandeur des villes, de la multitude des habitations, et de l'intelligence admirable qui assure la subsistance de tous (1).

Ce prodigieux nombre d'hommes renfer-

(1) Le botaniste Thunberg, qui voyageait au Japon en 1776, exprime naïvement ses regrets en voyant le pays si parfaitement cultivé, qu'il n'y avait plus de place pour la plus petite herbe.

més dans des limites devenues trop étroites, amènera nécessairement des commotions violentes qu'un système plus élevé eût pu éloigner. Le courage bien connu des Japonais, leur position par-delà l'ancien continent, la mer orageuse qui les environne, tout semble se réunir pour les préserver des entreprises du dehors. Les Russes, qui seuls pourraient les attaquer, en partant du Kamstchatka, ne seront, de bien des siècles, en état de porter de grandes forces dans ces tristes contrées; et la Chine, qui confine à la Sibérie, offrirait, au puissant Souverain du Nord, des conquêtes plus faciles et plus profitables. On sait que les Empereurs de la Chine, toujours alarmés sur la stabilité d'un trône qu'ils ne doivent qu'à la force, semblent prévoir le moment où ils regagneront leur ancienne patrie; ils y font passer secrètement des trésors qu'ils augmentent sans cesse; on sait en

quelle ville (1), même en quel lieu, ces trésors sont déposés; le Nord est pauvre, il est avide, et une aussi belle proie le tenterait plus que la conquête du Japon.

Ce n'est donc point par les ennemis

(1) « Les impôts répétés sous mille formes, « les confiscations, les exactions, entraînent les « richesses de l'État dans les coffres du Souverain, « où elles sont ensevelies à jamais; car celui-ci, « se regardant comme étranger dans son propre « royaume, a soin de faire passer à Moukden « tous les objets précieux qu'il peut recueillir. « Moukden est la capitale de la patrie des Mant- « chous, qui ne lui ont pas dit un éternel adieu. « C'est là que l'on enterre, sous le lit d'une rivière, « les trésors envoyés par les Souverains Mant- « chous. La garde en est confiée à un homme de « leur nation, dévoué à la dynastie de Tay-Tsing. (Observations sur les relations de l'Angleterre avec la Chine; Langles, *Voyage de Holmes*, page 2; Paris, 1815.)

extérieurs que l'Empire du Japon peut être ébranlé; il n'a rien à craindre que de lui-même. Dans un pays où tout est mystérieux, où le nom même du Souverain est un secret pour ses sujets (1), la politique est nécessairement impénétrable. Mais il est permis de croire que les deux chefs qui gouver-

---

(1) « On ne saurait croire combien j'ai eu de « peine pour apprendre le nom de l'Empereur, on « ne l'a communiqué comme un secret; le voici: « *Minamoto no je faru koo*, avec le surnom *Sjo ji* « *tsi nay daysin sakonje, no taje vo zeji lay siogun*, « que le Dairi lui a donné. *Minamoto* est le nom « de sa famille; *je faru*, son nom propre; et *koo* « signifie maître ou seigneur. »

« Le nom du prince héréditaire est *Finamoto je* « *moto koo*, avec le surnom donné par le Dairi. « L'Empereur est inconnu au plus grand nombre « de ses sujets, et souvent il est, à leur insu, confondu avec eux dans la foule. » (Thunberg, *Voyage du Japon*, traduction française; Paris, 1794.)

nent cet Empire, s'y disputeront une autorité qui déjà a passé plusieurs fois de l'un à l'autre. Un peuple, naturellement sombre et sanguinaire, se précipitera avec fureur dans les discordes civiles. Quelle que soit l'habileté du gouvernement pour reculer ce moment, une force supérieure l'y traîne malgré lui; et un temps arrivera où l'Empire du Japon sera déchiré, renversé peut-être, sans que la nouvelle en vienne jusqu'à nous.

CHAPITRE III.

DE L'INDOUSTAN.

Nous passerons rapidement sur les peuples divers qui habitent les vastes contrées situées entre la Chine et les rives du Gange; la Cochinchine, le pays des Malais, Siam, Pégu, Ava, Aracan, etc., sont trop imparfaitement connus, pour que nous nous hasardions à parler de leur histoire, encore moins de leur avenir. Des nations asservies sous un despotisme grossier, des États dont le gouvernement est tantôt faible, tantôt violent, quelquefois tous les deux

ensemble, peuvent tenir une grande place sur la terre; ils n'en méritent pas dans l'histoire des hommes. Peut-être brilleront-ils à leur tour, au moins parmi les peuples de l'Asie. Déjà, l'Empire des Birmans acquiert quelque célébrité; une partie de ces petits royaumes, situés entre les deux presqu'îles, lui est soumise, et, s'il parvient à dominer sur le reste, il sera compté parmi les plus grandes puissances de l'Orient. Mais, ne parlant que du passé, en le rattachant à ce qui existe aujourd'hui, nous quitterons bien vite ce siége de la Barbarie, pour nous réfugier sur cette terre antique que, dès les temps les plus reculés, notre vieille Europe a regardée comme son aînée.

L'Indoustan est, de tous les pays de l'univers, celui qui a dû arriver le premier à la civilisation, heureuse fille de l'abondance et du loisir. Mais, quelque reculée

qu'elle puisse être, la date en est tout-à-fait incertaine, et les calculs chimériques des prétendus historiens de l'Inde montrent seulement jusqu'où peut aller l'extravagance de l'esprit humain, lorsqu'il est abandonné à lui-même. Règle générale : il ne peut y avoir de véritable histoire que là où la critique est possible ; et partout où elle sera livrée exclusivement à une corporation quelconque, elle sera mensongère. Or, une caste héréditaire ayant seule, en ce pays, le dépôt de la Religion, des lois et des archives nationales, elle a eu pour objet unique sa propre illustration ; et elle a perdu la vérité dans une mythologie monstrueuse où les Dieux, les héros, les siècles sont tellement entassés, que les descendants de ces mêmes inventeurs ne peuvent que reproduire ce fatras, sans parvenir à l'expliquer.

M. Cuvier, dans son admirable ouvrage

sur les révolutions du globe (1), a prouvé la fausseté de cette chronologie; il a démontré jusqu'à l'évidence, que tous les peuples éclairés, sans en excepter ceux de l'Asie, datajent leur déluge, d'une époque

---

(1) Page 180 et suivantes, troisième édition, M. Cuvier, cet écrivain profond, qui a fait pour la terre ce que Newton fit pour le ciel, donne, en constatant la date du déluge, d'après l'histoire positive des peuples anciens, la preuve la plus forte de ce que nous avons avancé sur l'accroissement si rapide du genre humain. En effet, le cataclysme ayant eu lieu, il y a, en nombre rond 4200 ans, et notre histoire remontant, par des faits authentiques, à près de 3000 ans, il en résulte que les hommes, nécessairement peu nombreux après le déluge, ont dû se multiplier avec une grande rapidité, puisqu'en douze siècles les vieilles nations, telles que les Égyptiens, Chaldéens, Indiens, etc., étaient déjà à leur plus haut point de prospérité.

peu différente de celle que nous lui assignons, d'après les livres saints, et que tout ce qui la dépasse est mensonger. Si les Brames se sont plu à accumuler les âges, c'est moins l'effet d'une imagination déréglée, que d'une combinaison artificieuse. Ils s'attribuaient une origine différente de celle des autres hommes; ils aspiraient à les gouverner à ce titre, et ils ne pouvaient y réussir qu'en égarant l'esprit humain dans un dédale d'absurdités.

Les Indes ont été l'objet de la cupidité de tous les peuples : cinq siècles avant l'ère vulgaire, Darius les réduisit sous sa domination, dont elles formaient la douzième préfecture, et elles lui payaient un tribut annuel. Lorsque Alexandre eut vaincu les Perses, il n'eut qu'à suivre leurs traces pour arriver dans ces belles contrées dont, jusque-là, les Grecs n'avaient que des notions très-vagues. Par l'effet de cette dispo-

sition secrète qui nous fait voir, sous des couleurs favorables, les objets éloignés de nous, soit par le temps, soit par les distances, les Grecs se sont accordés pour proclamer les *sages Indiens*, les modèles et les fondateurs de la philosophie; ils les connaissaient sous le nom de *gymnosophistes*, c'est-à-dire, en leur langue, *sages nus*, parce que, vêtus à peine, ils donnaient l'exemple de la simplicité. Ils voyaient en eux des pères de toute instruction, et ils pensaient ne devoir leurs propres lumières qu'à ces mêmes hommes qui, plus tard, auraient pu, à plus juste titre, s'instruire à leur école.

En réduisant à la plus simple expression les calculs chimériques des Brames, on ne doit pas croire cependant que cette haute réputation ait été entièrement usurpée; il est certain que les Indes étaient déjà civilisées, lorsque l'Europe entière était encore

barbare; et qu'aux premiers âges de la société on allait y puiser des lumières, comme aujourd'hui on court y chercher la fortune, sauf à trouver du mécompte au retour. Les siècles sont rarement imposteurs. Les Bramines anciens ne sont pas comptables des vices de leurs successeurs, et il est permis de croire qu'ils usaient avec sagesse d'une autorité consacrée par la Religion. Ils adoraient *Boudha*, sage indien qui obtint les honneurs divins, pour le bien qu'il avait fait aux hommes. On ignore si ce fut lui qui institua les castes qui, dès les temps les plus reculés, ont divisé le peuple indien en différentes sections à jamais étrangères l'une à l'autre. On présume qu'alors la supériorité, accordée à quelques-uns au préjudice du plus grand nombre, était une récompense de services éclatants; mais que, depuis, l'adresse des Bramines à su convertir en droit héréditaire ce qui n'é-

tait, dans le principe, qu'une distinction méritée.

Sans entrer dans les détails d'une Religion absurde, il suffit de dire que, selon la croyance des Indiens, trois divinités distinctes régissent l'univers. *Brama* est le créateur de toutes choses; *Vischna*, le conservateur; *Schiva*, le destructeur. Ces trois pouvoirs combinés ou opposés entre eux, de cent manières différentes, donnent lieu à des fables, à des allégories si bizarres, on peut même dire si extravagantes, qu'un être doué de quelque raison craindrait d'en entreprendre l'explication. C'est à des fictions outrées, à des pratiques ridicules, que se réduit aujourd'hui cette philosophie, plus propre, en effet, à conduire des enthousiastes dans un cloître, en troublant leur raison, qu'à instruire et gouverner les peuples. Une imagination exaltée conduit naturellement à la mélancolie ces êtres sans vigueur; et des

hommes que le Ciel avait crées doux et paisibles, qu'il a comblés de tous ses dons, sont devenus, sous des gouvernements détestables, les plus malheureux que l'on connaisse. Tantôt livrés aux rêves de la mysticité, tantôt s'égarant dans une contemplation trop prolongée, les uns arrivent par degrés à la folie, et ils se condamnent, par leur propre volonté, à des supplices qu'un tyran n'eût pas inventés. Un très-grand nombre s'abandonne au suicide; le reste de la nation conserve tout juste assez de raison pour se défendre de semblables excès, et les plus sages se bornent là en admirer les effets chez les autres.

On a peine à comprendre que le peuple le plus humain qu'il y ait sur la terre, soit devenu le plus cruel, par la seule influence de la Religion, dont le premier résultat devrait être l'adoucissement des mœurs. Mais cette Religion, quelle qu'en soit l'antiquité, quels

qu'en soient les inventeurs, n'est qu'une imposture éclatante. Ses prêtres, véritables protées, s'accommodent avec tous les gouvernements, s'insinuant dans toutes les affaires (1), et dégradant par des intrigues honteuses ce caractère sacré dont ils sont si vains, ils ont eu l'art de maintenir, depuis tant de siècles, des institutions exécrables.

Pour soutenir leur autorité, les Bramines devaient s'attribuer une origine céleste; ils n'y ont pas manqué; ils sont produits par

(1) « Je puis assurer que, pendant près de cinq « ans que j'ai présidé à la cour de Calcutta, il ne « s'est jamais commis de crimes, ni d'assassinats « auxquels les Bramines n'aient pris part. Si on « en excepte un sur mille, ils agissent conformé- « ment à ces principes. » Holwell, *Événemens historiques*, chap. VII, page 183. Traduction française, 1768.

la bouche même du Dieu Brâma ; leurs hautes prérogatives sont une conséquence naturelle d'un principe qui n'a jamais été contesté. Ils ont seuls la connaissance de tout ce qui concerne la Religion ; eux seuls ont le privilége d'écrire, de conserver, et d'expliquer les livres ; ils dirigent l'enseignement, en expliquant à leur manière ; tout ce qu'ailleurs on jugerait inexplicable ; et ils élèvent la jeunesse dans une croyance toujours appuyée sur une antiquité qui, flattant l'orgueil de ces hommes vains et faibles, n'est jamais soumise à l'examen d'une raison égarée dès la première enfance.

Les *Chehterrées* forment la seconde classe du corps social ; ils sont produits par les bras de Brama ; c'est-à-dire, dans ce langage allégorique si usité en Orient, qu'ils sont les défenseurs de l'État. Seuls ils font la guerre ; et leurs chefs gouvernent avec

un pouvoir absolu. Mais ce pouvoir est purement temporel, jamais il ne s'étend sur les Bramines. La plupart des Souverains qui règnent sur l'Inde, soit par droit de succession, soit par droit de conquête, appartiennent à cette classe de guerriers. Ils règnent paisiblement sur leurs anciens compagnons; mais il est à remarquer que, malgré l'éclat qui les environne, un Bramine, quel qu'il soit, ne daignerait pas s'asseoir à leur table.

Quelques princes, cependant, sont de la caste des Bramines, et ils gouvernent en même temps, comme prêtres et comme Rois. D'autres encore, professent la religion Mahométane. Aujourd'hui même, les Anglais qui y commandent, sont Chrétiens, sans que ces différences apportent la plus légère difficulté dans l'administration du pays. Une longue habitude de soumission dispose ces peuples à fléchir devant la force; et, tout en restant fidèles à leur antique croyance, ils

obéissent sans réserve, même sans répugnance, à celui qui commande. De fréquentes révolutions survenues, dans toutes les parties de l'Empire, soit par les armes étrangères, soit par celles des Souverains nationaux, les ont habitués, dès longtemps, à voir la puissance changer de mains; et la partie paisible de la nation voit avec indifférence ces chutes rapides, qui, tant de fois, ont changé le gouvernement de l'Inde, sans en altérer les habitudes.

La troisième caste se compose des *Sauders;* ils sont provenus des pieds de Brama, et par conséquent dévolus au travail. Cette dernière division comprend les hommes de métier, en tout genre; comme ailleurs, ils forment la masse de la nation; mais ils sont entièrement assujettis aux deux castes supérieures, et l'éducation toute religieuse qu'ils ont reçue dès leur première enfance, peut seule les empêcher de sentir le poids

du double joug dont ils sont accablés.

Nous ne parlerons pas de cette classe de malheureux, qui, réprouvés par tous les membres de la société; osent à peine prendre le nom d'hommes; ils montrent jusqu'à quel point une dégradation héréditaire peut avilir l'espèce humaine.

La nation indienne, prise dans son ensemble, est soumise, laborieuse, et résignée à son sort, quelque triste qu'il puisse être. On pourrait la comparer à un troupeau immense, dont quelques pasteurs se disputent la conduite, et qui suit avec docilité le chef qui a su, n'importent les moyens, s'emparer du pouvoir. Cette disposition à l'obéissance explique l'extrême facilité qu'ont eue les Perses, les Tartares, à s'emparer de ces riches provinces. Ils n'avaient à combattre que les soldats, et jamais les peuples. La soumission de l'armée entraînait à l'instant celle du pays; souvent même elle pas-

sait, en entier, dans le parti du vainqueur, et la conquête n'avait d'autre résultat, quant aux peuples, que de faire tomber leurs tributs en de nouvelles mains.

Telle est, depuis un temps immémorial, la situation de l'Inde. Soit qu'elle ait été gouvernée par ses Empereurs, par des princes particuliers, ou par des étrangers, ses peuples toujours conquis et jamais conquérans, ont fléchi sous des usurpateurs successifs, sans en recevoir les lois; et, par une sorte d'accord unanime, tous ceux qui en ont fait la conquête, satisfaits d'une aussi belle possession, n'ont jamais cherché à en changer les usages.

D'après les principes que nous avons établis, dans la première partie de cet ouvrage, la caste pacifique des *sanders*, ou troisième classe, qui comprend toute la partie laborieuse de la nation, devrait devenir innombrable, sous le plus heureux

climat de la terre; mais des causes puissantes que nous exposerons, en peu de mots, s'opposent sans cesse à un accroissement que la seule impulsion de la nature eût rendu prodigieux; cette caste guerrière qui, sous la conduite de différens chefs, tantôt légitimes, tantôt usurpateurs, porte ses armes, dans les différentes provinces de l'Empire, quelquefois dans toutes ensemble, traîne partout à sa suite la dévastation, la ruine et la mort. Les contrées que les armées traversent, celles qui sont le théâtre de ces guerres sans cesse répétées, deviennent également malheureuses. La subsistance des peuples y est dévorée par les soldats; et la seule vengeance de ces êtres timides est de se donner la mort, ou de venir expirer de besoin aux pieds de leurs vainqueurs. C'est ainsi qu'à l'abri des coups directs de la guerre, puisqu'ils ne la font jamais, ils en sentent les plus rudes atteins-

tes, tandis que la classe militaire, toujours dans l'abondance, aux dépens du reste de la nation, reste aussi nombreuse, malgré des pertes sans cesse renouvelées. Elle peut même s'accroître encore, parce que ce ne sont pas les hommes que la guerre enlève, qui affaiblissent une nation, ce sont ceux qu'elle empêche de naître.

A cette cause principale et toujours agissante, qui arrête le développement de la race indienne, il faut ajouter les sacrifices de chaque jour, qu'une Religion insensée et des prêtres fanatiques ou fourbes arrachent à chaque famille. Là, des troupes de moines vagabonds parcourent les campagnes, tantôt comme mendiants, tantôt comme voleurs. Là, des milliers de solitaires exaltés jusqu'au délire, se retranchent volontairement de la société; ils effraient le reste des hommes par l'excès de leurs souffrances ou de leurs privations,

et, par l'effet de ce penchant secret qui nous précipite vers ce qui nous épouvante davantage, ces martyres de l'extravagance se préparent d'innombrables successeurs. Partout, des suicides multipliés affligent l'humanité. Enfin, pour dernier trait, de jeunes femmes, entraînées par un préjugé dont elles-mêmes ont horreur, se sacrifient aux mânes de leurs époux, et sous un climat qui semblerait amollir les âmes, et les porter vers la volupté, des êtres les plus faibles donnent des exemples répétés de ce courage féroce que la nature désavoue.

C'est à ces causes réunies que l'on doit attribuer la faiblesse de la population dans un pays qui pourrait offrir à l'univers étonné le tableau d'une société immense, toute composée d'êtres heureux. Là, Dieu a tout fait pour l'homme, et l'homme a tout perverti. L'Indoustan, plus étendu que la Chine, et bien autrement favorisé

du Ciel, compte à peine le quart de sa population, et il est impossible qu'elle s'accroisse, tant que dureront un gouvernement monstrueux et une Religion ennemie de l'humanité ; tous deux se soutiennent l'un par l'autre ; ils se défendent mutuellement ; ils doivent tomber ensemble. Jusque-là, l'Inde restera ce qu'elle est depuis un temps immémorial, riche des dons de la Divinité, opprimée, dévorée par des prêtres ou des tyrans ; et ses peuples doivent supporter leur sort avec résignation, jusqu'à ce qu'ils aient le courage d'être heureux.

Ce temps arrivera. Comme la félicité, le malheur a son terme, et des changements semblent se préparer dans le lointain, en ce pays où, depuis tant de siècles, rien n'avait changé. Le trône du Mogol est renversé ; la puissance anglaise s'étend sur toutes les parties de l'Empire, et

quelque injuste qu'en puisse être le principe, elle est équitable dans son application. Partout une administration éclairée succède au pouvoir monstrueux des nababs et de tant de tyrans subalternes. Des régiments, levés dans le pays, se forment à la tactique et aux habitudes européennes; ils ne sont pas composés exclusivement de la caste militaire. Ainsi s'effacent par degrés ces lignes de démarcation qui faisaient d'une même nation, des peuples différents. C'est en vain que les Brames, toujours intrigants, s'efforcent d'entretenir les vieilles illusions; leur crédit diminue insensiblement, et il est permis d'en entrevoir le terme, quelque éloigné qu'il soit encore. Les mœurs sont si fortes en Asie, qu'elles ne peuvent être modifiées qu'avec une extrême lenteur, et tout changement y demande des siècles.

Quoi qu'il en soit de l'avenir, aujour-

d'hui le peuple, moins malheureux, est rendu à son ancienne industrie, le commerce prospère, et la nation protectrice en recueille les bénéfices.

Mais ces bénéfices existent-ils ? Grande et importante question, qui agite même l'Angleterre, à laquelle celui qui est né hors de l'Empire britannique craindrait de répondre, et qui doit être examinée avec circonspection. Nous ferons remarquer, d'abord, que les fortunes prodigieuses amassées en ce pays par quelques négociants, ne prouvent rien en faveur de ce genre de transactions, et qu'il est très-ordinaire que des individus s'enrichissent, où l'État se ruine.

Il est généralement reconnu que l'Inde, si riche en productions admirables, recherchées dans tous les temps et dans tous les pays, manque de métaux précieux. Dès l'antiquité la plus reculée, on n'y a fait

le commerce, qu'en y portant de l'or et de l'argent, en échange de marchandises plus ou moins précieuses. Les Phéniciens, les Hébreux, les Vénitiens dans le moyen âge, se sont enrichis par ce négoce, tandis que leurs successeurs s'y sont ruinés. Il en devait être ainsi pour les uns comme pour les autres. En effet, quoique Tyr eût soldé ces divers objets en numéraire, elle ne les consommait pas; elle les revendait, à prix d'or, à toutes les nations, et il lui en restait plus qu'elle n'en avait donné. Mais, lorsque les grandes nations ont voulu faire ce commerce pour leur propre compte, il leur est devenu onéreux, parce qu'elles donnaient de l'argent dont elles avaient besoin, pour des superfluités dont il ne leur restait rien. L'Angleterre fait seule aujourd'hui le commerce de l'Inde, et elle y porte du numéraire, selon l'usage immémorial. Si elle consomme en entier les

marchandises qu'elle en tire, il y a perte; si elle en vend aux autres peuples assez pour couvrir ce qu'elle a donné, il y a balance; il y a bénéfice si elle en vend pour des sommes plus fortes. Le gouvernement anglais est trop éclairé sur ses propres intérêts, pour ne connaître pas avec précision sa situation à cet égard, et il sait ce qu'il doit faire.

Quoi qu'il en soit, une colonie suzeraine de soixante millions d'hommes est un trop magnifique fleuron à une couronne, pour qu'on puisse se résoudre à l'en détacher; et un juste orgueil national l'emporte sur le calcul. On a vu avec admiration une bourgade, placée sur les bords du Tibre, commander à l'univers; des marchands partis des rives de la Tamise, pour s'asseoir sur le premier trône de l'Asie, offrent un spectacle peut-être plus merveilleux encore.

CHAPITRE IV.

DE LA PERSE.

A l'occident de l'Indoustan commence la Perse, qui en est séparée par la rivière Araba et par des déserts, limites ordinaires des États dans ces vastes contrées. A ses époques les plus brillantes, cet Empire comprenait tout ce qui était connu dans l'Orient, et sa proximité de l'Europe lui donnait avec elle des relations qui l'ont rendu célèbre à toutes les époques historiques. Il s'étendait alors des bords de l'Indus jusqu'à la Méditerranée; les Indes même étaient ses tributaires. Du Nord au

Sud, il avait pour limite la mer Erythrée d'un côté, de l'autre, la mer Aral; formant ainsi la plus grande monarchie que l'antiquité ait connue, l'Empire romain excepté. Le gouvernement, sans être entièrement théocratique, comme aux Indes et dans l'ancienne Égypte, était essentiellement religieux. Des prêtres, connus sous le nom de Mages, dirigeaient la croyance publique, dont le dogme principal était l'adoration du feu, qui crée tout et qui détruit tout. Zoroastre fut le régénérateur de cette Religion, déjà très-ancienne dans l'Orient. Il sut lui donner un éclat nouveau; et les Mages, plus dignes de leurs hautes fonctions, devinrent en même temps les conseillers des Rois et les guides des peuples.

De tous les États anciens, la Perse est celui qui a le plus souvent changé de nom, et dont les frontières ont été le plus mo-

biles ; elles se sont étendues ou resserrées, selon les temps, et surtout selon les hommes, parce que, sous un gouvernement despotique, le caractère personnel du Souverain, décide seul du sort de la nation. Sans suivre la Perse à ses jours d'élévation ou d'abaissement ; où sous ses différentes dénominations, nous nous hâterons de traverser la haute antiquité, nous réunirons sous le même titre plusieurs pays et plusieurs peuples qui ont brillé successivement, tels que les Chaldéens ou Babyloniens, les Assyriens, Mèdes, Parthes, etc., et nous arriverons enfin à cette époque où, obéissant au même Souverain, ils ont formé cette grande monarchie, conquise par Alexandre ; puis gouvernée par ses lieutenants, et qui, malgré son immense étendue, finit par n'être qu'une province romaine.

La population de ce pays est d'origine

scythique. La force, le courage, qui caractérisent cette nation énergique, se conservèrent long-temps dans ses descendants. On retrouve ces mêmes qualités dans ces peuples, appelés aujourd'hui *races caucasiennes*. Tous offrent les mêmes traits, tous remontent à la même source. Leurs premiers Souverains furent dignes d'eux. Nemrod, Ninus, Sémiramis, Cyrus, étaient de grands hommes; et Cambyse même, espèce de fou furieux, fit encore de grandes choses. A l'avénement de Darius au trône, la Perse était au plus haut point de puissance; elle comprenait tout l'Orient, même l'Égypte; mais le caractère national n'existait plus; la mollesse, écueil des peuples comme des Rois, avait dénaturé les vieilles institutions, et les descendants de tant de héros semblaient n'attendre qu'un vainqueur. Eux-mêmes coururent à leur perte.

Ce n'était pas assez pour des despotes

enivrés de leur puissance, de régner sur l'Asie., même sur l'Égypte; la Grèce, déjà célèbre, les offensa par sa renommée, et plus encore par ses libertés; ils se livrèrent, pour les détruire, à des expéditions gigantesques, dont l'unique résultat fut d'exciter, entre les deux peuples, une haine qui devait être fatale à l'agresseur. Alexandre de Macédoine, suivant avec constance les plans de son père, prétend au commandement militaire de tant de Républiques : il séduit les unes; effraie les autres, accable celles qui résistent; et, proclamé capitaine-général des armées grecques, il court venger de vieilles injures.

On sait l'issue d'une entreprise qui devait changer la face du monde. L'Asie entière est soumise; Alexandre meurt au milieu de ses conquêtes, et ses généraux se partagent cette vaste succession. Des guerres sanglantes et sans cesse répétées

déchirèrent ces belles contrées, regardées de tout temps comme le berceau du genre humain, jusqu'à ce qu'enfin les Romains s'en fussent emparés.

Il est des limites que les conquérants ne peuvent franchir, quels que soient d'ailleurs leurs forces et leurs talents. Pendant que la Perse tombait au midi, elle se relevait au nord comme *Empire des Parthes*. Sous cette nouvelle dénomination, elle résista aux vainqueurs de l'univers; par l'habileté de ses chefs et le courage de ses soldats, pris parmi ces races belliqueuses qui avoisinent le Caucase. Cet État, peu important à son origine, fut fondé par Arsace, vers l'an 500 de Rome; il dura près de cinq siècles, et finit sous le règne d'Ardwân.

Au septième siècle de l'ère chrétienne, la Perse change encore de maîtres; elle est conquise par les Arabes mahométans.

Les premiers Califes y règnent avec gloire; leur puissance diminue peu à peu. Au quatorzième siècle, conquêtes de Tamerlan; nouvelles dynasties. La Perse s'affaiblit; le grand Abbas lui rend tout son éclat.

On ne peut se défendre d'admirer cette promptitude avec laquelle ces États asiatiques se relèvent à la seule apparition d'un grand homme. Sous lui, tout naît, tout croît, tout prospère; et, pour peu que son règne soit prolongé, un pays dévasté se trouve, comme par miracle, florissant et peuplé. C'est que le pouvoir absolu, le seul que l'on connaisse en Orient, fait tout vite, le bien comme le mal. Pour l'ordinaire, il ne sait que détruire; mais s'il tombe, par hasard, en des mains habiles, les projets qu'il a conçus, dans l'intérêt des peuples, se réalisent à l'instant, parce que rien ne peut l'arrêter dans l'exécution. Ses moindres pa-

roles sont des lois; sa justice est terrible. Tout marche, tout court, tout se précipite pour lui obéir; et, par des moyens violents, il peut quelquefois arriver à un but louable. La Perse était abattue, oubliée, dédaignée des autres nations; Abbas la rendit, en peu d'années, industrieuse, riche, heureuse enfin; et il sut la faire respecter. Ses misérables successeurs détruisirent son ouvrage. Enfin, au dix-huitième siècle, un aventurier audacieux s'empare du trône; il porte la terreur et la dévastation dans tout l'orient; bientôt il est assassiné, et il laisse la Perse dans une confusion horrible dont elle se relève à peine.

Depuis Cyrus jusqu'aux temps présents, il s'est écoulé plus de vingt-quatre siècles, tous marqués par la plus terrible destruction. Quelques princes guerriers, d'autres voulant être conquérants, parce qu'ils

commandaient à une multitude d'hommes, un plus grand nombre sans talents ou sans courage, ont fait de la Perse, à toutes les époques, le théâtre des guerres les plus sanglantes; invasions, révoltes, guerres civiles; elle a tout éprouvé. Sans rappeler les traits historiques généralement connus, nous citerons le fameux Molken, général du fondateur de la race Abasside, qui fit passer six cent mille hommes au fil de l'épée. Quelque réduction que l'on apporte à ce calcul, on sera encore épouvanté du reste, et l'on aura peine à comprendre comment des armées, sans cesse détruites, étaient toujours renouvelées. Et qu'on ne s'imagine pas, surtout, que ces guerres eussent lieu selon la manière des Grecs et des Romains; c'est-à-dire, avec cette mesure, cet ordre exact, qui en permettent la durée. Loin de là, sous Xerxès comme sous Nadir, des masses d'hommes

et de chevaux, des populations entières, étaient rassemblées sur un même point, par la volonté d'un despote ; ils s'essayaient à la destruction, par le ravage de leur propre pays ; et ils couraient imposer de nouveaux maîtres à des nations désespérées.

Quand on réfléchit sur ces immenses pertes d'hommes que ces contrées ont faites, à tous les siècles, on serait tenté de croire que l'espèce humaine y était plus nombreuse que dans notre Europe, ou que du moins elle s'y régénérait avec plus de facilité. Il se peut qu'en effet, un Ciel heureux y rende l'enfance moins pénible, et la génération plus rapide ; mais on explique mieux ces efforts extraordinaires et tant de fois répétés, par l'effet du pouvoir absolu, qui, sacrifiant sans cesse l'avenir au caprice du moment, ne craint jamais de détruire, lorsque lui-même

n'est pas sûr de conserver. Darius, Xerxès, faisaient précisément ce qu'a fait Thamas, après un intervalle de plus de vingt siècles; et il est à croire que la même marche sera suivie par tous le conquérants que l'Orient doit subir encore.

Mais la Perse n'est appelée de long-temps à ressaisir son ancienne puissance. Elle porte aujourd'hui la peine de ses fautes passées, et, descendue peu à peu du haut rang qu'elle occupait, elle lutte avec peine contre des voisins ambitieux. De mauvais princes, de plus mauvaises lois, tout a concouru à sa chute, accélérée encore par une Religion qui détruit tout. Devenus Mahométans par la force des armes, les Persans adoptèrent, à la vérité, une secte plus douce que celle des Turcs et des Arabes; mais ces nuances, trop faibles pour produire d'heureux effets, servent seulement à les faire regarder comme de mauvais

Musulmans, par leurs fanatiques voisins, et elles n'arrêtent pas les effets désastreux d'une croyance barbare.

Xerxès marchait à la tête de dix-sept cent mille soldats. La Perse actuelle, dans sa vaste étendue, compte à peine dix millions d'âmes, et le nombre en diminue chaque jour, par l'effet d'un gouvernement déplorable. A cette cause de faiblesse s'en joint une autre également funeste : une scission complète a eu lieu, dans ces temps modernes, entre les États dont se composait cette monarchie, déjà si malheureuse. La partie orientale, connue sous le nom de royaume de *Candahar*, s'est détachée de la Perse proprement dite. Elle compte quatre millions d'habitants, ce qui réduit à six la partie occidentale, et les frappe toutes deux de nullité. En supposant que l'une et l'autre puissent acquérir des forces par une meilleure administration, chacune en fera na-

turellement usage contre un antagoniste qu'elle doit redouter ; leurs efforts tendront à une destruction mutuelle, à laquelle toutes deux arriveront nécessairement. La Russie profitera de ces divisions, pour les affaiblir encore, et les Persans cesseront d'être comptés parmi les grandes nations.

Par malheur, le caractère national, loin de porter remède à ces maux, tend à les aggraver encore. Attachés exclusivement aux institutions féodales, les Persans ne s'occupent que de chasse, de chevaux, de tous ces vains plaisirs, dont un petit nombre d'hommes ne peut jouir qu'au détriment du reste de la société ; et, renfermés dans un cercle étroit d'amusements, ils dédaignent toute occupation utile ; le commerce, qui pourrait enrichir leur pays, est totalement négligé. Vainement la soie, le coton, les productions de toute nature, ne demandent que des bras pour les recueillir et pour

les employer ; ces trésors sont méconnus dès-lors qu'on ne peut les obtenir que par le travail. De même, le commerce maritime est nul ; dès la plus haute antiquité, les Perses étaient connus par leur aversion pour la navigation. On a attribué cet éloignement à la difficulté d'observer en mer toutes les pratiques de Zoroastre. La Religion a changé ; mais les habitudes sont restées. Jamais vaisseau persan n'a été rencontré en mer. A cet égard, ce peuple est de beaucoup au-dessous des Turcs ; et sans avoir des ennemis aussi redoutables, sans être, comme eux, menacé de destruction, on peut croire que l'ancien *Iran* ne recouvrera de long-temps sa première importance.

CHAPITRE V.

DES HÉBREUX.

Les peuples divers dont nous avons, jusqu'à ce moment, rappelé l'histoire, ont eu, comme tous les autres, leurs jours de grandeur; et la plupart d'entre eux sont tombés dans l'obscurité. Leur chute a été, tantôt précipitée, tantôt insensible; mais, dans leur période de gloire, ou du moins de puissance, leur nom a retenti parmi les autres nations. Il n'en est pas ainsi des Hébreux. Seuls entre tous les peuples, ils n'ont eu de renommée qu'après leur abaissement. Accablés par les forces des Égyp-

tiens, des Perses, des Tyriens, des Romains enfin; hors d'état de rien entreprendre contre ces grandes nations, même de leur résister, les Hébreux ne purent que se renfermer dans leurs étroites limites; et la plupart de leurs guerres furent de véritables guerres civiles, ou de faibles entreprises militaires contre de petites peuplades confinant à l'Arabie, telles que les Moabites, Ammonites, Philistins, etc. L'emphase orientale s'est efforcée en vain de transformer ces chétives nations en États puissants; ils ne l'étaient que pour les Juifs. On pourrait, avec plus de raison, les comparer à ces misérables tribus qui errent aujourd'hui dans ces mêmes contrées. Les historiens de l'antiquité ne prononcent même pas le nom d'aucune d'elles, et tous ne parlent des Hébreux qu'avec dédain.

Les Juifs qui ne sont nés que pour

outrager la Religion des Romains, dit Pline (1).

Cicéron les traite avec plus de mépris encore. *Les Juifs, dit-il, cette nation née pour la servitude* (2).

En effet, quelque sévère que soit ce jugement, prononcé par les hommes les plus éclairés que Rome ait produits, en lisant avec attention l'histoire des Hébreux, on les voit subir, dans tous les siècles, le joug de leurs voisins. Sans remonter à leur origine, et sans rappeler l'histoire touchante de Jacob et de ses enfants, nous montrerons le peuple juif sortant d'Égypte, sous la conduite de son courageux légis-

---

(1) Pline, livre XIII, chapitre 4.

(2) Il leur associe les Syriens, qui fournissaient tant d'esclaves à Rome, que le nom de Syrus était synonyme d'*esclave*.

lateur, pour s'établir enfin dans la terre promise. A peine ils étaient formés en corps de nation, que déjà toutes les calamités les accablèrent, et toujours ces coups furent décisifs. On s'étonne de les voir si souvent répétés, et on est forcé de convenir qu'une protection spéciale de la Divinité pouvait seule relever un peuple tant de fois abattu.

1° Anarchie et première servitude, sous Cusban, roi de Mésopotamie.

2° Deuxième servitude, sous les Moabites.

3° Troisième servitude, sous Jabin, roi de Canaan.

4° Quatrième servitude, sous les Madianites.

5° Cinquième servitude, sous les Philistins.

6° Sixième servitude, sous les Philistins et les Ammonites.

7° Septième servitude, sous Nabuchodonosor.

Nous ne comprenons pas, dans cette série, le séjour des Hébreux en Égypte, dont la fin peut être regardée comme une véritable captivité.

A travers ces malheurs éclatants, l'histoire des Juifs nous montre, à chaque page, une nation en proie aux dissensions, à l'anarchie, aux haines furieuses, aux vengeances atroces. Ils furent gouvernés par des Juges et des Rois, puis par des Rois seuls; entre ceux-ci brillèrent David et Salomon. Après ce dernier, on voit ce petit État se diviser en deux très-petits royaumes, Juda et Israël. Celui de Juda dura moins de quatre siècles; sa destruction est l'époque de la septième servitude. Le royaume d'Israël finit après deux siècles et demi; il fut détruit par Salmanazar, roi d'Assyrie.

La Judée fut alors gouvernée par ses Pontifes, et elle prospérait sous une administration à la fois religieuse et politique, lorsqu'Alexandre parut en Orient. Après ses premières victoires sur les Perses, il entreprit le siége de la fameuse Tyr. Les efforts furent inouïs des deux côtés. Enfin, cette malheureuse ville, l'orgueil de l'Asie, fut prise et détruite. Irrité contre le peuple juif qui lui avait refusé des secours, pendant cette expédition mémorable, Alexandre marche sur Jérusalem, et il l'eût traitée avec la même rigueur, si une prompte soumission n'eût apaisé sa colère. La Judée se courba devant le vainqueur. Le grand Pontife le désarma par des prophéties flatteuses, toujours agréables à l'ambition; et, selon sa politique habituelle, le grand Alexandre ne refusa pas de sacrifier au Dieu des Juifs, démarche apparemment peu importante aux

yeux d'un être qui se regardait comme supérieur aux superstitions humaines; mais à laquelle une nation fanatique devait attacher un grand prix. Il lui rendit un service plus important, par la ruine de Tyr; et il est à croire qu'elle en profita avec habileté pour étendre son commerce.

Cependant, une puissance plus redoutable encore que celle d'Alexandre, s'étendait sur l'univers. La Judée subit le sort commun, et devint province romaine, sans que son gouvernement eût changé. Par l'effet d'une sage politique, Rome ne s'immiscait jamais dans l'administration intérieure des peuples conquis, ou dans leurs affaires de Religion; pourvu qu'ils restassent soumis à son autorité, qu'ils *payassent à César ce qui était dû à César*, ils pouvaient suivre en paix leurs usages, quels qu'ils fussent. C'est par l'effet de cette tolérance que le gouverneur de

la Judée, au nom de l'Empereur Tibère, n'intervint pas d'une manière efficace, lors de la condamnation de Jésus-Christ, quoiqu'il parût en reconnaître l'injustice.

Depuis leur établissement dans la terre promise, les Juifs, qui n'avaient jamais connu que les petites nations contre lesquelles ils combattaient sans cesse, leur avaient voué une haine implacable; et, nourris dans ces dispositions, lorsqu'ils connurent enfin les grands peuples, ils eurent pour eux la même aversion; en sorte qu'un Romain était, pour un Juif, un être aussi odieux qu'un Amalécite. Les violences exercées contre eux, le mépris de toutes les nations pour leur culte, les enfoncèrent encore dans leurs superstitions. Un gouvernement avili au dehors et barbare au dedans, une longue série d'actions exécrables, avaient dès long-temps rendu la nation juive odieuse à tous les peuples civilisés; et, haïssant

tout le monde, elle était haïe à son tour. Un crime de plus lui donna un éclat qu'elle n'avait pas mérité, que jamais elle n'eût obtenu par elle-même. Un Dieu naquit dans son sein, et il y trouva ses bourreaux. Lorsque sa Religion se fut étendue, on voulut connaître ce peuple étrange, auquel le Sauveur du monde avait appartenu. Le nouveau Testament conduisit naturellement à la connaissance de l'ancien; alors parurent les Saintes Écritures dans toute leur majesté. Religion, histoire, haute poésie, allégories admirables, le Livre sacré comprend tout, et tout en est sublime. Dès lors, les vieilles illusions se dissipèrent pour jamais; on vit avec étonnement ces Hébreux si long-temps oubliés, dédaignés même, seuls dépositaires des secrets du Ciel. Ce n'était pas assez des mystères de la révélation; des prophéties éclatantes de vérité leur dévoilaient l'avenir; ils les re-

poussèrent; et, par l'effet d'un aveuglement inexplicable, cette nation, objet indigne de la prédilection du Créateur; cette nation, à qui son Fils avait appartenu, est la seule, parmi les peuples éclairés, qui ait rejeté son culte. Tant d'ingratitude devait causer sa perte; elle ne fut pas longtemps différée.

Trente-sept ans après la mort de Jésus-Christ, lorsque sa Religion, encore secrète, ne comptait qu'un petit nombre de prosélytes, Jérusalem reçut son châtiment. Depuis le grand attentat dont elle avait été le théâtre, elle était déchirée par les factions. Ce peuple, qui se disait le peuple saint, oubliant qu'il avait cessé de l'être, ne craignit pas de braver Rome, alors dans sa plus grande puissance. Une armée formidable, commandée par Titus, fils de l'Empereur Vespasien, marcha contre ces furieux, et mit le siége devant leur ville. Ils

se défendirent avec rage; par des actions exécrables, ils rendirent implacable un vainqueur généreux. Enfin, succombant sous la force, Jérusalem fut prise et détruite, le temple fut incendié, et les Juifs furent chassés de leur pays.

Ils y revinrent pourtant. L'an 135, l'Empereur Adrien rebâtit Jérusalem, en en changeant le nom. Ce n'était assez pour faire méconnaître le bienfait par un peuple qui se croyait par excellence *le peuple de Dieu*. Le même esprit de vertige qui avait égaré les Juifs, soixante-six ans auparavant, les saisit avec une violence nouvelle; ils déclarèrent la guerre aux Romains, en massacrant, sans pitié, tous ceux qui se trouvaient en Judée. Le plus illustre général de l'Empire, Julius Severus, accourut du fond de la Bretagne, pour les combattre, ou plutôt pour les détruire. Après des batailles meurtrières, enfin, il triompha, et

ce triomphe fut le dernier. Toutes les places fortes, au nombre de cinquante, furent détruites; on démolit neuf cent quatre-vingt-cinq bourgs. On chassa pour jamais les Juifs de la Terre-Sainte; dans leur exil, il ne leur fut même pas permis de tourner un dernier regard vers leur patrie; disposition ridicule, impossible dans son exécution, et qui montre seulement l'excès de l'animosité.

Et qu'on ne pensé pas que ce soit le fanatisme religieux des Romains, qui ait été la cause de ces violences. On l'eût compris dans les premiers Empereurs chrétiens; mais Titus, mais Adrien ne l'étaient pas; et si ces Empereurs, dont le caractère magnanime est si bien connu, traitèrent les Hébreux avec tant de rigueur, c'est qu'ils voyaient en eux une race perverse, qui ne pouvait vivre qu'en troublant la tranquillité de l'Empire, et qu'il fallait détruire pour le bonheur public.

Dès ce moment, les Juifs errants et dispersés, ont montré à l'univers le spectacle unique, peut-être, d'un peuple nombreux sans patrie; ils inondent l'Europe, l'Asie occidentale, l'Afrique du Nord; ils ont même pénétré en Amérique; et hors ce dernier pays, où on ne demande à personne compte de ses opinions religieuses, partout ils sont l'objet du dédain public. L'Europe entière, la Turquie exceptée, étant chrétienne, sous des sectes diverses, il semblerait naturel d'attribuer au sentiment religieux ce mépris universel; sans doute, il en est la première cause, mais il n'est pas la seule. Le fanatisme hait, il ne méprise pas. Les Mahométans haïssent les Chrétiens; mais ils ont pour les Juifs une aversion tout-à-fait indépendante de la Religion. Essayons de trouver la raison d'un sentiment qu'on peut regarder comme général, malgré de nombreuses exceptions.

Ne serait-il pas permis de croire que, depuis les Patriarches, dont la vie simple était si respectable, le peuple juif était entièrement dégénéré? Pendant son séjour en Égypte, un long assujettissement avait nécessairement altéré ses vertus premières; et, lorsqu'une suite de vexations l'eut déterminé à une démarche éclatante, il dut porter dans sa nouvelle patrie les vices de l'esclavage.

Après la sortie d'Égypte, ce ne sont plus les mêmes hommes. La superstition grossière, l'avarice, la cruauté, toutes les turpitudes qui déshonorent l'espèce humaine, semblèrent s'être emparées de la nation entière; et ce n'est qu'à de longs intervalles, qu'on retrouve parmi les Rois comme parmi les sujets, quelques caractères véritablement historiques.

Ce grand changement ne peut être attribué qu'à celui de la position du peuple

hébreu. Au temps d'Abraham et de ses fils, la nation, peu nombreuse, ne connaissait que la vie pastorale ; elle avait des vertus. Mais, lorsque après une longue captivité, elle revint en force dans la terre promise, elle dut chercher de nouveaux moyens d'existence. La culture fut portée au plus haut point de perfection. Le peuple juif avait reçu, à cet égard, d'excellentes leçons des Egyptiens ; il en fit une application utile, et ses ressources augmentèrent ; mais, celles-là ne suffisant pas à des besoins toujours croissants, les idées d'une nation active et industrieuse se tournèrent naturellement vers le commerce. La puissante Tyr en était en possession dès les premiers âges de la société ; ses relations embrassaient le monde connu, et toute concurrence à cet égard était impossible. Les Juifs se firent ses courtiers. Bientôt ils acquirent des richesses que

leur pays était incapable de produire. Ils s'élevèrent, par degré, à de plus hautes entreprises. Salomon eut des flottes marchandes; il fit des expéditions lointaines; et, sans que l'on connaisse avec précision la source où il puisait ses trésors, on ne peut douter qu'il n'ait été un des plus opulents Souverains de l'Orient. Son règne fut l'apogée de l'histoire des Juifs; ils déclinèrent depuis cette grande époque. Mais la nation, quoique divisée, déchirée par les factions, resta riche, laborieuse; ses enfants étaient innombrables, et elle se releva, comme par miracle, de tant de coups dont elle eût pu être accablée. Un ardent amour de la patrie, fortifié encore par le sentiment religieux, une activité admirable, la soutinrent pendant plus de dix siècles encore; et, sans être guerrière, au moment de sa chute, elle étonna son vainqueur par ses ressources prodigieuses,

autant que par son courage désespéré.

Selon les historiens contemporains, le siége de Jérusalem, par Titus, coûta la vie à onze cent mille hommes, non compris quatre-vingt-dix-sept mille prisonniers, ce qui supposerait environ six millions d'habitants, puisqu'on ne peut guère compter, dans un armement général, qu'un combattant sur cinq individus.

Au second siége, sous l'Empereur Adrien, il périt cinq cent quatre-vingt mille Juifs, sans compter ceux qui moururent de faim ou de maladie; et le nombre en fut immense, en raison de la détresse où la ville fut réduite, et de l'horrible acharnement des deux partis. Il est probable qu'à ces deux époques, la multitude se réfugia dans la cité sainte, à l'approche du danger, et que là était la nation entière.

On peut croire encore à l'exagération

du calcul : quelque réduction qu'on y apporte, les faits principaux sont authentiques ; une résistance aussi longue, aussi opiniâtre, contre les armées romaines, prouve assez le nombre des combattants ; et l'on a peine à comprendre comment tant d'hommes pouvaient vivre dans un pays qui en compte si peu aujourd'hui, et qui peut à peine les nourrir. Le travail opiniâtre, la sobriété, l'économie, opéraient ce prodige. Cette terre, devenue stérile et déserte, donnait d'abondantes moissons à des maîtres infatigables, et le commerce, qui produit plus encore que la culture la plus florissante, faisait le reste.

Les grandes catastrophes que le peuple juif éprouva, à tant de reprises, mettaient périodiquement des bornes à cet excès de population. Elle se reproduisait avec rapidité ; chez un peuple qui, riche ou

pauvre, libre ou esclave, conserva toujours l'amour du travail; et après tant de siècles d'adversité, même de persécution, il est probable que la nation juive est plus nombreuse, en ce moment, qu'aux jours de sa prospérité. Tout concourt à son accroissement. Depuis qu'elle est sans patrie, elle a cessé de faire la guerre. Et pour qui la ferait-elle? Sa Religion lui défend le célibat; loin de là, elle la pousse fortement vers la reproduction. N'appartenant à aucun pays, les Juifs ne sentent la pesanteur d'aucune espèce de gouvernement. Ils ne tiennent à rien de ce qui attache les hommes à un lieu quelconque. Ils s'éloignent des pays où ils sont traités avec rigueur; ils se précipitent dans ceux où ils sont soufferts. Les dédains leur importent peu, et partout où l'on peut acheter ou vendre, un Juif est sûr de vivre.

Cette augmentation du peuple hébreu est à peine aperçue par les gouvernements, parce que, ne faisant pas corps de nation, ils sont seulement interposés parmi les habitants d'un lieu quelconque, et compris dans les relevés de la population générale. Mais le nombre des individus s'accroît, et il est difficile de dire où cette progression s'arrêtera. Il est permis de croire que ces mêmes hommes, qu'une longue persécution a affermis dans leur Religion, s'en détacheront avec plus de facilité sous des gouvernements tolérants. Moins séparés des autres citoyens, ils voudront s'en rapprocher davantage; séduits par les avantages du corps social, ils auront le désir d'y participer, et peut-être se fondront-ils un jour, parmi ceux auxquels, depuis tant de siècles, ils sont restés étrangers. Mais ce moment est encore éloigné; peut-être il n'arrivera ja-

mais. Quoi qu'il en puisse être, leur sort ne fut pas toujours aussi tranquille qu'il l'est maintenant. Il n'est pas une seule nation chrétienne qui n'ait été coupable de violences odieuses envers les Juifs. La barbarie des Souverains autorisa celle des sujets, et trop souvent la Religion servit de prétexte à l'avarice. Toujours riches, parce qu'eux seuls étaient industrieux, dans ces siècles d'ignorance, ils souffrirent les extorsions, endurèrent les avanies; ils souffrirent même le martyre, avec une résignation que l'on appellerait du courage, si la conservation de leurs trésors n'avait pas été leur unique objet; et ils se vengeaient des Rois, en appauvrissant les peuples.

L'Europe a rougi, enfin, de tant de barbarie; elle a cessé de persécuter des êtres égarés, sans doute, mais dont la croyance ne regarde qu'eux seuls. Les lois,

dans la plupart des États modernes, protégent les Juifs, comme elles protégent les autres citoyens, et il ne tiendrait qu'à eux de le devenir. Mais, jusqu'à présent, ils se retranchent eux-mêmes du corps social. Des pratiques minutieuses, un régime diététique, qui n'appartient qu'à eux, un fanatisme ardent, triste fruit d'une longue persécution, un amour désordonné du gain, qui leur fait dédaigner les bénéfices modérés de la propriété foncière; toutes ces causes réunies ont fait des Juifs de véritables cosmopolites; ils ne tiennent à rien, et personne ne tient à eux.

CHAPITRE VI.

DES ÉGYPTIENS.

De tous les pays de l'univers, l'Égypte est celui dont les savants anciens et modernes se sont le plus occupés. Depuis Solon jusqu'à nous, dans un espace de vingt-quatre siècles, on a cherché à constater l'origine, puis la durée de cet État, et la diversité des opinions de tant d'hommes célèbres suffirait pour démontrer la difficulté de l'entreprise. Mais comment se fussent-ils accordés, lorsque, puisant à la même source, tous n'obtenaient que des rapports contradictoires entre eux? Il semble que les prêtres

égyptiens, seuls dépositaires des archives nationales, se soient plu à débiter aux Grecs des fables adoptées trop légèrement par des hommes amis du merveilleux, et répétées depuis jusqu'à satiété. Ce sont des villes fondées depuis dix mille ans; des dynasties de trois cent quarante et un Rois, et d'autant de grands-prêtres, se succédant de père en fils. D'autres portent plus loin encore cette étrange série, enfin, pour comble de merveilles, dans ce long intervalle, on avait vu deux fois le soleil se lever à l'occident. Tous ces historiens prétendus citent des noms différents; ils ont une chronologie différente. Ils ne s'accordent que pour entasser les siècles les uns sur les autres, de même que les poètes entassaient montagnes sur montagnes, pour atteindre, comme eux, à une hauteur imaginaire.

M. Cuvier, avec sa sagacité accoutumée,

a rapproché ces systèmes ; il les a comparés entre eux, et, les combattant l'un par l'autre, il a démontré la fausseté de tous (1). Sans reproduire ici ses raisonnements lumineux, nous dirons seulement qu'il reconnaît dans tous les peuples anciens, situés entre le Nil et le Gange, une analogie qui paraîtrait indiquer une origine commune. Les Égyptiens, les Chaldéens, les Indiens, on pourrait même ajouter les Hébreux, si leur histoire n'était puisée à une source plus pure, étaient tous gouvernés par des races sacerdotales et héréditaires, possédant seules toutes les connaissances, et s'en servant avec habileté pour leur propre avantage. Ce système théocratique existe encore dans les Indes, où les Brames con-

(1) *Discours sur les Révolutions de la surface du globe*, pages 191 et suivantes.

servent une suprématie que le temps a seulement modifiée. Les Mages, si long-temps révérés, dominaient dans tous les États de l'Orient, en deçà de l'Inde. Ils furent persécutés avec fureur; il en reste encore quelques faibles tribus aux confins de la Perse. Les prêtres égyptiens étaient plus puissants encore; ils étaient les véritables Souverains du pays, et les Rois, proprement dits, n'étaient que de pieux capitaines asservis à leurs volontés. Un pouvoir aussi extraordinaire ne pouvait se maintenir que par des prodiges, et ces prêtres, hardis imposteurs, se firent une Religion assortie à leurs besoins.

En ramenant les Égyptiens à la grande époque, commune à tous les peuples, et que l'histoire d'aucun d'eux ne peut dépasser, nous conviendrons, sans peine, de leur véritable antiquité. Nous reconnaîtrons également qu'ils sont les pères de la civi-

lisation, en Europe; nous les suivrons dans leur abaissement progressif, et nous verrons par quelles gradations un peuple puissant et éclairé a pu devenir le dernier des peuples.

On s'étonne que le pays de l'univers, qui est le plus séparé des autres, qui dans toute sa longueur, est défendu, de droite et de gauche, par d'affreux déserts, qui semblerait devoir braver les efforts de toutes les nations, ait subi le joug de toutes. Perses, Grecs, Romains, Arabes, Turcomans, Mamelucks, Français enfin (1); tous

(1) Les Perses ont possédé l'Égypte 193 ans.
Les Grecs, successeurs d'Alexandre, 363
Les Romains, ou leurs successeurs, 666
Les Califes après Mahomet, 247
Les Turcomans, 282
Les Mamelucks, sous deux races. 548
Les Français, 3

ont conquis l'Égypte, et ils l'ont conquise avec une facilité qu'on a peine à comprendre, quand on songe à la difficulté d'y arriver, aux moyens de défense qu'offre une contrée couverte de canaux, ou de monuments qui seraient des forteresses pour des hommes courageux. Les Égyptiens l'ont été, dit-on; ils ont même été conquérants. Sans doute; il y aurait de la témérité à le nier. Mais ces conquêtes prétendues ont des dates si obscures, tandis que celles de leur assujettissement sont positives et répétées, qu'on peut, sans injustice, révoquer en doute leurs fastes militaires. En général,

---

Elle est maintenant retombée au pouvoir des Turcs, ou plutôt du vice-roi qui commande en leur nom, et qui obéit quand il lui plaît.

On doit remarquer que dans cette longue série de sujétions, on ne remonte pas au-delà des temps positifs.

les peuples ont fait, dans tous les temps, de grands efforts pour atteindre des régions fortunées; ils n'en font guère pour en sortir; et des hommes vivant sur la terre la plus fertile qu'il y ait au monde, ne se hasardent pas à traverser les déserts, pour conquérir des contrées qui ne leur offrent pas des jouissances nouvelles. Les Égyptiens ont dû rester chez eux; tandis que des nations guerrières, ou des Arabes affamés, ont tout risqué pour gagner l'Égypte.

Mais si l'on se refuse à compter les anciens Égyptiens, parmi les peuples guerriers, on doit voir en eux la nation la plus laborieuse qui ait jamais existé. Là, tout est certain, tout est appuyé sur des preuves irrécusables. Depuis les cataractes jusqu'à la mer, sur une longueur de deux cents lieues, des monuments éternels attestent par leur multitude, comme par leurs étonnantes proportions, la quantité de bras

employés à leur érection, et les siècles qui y ont été consacrés.

Il semble que, dès ces temps si reculés, un gouvernement éclairé ait cherché à occuper, dans ces hautes constructions, des hommes qui pouvaient devenir à charge ou dangereux à leur pays. Ce n'était pas assez de tant de travaux; ces mêmes prêtres, profitant avec adresse de la croyance qu'ils avaient établie, avaient ouvert une carrière immense à l'industrie, en employant une grande partie de la nation à rendre les devoirs funèbres à leurs concitoyens qu'ils devaient retrouver dans un monde meilleur. La parfaite conservation des corps était, selon eux, une condition essentielle à la résurrection, et favorisés par le climat, par les productions du pays, autant que par une longue expérience, ils avaient porté l'art des embaumements, à un degré de perfection dont il nous

reste encore des preuves. Ce n'est pas une exagération de dire que le corps d'un Égyptien obscur a duré autant que les pyramides. Pendant que ceux-là donnaient toute leur vie à ce peuple de morts, des millions d'ouvriers arrachaient, des montagnes de la haute Égypte, ces masses de granit que d'autres conduisaient à leur destination, où on les convertissait en statues, en colonnes, en obélisques gigantesques; et un plus grand nombre, peut-être, couvraient, par un travail inouï, tant de monuments de ces hiéroglyphes qui, depuis tant de siècles, font le désespoir des savants. Une terre féconde, cultivée par des mains soumises et infatigables, fournissait à l'immense consommation de tant d'êtres; elle fournissait aux besoins d'un clergé nombreux, du Souverain, de l'armée, et elle vendait encore aux étrangers une quantité

de blé, qui faisait appeler l'Égypte, le grenier du genre humain.

On serait disposé à regarder comme chimérique cette inconcevable prospérité, si, dans son état actuel, ce pays ne laissait entrevoir ce qu'il a pu être autrefois. En effet, sous le plus mauvais gouvernement qu'il y ait au monde, la partie habitable que le géographe d'Anville évalue à la douzième partie de la France, compte encore près de trois millions d'habitants; ce qui équivaut, toute proportion gardée, à la population de nos plus belles provinces. Là, tout est violence, tyrannie, confusion; cependant ce malheureux pays nourrit sans peine ses habitants, il exporte une grande quantité de riz, de blé, de la cire, des toiles de ce fin lin, si renommé dans l'antiquité, et il enrichit encore des maîtres avides. Qu'était-ce donc quand, par les soins d'un gouvernement éclairé et protec-

teur, les canaux étaient entretenus, l'agriculture était encouragée, honorée ? Quand ces hommes laborieux, attachés à la terre natale, par les liens naturels et les liens sacrés, y trouvaient à la fois, et le travail qui est le premier besoin de l'homme, et le pain qui en est le juste salaire ? Protégé par la Religion, par les lois, il multipliait, comme l'abeille laborieuse qui enrichit encore les bords du Nil ; et, comme elle, il était assuré de conserver une part légitime de son travail.

Une circonstance locale rendait l'accroissement de la population sans inconvénient pour le pays ; parce que le pays s'étendait, en quelque façon, à mesure qu'il avait plus d'habitants. Dans l'état actuel de l'Égypte, le vallon du Nil est seul cultivé, et le désert commence là où s'arrêtent ses eaux. Quelque borné que soit cet espace, surtout dans la haute Égypte, il diminue

chaque jour par l'envahissement des sables qui s'avancent, sans cesse, dans la vallée. C'était le contraire autrefois; des hommes que les plus grands travaux n'effrayaient pas, avaient poussé de larges canaux jusque dans le désert. Aux lieux où se terminaient ces vastes réservoirs, des machines ingénieuses portaient encore ces mêmes eaux à de plus grandes distances, et le désert même devenait productif.

Telle était la situation de l'Égypte, lorsque Cambyse en fit la conquête, environ cinq siècles avant l'Ère chrétienne; et elle resta province de la Perse. Les violences de ce tyran eurent nécessairement des suites cruelles pour la prospérité de ce beau pays, et le joug étranger dut être accablant pour des hommes qui, jusque-là, n'avaient obéi qu'à leurs propres Souverains, ou plutôt à leurs prêtres.

Après deux siècles d'assujettissement,

Alexandre vengea l'Égypte; et, quoiqu'il lui imposât un joug nouveau, il fut regardé comme un bienfaiteur. Cambyse, conquérant, emporté et irréfléchi, avait tué le bœuf Apis; Alexandre y sacrifia publiquement. L'élève d'Aristote était trop supérieur à la superstition, pour craindre de lui payer un léger tribut. Il montra, à Memphis, du respect pour la croyance égyptienne, de même qu'à Babylone il avait adopté la tiare persane, sachant très-bien que les hommes pardonnent plus facilement la violation de leurs droits les plus importants, que le mépris de leur Religion ou de leurs usages. Ces ménagements, dictés par une haute prudence, lui attirèrent la vénération d'un peuple qui chérissait ses institutions. Un bienfait plus réel, acheva son ouvrage; et bientôt, par la fondation d'Alexandrie, il fit de l'Égypte le centre du commerce de l'Orient.

A la mort d'Alexandre, ses généraux s'étant partagé ses États, l'Égypte échut à Ptolomée, qui adopta franchement les coutumes égyptiennes; et elle commença une nouvelle Ère, qui ne dut pas être la moins brillante. L'État recouvra une sorte d'indépendance, sous des Princes d'origine étrangère. Les prêtres eurent moins de pouvoir; la sévérité égyptienne fut adoucie par ce goût admirable qui caractérise les Grecs, et ce mélange fut profitable aux arts comme aux lettres.

Après une longue succession de Princes de la même famille et du même nom; peu d'années avant l'Ère chrétienne, l'Égypte devint province romaine. Les Empereurs gouvernèrent avec douceur un pays nécessaire à l'existence de Rome. Trop éloignée du centre de l'Empire, pour en ressentir les commotions, l'Égypte obéit avec facilité à tant de maîtres qui se succédaient

rapidement; elle resta ainsi pendant près de sept cents ans, et ce long assujettissement fut pour elle, sinon un temps de prospérité, du moins un temps de paix.

Le démembrement de l'Empire romain qui, en Europe, donna naissance à tant d'États puissants, produisit un effet contraire dans l'Orient; il n'y amena que destruction. L'Égypte subit le sort commun. Après tant de siècles de grandeur, tant d'illustration, l'Ère de calamité commença pour elle. Conquise par les successeurs de Mahomet, elle obéit tour à tour aux Califes, aux Turcomans, aux Mamelucks, aux Turcs sous Sélim II, qui se retirèrent bientôt, et rendirent l'autorité aux Mamelucks, moyennant un tribut annuel.

Dans cette seconde période, qui compte déjà près de douze siècles, les malheurs de l'Égypte allèrent toujours croissants. Il en est des États comme de tous les corps; à

mesure qu'ils tombent, leur chute devient plus rapide. L'Égypte fut dépouillée, foulée, accablée, sous tant de maîtres dont l'avidité exigeait chaque jour davantage, à mesure que ses ressources diminuaient. On vit alors les édifices s'écrouler, les canaux s'engorger ou disparaître, l'agriculture dépérir; et il ne resta, au plus riche de tous les pays, que ce que les hommes ne pouvaient pas lui ravir, les eaux du Nil, et l'abondance qu'il traîne après lui.

A tant de désastres se joignit encore un événement indépendant de la malveillance des hommes; on découvrit, par le Cap de Bonne-Espérance, une route nouvelle pour aller aux Indes. Dès-lors, le commerce de l'Asie prit une autre direction, et Alexandrie, que le génie avait marquée pour le centre de toutes les richesses, ne fut plus que l'entrepôt des productions de la seule Égypte. Le sol y est toujours fé-

cond ; tout ce qui a reçu le don de la vie s'y reproduit avec une rapidité inconnue ailleurs ; et la population, quel que soit l'état du pays, y serait encore excessive, si la peste n'enlevait régulièrement une multitude d'êtres, que, du moins, elle arrache à des maîtres indignes. Les anciens Égyptiens ne la connaissaient pas. Une police admirable, un régime prescrit par la Religion, des travaux immenses pour l'entretien des canaux, ne permettaient pas aux germes de putridité de se développer ou de s'étendre. L'abandon de tous soins, la tyrannie, dans les chefs, qui conduit nécessairement les peuples à la stupidité, ont ajouté une nouvelle plaie, plus cruelle pour l'Égypte que toutes celles dont elle fut frappée autrefois. Elle ne pourrait se relever que sous un gouvernement éclairé ; mais la loi de Mahomet détruit, elle n'éclaire pas.

Dans ces derniers temps, les destins de l'Égypte ont été au moment de changer. Un écart de la révolution jeta une armée française en ce pays; elle en fit la conquête, après quelques batailles plus célèbres que disputées. Deux années d'occupation donnaient déjà un autre aspect à cette contrée si long-temps malheureuse; l'ordre s'y établissait par degrés; et l'Europe rendait à l'antique Égypte les lumières qu'elle en avait reçues autrefois, lorsque la politique des Rois vint confondre des projets trop légèrement conçus. Une nation aussi étrangère aux intérêts de ce pays, que la France pouvait l'être, s'alarma d'une prise de possession qui pouvait menacer des colonies plus éloignées. Elle fit des efforts extraordinaires pour faire échouer cette entreprise; ils eurent un plein succès. L'Égypte reprit paisiblement ses vieilles chaînes; et,

dégradée par un long esclavage, elle se regarda comme délivrée, le jour où on lui rendit ses tyrans.

CHAPITRE VII.

DES CARTHAGINOIS ET DE L'AFRIQUE.

Tyr et Carthage offrent l'exemple, unique dans l'histoire, de peuples puissants, industrieux et riches, qui aient disparu sans laisser la plus légère trace de leur existence, dont le souvenir même soit entièrement effacé parmi ceux qui occupent aujourd'hui leur place. Ici, tout est certain, tout est purement historique, et cependant tout a disparu. La haine d'Alexandre, celle des Romains, poursuivirent l'une et l'autre villes jusque dans leurs débris; et nous pourrions douter de leur grandeur,

même de leur existence, si leurs destructeurs n'avaient pris soin de nous en instruire.

La ville de Carthage, devenue si célèbre par sa fortune, et surtout par sa chute, fut fondée, dit-on, cinq siècles avant Rome, par la reine Didon, fuyant la tyrannie de son frère Pygmalion. La poésie, plutôt que l'histoire, rappelle cet événement, sans en garantir l'époque. Quelle qu'elle puisse être, il nous suffit de savoir que Rome était connue à peine, lorsque Carthage était déjà aussi puissante que redoutée.

En ces temps reculés, les sciences, les lumières de toute nature, l'art de la guerre, l'art plus difficile de gouverner les hommes, tout appartenait à l'Orient. Le reste du monde était dans l'ignorance. La mer Adriatique était, en Europe, le point où s'arrêtait la civilisation ; les déserts qui

sont à l'occident de l'Égypte, formaient, en Afrique, cette même séparation. On remarquera même que les géographes anciens comprenaient souvent les Egyptiens parmi les peuples de l'Asie, se fondant sur l'identité des productions, l'importance des relations politiques, et principalement sur le savoir des hommes.

Ces Phéniciens, fuyant leur patrie, et cherchant un nouvel établissement, firent en quelque sorte la découverte de ces vastes contrées, situées entre la mer et le mont Atlas, et le lieu où ils établirent leur ville naissante, fut admirablement choisi pour en faire la métropole de l'Occident. D'après l'ascendant qu'a eu, et qu'aura éternellement l'instruction sur la barbarie, on conçoit sans peine le changement que durent apporter des Tyriens habiles et entreprenants, dans cette Afrique féconde, peuplée d'hommes courageux, et à qui il

ne manquait que de l'industrie. Tyr était entourée d'États puissants qui ne lui permettaient que de s'enrichir; toute espèce d'agrandissement lui était impossible. Carthage, plus heureuse, étendait sa domination sur des peuples nouveaux; elle en fit les instruments de sa fortune ou de son ambition, et bientôt la fille surpassa la mère. Depuis Alexandrie jusqu'à l'océan Atlantique, tout lui obéissait; une navigation active, dont elle était le centre, liait entre elles toutes les parties de cet immense territoire; et des établissements, portés à de grandes distances dans l'intérieur des terres, maintenaient les peuples dans la soumission. C'est ainsi qu'aux productions d'un pays dont la fertilité ne s'est jamais démentie, Carthage ajoutait l'or, l'ivoire, et tant d'objets précieux apportés à travers les déserts, par des voies qu'nous sont inconnues. Le trafic des esclave

noirs était encore une branche de commerce très-étendue, que la cupidité a maintenue jusqu'à nos jours, et dont la Religion, unie à la morale, vient enfin de prononcer l'interdiction.

Des avantages si multipliés élevèrent Carthage au plus haut point de prospérité. La chute de Tyr servit encore à son agrandissement. Ces malheureux Phéniciens, restés sans asile, durent se réfugier parmi leurs anciens compatriotes; ils y portèrent les débris de leur fortune, leur activité, leur orgueil. C'est alors que, de commerçante qu'elle était, la nation carthaginoise commença à devenir guerrière. Son industrie lui avait donné de l'or, et cet or lui donnait des soldats. Il en devait être de ce pays, à peu près comme de la Hollande au siècle dernier, qui, tenant peu de place sur la carte, faisait marcher à volonté les armées des peuples qu'elle tenait sous sa

dépendance ; avec cette différence, toute à l'avantage de Carthage, qu'alors les secrets de la navigation, les subtilités de la politique, l'art de la guerre même, étaient exclusivement de son côté ; et qu'elle ne demandait à tant de nations grossières que des hommes, dont elle savait faire, au besoin, des matelots, ou des guerriers.

La faculté conduit nécessairement à l'usage : aussitôt que Carthage eut des armées, elle devint conquérante. Trop resserrée dans une partie du monde où elle commandait en souveraine, elle voulut encore régner par la force sur d'autres peuples, jusqu'alors tributaires de son industrie, et cette ambition fut cause de sa perte.

Ce fut, de tout temps, le sort de l'Europe d'exciter l'envie des autres peuples. Le Nord, le Midi, l'Orient, tout se précipite sur elle ; et elle ne compte pas

une seule nation qui ne soit mélangée de plusieurs autres. Carthage subjugua les îles Baléares, les plus belles parties de l'Espagne. Ce n'était pas assez pour son ambition; la Sicile, dont elle était si proche, la Sicile, si justement renommée, dans tous les siècles, par sa fertilité autant que par ses richesses, devait naturellement attirer ses regards. Les peuples divers qui formaient sa population étaient trop faibles, pris séparément; ils étaient trop divisés entre eux pour résister à un ennemi puissant et aguerri; et la belle Trinacrie fût devenue, sans doute, le siége de la nation carthaginoise, si une autre nation plus guerrière, plus ambitieuse encore, n'eût arrêté ses progrès. On connaît les trois guerres puniques. Dans la première, les Romains, encore vertueux et pauvres, eurent des succès éclatants. Carthage s'en vengea par une expédition

gigantesque. Des victoires qui eussent été décisives contre tous autres que des Romains, répondirent à la grandeur de l'entreprise. Elles furent sans effet; et cette Rome, tant de fois abattue, alla frapper sa rivale au centre de sa puissance. Les efforts prodigieux des deux peuples; dans cette lutte à mort, la hardiesse des entreprises, l'habileté des généraux, le courage des soldats; en firent le plus grand drame historique, terminé par le dénoûment le plus terrible. Carthage abattue ne trouva point de grâce. Selon l'usage de ces temps cruels, ses malheureux habitants furent vendus à l'encan; et, pour dernier trait d'animosité, il fut stipulé que jamais ils ne seraient affranchis.

Carthage employa, pour l'attaque d'abord, puis pour la défense, beaucoup plus d'hommes que ces mêmes contrées n'en pourraient réunir aujourd'hui, et cepen-

dant le pays ne parut pas en souffrir. Carthage fut détruite; la nation punique fut effacée de la liste des nations; mais l'Afrique resta peuplée, riche, industrieuse; et, pendant bien des siècles encore, elle continua de nourrir les Romains, de subvenir à leur luxe, et de grossir leurs armées. Il était réservé aux sectateurs de Mahomet, de la ramener à son premier état.

Vers le sixième siècle de l'Ère chrétienne, les Arabes, dans l'exaltation qui suit toujours une Religion nouvelle, subjuguèrent en entier le nord de l'Afrique; ils y établirent le mahométisme, et fondèrent, par leur mélange avec les anciens habitants du pays, cette race de Maures qui subsiste encore aujourd'hui dans ces mêmes contrées. Les Califes furent puissants dès leur origine. La facilité qu'ils eurent à conquérir les Espagnes, le long espace qu'ils y res-

tèrent, les monuments qu'ils y ont élevés, donnent la mesure de leurs forces et de leur habileté. Ce fut là, et là seulement, que la nation maure acquit et mérita de la célébrité. Une Religion plus sévère, des mœurs plus dures, un courage mieux dirigé, donnèrent enfin la supériorité aux Espagnols. Après une domination de près de huit siècles, les Maures repassèrent le détroit, et leurs faibles restes, ramenés dans leur ancienne patrie, n'ajoutèrent même pas à l'importance des États africains. L'unité qui avait enfanté des miracles, avait cessé d'exister; vassaux sans cesse révoltés du Grand-Seigneur, tyrans de leurs propres sujets, les princes maures ne durent s'occuper que de leur sûreté personnelle. Des violences constamment répétées détruisaient, par degrés, les forces de ces petits États. L'agriculture cessa d'y être encouragée; le commerce fut anéanti; la

plus légère apparence de fortune devint, sous des maîtres avides, une cause de persécution. Déshérités des dons du Ciel, même de ceux des hommes, ces peuples n'ont montré quelque habileté que dans l'art de la navigation; encore en font-ils un usage pervers; et les descendants des plus célèbres marins de l'univers n'ont conservé, de leur origine première, qu'un penchant effréné pour la piraterie.

Jetons un coup-d'œil rapide sur les misérables successeurs d'une nation qui balança la grandeur de Rome.

TUNIS, qui occupe la place même de Carthage, sans qu'aucun de ses habitants s'en soit jamais douté, est encore le moins mal gouverné. Une position heureuse y attire un reste de commerce; la proximité de l'Europe, les relations habituelles qui s'ensuivent, y ont rendu les mœurs moins féroces que dans les autres États barbares-

ques. Le gouvernement, si toutefois on peut donner ce nom à la manière dont règnent les Turcs, y est moins violent; et l'on peut dire que, là, le droit des gens n'est pas entièrement méconnu.

TRIPOLI, la Libye des Anciens, est aujourd'hui sans importance. Ce petit État marche à grands pas vers son déclin. Il sera anéanti aux premiers coups que lui portera la force. Charles-Quint en avait fait don à l'Ordre de Malthe, après la perte de Rhodes. Mais le redoutable Soliman II intervint dans l'exécution, et cet acte de munificence impériale resta sans effet.

Tripoli, dont le nom même exprime *trois villes*, la *Pentapole*, qui en indique cinq; la *Cyrénaïque*, qui donna naissance à des philosophes; une multitude de villes plus ou moins célèbres, se trouvaient dans ces parages : tout a disparu, au point que la géographie moderne ne connaît qu'impar-

faitement ces contrées, aujourd'hui désolées

ALGER correspond à l'ancienne Numidie. Ce vaste et beau pays ne rappelle, en quoi que ce puisse être, ce qu'il a été; il serait même entièrement oublié, si ses corsaires ne lui donnaient, par intervalles, une sorte de renommée. La politique timide des Souverains de l'Europe a souffert avec résignation les déprédations de ces forbans. On pourrait même croire qu'ils les ont favorisées secrètement. On a supposé que, n'ayant rien à redouter de ces êtres qui ne respectent que la force, les grands États se servaient d'eux pour troubler le commerce des petites puissances, à leur propre avantage. Les Algériens, se méprenant sur l'intention, ont souvent attribué à la faiblesse cette conduite peu honorable, et ils n'ont pas craint d'attaquer ces obscurs protecteurs. Un prompt châtiment leur a fait

reconnaître leur erreur, on les a humiliés périodiquement. Mais ces leçons, quelque sévères qu'elles aient été, ne les ont pas corrigés. On oubliait que ce n'est qu'en détruisant le nid des bêtes féroces, qu'on se préserve de leurs atteintes.

MAROC, l'ancienne Mauritanie Tingitane, se compose de plusieurs États qui, par leur réunion, formeraient un véritable Empire, s'ils étaient en d'autres mains. Sa situation sur les deux mers, la fertilité d'une grande partie de son territoire, le désert même qui, comme une autre mer, facilite les communications avec l'Afrique intérieure, et en amène les riches productions; tout contribuerait à la prospérité de ce pays, si une Religion ennemie de tout perfectionnement, un despotisme monstrueux, ne retenaient, dans une profonde nullité, des peuples favorisés par la nature, et dégradés par leurs institutions.

Telle est aujourd'hui la situation de la plus belle partie de l'Afrique. Sur une étendue de plus de mille lieues, une côte bordée de villes florissantes, patrie d'une multitude d'hommes célèbres, est devenue plus sauvage, plus inhospitalière, que ne le furent jamais les rivages du Pont-Euxin. Le pouvoir absolu, dans des chefs stupides, une Religion parfaitement assortie à cette nature de Gouvernement, l'ont amenée, par degrés, à un état de faiblesse et de dégradation dont elle ne peut sortir, que par les efforts des puissances européennes. Là, l'espèce humaine, au lieu de s'accroître, va diminuant sans cesse; et loin de menacer, comme autrefois, les autres contrées par la surabondance de sa population, l'Afrique septentrionale serait très-propre à dégager l'Europe, de l'excès de la sienne; il suffirait de le vouloir.

De l'Abyssinie.

Avant de quitter l'Afrique, nous devons dire un mot de l'Abyssinie, puisqu'elle est le dernier des États de cette vaste partie du monde, qui offre quelque apparence de civilisation. Elle est, après l'Égypte, le plus ancien Gouvernement de l'Afrique, et sans contredit le plus stable, non par sa sagesse, mais par manque d'assaillants. Depuis le quatrième siècle, les Abyssins sont comptés parmi les Chrétiens grecs, dont ils ont reçu les dogmes par le patriarche d'Alexandrie. Leurs Rois prétendent même descendre de Salomon; mais les annales de ce peuple sont tellement obscures, que le doute est permis. On se rappelle seulement qu'au sixième siècle il jouissait de quelque célébrité, sous le nom *d'Axumite* (1). L'i-

(1) Des ruines considérables attestent encore

gnorance, le défaut de communication avec les autres hommes, la barbarie qui en est la conséquence, ont réduit peu à peu l'Abyssinie à un état complet de nullité. Dans un pays où le Souverain est seul propriétaire, où sa volonté, ou plutôt son caprice, tiennent lieu de loi, toute industrie doit s'éteindre, toute amélioration devient impossible, parce que l'homme, naturellement ennemi du travail, ne consent à s'y livrer que sous la condition tacite d'en recueillir le fruit, et de l'assurer à ses enfants. C'est à cette condition seule que la population peut s'étendre. Ici, elle ne peut qu'être languissante : elle s'use dans des expéditions

---

l'étendue de la ville d'*Axum*, sa capitale. Il ne faut pas oublier que, dans tous les pays dont nous avons parlé dans ce chapitre, ce n'est guère que par des ruines qu'on peut constater l'existence des villes, même celle des peuples.

sans cesse répétées, soit des sujets pour s'opposer aux violences du Souverain, soit de celui-ci pour réprimer ces insurrections; ou dans des guerres éternelles contre les *Galas*, peuples plus grossiers encore, et plus cruels que les Abyssins, et qui sont ses ennemis héréditaires. Il n'existe donc aucune probabilité de voir sortir ce beau pays, de l'état de misère auquel il semble condamné, d'abord par les mœurs nationales, ou plutôt par le défaut de mœurs, et ensuite par son éloignement de l'Europe; on ne peut pénétrer en Abyssinie qu'à travers des pays désolés. Arriver là, est déjà une grande entreprise pour un simple individu (1); y conduire une armée serait

(1) Voyez la relation de l'ambassade de Poncet, assassiné avec sa suite, en 1704, dans le trajet du Caire à l'Abyssinie.

Voyez aussi, dans le voyage de Bruce, le récit

presque impossible. La régénération de l'Égypte serait la première condition de celle de l'Abyssinie; l'occasion s'en est présentée, elle s'est échappée, et l'occasion manquée ne se retrouve plus.

Nous n'aurons pas le courage de faire l'énumération, nécessairement imparfaite, de cette multitude de petites nations qui peuplent les côtes ou l'intérieur de l'Afrique. Outre que nous n'en connaissons que le plus petit nombre, des peuples ou plutôt de misérables tribus plus ou moins grossières, souvent cannibales et constamment barbares, qui se déciment mutuellement et qui n'aspirent qu'à s'entre-détruire, de tels

---

de son retour, que l'on peut regarder comme un prodige de difficulté.

hommes, puisqu'il faut bien leur donner ce nom, ne méritent pas qu'on s'occupe de leur avenir. Eux-mêmes n'y ont jamais songé ; indolents et cruels tout à la fois, ne connaissant que les besoins ou les jouissances du moment, voluptueux à la manière des singes de leur pays, ces grands enfants ne deviendront de véritables hommes, que quand des missionnaires, vraiment dignes de ce titre, les auront éclairés ; et quand les Gouvernements d'Europe chercheront plutôt à former de dignes citoyens, qu'à augmenter le nombre des esclaves.

CHAPITRE VIII.

DE LA GRÈCE ANCIENNE.

Enfin, quittant les contrées barbares, nous arrivons à cette terre d'Europe, terre sacrée où, sous des lois, des mœurs ou des Gouvernements différents, les hommes ont les mêmes notions du bien et du mal, du juste et de l'injuste; où le faible trouve de l'appui, l'étranger du secours; où les liens réciproques de la bienveillance et de l'équité forment une même société de tant de peuples divers.

C'est là, et là seulement, que les lettres, les sciences, les arts ont brillé de tout leur

éclat. Sans doute, aucune nation n'est entièrement privée du feu céleste. Il en est qui brillent un jour, d'autres qui ont brillé autrefois. L'Orient s'enorgueillit encore d'avoir été le berceau de toutes les sciences; elles y sont nées en effet, mais elles n'ont atteint leur entier développement qu'en Europe; semblables à ces plantes précieuses qui germent dans une couche brûlante, mais qui ne parviennent à la parfaite maturité, que dans des terres plus froides et plus substantielles.

Cette belle partie du monde, aujourd'hui si florissante, a eu aussi ses jours de ténèbres; mais, dès ces temps reculés, un peuple favorisé du Ciel, anticipant sur l'avenir, avait porté la poésie, la philosophie, la législation, tous les arts enfin, à une hauteur qu'on s'est efforcé d'atteindre, et que l'on n'a jamais dépassée. Ce sont les Grecs. Toute notre instruction émane d'eux,

les principes sont dans leurs écrits, les exemples dans leurs ouvrages. Pas d'illustration dont ils ne soient la source; pas un grand homme, en quelque genre que ce soit, qui n'ait été formé à leur école. L'ignorance, la mauvaise foi ou l'ingratitude, pourraient seules nier cette vérité: elle a été vivement sentie à la renaissance des lettres; méconnue un moment dans le siècle dernier, elle est généralement avouée dans celui-ci, où nos regards se sont portés avec plus d'attention vers l'antiquité, et où, riches de notre propre fonds, nous pouvons, sans rougir, convenir de ce que nous devons à nos maîtres.

Les premiers habitants de la Grèce étaient, dit-on, *autochtones*, c'est-à-dire, en la langue du pays, originaires du lieu même : opinion toujours facile à émettre, impossible à justifier comme à combattre, et que la plupart des peuples pourraient

avancer également. D'abord sauvages, comme tous les enfants de la nature, leurs habitudes étaient grossières, leur existence était malheureuse; et ces hommes appelés à couvrir la terre natale de tant de monuments superbes, habitaient de misérables cavernes. A une époque très-reculée, une colonie égyptienne s'établit dans le Péloponèse; elle y commença le grand œuvre de la civilisation, et trois siècles après, de nouvelles colonies sorties de l'Égypte et de la Phénicie, en étendirent le bienfait sur la Grèce entière. Une nation spirituelle et sensible reçut avec avidité les leçons de l'Orient, source éternelle de lumière; chaque jour elle en profita davantage, et elle finit par surpasser ses maîtres.

Cette contrée, quoique médiocrement étendue, fut, de tout temps, divisée en un grand nombre de petites nations, que l'on pourrait plutôt regarder comme de grandes

familles, gouvernées, dans le principe, par un chef honoré du nom de Roi. Toutes étaient indépendantes l'une de l'autre; et quoiqu'elles se fissent souvent la guerre, une sorte de droit public, reconnu par l'universalité de la nation, et constamment maintenu, protégeait le faible contre l'agression du plus fort. Malgré les chances des armes, et les vicissitudes de la politique, ces États furent presque toujours en même nombre; Sparte, abusant de ses forces, fit la conquête de la Messénie; cet acte de violence fut regardé comme une offense publique; et le premier soin des Thébains, devenus puissants à leur tour, fut de rendre les Messéniens à la liberté.

L'ancienne Grèce, dans une proportion très-resserrée, représentait assez bien ce qu'est aujourd'hui la totalité de l'Europe. La politique en était aussi compliquée, et peut-être plus subtile encore. Comme chez

nous, la sûreté commune dictait les traités, l'intérêt privé les faisait rompre. Par un accord général, on tendait constamment à établir, entre les États, une balance qui penchait sans cesse de l'un ou de l'autre côté; et, si le droit des peuples était souvent enfreint, jamais il n'était méconnu.

Portant plus loin la comparaison, on a voulu trouver de l'analogie entre plusieurs nations modernes et les nations grecques. Les Français, dit-on, représentent les Athéniens; les Anglais ont été comparés aux Spartiates; les Allemands, aux Thébains; les Suisses, aux Arcadiens. Enfin, pour dernier trait de ressemblance, un peuple du Nord, puissant et aguerri, qui menace aujourd'hui les libertés de l'Europe, rappelle ces redoutables Macédoniens qui détruisirent celles de la Grèce.

Homère, considéré comme historien, nous donne une connaissance exacte de cette

multitude de petites nations; il donne l'évaluation de leurs forces respectives; il en présente le total; et l'on ne peut qu'admirer l'accroissement rapide de la puissance grecque, en voyant un État aussi borné réunir cent mille hommes armés sur un même point, et douze cents vaisseaux, pour les porter sur des rivages regardés alors comme éloignés.

Peut-être voudra-t-on ne voir, dans cette énumération si brillante, qu'une fiction poétique; ce serait mal juger l'auteur de l'Iliade. Sans doute il a prodigué, dans son admirable ouvrage, les trésors de l'imagination la plus riche; mais, dans ces temps de simplicité, le génie même ne se croyait pas le droit d'altérer la vérité, quant aux faits matériels. La parfaite exactitude des descriptions que nous a laissées Homère, n'a jamais été mise en doute; elle a été constatée, même dans ces derniers temps;

et, après bien des années, on a vu, dans l'ancienne Grèce, des peuples en discussions pour leurs limites, les fixer d'après l'autorité du premier des poètes.

A cette époque, la Grèce entière était encore gouvernée par des Rois; mais on ne doit pas oublier que ce titre, alors si prodigué, ne présentait pas à l'esprit des hommes ce caractère de grandeur et de puissance que nous y avons depuis attaché. Parmi nous, un Roi est un être toujours illustre qui gouverne une grande nation par droit d'hérédité, ou par le choix des principaux citoyens, lorsque la race royale vient à s'éteindre. Il a plus ou moins de pouvoir, selon les lois ou les usages du pays, selon ce qu'il peut ou ce qu'il vaut par lui-même; et toujours il est environné des marques d'une grande autorité. Dans ces temps reculés, qui semblent appartenir à la poésie autant qu'à l'histoire, un guerrier re-

nommé par sa force, par son courage ou son audace, devenait le chef de quelque petite peuplade ; il dirigeait ses compagnons dans des expéditions qui avaient pour objet un butin dont il prenait la plus forte part. Rentré avec eux sur le sol natal, il conservait naturellement un pouvoir que personne ne pouvait ou n'eût osé lui contester. Là, ses habitudes étaient celles de ses compatriotes. Il vivait de son propre domaine ; et, de même que sa véritable force était en lui-même, ses ressources ne provenaient que de lui seul.

La guerre de Troie, grande et mémorable entreprise où commencent les plus nobles souvenirs de la Grèce, donna plus de poids encore à l'autorité militaire, plus d'importance à ceux qui en étaient revêtus. Mais, pendant que cette autorité se fortifiait à l'armée, elle était prête à leur échapper dans leur propre pays. Après ce siége si

long, si difficile, terminé avec tant d'éclat, et si dignement chanté; la Grèce commença à sentir ses forces. Les peuples longtemps gouvernés par eux-mêmes, pendant l'absence trop prolongée de leurs Souverains, se trouvèrent, à leur retour, moins disposés à l'obéissance. Le plus grand nombre de ces héros avaient péri, pendant une guerre de dix années; d'autres ne purent regagner leur pays; d'autres encore retrouvèrent leur patrie, même leurs familles, plongées dans d'affreux désordres. Enfin, après de longues agitations, cette même Grèce, qui comptait un si grand nombre de Monarchies, ne connut plus que des Républiques. Elle devint la terre de la liberté, comme l'Asie resta celle de l'esclavage.

Il ne faut pas comparer ce grand changement, à cette vive révolution qui, bût lieu à Rome, lors de l'expulsion des Tar-

quins. Là, tout avait été exaltation, violence, fureur; ici, de nouvelles lois modifièrent les anciennes, sans les détruire. On avait gouverné avec les Rois, on se contenta de gouverner sans eux. A Rome, on les avait chassés avec éclat; en Grèce, on se borna à les écarter. Leurs familles, toujours considérées, restèrent au premier rang des citoyens, et elles eurent plus ou moins d'influence, selon que la constitution de ces nouvelles Républiques penchait, plus ou moins, vers la démocratie.

Lacédémone fut le seul État de la Grèce proprement dite, qui conserva ses Rois, et le peu de pouvoir qu'ils eurent, montre assez que, dans ces premiers âges de la société, ce titre, aujourd'hui si justement révéré, désignait seulement des capitaines-généraux et héréditaires, dans une nation libre.

Chez tous les autres peuples de la Grèce,

le gouvernement fut tantôt aristocratique, tantôt oligarchique, tantôt démocratique, avec mille nuances différentes, selon la position, le caractère ou les habitudes nationales, propres à chacun de ces peuples. Mais, après des phases sans nombre, le pouvoir démocratique, dont l'essence est de dominer partout où il est reconnu, finit par l'emporter sur tous les autres. Les anciennes familles royales ou aristocratiques conservèrent cette influence, ce pouvoir de fait, que rien ne peut détruire; mais elles n'eurent aucun droit légal, et le pouvoir populaire s'établit insensiblement dans la plus grande partie de la Grèce.

Elle acquérait des forces sous ses nouvelles institutions, et bientôt ses enfants, devenus trop nombreux, se virent forcés de chercher, hors de leur patrie, des lieux où ils pussent former des établissements nouveaux. Des habitants de l'Attique, aux-

quels s'étaient joints des Ioniens, chassés de leur pays par des aventuriers se disant descendants d'Hercule, allèrent s'établir sur les côtes de l'Asie les plus rapprochées de l'Europe, non loin de cette même Troie, théâtre des exploits de leurs pères; et ils y fondèrent ce nouveau Corps de villes ioniennes, parmi lesquelles on distinguait Éphèse et Milet. Ces colonies prospérèrent sous un ciel heureux; elles-mêmes ne tardèrent pas à en enfanter d'autres. De proche en proche, la race grecque s'étendait sur l'antique Empire de Priam; tandis que, par un retour bizarre de la fortune, quelques Troyens échappés au désastre de leur patrie fondaient, en Italie, cette puissance qui devait détruire toutes les autres.

Cependant la législation se poursuivait dans toute l'étendue de la Grèce. Un pacte solennel, sans porter atteinte aux droits de chacun de ses peuples, les réunissait

tous contre l'ennemi du dehors, qui aurait pu attaquer leur commune patrie. Bientôt ils en éprouvèrent les heureux effets. Les Grecs établis en Asie étaient trop près de l'Empire des Perses, alors dominateurs de l'Orient, pour ne sentir pas quelques atteintes d'un gouvernement absolu. Les villes d'Ionie, sans être proprement assujetties, cessèrent d'être tout-à-fait libres; et, sans oublier leur origine, sans adopter les lois ou les coutumes de leur puissant voisin, ces peuples se virent enveloppés dans sa politique.

Des communications, devenues trop faciles et trop fréquentes, appelèrent bientôt l'attention du grand Roi sur cette Grèce qui semblait insulter à son autorité, en couvrant les côtes de l'Asie de nouvelles Républiques. L'orgueil de Darius s'indigna à l'idée d'un pouvoir autre que le sien, et il résolut d'en tarir la source. Une première

expédition, tentée par ce maître de l'Asie, eut un mauvais succès. Son fils Xerxès, loin de se décourager, rassembla toutes les forces de l'Asie pour venger son injure. Nous ne rappellerons pas cette guerre si connue, où deux millions de soldats furent vaincus par un petit nombre d'hommes dévoués à leur patrie, et dévolus à la mort.

Mais ce nombre d'hommes est encore un prodige. L'armée des confédérés grecs s'élevait à cent dix mille hommes, principalement du Péloponèse et de l'Attique, non compris cinquante mille autres Grecs qui, par force ou par crainte, s'étaient rangés sous les drapeaux des Perses, tels que les Thessaliens, Béotiens, et un grand nombre d'habitants des Iles. A ces forces, déjà si considérables, il faut ajouter les équipages de trois cent quatre-vingts vaisseaux, peut-être même les soldats qui les montaient, puisqu'il est douteux que les mêmes troupes

pussent servir, en même temps, sur terre et sur mer. En réunissant ces différents corps, on trouve un total de plus de deux cent mille combattants. Il se peut que les Grecs, naturellement portés à l'exagération, aient enflé les forces de Xerxès; mais ils n'ont certainement rien ajouté aux leurs, puisque alors ils n'eussent fait que rendre moins glorieuses ces victoires dont ils étaient si vains.

Aujourd'hui, nous avons peine à comprendre qu'un pays si peu étendu ait pu se couvrir d'aussi grandes armées. Cette merveille s'explique facilement par une connaissance plus particulière du gouvernement de la Grèce, en général. Tous ces petits États étaient républicains; et il est de l'essence des Républiques, d'augmenter sans cesse le nombre des citoyens, parce que, la multitude participant à tous les avantages de l'ordre social, il y a nécessai-

rement une grande division de pouvoir et de richesses. Alors, moins de fortune pour quelques-uns, moins de misère pour le plus grand nombre, de la médiocrité pour tous. Mais comme cet état de médiocrité, vanté dans tous les siècles, est un état de contrainte pour la plupart des hommes, l'émulation, pour parvenir aux emplois ou aux honneurs, devient excessive, dès-lors que tous peuvent en être revêtus. Les uns y arrivent, les autres espèrent y arriver; personne n'est exclu. Comme ces emplois et ces honneurs sont toujours très-multipliés, dans les États démocratiques, où il importe de les diviser, il y a place pour tout le monde, et une perspective plus ou moins brillante est offerte à tous les individus.

Règle générale, partout où le sort des enfants est assuré, la famille est nombreuse; et, en aucun pays du monde, on ne vit de ressources plus étendues, que celles

offertes par les divers gouvernements de la Grèce, à ses innombrables habitants. Sans les examiner tous, nous parlerons seulement de celui d'Athènes, mieux connu que les autres, en raison des détails parvenus jusqu'à nous, par les ouvrages des philosophes, ceux des historiens, les plaidoyers des orateurs, même par les pièces de théâtre.

L'Attique, qui comprenait, au plus, quatre-vingt-dix lieues carrées, comptait environ quarante mille individus libres, non compris dix mille étrangers que des raisons de commerce ou de plaisir réunissaient à Athènes. C'est beaucoup, sans doute, pour un aussi petit pays, peu fécond de sa nature, couvert de hautes montagnes, et dont la partie méridionale, riche en minéraux, était entièrement stérile. Mais on est bien plus étonné en voyant, en outre, quatre cent mille esclaves, renfermés dans ces limites si étroites. Total, quatre cent

cinquante mille individus vivant dans une étendue qui égale à peine celle du plus petit de nos arrondissements. On se demandera d'abord, comment tant d'hommes pouvaient subsister sur un si petit point : plusieurs raisons donnent l'explication de cette merveille.

1° Les fortunes étaient extrêmement divisées; Alcibiade, regardé comme le plus riche des Athéniens, possédait à peine un capital de quatre cent mille francs, de notre monnaie; et Conon, dont on vantait la richesse, n'en avait pas la moitié. C'est dire assez que le reste de la nation comptait peu ou point de propriétaires opulents.

2° Ce peuple consommait peu, et il faisait usage d'une multitude de productions animales ou végétales qui ne sont pas comprises dans la liste de nos aliments (1).

(1) Il en est de même aujourd'hui; de là le

3° L'industrie y était portée à un point que les nations modernes ne sauraient atteindre, parce qu'elle avait principalement pour objet ces ouvrages de l'art, que nos peuples sont incapables de produire.

A ce genre de commerce, déjà si étendu; Athènes en joignait un plus matériel, par l'innombrable quantité de ses fabriques en tout genre. Ses vaisseaux portaient ces diverses marchandises sur les côtes de l'Italie, de l'Asie, de l'Afrique; même sur les rivages du Pont-Euxin, où elle avait des établissements; elle en rapportait, par voie d'échange, le blé que lui refusait un sol ingrat, et la nation entière vivait dans l'abondance.

Toutes ces fabriques, de quelque nature qu'elles fussent, étaient exploitées par des

---

proverbe turc : *Un Grec vit où un âne meurt de faim.*

esclaves. Cette espèce d'hommes était si commune, que le plus mince citoyen pouvait se les procurer avec la dernière facilité. On les tirait de la Thrace, des pays situés le long du Danube, de la Syrie; et cette marchandise, puisqu'il faut bien l'appeler ainsi, était à si bas prix, qu'un esclave, qui n'avait que ses bras, ne coûtait pas cinquante francs de notre monnaie.

On a peine à comprendre comment ces philosophes grecs, qui parlaient avec tant d'éloquence de la liberté, l'outrageaient à ce point, dans leur propres demeures. Une longue habitude les empêchait d'apercevoir ce qu'il y a d'odieux dans l'esclavage. Depuis un temps immémorial, une moitié du genre humain était en possession de l'autre. Les uns n'en étaient ni étonnés ni enorgueillis, les autres n'en étaient pas désespérés; et le plus grand effort de ces sages était d'accepter la servitude avec

résignation, si quelque événement, que les mœurs du temps rendaient toujours possible, les y faisait tomber.

On se demandera encore comment les Athéniens osaient dormir en paix, au milieu de ce nombre prodigieux d'esclaves. C'est que la douceur des mœurs tempérait la rigueur des lois. Plusieurs traits historiques attestent l'extrême familiarité qui existait entre les maîtres et les serviteurs; et de la familiarité à l'attachement réciproque, la pente est rapide. Il en était à peu près de même dans tous les États de la Grèce; et, si nous citons de préférence les Athéniens, c'est d'abord parce que nous les connaissons mieux, et ensuite parce que, portant au plus haut degré les vertus ou les vices de leurs compatriotes, il n'y a qu'à ajouter ou retrancher, pour avoir une idée juste de la nation entière.

Tout rappelle, dans l'histoire des Grecs,

cette disposition à l'humanité. Quoique divisés d'intérêts, quoique combattant sans cesse les uns contre les autres, leurs guerres n'avaient pas ce caractère de férocité, trop souvent remarqué chez des peuples qui se disent civilisés. Au milieu des batailles, ces jeux célèbres qui rassemblaient à Corinthe, à Élis, à Némée, ce que la Grèce avait de plus brillant, n'étaient même pas interrompus. Amis et ennemis s'y rendaient de tous côtés, au travers des armées, et ces mêmes armées célébraient le triomphe du vainqueur, comme elles auraient célébré leurs propres victoires. Une même Religion, un même langage, des habitudes semblables, rapprochaient sans cesse des hommes divisés par des intérêts passagers. Il y avait entre eux des rivalités, mais point de haines. On voulait abaisser son antagoniste, on ne cherchait pas à le détruire. Athènes, Sparte, Thèbes, furent tour à

tour abattues ; elles se relevèrent toujours, parce que les petits États, qui avaient aidé à la victoire, se détachaient bien vite d'une alliance qui eût menacé leur liberté ; et, comme dans leurs jeux publics, les Grecs tendaient eux-mêmes la main au vaincu. En général, leurs mœurs étaient douces, et leur politique était humaine. Une loi admirable peint, d'un seul trait, ce caractère de modération ; elle défendait de construire en pierre les trophées militaires ; ils ne pouvaient être que de bois, afin qu'ils disparussent de la terre, comme les événements qui y avaient donné lieu, devaient s'effacer de la mémoire des hommes.

Enfin, les Grecs se battaient entre eux, parce que leur pays était surchargé d'habitants ; or, la guerre, dont le prétexte ne manquait jamais entre des nations aussi mêlées, toutes jalouses les unes des autres, était le moyen le plus naturel d'occuper des

hommes turbulents, et le plus rapide pour en réduire le nombre.

Ces peuples, beaucoup plus profonds en politique qu'on ne le croit communément, avaient prévu dès long-temps, les inconvénients inséparables d'un surcroît de population, et les hommes appelés au Gouvernement en avaient fait l'objet de leurs méditations. Il était reconnu, à Athènes, que le nombre des hommes libres ne devait pas passer vingt mille. Les relevés des habitants de l'Attique, faits à différentes époques, donnent presque toujours le même produit. Aussitôt que l'on s'en écartait, le Gouvernement s'efforçait de ramener la population dans ses limites véritables. Lorsqu'on était en paix, le moyen le plus ordinaire était la fondation de quelques colonies, soit dans des îles de l'Archipel, soit dans des contrées éloignées. Quelques-uns de ces établissements restaient dans la

dépendance de la mère-patrie ; ceux-là étaient fondés par l'État même; d'autres l'étaient par de simples individus, et ils étaient abandonnés à leurs propres ressources. Il y en avait dans tout le monde connu; dans les Gaules, en Italie, en Afrique, en Asie, en Thrace, etc. Les Grecs, en général, étaient passionnés pour la navigation, les courses lointaines, les entreprises audacieuses ; et, depuis l'expédition des Argonautes, jusqu'à leur dernier jour de liberté, on voit en eux des aventuriers courageux, allant, à tout prix, chercher au loin les biens dont ils étaient avides, et la terre qui leur manquait.

A ces migrations, ordinairement dirigées par les chefs des États, il s'en joignait sans cesse de personnelles. Une multitude d'individus, poussés par l'inquiétude ou le besoin, par la curiosité, surtout par l'inconstance naturelle aux Grecs, étaient

jetés hors de leur patrie. Les uns, soi-disant sages, allaient débiter, dans les cours de l'Asie, des vérités rarement entendues. D'autres, par une pente plus facile, se faisaient flatteurs à gages des princes ou des grands; le plus grand nombre allaient porter au-dehors les arts, l'industrie ou les sottises de leur pays; ceux-là devenaient médecins, précepteurs, commerçants, bouffons même. D'autres encore couraient vendre aux barbares leur courage et leur science militaire; tels étaient ces dix mille stipendiaires du jeune Cyrus, qui, après la défaite de ce prince, entreprirent et exécutèrent cette retraite, regardée comme la marche la plus étonnante qu'une armée ait faite dans l'antiquité.

C'est ainsi que la politique des Gouvernements, unie à la disposition naturelle des peuples, maintenait la Grèce dans cet

équilibre si nécessaire à la durée ou à la paix des États. Sans reculer ses limites, elle étendait la gloire de son nom; et, sans ajouter à ses forces, elle augmentait son influence. Mais, comme si l'esprit humain devait toujours faillir par quelque côté, ces mêmes Grecs, si clairvoyants sur les plus minces intérêts de leur pays, ne s'alarmèrent pas des progrès de la Macédoine; et, lorsqu'enfin l'auteur des Philippiques leur eut montré leur véritable situation, ils se trouvèrent tout-à-fait incapables d'y porter remède.

Le Ciel ne crée qu'un très-petit nombre d'hommes de génie, et rarement il les place à la tête du pouvoir. Lorsque cet événement a lieu, un État, quel qu'il soit, s'élève tout à coup; mais si, par une espèce de prodige, un héros succède à l'autre sur le même trône, cet État se place au premier rang entre tous les autres

La Macédoine eut ce bonheur. Philippe avait fait taire les Grecs, Alexandre les fit marcher. On sait où il les mena. Après des succès trop connus pour être rappelés, Alexandre périt, comme écrasé sous le poids de sa gloire, et la Macédoine échut en partage à l'un de ses successeurs. Rivale éternelle de la Grèce, elle ne cessa de la fatiguer de son ambition, jusqu'à ce que d'autres conquérants les eussent attachées au même joug. Ce sont les Romains. Tour à tour auxiliaires, médiateurs, arbitres entre deux grands États, ils finirent par dominer l'un et l'autre ; et après de vains efforts, la Grèce, devenue province romaine, perdit sans retour sa force militaire et son indépendance.

Ce grand abaissement n'eut pas les suites fatales qu'on en pouvait attendre ; la Grèce resta peuplée, industrieuse, éclairée. Son

ancienne réputation la sauva. Selon l'expression de Sylla, on fit grâce aux vivants en faveur des morts ; et, si elle eut encore à souffrir des agitations de Rome pendant les débats sanglants qui mirent fin à la République, les Empereurs la traitèrent avec bonté.

La translation du siége du gouvernement, à Constantinople, devint un événement favorable à la Grèce. Sa langue, ses usages, ses vices même, devinrent ceux de ses maîtres. L'Empire devint grec, de romain qu'il avait été ; et les peuples, plus rapprochés de l'autorité, en reçurent une protection plus efficace.

Un changement plus important eut lieu vers cette même époque. Une Religion grave, sévère comme la vérité, succéda à cette Religion mensongère, qui, depuis tant de siècles, flattait la brillante imagination des Grecs. Elle devait faire leur

bonheur; eux-mêmes troublèrent cette source si pure: Sans s'attacher à ces nobles instructions, à cette morale céleste qu'offre chaque page des livres saints, ils ne virent, dans ce code admirable, que des sujets de controverse. Ils avaient été éloquents; ils ne furent plus que discoureurs. Exclus, par la nature du gouvernement, de toute discussion sur les grands intérêts de l'État, dégoûtés de la philosophie, leur esprit subtil s'égara dans l'explication de mystères, que Dieu voulut rendre impénétrables. Comme chacun voulait les expliquer à sa manière, et que, par la nature même du sujet, la conviction était impossible, chaque parti, pour soutenir ou pour étendre sa croyance, avait recours à la persécution. Tous aspiraient à leur destruction mutuelle; ils y travaillaient de tout leur pouvoir; et, chaque jour, des doctrines insensées, ou des sectes bi-

zarres, leur offraient mille moyens de satisfaire des haines furieuses. Ces hommes, autrefois vantés par leurs lumières ; se perdirent dans les ténèbres de la mysticité. Patriarches, moines, théologiens, prononcèrent anathème les uns contre les autres ; et, pour dernier trait de dégradation, on vit les descendants des Zeuxis et des Phydias devenir *iconoclastes*, c'est-à-dire, briseurs d'images.

Alors, toute espèce d'industrie s'éteignit peu à peu. La population se précipita dans les cloîtres. Cette terre, autrefois brillante de tous les genres de prospérité, devint misérable et déserte. Enfin, après de longues et douloureuses convulsions, la Grèce, dévorée par ses moines, avilie par des disputes honteuses, déchue de toutes ses grandeurs, tomba au pouvoir des Barbares. Depuis près de quatre cents ans,

elle languit dans l'abaissement ; nous parlerons de son réveil, en traitant de la Turquie.

CHAPITRE IX.

DE L'ANCIENNE ROME.

Nous terminerons, par les Romains, cette esquisse rapide des peuples de l'antiquité. Plus rapprochés de nous, par les temps comme par les lieux, ils établissent la liaison entre l'histoire ancienne et l'histoire moderne. Leur origine est moins obscure que celle des vieilles nations de l'Asie. Les faits sont plus certains, les preuves sont sous nos yeux. De tous côtés, des monuments éternels attestent ces prodiges, dont les seuls récits des historiens

n'auraient pu nous convaincre ; partout on retrouve l'ongle du lion.

Nous ne répéterons pas ici ce que tant d'auteurs ont écrit sur ce peuple extraordinaire, ce que nous-même en avons dit dans un autre ouvrage. Nous nous bornerons à chercher sans cesse les véritables causes d'une grandeur aussi désordonnée, à distinguer, dans les premiers pas de cette nation, ceux qui devaient la conduire à la domination universelle ; et, revenant toujours à notre sujet principal, nous montrerons comment les Romains sont parvenus à tourner à leur avantage cette loi de la nature, si fatale au genre humain. Elle menace tous les peuples, presque tous en sont accablés ; le plus habile s'en est servi pour accabler les autres.

Des conquérants célèbres ont troublé l'univers sans pouvoir le soumettre. Il était réservé aux seuls Romains d'étendre leur

domination sur tous les peuples connus. Ce prodige ne s'est pas renouvelé; il ne se renouvellera jamais, parce qu'il tient à un concours de circonstances qui ne peuvent plus se reproduire ensemble. C'étaient, du côté de Rome, une fermeté héroïque, des institutions admirables, une parfaite unité; de l'autre, le courage mal dirigé, les gouvernements informes ou vieillis, la désunion entre tous.

La plupart des grands conquérants étaient excités, ou par la pure ambition, tels étaient Alexandre, Charles XII (ceux-là sont en petit nombre), ou par l'ambition unie à la cupidité, tels ont été Gengis-kan, Tamerlan, et cette multitude de Rois guerriers, soit anciens, soit modernes, dont la puissance n'eut que la durée d'une vie humaine. Rome fut constamment ambitieuse; plus tard elle devint cupide; mais, à ces causes de grandeur,

elle en joignait une troisième, plus puissante à elle seule, que toutes les passions qui entraînent l'esprit humain : c'est le fanatisme religieux. Il s'est reproduit depuis, et toujours il a troublé l'univers ; jamais il n'eut la même force, ni les mêmes résultats que dans la vieille Rome. Sous Mahomet, sa violence menaça l'univers. La prodigieuse énergie de ce novateur, le courage de ses premiers successeurs, étendirent sa Religion sur d'immenses contrées. Depuis l'Atlantique jusqu'aux rives de l'Indus, tout la reconnaissait. Mais l'Empire de Mahomet s'affaiblit bientôt, lorsque le mahométisme était dans toute sa force ; et la puissance temporelle déclinait rapidement, quand la croyance s'étendait encore. De même, l'enthousiasme des Croisés leur fit faire, en Asie, des prodiges de valeur, pour la gloire de la Chrétienté, sans que l'agrandissement, même l'avantage d'au-

cun État chrétien, fût l'objet de ces hautes entreprises. La politique y était entièrement étrangère, et elles n'eurent d'autre résultat qu'une immense perte d'hommes.

Le fanatisme des Romains était d'une autre nature; il était en même temps politique et religieux; il y avait à la fois exaltation dans les idées, et calme dans la conduite. Loin de chercher à étendre sa Religion, ce peuple extraordinaire ne la voulait que pour lui seul; et lorsqu'il en permettait l'exercice aux peuples assujettis, il se réservait encore des rites particuliers. Il avait pour but unique la grandeur de l'État; sa première Divinité, celle à laquelle se rapportaient toutes ses pensées, toutes ses actions, c'était Rome. La fondation de leur ville était, pour les Romains, comme la création du monde; ils ne voyaient rien par-delà. Sa puissance, sa durée, étaient leur dogme le plus impor-

tant; et leur Religion, avec ses augures, ses prestiges, ses menaces ou ses promesses, était tellement liée aux intérêts de la République, que croire aux Dieux ou à la souveraineté de la ville de Romulus, était pour eux une même chose.

Il est permis de douter que cet illustre chef d'une troupe d'aventuriers ait songé, en posant les fondements de sa chétive bourgade, à en faire la dominatrice de l'univers; mais on est forcé de reconnaître dans toutes ses institutions, ou du moins, dans celles qui lui sont attribuées, cet ensemble parfait, cette vigueur, qui garantissent l'exécution d'un projet élevé. Sénat, légions, tribus, patronage, tout lui appartient. C'est sur cette large base, que des mains, aussi fermes qu'habiles, ont élevé ce monument hardi, qui se soutint pendant tant de siècles, et dont les débris sont des royaumes.

Le successeur de Romulus, en donnant un caractère sacré à ces institutions, les grava pour jamais dans des âmes énergiques et simples. La guerre, les lois, les jugemens, tout se fit au nom du Ciel. La discipline militaire fut toute religieuse; le serment des soldats en était l'acte le plus important. Aussitôt qu'il était prononcé, ces hommes, si fiers de ce titre de citoyens, qui leur donnait tant de priviléges, ne connaissaient plus que l'obéissance; leurs droits étaient suspendus; les lois cessaient de les protéger; ils pouvaient être enchaînés, fustigés (1), mis à mort, par l'au-

(1) La sévérité des Centurions allait jusqu'à la cruauté; et, quelques changements qu'eût éprouvés le Gouvernement, jamais la discipline ne se relâcha. Tacite nous apprend que sous Tibère, près de huit siècles après la fondation de Rome, les vétérans se dépouillèrent de leurs vêtemens, pour

torité de leurs chefs ; et l'on peut dire que le soldat romain était lié plus fortement à ses enseignes, que le Prêtre ne l'était à l'Autel.

Une soumission aussi extraordinaire, dirigée par des chefs habiles, devait enfanter des prodiges ; ils eurent lieu. Le culte de cette Rome, véritable Divinité, entraîna l'univers.

A cette première cause de grandeur, toute puissante sur l'esprit des hommes, on doit en ajouter de secondaires, qui concouraient puissamment au même but. Aujourd'hui, la taille, la force, sont les seules qualités exigées dans un soldat ; et, d'une extrémité de l'Europe à l'autre, tout homme jeune et bien constitué, est admis

---

montrer à Germanicus leurs épaules meurtries par les coups dont leurs officiers les accablaient.

(Tacite, *Décad.*)

sans hésitation au nombre des défenseurs de l'État. Il n'en était pas de même à Rome; outre les qualités personnelles, toujours importantes dans un gouvernement militaire, le légionnaire devait être de pure origine romaine; ce n'était pas assez, il fallait encore qu'il fût propriétaire. Les plus vieux alliés du peuple romain, nés hors des trente-cinq tribus, eussent été repoussés. Les descendants des affranchis n'étaient reçus dans les Légions qu'après plusieurs générations. Un esclave, qui s'y était introduit par fraude, fut précipité de la roche Tarpéienne; mais, par respect pour un titre qu'il avait usurpé, on l'affranchit avant de le faire mourir.

L'armée romaine était donc composée de l'élite des citoyens. Des exercices continuels, une tactique admirable, avaient fait des légionnaires les meilleurs soldats du monde; mais il fallait les ménager pour

tant d'entreprises qui devaient se succéder sans relâche, et le gouvernement y mit toute son habileté. Faire des soldats et les conserver, furent les principaux objets de sa politique ; tout s'y rapporta. Une victoire n'avait d'importance près de lui, qu'autant qu'elle n'était pas trop chèrement achetée ; c'est alors seulement que les Généraux obtenaient le triomphe. La couronne obsidionale, la couronne civique, auxquelles on attachait tant de prix, la contribution extraordinaire dont étaient chargés les célibataires, n'étaient que la conséquence du même principe.

Dès son origine, Rome méditant, sinon la conquête du monde, du moins celle des peuplades voisines, chercha à multiplier les instruments de ses victoires. Romulus commença par appeler à lui les hommes déterminés du Latium. A peine ils étaient réunis, que déjà des lois protectrices en

augmentèrent le nombre. Elles défendaient au père de faire mourir ses enfants mâles, d'après sa seule volonté, selon l'usage général de ce temps-là, même parmi les peuples civilisés. Bientôt, on accorda un traitement, sur le trésor public, à toute femme mère de trois enfants. Il ne fut plus permis de passer au fil de l'épée les habitants d'une ville conquise ; enfin, Romulus incorpora parmi son peuple les nations voisines, à mesure qu'il les avait subjuguées. Tout ce qui l'entourait devint Romain ; et le même esprit anima les nouveaux sujets.

Ce système ne tarda pas à éprouver une modification importante. Des avantages immenses étaient attachés au titre de citoyen, on cessa de le prodiguer ; on se borna à faire, des peuples conquis, des *Alliés* plus ou moins favorisés, selon les services qu'ils avaient rendus, ou qu'ils pouvaient rendre

à l'État; et, sous cette qualification, ils contribuèrent, à l'agrandissement de la République, autant que les véritables Romains.

Rome prospérait sous ses nouvelles institutions; le passage de la Monarchie à la République, le crime qui y donna lieu, les guerres qui s'ensuivirent, donnèrent à sa politique une activité extraordinaire. L'ambition de tout un peuple succéda à l'ambition d'un seul homme; elle n'eut pas un seul instant de relâche. De petites victoires, sans cesse répétées, alarmèrent les nations voisines; toujours vaincues, ensemble ou séparément, toutes finirent par se ranger sous son obéissance, et par marcher sous ses drapeaux.

Telle fut la marche constante de Rome : soumettre un peuple, et se servir de celui-là pour en soumettre un autre; employer sans cesse les troupes de ses Alliés, et ménager les siennes. Un système de

guerre perpétuelle lui rendait cette politique nécessaire. Il fallait des Romains partout; pour faire la guerre, pour administrer les pays conquis, pour contenir les Alliés. En lisant leur histoire, on se demande comment la République suffisait à tant de besoins; mais il faut se rappeler que, par la supériorité des Généraux, dans l'art militaire, autant que par la bravoure du soldat, de très-petits corps gagnaient de grandes batailles. Les armées romaines étaient peu considérables; le courage, la réputation, suppléaient au nombre. Jusqu'à la seconde guerre punique, la République n'eut jamais que quatre Légions sous les armes; c'était environ vingt mille hommes, non compris les Alliés; et un État déjà considérable, où tout était soldat, même les Magistrats, pouvait, sans s'épuiser, reformer annuellement une armée aussi peu nombreuse.

A la seconde guerre punique, tout changea de face. Après plusieurs défaites éclatantes, les quatre Légions furent exterminées, à la journée de Cannes. On ne put en compléter de nouvelles qu'en enrôlant des affranchis, même des esclaves auxquels on donna la liberté, après la guerre. Romains, Alliés, tout prit les armes; après une longue alternative de désastres et de succès, la fermeté l'emporta. Carthage, d'abord triomphante, se vit attaquée dans ses propres foyers; elle fit une paix honteuse; et, comme il arrive toujours, sa destruction suivit de près son abaissement.

Des succès trop grands, des richesses trop promptement acquises, ébranlèrent la vieille vertu romaine. On fit la guerre à la Macédoine, à la Syrie, à la Grèce; tout l'Orient fut soumis; partout les rapines suivirent les conquêtes.

Pendant que la République étendait son

pouvoir en Afrique, en Asie, elle était au moment de tout perdre; des armées, ou plutôt des bandes innombrables sorties des forêts du Nord, portèrent l'effroi dans toute l'Europe. Ces essaims de barbares, grossis d'autres barbares qu'ils entraînaient dans leur marche, menaçaient même l'existence de Rome. Pour les combattre, on eut recours aux moyens extraordinaires; les Légions, à moitié détruites, furent recrutées par les prolétaires; ils y furent admis depuis; sans difficulté. Marius vainquit les Cimbres, ou plutôt il les détruisit; et Rome cessa de craindre cette race qui devait la perdre plus tard.

A cette guerre si terrible en succéda une autre, justement appelée *guerre sociale*. Tous les Alliés de Rome, en Italie, se soulevèrent contre un gouvernement qui se réservait tous les avantages de la guerre, ne leur en laissant que les charges. Ils

voulurent être citoyens romains, en avoir tous les droits, et ces droits étaient immenses. On rejeta leur demande, ils la soutinrent par la force. Après une lutte sanglante, Rome triompha; mais, entraînée par la nécessité, elle se hâta de tout accorder, aussitôt qu'elle put le faire avec honneur : le titre de citoyen romain s'étendit à l'Italie entière, et toutes les forces des Alliés furent converties en véritables Légions. Jamais la République n'en eut un besoin plus pressant; les guerres de Mithridate, les discordes entre Marius et Sylla, les proscriptions qui en furent la suite, amenèrent une effroyable destruction d'hommes. Le nom romain eût pu être anéanti, si ce grand foyer de puissance n'eût été sans cesse alimenté. En un seul jour, Sylla, devenu tout-puissant, affranchit dix mille esclaves qui n'avaient plus de maîtres, et il en fit des

citoyens. Ce genre de magnificence, dès long-temps usité dans Rome, alla toujours croissant; il donnait sans cesse de nouveaux membres à un État épuisé. Ainsi, selon la belle expression de M. de Montesquieu, Rome appelait les hommes de tous les points de l'univers; elle les recevait esclaves, et les renvoyait Romains.

Toutes les institutions trop sévères se relâchent avec le temps; ces affranchis, tenus d'abord dans un état d'infériorité, finirent par jouir de tous les droits des vieux citoyens. Des patrons puissants leur procuraient les moyens d'acquérir de grandes fortunes, soit par le commerce, soit par la gestion des biens publics; ensuite ils leur facilitaient l'admission aux charges; et, dans le dernier siècle de la République, les simples Plébéiens, même de pure origine, n'eurent ni leur crédit, ni leur fortune. Ceux-ci devenant souvent

importuns par leurs demandes ou par leurs plaintes, on en formait des colonies lointaines. Par ce mouvement rapide, Rome se peuplait d'étrangers; ses vieux enfants couraient faire des établissements au dehors, et il n'y restait qu'un certain nombre de familles illustres, qui se partageaient naturellement les hautes dignités.

Dans ces temps de trouble où l'autorité militaire prenait, chaque jour, plus de force, les Généraux s'attachaient à commander à un plus grand nombre d'hommes; et, mettant toujours la même importance à la discipline, ils se relâchèrent sur l'origine des individus. Vers la fin de la République, les armées étaient immenses; les vrais Romains en composaient nécessairement la plus faible partie. On prenait des hommes partout où on en trouvait; on se les attachait par tous les moyens; il ne s'agissait plus de défendre la patrie,

mais de la combattre, de l'asservir; et, par un chemin que l'on a suivi depuis, ce fut le pouvoir populaire qui conduisit au pouvoir d'un seul.

Le gouvernement de Rome fut, dans tous les temps, une Aristocratie très-sévère; l'institution du tribunat la restreignit sans la détruire. Marius, soldat plébéien, ne se servit que de l'épée; soutenu par un peuple qui voyait en lui un vengeur, il ne connut de moyens que l'extermination. Son antagoniste, plus cruel encore, prit une marche opposée. Il rendit aux Patriciens leurs anciens droits, ajouta encore à ceux du Sénat. Il eût détruit le peuple entier, si le peuple pouvait être détruit. Il gouverna paisiblement par une force contraire à celle qui avait soutenu Marius. Il mourut, enfin; et il est à remarquer que, parmi tant d'hommes célèbres qui figurèrent dans ces grands évé-

nements, Marius et Sylla furent les seuls qui finirent en paix leur carrière.

Cependant, un de ces êtres extraordinaires à qui le Ciel a tout accordé, s'apprêtait à recueillir leur double héritage : c'est Jules César. Un génie pénétrant lui fit sentir que le peuple, malgré sa force, la noblesse, malgré son influence, ne sauraient long-temps gouverner l'un sans l'autre ; et qu'on ne peut régner sur tous deux, qu'en confondant leurs pouvoirs. Placé par la naissance, au rang des plus illustres citoyens, il se déclara hautement le défenseur du parti populaire ; de sorte qu'entraînant les Patriciens par son exemple, autant que par son autorité, chéri des Plébéiens qui pensaient voir en lui un second Marius, il eut l'art de réunir en sa personne, deux puissances contraires, et il s'en montra plus digne que Marius et Sylla.

Rome, moins libre et plus heureuse,

jouissait à peine d'un moment de tranquillité, lorsque César périt. Le fanatisme républicain qui avait causé sa perte, le désir de lui succéder, les haines furieuses, seulement assoupies pendant le règne du premier Empereur, amenèrent une guerre effroyable. On se battit partout, sur terre comme sur mer, le peuple romain fut encore décimé; enfin l'heureux Octave monta sur le trône de l'Univers, et le moins illustre, mais le plus habile des Généraux, recueillit cet immense héritage.

Une ère nouvelle commença alors pour le genre humain. Les guerres, les proscriptions, avaient détruit la moitié des peuples, l'autre moitié périssait de misère. Les écrivains de l'antiquité, qui se complaisent à nous retracer, dans tous leurs détails, tant d'actions militaires, parlent rarement de la situation des peuples, où ils ne la rappellent qu'autant qu'elle se rattache à leur

sujet principal. Le vieux Plutarque, qui semble avoir saisi l'histoire, sous un tout autre aspect, nous peint, avec autant d'énergie que de simplicité, l'excès de détresse de ses compatriotes, à cette époque mémorable (1). L'Italie était plus malheureuse

---

(1) « On enlevait, chaque jour, dans la pauvre « Grèce, qui avait déjà tant souffert, les voya- « geurs, les muletiers, les moissonneurs, et jus- « qu'aux jeunes garçons..... Je me souviens « d'avoir ouï dire, à mon bisaïeul, que tous les « habitants de notre ville (Chéronée) furent forcés « de porter, sur leurs épaules, chacun une charge « de blé, jusqu'à la mer, suivis d'hommes qui « les pressaient à grands coups de fouet. Après le « premier voyage, ils se préparaient à un second, « lorsqu'on annonça la défaite d'Antoine à Actium. « Les soldats et les commissaires prirent la fuite, « et ces pauvres gens se partagèrent le blé, ce « qui sauva notre ville.

(Plutarque, *Vie de Marc-Antoine.*)

encore. L'Empire était ravagé, détruit dans toutes ses parties ; et cet Empire, c'était le monde. Un long règne permit à Auguste de réparer ces maux ; il épura le Sénat, donna de la dignité aux magistrats ; il éloigna de Rome, cette multitude d'hommes sans aveu, qui se précipitent dans les capitales, aux temps des désordres publics. Il donna des terres à tant de soldats, toujours dangereux à la suite d'une grande révolution ; et, par malheur, on leur donna quelquefois le bien des autres, ainsi qu'on le voit par ce qui arriva à Virgile. Malgré ces violences locales, l'ordre se rétablit peu à peu. On repeupla des pays dévastés, avec l'excédent des Armées. Les Légions furent remises sur l'ancien pied ; on les plaça, soit en totalité, soit par Cohortes, dans les lieux les plus menacés ; mais, quelque sagesse que l'on mît dans la distribution des forces de l'Empire, elles furent toujours inférieures

aux besoins. Après un intervalle de huit siècles, la même cause amenait les mêmes effets. Rome naissante épargnait, avec une rare habileté, des hommes qui lui étaient si nécessaire; de même, Rome toute puissante n'en pouvait armer un assez grand nombre, pour défendre des frontières si étendues et si éloignées. Ceci nous montre la véritable cause du désespoir d'Auguste, lorsqu'au comble des prospérités, il apprit la destruction des trois Légions de Varus, sur les bords du Rhin. Une douleur aussi excessive ne saurait être attribuée à la pure humanité, chez un vieux Triumvir élevé et nourri dans les horreurs des proscriptions; et la perte d'une quinzaine de mille hommes, quelque fâcheuse qu'elle fût en elle-même, ne devait pas être le dernier des malheurs pour le Maître du monde. Mais Auguste connaissait l'importance de cette perte, il sentait la difficulté de la réparer,

et cet échec inattendu montrait à son esprit clairvoyant les parties vulnérables de cet Empire, dont toute la force était au centre, et qui devait périr par les extrémités.

Les premiers Empereurs, après Auguste, furent des monstres ou des imbéciles. Prodigues par extravagance, peut-être par nécessité, ils s'abandonnèrent à tous les crimes pour avoir de l'or, parce que l'or seul pouvait leur donner des partisans, et les soutenir sur le trône. Les fureurs des uns, l'ineptie des autres, auraient précipité la destruction de l'Empire, si le Ciel n'eût enfin accordé de plus dignes Maîtres à la terre. Depuis l'avénement de Vespasien, jusqu'à la mort de Marc-Aurèle, la vertu siégea sur le trône (1); jamais le

(1) Domitien, quoique mauvais prince, forme à peine une lacune dans cette brillante série; ses

genre humain ne jouit d'une aussi longue félicité, peut-être il n'en jouira jamais. L'Europe, l'Asie, l'Afrique, obéissaient a un même Souverain. Pendant un espace de cent onze années, plus de guerres intérieures, plus de discordes civiles. Les Légions, rappelées à leur antique discipline, n'étaient employées qu'à contenir les provinces par leur seule présence, ou à combattre les barbares déjà menaçants; et le trésor public, alimenté par des tributs modérés, levés sur tous les peuples, ne s'ouvrait que pour subvenir à de sages dépenses. C'est principalement pendant cette période de prospérité, qui s'étend à près de quatre générations, qu'un gouvernement paternel éleva ces monuments d'utilité ou

---

commencements furent heureux; et, lorsqu'il devint tyran, il vécut trop peu pour détruire ce qu'avaient fait son père et son frère.

de magnificence publique, témoins éternels de la grandeur romaine. Par toute l'Europe, en Asie, en Afrique, dans des lieux devenus obscurs, souvent même oubliés entièrement, on retrouve la trace des pas du géant. L'autorité de cette Rome, si long-temps odieuse aux peuples, leur devint chère, alors qu'elle ne se fit sentir que par des bienfaits; ils adoptèrent ses lois, son langage, ses mœurs; ils s'estimèrent heureux de participer à sa Religion; ils élevèrent à leurs maîtres des monuments qui n'étaient pas toujours décernés par la flatterie; et l'Empire, raffermi sur ses fondements, acquit des forces qui devaient le soutenir pendant plusieurs siècles.

Après cet âge d'or, on eut peu de bons Princes, plus souvent de mauvais. La corruption les porta sur le trône, la violence les en arracha. On alla de crime en crime, de tyran en tyran. Vint enfin le règne de

Constantin, qui amena d'étranges changements. La Religion chrétienne, obscure et secrète à son origine, s'étendait avec rapidité. Une croyance appuyée sur des faits authentiques, dont la morale sublime rappelle sans cesse le divin Auteur, devait renverser une Religion insensée, n'offrant aux hommes que des Dieux plus criminels qu'ils ne le sont eux-mêmes. Des persécutions, toujours odieuses parce que la force ne peut rien contre la conviction, toujours inutiles parce qu'elles donnent plus d'éclat à ce qu'on voudrait étouffer, augmentèrent encore le nombre des néophytes. Il y en eut partout; dans les tribunaux, au palais du Souverain, même parmi ces soldats chargés de les poursuivre; c'est là, surtout, que les nouvelles doctrines eurent plus de partisans. Des Légions entières, devenues chrétiennes, donnèrent au Souverain des preuves éclatantes de courage

et de fidélité, dans des circonstances décisives; une pente rapide entraînait le genre humain; enfin l'Empereur lui-même embrassa publiquement le nouveau culte, et l'antique mythologie, placée au rang des heureuses chimères, n'eut de refuge que dans la poésie.

A ce grand changement en succéda un autre, moins important sans doute, mais dont les effets devaient s'étendre sur l'univers. Le siége de l'Empire fut transféré de Rome à Byzance. Dès ce moment, l'Italie et les États occidentaux furent, en quelque sorte, abandonnés, et l'on put en prévoir la destinée. Les historiens ont blâmé généralement cette démarche éclatante. Mais ne devaient-ils pas considérer que l'Empire, attaqué sur toutes ses frontières, était menacé d'une entière destruction; qu'on ne pouvait en sauver une partie, qu'en réunissant sur un même point, tous

les moyens de défense, et que la nouvelle capitale était admirablement située pour maintenir dans l'obéissance, ou pour protéger les provinces d'Orient, alors les plus riches et les plus industrieuses. Enfin, malgré tous ses malheurs, Constantinople resta, pendant plus de mille ans, le centre de l'Empire grec; et il est douteux que Rome eût résisté aussi long-temps à ces ennemis redoutables dont elle était déjà menacée.

Le premier effet de cette translation, fut la séparation des deux gouvernements; Constantinople devint la métropole de l'Empire d'Orient; Rome resta celle de l'Empire d'Occident. Ces deux États, à peu près égaux en étendue, ne l'étaient pas en puissance. Constantin, passionné pour son ouvrage, avait attiré dans sa nouvelle ville les forces, les richesses de l'Italie, même l'élite de sa population. Rome, délaissée,

n'était plus que l'ombre de ce qu'elle avait été ; et pendant qu'elle perdait tous moyens de résistance, ses vieux ennemis, toujours plus irrités contre elle, acquéraient ce qu'elle n'avait plus. Bientôt, les peuples de la Gaule, de l'Espagne, de l'Afrique, se soulevèrent contre une autorité chancelante ; les Barbares du Nord se joignirent à eux ; l'Empire d'Occident fut ruiné, déchiré. Cette Rome, si long-temps victorieuse, fut traitée comme elle avait traité Corinthe et Carthage. Dans un intervalle de soixante ans, trois fois elle fut prise et saccagée. Enfin, l'an 475, Odoacre, Roi des Hérules, arracha au jeune Augustule une couronne imaginaire, et l'Empire de Rome s'écroula. Depuis sa fondation jusqu'à sa chute, il s'était écoulé plus de douze siècles ; et il est à remarquer que l'Empire grec, depuis la translation à Constantinople, jusqu'à la prise de cette ville par Mahomet second en 1453,

dura précisément le même nombre d'années.

Les mêmes causes amenèrent, à des époques différentes, la destruction des deux Empires: Souverains indignes du trône, relâchement de la discipline, divisions intérieures, guerres au dehors contre des nations toujours courageuses, et devenues guerrières à force de combattre. Manquant de soldats pour faire face à tant d'ennemis, ou pour se garder eux-mêmes; les Empereurs conclurent avec eux des traités honteux, et ils devinrent leurs véritables tributaires. Enfin, pour dernier trait d'humiliation, on pourrait dire de bassesse, on vit les descendants de ces mêmes Romains qui, autrefois, repoussaient de leurs rangs, leurs alliés les plus fidèles, acheter à prix d'or le secours des Barbares, et composer leurs armées, de leurs ennemis mêmes. C'est alors qu'après une longue et douloureuse agonie, Constantinople tomba au pouvoir des Mahomé-

tans ; la Grèce entière fut soumise, et elle obéit encore à la force.

Le sort de Rome fut différent, quoique les malheurs fussent semblables. Par un retour étrange de la destinée, comme le phénix de la fable, elle se reproduisit de ses propres cendres. Une puissance fondée sur l'opinion la rendit plus forte qu'aux temps de ses Légions. Sans avoir de soldats, elle eut des millions de défenseurs ; maîtresse d'un faible territoire, elle disposa des royaumes ; les Rois, chancelants sur leur trône, s'humilièrent devant un pouvoir qu'ils eussent craint de contester ; et les foudres du Vatican l'emportèrent sur celles du Capitole.

En traitant de l'Italie moderne, nous montrerons comment cette puissance sans limites, et si souvent abusive, reçut enfin de sages restrictions ; mais, malgré les barrières qu'on s'efforça de lui opposer, on

verra cette Rome, autrefois dominatrice, puis assujettie elle-même, redevenir une puissance redoutable, et rester la ville éternelle.

En résumé; depuis Romulus jusqu'à Augustule, en Italie, et jusqu'à Constantin Paléologue, en Grèce, on voit Rome suivre, avec une constance admirable, ce système de faire beaucoup avec peu. Aux temps de la République, aussi prudente qu'elle était courageuse, elle ne hasarda jamais qu'une partie de ses troupes dans une expédition quelconque; et, au plus fort d'une guerre heureuse ou funeste, elle se préparait à celle qui devait suivre. Chaque année, elle sacrifiait, avec une juste mesure, l'excédent de son peuple dans des entreprises toujours profitables. La vigueur des institutions rendait le service militaire aussi naturel aux Romains, que l'est parmi nous l'acquittement des contributions; on pourrait même

dire qu'il était leur seule contribution, puisqu'ils n'en payaient pas d'autre, les dépouilles des ennemis suffisant aux besoins de l'État. Tous voyaient leur propre fortune dans la fortune publique, et leur salut dans celui de Rome. Sous les Empereurs, ce système militaire éprouva de grandes modifications; mais la marche fut toujours la même. Comme aux premiers temps, on faisait face partout avec peu de troupes; la même armée qui avait triomphé en Occident, courait se battre en Orient; ainsi qu'il arriva sous Adrien, où l'on voit les Légions partir du fond de la Bretagne pour aller faire la guerre en Judée.

L'exemple de Rome prouve, d'une manière incontestable, que la guerre, même la guerre perpétuelle, peut conduire un peuple à la grandeur, sans nuire à sa félicité. Elle fait des victimes, sans doute, la fièvre en fait davantage. Les peuples

guerriers ont duré plus que les autres; et ils n'ont péri que quand ils ont cessé de l'être.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DU TOME PREMIER.

LIVRE PREMIER.

		Pages.
Chap. Ier	Introduction.	1
II.	Des Peuples chasseurs.	19
III.	Des Peuples pêcheurs.	29
IV.	Des Peuples pasteurs.	34
	§ Ier. Des Arabes.	49
	§ II. Des Scandinaves, Fins, Celtes, etc.	55
V.	Des Peuples cultivateurs.	66
VI.	Des Peuples commerçants. . . .	89

LIVRE SECOND.

Ier.	Des Chinois.	107
II.	Du Japon.	135
III.	De l'Indoustan.	148
IV.	De la Perse.	171

Pages

CHAP. V. Des Hébreux. 185
VI. Des Égyptiens. 207
VII. Des Carthaginois et de l'Afrique. 226
Tunis. 236
Tripoli. 237
Alger. 238
Maroc. 239
Abyssinie. 241
VIII. De la Grèce ancienne. 246
IX. De l'ancienne Rome. 279

FIN DE LA TABLE.

POLITIQUE
DES NATIONS,

TOME II.

PARIS. — IMPRIMERIE DE CASIMIR,
rue de la Vieille-Monnaie, n. 12.

POLITIQUE

DES NATIONS,

PAR LE BON ALEX. DE THÉIS.

AUTEUR DU VOYAGE DE POLYCLÈTE.

TOME SECOND.

À PARIS,

CHEZ GRIMBERT, LIBRAIRE,

SUCCESSEUR DE MARADAN,

RUE DE SAVOIE, N° 14.

1828

POLITIQUE

DES NATIONS.

LIVRE TROISIÈME.

DES PEUPLES MODERNES.

Après avoir parcouru rapidement, dans le livre qui précède, l'histoire des peuples anciens, nous arriverons aux temps actuels; l'intervalle entre ces deux époques est immense; les siècles dont il se compose n'ont servi à quelques nations, et celles-là sont en très-petit nombre, qu'à marcher en ar-

rière; les autres les ont employés plus honorablement; elles sont arrivées par degrés, de la barbarie à la parfaite civilisation, et d'une extrémité de l'Europe à l'autre, tous les peuples, un seul excepté, vivent sous des lois communes. Tous adorent le même Dieu, sous des Communions différentes. Quelles que soient les diversités de langues, d'usages ou d'intérêts, les sentiments sacrés qu'il grava au cœur de l'homme juste, sont généralement reconnus; et, si le précepte n'est pas exactement suivi, du moins il est partout le même.

Nous ne suivrons pas les divers États dont se compose, aujourd'hui, le système européen, dans leur abaissement ou dans leurs progrès; de même; nous ne rappellerons les malheurs, ou les désordres du moyen âge, qu'autant qu'ils se rattachent à notre plan général; et, prenant les nations de l'Europe telles qu'elles sont main-

tenant, nous montrerons jusqu'à quel point les principes que nous avons établis leur sont applicables. Nous essaierons de prouver que leur force ou leur faiblesse, leur état de paix ou de guerre, tiennent constamment à une même cause; et nous nous hasarderons jusqu'à exposer, selon notre opinion, ce qu'elles ont à espérer ou à craindre de l'avenir.

Il semblerait naturel de classer les États dont nous avons à parler, selon leur importance; mais cette importance étant souvent contestée, nous prendrons le parti de les ranger selon leur position géographique. Ainsi, commençant notre longue course par la partie la plus occidentale de l'Europe, nous passerons successivement à l'Est; puis remontant vers le Nord, et revenant ensuite vers l'Ouest, nous terminerons par notre propre pays.

En suivant cette marche, nous range-

rons les puissances de l'Europe dans l'ordre suivant :

Portugal.
Espagne.
Italie.
Turquie.
Russie.
Allemagne.
Suisse.
Suède.
Danemarck.
Royaume des Pays-Bas.
Angleterre.
France.

Total, douze États distincts, tous parfaitement indépendants les uns des autres, que les chances de la guerre, les transactions politiques, peuvent étendre ou resserrer; mais qui ne pourraient être effacés de la liste des nations, que par le renversement complet du système qui régit l'Europe aujourd'hui.

Sous le titre collectif d'Italie, nous traiterons particulièrement du royaume de Naples, des États de l'Église, du Piémont et de la Lombardie, parce que leurs intérêts sont séparés. De même, au chapitre Allemagne, nous ferons deux sections principales de l'Autriche et de la Prusse, et nous mentionnerons à peine les principaux États, sans nous occuper de cette multitude de Souverainetés du second et du troisième ordre, qui se partagent cette vaste contrée; toutes suivent docilement la marche qui leur est prescrite par leurs grands protecteurs, et le nombre même en démontre le peu d'importance.

CHAPITRE PREMIER.

DU PORTUGAL.

Un pays qui a une centaine de lieues en longueur, sur quarante environ de largeur, et qui ne compte guère que trois millions d'habitants, semble à peine devoir être cité, après ces grandes nations dont nous avons retracé l'histoire. Mais il suffit de l'exemple de la Grèce et de Rome naissante, pour être convaincu que la grandeur des peuples ne se mesure pas sur l'étendue de leur pays. Telle petite nation, qui n'existe plus que dans la mémoire des hommes, a laissé des souvenirs plus brillants que n'en lais-

sera peut-être le plus grand de tous nos Empires ; et les débris du *Parthenon* peuvent durer plus long-temps que cet édifice superbe que l'on vient de construire, sur son modèle, en l'honneur du Dieu du siècle.

Le Portugal est du petit nombre de ces pays privilégiés, qui ne doivent leur renommée, même leur existence, qu'au génie de leurs enfants. Depuis *Jean Legrand*, jusqu'à la mort du Roi *Emmanuel*, pendant un espace de cent vingt-quatre ans, Souverains et sujets rivalisèrent de grandeur. Ceux-là concevaient de vastes projets, ceux-ci se hâtaient de les exécuter ; ils les dépassaient même. Dans toutes leurs entreprises, le courage s'associe au génie, et une faible nation remplit l'univers de son nom. En un petit nombre d'années, les Portugais reconnaissent l'Afrique, ils en franchissent la pointe redoutable. Un nou-

vel hémisphère, un nouveau Ciel, apparaissent à leurs yeux. Ils passent aux Indes; la conquête suit immédiatement la découverte; à la fois navigateurs, guerriers, négociateurs, ils obtiennent tous les genres de succès, et tout leur obéit.

Vers ce même temps, un vaisseau de la même nation, écarté de la route ordinaire, par une marche plus hardie, touche au Brésil; et il eût fait la découverte de l'Amérique, si le génie ne l'eût devancé d'un petit nombre d'années.

Les noms de Vasco de Gama, d'Albuker-que, de Cabral, de Magellan, rendront à jamais cette époque mémorable; et, si dans un autre genre, on y associe le nom de l'immortel *Camœns*, leur contemporain, on sera forcé de convenir que, soit dans l'antiquité, soit dans les temps modernes, peu de peuples ont à la renommée des droits

plus légitimes, que n'en ont les descendants des compagnons de Sertorius.

Des succès aussi extraordinaires, des conquêtes aussi disproportionnées aux forces des conquérants, ne pouvaient se soutenir que par une administration pleine de sagesse; par malheur, elle fut tout le contraire. Au lieu d'encourager une population, sans cesse épuisée, d'attirer les étrangers, de chercher partout des bras pour suffire à ces vastes entreprises, on chassa les Maures; on obligea les Juifs à la fuite, en les baptisant par force; et c'est Emmanuel *le Fortuné* qui souilla, par ces violences, la fin d'un règne glorieux. *Jean*, son successeur, alla plus loin : à l'imitation de l'Espagne, qu'il détestait, il établit l'Inquisition dans son petit Royaume; et, par un rapprochement qu'on ne peut expliquer, ces deux puissances, opposées en toute chose, s'accordèrent par-

faitement sur ce qui devait être le plus nuisible à toutes deux (1).

Ici s'arrêtèrent, pour le Portugal, les jours de gloire et de prospérité. Enfin, le Roi Sébastien, mêlant le fanatisme religieux à un reste d'esprit chevaleresque, alla attaquer les Maures, en Afrique, à la tête de la plus belle armée que le pays eût jamais mise sur pied. Général, soldats, tout y périt; tout devint la proie de l'ennemi. Ce coup fut mortel pour la nation portugaise; Philippe II profita avec habileté de sa faiblesse; et, moitié par force, moitié par intrigues, le Royaume devint province espagnole.

---

(1) Un siècle après l'avénement de Jean de Bragance au trône, des modifications importantes ont été mises au pouvoir de l'Inquisition, et les jugements de ce tribunal ont été soumis à la révision du Conseil du Roi.

La haine des peuples l'emporte, à la longue, sur la politique, même sur la volonté des Rois. Après soixante années d'un gouvernement tyrannique en un seul jour, le Portugal brisa ses chaînes. Jean de Bragance remonta sur le trône de ses pères, et l'État recouvra son antique indépendance, sans recouvrer sa grandeur première. Sous ses derniers Rois, il s'était affaibli par la persécution de sujets laborieux; les Espagnols allèrent plus loin; ils persécutèrent même les Portugais. La Hollande, ennemie acharnée de l'Espagne, profitant de la conjoncture, enleva à ce malheureux pays la plus grande partie de ses possessions en Asie, le Cap de Bonne-Espérance, même la belle colonie du Brésil, plus importante à elle seule que toutes les autres par son étendue, sa richesse, et par son moindre éloignement de l'Europe. Le nouveau gouvernement, rentrant dans la plé-

nitude de ses droits, pouvait espérer une restitution entière, l'intérêt l'emporta; la Hollande conserva la plus grande partie de ses conquêtes, et le Portugal ne put rentrer en possession du Brésil, qu'en employant, en même temps, et l'adresse et la force. Il est aujourd'hui la principale, ou plutôt la source unique de ses richesses. Mais les Portugais ne sont plus ce qu'ils ont été. Égarés par la superstition, déchus de leur ancienne énergie, quoique toujours fiers et courageux; sans industrie comme sans activité, ils sont devenus tributaires d'une nation protectrice; et c'est uniquement pour elle que s'exploitent les mines d'or et de diamants du Brésil.

Telle a été, depuis cette époque jusqu'à ces derniers temps, la situation de ce Royaume. Attaché à une immense colonie, dont il dépend beaucoup plus qu'elle ne dépend de lui, il a constamment man-

qué d'hommes pour en tirer tout ce qu'elle peut produire; il n'en a même pas assez pour la maintenir dans l'obéissance. Une nation peu nombreuse ne peut entretenir, en même temps, une armée de soldats et une armée de moines (1). Il faut qu'elle opte entre l'une et l'autre, qu'elle reprenne sa dignité avec sa force, ou qu'elle languisse sous un gouvernement demi-sacerdotal.

En ce moment, une grande révolution se prépare en ce pays (2). Le Brésil se détache de la mère-patrie. Il sera indépendant, puisqu'il veut l'être. La faiblesse ne peut imposer long-temps à la force; et, à cet égard, le droit n'existe plus dès qu'il est contesté. C'est aux métropoles

(1) On compte aujourd'hui, en Portugal, deux archevêchés, treize évêchés, et quatre cents monastères.

(2) Depuis que ceci est écrit, elle est consommée.

à entretenir, par des lois bienveillantes, par des ménagements heureux, le prestige de leur suprématie; mais, s'il vient à se dissiper, il ne leur reste d'autre parti que de profiter bien vite de leurs anciens rapports, pour en établir de nouveaux, plus convenables à leur nouvelle position. Ainsi, un père éclairé renonce à une partie de son autorité sur des enfants devenus, comme lui, chefs de famille; et il se borne envers eux à une influence honorable pour tous.

Il se peut que la perte du Brésil devienne profitable au Portugal. Une colonie gigantesque dépeuplait ce petit Royaume, sans pouvoir se peupler elle-même. Simple dépositaire des richesses immenses qu'il en tirait annuellement, il les passait avec rapidité, à ceux qui lui donnaient des objets de première nécessité, qu'il n'était plus capable de se procurer par lui-même; et

il restait encore leur débiteur à la fin du compte.

Une grande catastrophe peut seule instruire les peuples. Obligés de se suffire eux-mêmes, instruits par la nécessité, les Portugais jugeront enfin leur véritable position; ils verront ce qu'est leur pays, ce qu'il vaut, ce qu'il peut. Le Clergé, tout puissant aujourd'hui, reprendra son véritable rang. Des lois, assorties à la situation actuelle de l'État, y augmenteront le nombre des propriétaires. Des mains, devenues enfin laborieuses, tireront, d'une terre féconde, des richesses plus assurées que celles que lui apportait la mer; cette mer même deviendra productive, lorsqu'on ne lui demandera que des pêches abondantes, et des communications faciles avec les peuples les plus éloignés, pour le plus grand avantage de tous. Alors d'heureux souvenirs rappelleront un peuple naturel-

lement généreux, à sa dignité première; le Portugal sera ce qu'il a été autrefois, industrieux, riche, peuplé; toujours menacé par son puissant voisin, une sage politique le rapprochera de ceux qui peuvent le défendre; il se dégagera d'une alliance devenue une véritable tutelle; et, sans être compté parmi les grandes puissances de l'Europe, il tiendra, à côté d'elles, une place honorable.

La prospérité même a son terme : cette population toujours croissante, à laquelle le Portugal peut et doit arriver, aura immanquablement pour lui les inconvénients, même les dangers si souvent rappelés dans cet ouvrage. Ceux-là sont inévitables; et c'est ici que vient échouer la prévoyance humaine. Mais la perspective en est très-éloignée, pour un pays où il reste tant à faire. Sous un gouvernement éclairé, ce petit Royaume nourrirait sans peine deux

fois autant d'habitants qu'il en compte aujourd'hui. Dans ces climats heureux où le Ciel semble avoir tout fait en faveur de l'homme, il consomme beaucoup moins; la terre rend davantage. Ces forêts qui tiennent une si grande place dans nos contrées boréales, et sans lesquelles il nous serait impossible de vivre, deviennent, en grande partie, inutiles à ces enfants du Soleil; il leur donne deux, trois moissons par année; il les chauffe, il les nourrit; il fait tout à lui seul. Que l'homme joigne son travail à celui de la nature, et des biens de toute espèce naîtront autour de lui. Que si, malgré tant d'avantages, l'excès de la population l'obligeait à refluer au dehors, le Portugal possède encore des colonies assez vastes pour le dégager, pendant bien des siècles, du surcroît de ses habitants. Il y a de justes droits, puisque c'est à lui que l'on en doit la décou-

verte. Nous ne parlerons ici, ni de la ville de *Macao*, que la méfiance des Chinois réduit à ses seuls faubourgs, ni de l'établissement de *Goa*, auquel la politique de l'Angleterre ne permettrait aucune espèce d'extension; mais de la Guiane portugaise, long-temps oubliée et devenue importante depuis la perte du Brésil; et surtout de Mozambique et de Mélinde, qui, aujourd'hui, simples points de reconnaissance pour les navigateurs, pourraient ouvrir un riche commerce avec l'intérieur de cette Afrique si abondante en trésors, et si peu connue. L'or, l'ivoire, les aromates, les épices, tout ce que prodigue un sol fécond sous un Ciel brûlant, donnerait à ces belles colonies une importance qui pourrait égaler celle du Brésil; et, dussent-elles finir par s'affranchir comme lui, elles peuvent faire long-temps la fortune de la mère-patrie. Un gouvernement

qui assure, pour plusieurs générations, la félicité d'une nation, a pleinement rempli toutes ses obligations : la prévoyance humaine ne peut aller au-delà. Les îles Açores, si proches de l'Europe, pourraient encore recevoir un grand nombre d'habitants; Madère est tout ce qu'elle peut être.

Enfin, le Portugal, avec de bonnes lois, et une administration éclairée, peut devenir un des pays les plus heureux de la terre; et, ce qui est bien plus rare encore, il peut l'être pour long-temps. Il n'a rien à redouter des puissances de l'Europe; l'Espagne, qui déjà l'a conquis une fois, est le seul ennemi qu'il doive craindre; mais quelle que soit la disproportion des deux États, il peut lui résister sans peine, parce qu'un peuple bien gouverné sait se créer des ressources que les autres ne devinent même pas; qu'il se défend avec toutes ses forces, pour repousser une agression injuste, tan-

dis que l'ennemi ne l'attaque jamais qu'avec une partie des siennes; et qu'on trouve toujours des alliés, quand on se montre digne d'en avoir.

CHAPITRE II.

DE L'ESPAGNE.

Tout ce que nous avons dit du royaume de Portugal, peut s'appliquer à l'Espagne, dans une proportion beaucoup plus étendue. Les deux peuples, quoique toujours séparés, ont été soumis aux Carthaginois, aux Romains; ils ont obéi aux Vandales, aux Visigoths, aux Arabes, et leur population est un mélange de ces races diverses, toutes également courageuses et entreprenantes. Le sang maure domine plus particulièrement dans les provinces du Midi, comme le sang gothique, dans celles du

Nord; mais, nonobstant la différence des origines, un caractère commun donne à la nation espagnole une identité parfaite. Dans tous les siècles, comme dans toutes les circonstances, elle a montré un courage héroïque et une fermeté admirable.

Après les longs désordres du moyen âge, l'Espagne, divisée d'abord en plusieurs petits royaumes, était enfin réunie en une seule monarchie, par le mariage de Ferdinand d'Arragon avec Isabelle de Castille. Les Maures, si long-temps maîtres des plus belles provinces, voyaient enfin leur pouvoir expirer. La chute de Grenade leur porta le dernier coup, et ceux qui avaient imposé un joug étranger à une grande nation, finirent par y être soumis eux-mêmes. L'Espagne était puissante sans être riche; elle nourissait un grand nombre d'hommes, et ces hommes étaient aguerris par une lutte de plusieurs siècles, contre les Maho-

métans, lorsqu'un événement prodigieux changea tout à coup la face de l'Univers.

Christophe Colomb, après avoir offert à tous les Rois, ce monde dont il avait deviné l'existence, le donna enfin à l'Espagne, qui voulut bien le recevoir. En un demi-siècle, elle se vit maîtresse des grandes Antilles, du Mexique, du Pérou, du Chili, etc. Ces conquêtes furent faciles; on pourrait même les regarder comme peu honorables, si les violences, les actes de cruauté, disons mieux, si les crimes d'un certain nombre d'aventuriers, pouvaient être imputés à une grande nation. Les richesses que l'Espagne tira de ses nouvelles possessions furent immenses; elles n'étaient pas achetées trop chèrement, parce qu'un grand État, bien gouverné et bien peuplé, pouvait suffire sans peine à des expéditions toujours très-peu nombreuses, vu le genre d'ennemis que l'on avait à combattre. Charles-Quint

en recueillit les premiers fruits, ils furent médiocres; ce fut seulement sous le règne de Philippe second que l'or du Nouveau-Monde coula à grands flots en Espagne. La fortune n'avait pas assez fait pour lui. Maître du Portugal, plutôt par achat ou par séduction, que par droit de conquête, il se trouva tout à coup en possession de toutes les colonies de ce royaume; depuis les rivages qui bordent le revers de l'Amérique, jusqu'à l'archipel d'Asie, tout lui fut soumis. Jamais le pouvoir d'un seul homme ne s'étendit sur des contrées aussi vastes; l'Espagne était le centre de sa domination; de droite et de gauche il touchait aux deux extrémités du monde; et il n'y avait nulle exagération dans cette expression du vulgaire, si usitée alors, *que le soleil ne se couchait jamais sur les États du Roi Philippe.*

Il en est des Rois comme du plus mince

de leurs sujets : l'excès de prospérité les éblouit, et ce qui aurait dû les élever, devient la cause de leur abaissement. Au lieu de faire un noble emploi de ses trésors, et surtout d'en épurer la source, Philippe ne s'en servit que pour troubler l'Europe. Il persécuta la Hollande, il s'unit avec des factieux, pour écarter du trône le plus grand Roi qu'ait eu la France. Jamais il n'eut un allié qu'il eût osé avouer. Audacieux dans ses projets, perfide dans leur exécution, sans courage personnel, il commanda la guerre, et craignit de la faire. Il prodigua son or, ses soldats, dans des entreprises criminelles; dans ses expéditions militaires, il ne réussit à rien; et le possesseur des mines du Pérou et du Mexique ne laissa que des dettes.

Forcé de se replier sur lui-même, le vieux Monarque accabla l'Espagne du joug qu'il eut imposé aux autres nations. Cette fois,

le succès fut complet; son génie sombre et superstitieux, trouva dans l'Inquisition, un allié naturel. Déjà ancienne en Espagne, elle y était peu redoutée. Après la prise de Grenade, le moine Torquemada la rendit le plus redoutable des tribunaux. Le règne militaire de Charles-Quint suspendit un moment ses fureurs; elles se reproduisirent avec une force nouvelle sous Philippe. L'autorité royale se fondit dans celle des prêtres. L'Inquisiteur agit avec violence du despote; Philippe eut le fanatisme d'un moine; et ces deux pouvoirs fortifiés l'un par l'autre changèrent totalement le caractère d'un peuple généreux. En peu d'années, ces mêmes hommes, tant de fois éprouvés dans les combats, se trouvèrent sans force, sans courage, devant un danger perpétuel et invisible. La nation espagnole, naguère si brillante, devint mélancolique et silencieuse. Les communications cessèrent

entre des êtres forcés à une circonspection de tous les moments, même à une crainte mutuelle. Ces mêmes hommes, toujours fiers et nobles, formèrent le plus triste de tous les peuples. Tout État dépérit, lorsque les citoyens sont malheureux. Bientôt, l'activité, l'industrie, qui naissent du rapprochement des individus, s'éteignirent par degrés. La culture cessa d'être florissante. On vit diminuer rapidement le nombre et l'importance des fabriques. On craignit même de s'enrichir; enfin, cette monarchie si grande, si puissante, si redoutée, déclina plus vite qu'elle ne s'était élevée; et en un demi-siècle, elle n'offrit plus qu'un vaste corps, sans force et sans mouvement.

A mesure que les laboureurs et les artisans diminuaient, le nombre des moines allait en augmentant, parce que les hommes, visant toujours à l'autorité et aux ri-

chesses, tournent naturellement vers le côté qui leur offre ce double avantage. Règle générale : donnez tout au militaire, vous n'aurez que des soldats; donnez tout à l'Église, vous n'aurez que des prêtres. Or, l'Inquisition leur assure le pouvoir; les confiscations qu'elle a tant de fois prononcées, ont sans cesse ajouté à leur opulence; ce n'est que parmi eux qu'on est à l'abri de ses coups; c'en est assez pour expliquer comment l'Espagne, qui n'est peuplée aujourd'hui que de onze millions d'habitants, environ; compte cent quatre-vingt-dix mille individus des deux sexes, attachés, par un titre quelconque, aux établissements religieux. Quelques-uns jouissent d'une fortune prodigieuse, la plupart sont riches, et le peuple est dans la misère.

Certes, nous ne chercherons pas à attaquer ici l'Inquisition par des raisonnements devenus inutiles; elle est jugée depuis long-

temps, et sa cause est perdue. Nous nous bornerons à faire remarquer la différence qui existe entre les pays dont le gouvernement accorde aux peuples le premier de tous les biens, la liberté de conscience, et ceux où elle leur est refusée. L'Angleterre, la Prusse, la Hollande, la Russie, prospèrent; les États-Unis, surtout, étonnent la vieille Europe, par leur développement rapide, l'Espagne et le Portugal sont tombés.

A ces causes, déjà si puissantes, s'en joignirent d'autres d'une nature différente; mais qui ont également contribué à la dépopulation de ce beau royaume. L'or et l'argent n'étant que le signe représentatif des objets de toute nature que produit un pays, lorsque ce signe est devenu plus abondant, ces mêmes objets doivent nécessairement hausser de valeur. C'est ce qui arriva en Espagne, dès le premier siècle qui suivit les conquêtes en Amérique.

Les étrangers, qui ne participaient pas encore à ces richesses, ont pu fournir à bas prix, aux Espagnols, ce que leurs propres fabriques leur vendaient chèrement; elles n'ont pu soutenir la concurrence, et chaque jour les a vues dépérir. Sans doute un gouvernement plus attentif eût prévenu ce mal; il eût repoussé avec rigueur toute espèce de marchandises offertes par d'autres nations; il eût mieux aimé les faire fabriquer chez lui, à des prix plus élevés, que de les recevoir, à bon marché, du dehors. Mais ce raisonnement si simple échappait à tous les yeux. Depuis le Monarque jusqu'à l'homme de la dernière classe, la nonchalance semblait s'être emparée de la nation entière. On ne voyait rien, on ne voulait rien voir. Les *auto-da-fe*, les pratiques d'une dévotion puérile, les combats de taureaux, telles étaient les occupations

ou les divertissements du Roi, comme des sujets. Pourvu que les galions arrivassent aux époques ordinaires, on ne s'inquiétait de rien. Tout périssait, parce que tout était subordonné au Clergé; et ce n'est pas à des moines à prêcher l'amour du travail.

Les causes de prospérité, comme celles de décadence, sont enchaînées l'une à l'autre. Tandis que les hommes laborieux, qui font partout la force d'un État, se trouvaient sans occupation, l'Amérique, presque sans habitants, les attirait par la renommée de ses trésors. Il n'en avait coûté à l'Espagne, que de très-petites armées pour la subjuguer; il lui fallut un grand nombre d'hommes de toute profession, pour la gouverner.

Ainsi, la population du Royaume s'écoula insensiblement dans ces vastes contrées où elle tenait si peu de place, et dont un

gouvernement ombrageux écartait tous les étrangers. Ces migrations, devenues régulières, enlevèrent annuellement à l'Espagne ses sujets les plus actifs et les plus intelligents. Quelques-uns, subitement enrichis, revenaient dans leur patrie; le plus grand nombre s'en faisaient une nouvelle. Une disposition particulière du gouvernement espagnol favorisa encore cette tendance à abandonner le sol natal : redoutant son propre ouvrage, il n'accorda, pendant bien des années, de places militaires, administratives ou judiciaires, qu'à ses sujets nés en Espagne. Précaution insuffisante pour contenir, dans le devoir, des êtres qui seraient disposés à s'en écarter, outrageante pour les autres, et propre seulement à exciter entre eux ces haines toujours fatales à celui qui les a fait naître.

Ce n'était pas assez de tant d'exilés volontaires; il fallait sans cesse envoyer au

Mexique, au Pérou, au Chili, aux Antilles, des régiments entiers, pour préserver le pays de toute agression étrangère; pour garnir les places fortes ou réputées telles; pour prévenir les insurrections des naturels; toujours irrités contre leurs oppresseurs. Il fallait des gardes-côtes, des douaniers, des agents du fisc, sous mille dénominations différentes. La métropole s'épuisait pour subvenir à tant de besoins, et, par malheur, ses efforts étaient inutiles, par l'effet du caractère national. Les évêchés, les chapitres, les couvents, soit d'hommes, soit de femmes, dont l'Espagne est couverte, se reproduisaient en Amérique sous les mêmes titres; et une terre qui ne demandait que des bras, était filée par l'oisiveté. C'en était trop pour un pays mal administré. Après deux siècles d'une décadence progressive, l'Espagne se trouva inculte, dépeuplée et pauvre,

sans s'apercevoir même de sa misère.

Une première faute lui avait déjà porté un coup fatal : au mépris des capitulations, on avait forcé les Maures à l'abjuration ou à la fuite; un très-grand nombre prirent ce dernier parti (1); les autres, dont la foi était toujours suspecte, devinrent nécessairement les victimes de l'Inquisition. Ceux qui échappaient à ces rigueurs, étaient également flétris dans l'opinion publique; et, par une inconséquence que l'esprit de ce siècle peut seule expliquer, le nom de *nouveaux Chrétiens*,

(1) En 1492, trente mille familles, comprenant cent cinquante mille individus, sortirent d'Espagne par force ou par nécessité. La capitulation accordée par Ferdinand et Isabelle portait qu'on ne toucherait ni à la Religion, ni à la liberté, ni aux biens des Maures; et que les Juifs seraient compris dans le traité.

au lieu d'être un titre à la protection, devint une épithète outrageante. Les Juifs furent traités avec la même rigueur; et c'est à l'époque des conquêtes en Amérique, au moment où on avait un si grand besoin d'hommes actifs et industrieux, qu'on se détermina à les chasser.

Lorsqu'un gouvernement est monté pour la tyrannie, il lui faut un tyran, ou il tombe bientôt dans le désordre. Philippe II avait le génie du mal, mais ce génie était plein et entier, et il avait atteint, avec une grande habileté, le but qu'il s'était proposé. Son règne avait été terrible, celui de ses successeurs fut déplorable. Ce n'était pas assez d'avoir persécuté les Maures, Philippe III alla plus loin; il chassa de l'Espagne leurs misérables restes; avec eux disparurent, pour jamais, les arts, les métiers, et tout ce qui restait d'industrie dans le royaume.

Des fautes si graves, si multipliées, devaient avoir leur punition; elle ne se fit pas attendre : bientôt l'Espagne perd, sans espoir de retour, les Provinces-Unies, le Portugal et toutes les colonies qui en dépendent. Ses propres provinces se soulèvent, l'État est aux abois; il ne se soutient que par le prestige d'une grandeur qui n'existe plus, et que l'on respecte encore. Enfin, le dernier prince de la Maison d'Autriche, en Espagne, meurt sans postérité; et un fils de France recueille l'héritage du mortel ennemi de ses pères.

Depuis cette grande époque, l'Espagne, si long-temps rivale de la France, se trouva son alliée naturelle; et, comme il arrive souvent à ceux qui occupent la seconde place, dans une union quelconque, c'est elle qui ressentit les plus rudes coups, des guerres où elle fut entraînée. La dynastie des Bourbons donna à ce royaume, des

princes sages et bienfaisants. Il était au-dessus de leur pouvoir de réformer tant d'abus invétérés. Un prince, appelé à un trône étranger, prend la nation telle qu'il la trouve; il ne lui appartient pas de la changer, et il craindrait de l'entreprendre. La douceur de Philippe V et de ses dignes successeurs affaiblit peu à peu les violences de l'Inquisition; et, sans être plus juste, elle devint moins cruelle. Enfin, sans donner aux affaires de l'État une autre impulsion, on les dirigea avec plus de sagesse; et l'Espagne, long-temps affaissée sur elle-même, se relevait par degrés, lorsque la révolution française vint à éclater. Le Roi Charles IV ne pouvait être spectateur tranquille des malheurs de sa Maison; il entra franchement dans la coalition; mais n'étant soutenu par aucune puissance, et ne pouvant pas l'être, en raison de la position de ses États, il se

vit forcé à conclure une paix dont le moindre inconvénient était de différer, d'un petit nombre d'années, le mal dont il était menacé.

En effet, le nouveau Souverain de la France, appliqué à détruire une famille dont l'existence lui était importune, fit la guerre à l'Espagne sans l'avoir déclarée, lui enleva son Souverain, et donna ce royaume à l'un de ses frères, ou plutôt, il lui en montra le trône. On sait quelle énergie déploya la nation espagnole dans cette grande calamité. Fidèle à ce Roi qui lui était ravi, elle combattit avec fureur pour lui, pour sa propre indépendance, pour la défense de ses autels et de ses foyers audacieusement violés. Cette injustice éclatante fut la première cause de la perte de l'agresseur; il tomba, et l'Espagne revint à ses anciens Maîtres.

Par un effet naturel de cette même

fidélité, les colonies espagnoles refusèrent de reconnaître le Souverain que la force voulait imposer à la plus fière des nations. N'ayant aucun moyen de le combattre, elles ne purent que se séparer de lui; et ce premier pas fait, lorsque l'ordre se trouva enfin rétabli dans la mère-patrie, ces mêmes hommes, heureux de leur nouvelle position, sous un gouvernement indépendant, refusèrent d'en changer.

Par malheur, le gouvernement espagnol ne connut pas d'abord sa véritable position. Au lieu d'amener ses colonies à des transactions honorables, qu'elles eussent été heureuses d'accepter, il voulut employer la force, lorsque déjà elle lui échappait au centre de son pouvoir. Une armée, assemblée à grands frais, pour ramener à l'obéissance des sujets indociles, se mit elle-même en insurrection. Loin

d'attaquer au loin, on ne sut même pas se défendre sur son propre terrain; et la mère-patrie se plongea dans ces désordres, qu'elle prétendait réprimer; elle y languit encore.

Telle est aujourd'hui la situation de l'Espagne; elle a perdu toutes ses colonies de terre-ferme, en Amérique; cette perte est la plus grande qu'un État ait jamais faite, et elle est irrévocable. Mais que l'on se reporte à ces temps où ce royaume, renfermé dans ses limites naturelles, ne possédait rien au-delà. Il était riche, puissant, respecté. Ses troupes, redoutées de toute l'Europe, étaient partout. La nation était heureuse, et une population considérable fournissait, sans s'épuiser, à l'entretien de tant d'armées.

A cet état florissant, que l'on compare l'Espagne telle qu'elle était à la fin du siècle dernier; et l'on sera forcé de con-

venir que ce ne fut pas pour sa plus grande prospérité, que l'Amérique a été découverte.

Que doit-elle faire maintenant? Abaisser, sur sa propre terre, des regards tournés trop long-temps vers des régions lointaines, et en obtenir des trésors d'une autre nature que ceux de Mexico ou de Lima; trésors d'autant plus précieux, qu'ils augmentent sans cesse le nombre des mains appelées à les recueillir. Ici, tout est facile, tout est certain, tout est légitime. Soies, laines, vins, huiles, fruits et grains de toute espèce, l'Espagne produit tout; et, dans chaque genre, elle produit ce qu'il y a de meilleur. Elle a des mines de toute nature, du fer excellent, de l'or enfin, puisqu'il en faut aux hommes; et ce ne sont pas là de ces richesses fugitives dont la source peut tarir tout-à-coup, soit par l'effet de la guerre, soit par les chances du commerce; mais des biens

sans cesse renaissants, des biens éternels, qui nourrissent d'abord celui qui les obtient, qui l'enrichissent ensuite, et qui fondent la fortune de l'État sur la fortune de tous.

Alors disparaîtront ces forêts qui couvrent une terre si long-temps abandonnée; ces bruyères inutiles seront remplacées par des moissons abondantes. Industrieuse, puissante, peuplée comme au temps des Maures, l'Espagne reprendra sa véritable place parmi les grandes nations; et elle montrera, au voyageur étonné, des monuments aussi superbes que *l'Alhambra*, mais dont les fondements seront plus solides.

Dans l'état de confusion où l'Espagne se trouve aujourd'hui, cette perspective paraît encore éloignée. En ce moment, partagée entre ses besoins nouveaux et ses vieilles habitudes, elle éprouve une sorte de déchirement. Le pouvoir absolu est

opiniâtre; ses adversaires sont emportés. Le combat est à outrance. Mais, à travers les désordres, les violences, même à travers les batailles, les hommes cherchent la lumière. Il ne leur suffit pas de défendre une cause par la force, ils veulent encore la soutenir par le raisonnement; et l'être qui raisonne, finit souvent par défendre la cause qu'il avait combattue d'abord.

Quelque épuisée que soit l'Espagne, les nations se refont vite; et il suffirait d'un petit nombre de générations, pour lui rendre ses enfants à charge; lorsque le moment en sera arrivé, la grande île de Cuba, qui l'égale presqu'en étendue, Porto-Rico, les Philippines, les îles Mariannes, d'autres possessions moins importantes qui lui restent encore, suffiraient pour la dégager, pendant long-temps, de l'excès de population. Que si, par une longue prospérité, elle

éprouve, enfin, l'effet inévitable du trop plein, elle pourra ressaisir les projets de Charles-Quint sur l'Afrique; y faire de grands établissements, et venger les longues injures qu'elle a reçues des puissances barbaresques. Les États de Maroc et d'Alger sont en face de ses côtes, tant de fois insultées; une invasion dans le pays des Maures ne serait qu'une exacte réciprocité; et l'extermination de cette race odieuse serait plus légitime que celle des Américains.

Que faudrait-il à l'Espagne pour réaliser des projets qui paraissent chimériques? Lui donner ce qui lui manque, de bonnes lois; et lui ôter ce qu'elle a de trop.

CHAPITRE III.

DE L'ITALIE MODERNE.

L'obscurité opposée à la pure lumière; l'abaissement à la grandeur, la nullité à la pleine puissance, telle serait l'Italie moderne, comparée à ce qu'elle fut dans l'antiquité. Autrefois, le centre de l'univers et la reine des nations, elle n'est remarquable maintenant que par les vestiges de sa magnificence passée, ou par ses beautés naturelles. Les hommes lui ont tout ravi; ils ont divisé, partagé, déchiré une contrée que le Ciel avait formée pour l'unité, source unique de toute grandeur; il est désor-

mais impossible de l'y rappeler. Aux siècles passés, elle a pesé sur l'univers; maintenant, l'Europe pèse sur elle. C'est en vain que l'identité du langage, des habitudes semblables, des souvenirs et des intérêts communs, sembleraient faire des Italiens une même nation; de vieilles inimitiés les séparent; l'esprit national est éteint dans ce même pays où il enfanta tant de prodiges; ou, s'il se montre encore avec chaleur dans les pages de quelques écrivains, il est glacé dans ses effets.

Sans remonter à l'origine de ces puissances diverses, qui se partagent aujourd'hui l'Italie, nous nous bornerons à montrer leur situation actuelle, leurs forces, leur importance, leurs rapports, soit entre elles, soit avec les autres États de l'Europe; et nous commencerons cet examen par le royaume de Naples, qui en est l'État principal; puis, remontant vers le nord,

nous terminerons par la Lombardie. Nous ne traiterons pas particulièrement de la Toscane ; quelle que soit son ancienne réputation, une souveraineté, qui compte à peine douze cent mille âmes, est nulle en politique, et nous ne parlons ici que des États assez puissants pour se conduire eux-mêmes. La Toscane n'est pas dans cette position ; gouvernée long-temps par ses princes, elle appartint un moment à la maison de Bourbon, et finit par devenir une espèce d'apanage des princes Autrichiens. Son nom n'a figuré dans les traités que comme objet de compensation. Elle a fait tout ce qu'on a voulu, elle a pris les maîtres qu'on lui a donnés ; c'est le sort de la faiblesse.

§ I.

Naples et Sicile.

Jamais pays n'eut un si grand nombre de maîtres ; jamais il n'y en eut de plus

malheureux, sous le rapport du gouvernement; sans remonter jusqu'à l'antiquité, Grecs, Sarrasins, Normands, Français, Espagnols, y ont dominé tour à tour. Enfin, il est revenu à la maison de Bourbon, à laquelle il est resté. Ces changements, sans cesse répétés, ont singulièrement affaibli l'esprit national dans le peuple napolitain; il aime son pays, sans doute; il le regarde, avec raison, comme le plus beau que l'homme puisse habiter; mais ce sentiment qui l'y attache, tient seulement aux jouissances qu'il y trouve; il ne doit pas être confondu avec ce pur amour de la patrie, qui se fortifie par les sacrifices les plus pénibles, et qui conduit à l'héroïsme ses heureux dépositaires. Sous ce rapport, les descendants des Samnites, sont loin de leurs ancêtres; mais qu'on ne se hâte pas de les condamner. Il ne faut pas oublier que la stabilité des gouvernements, est la pre-

mière condition du dévouement des peuples ; lorsqu'on change si souvent de Maîtres, il devient impossible de s'attacher à aucun, et la résignation est plus nécessaire que le courage. Mais, que les chefs des États italiens ne s'y méprennent pas ; chez un peuple véhément, cette résignation a son terme, à la plus légère circonstance. C'est ainsi que les Autrichiens, maîtres de Gênes, en furent chassés en un moment par un mouvement populaire ; de même la ville de Naples mit plus d'une fois son gouvernement en péril, par des insurrections subites (1). Toutefois, on ne peut regarder ces vives saillies de mécontentement comme de véritables révolutions, puisqu'elles n'ont amené aucun change-

(1) On connaît ce titre bizarre d'un ouvrage italien : *Relation de la vingt-septième révolte de la très-fidèle ville de Naples.*

ment durable ; mais comme de simples émeutes bientôt reprimées par la force. Ce n'est pas ici que des hommes courageux et fermes tenteront une grande entreprise, comme celle qui mit Jean de Bragance sur le trône.

Le Royaume de Naples et Sicile compte au-delà de six millions d'habitants. La Prusse n'en avait pas autant, sous le règne de Frédéric, et la Suède n'en comptait guère que la moitié, au temps de Gustave-Adolphe. Mais un grand homme vaut mieux qu'une grande armée. Naples ne produit pas de ceux-là. Ses troupes sont belles ; elles ont parfois montré du courage ; et, si elles ont mal défendu leur pays, elles ont prouvé, dans des guerres lointaines, qu'il ne leur manquait que des chefs.

En général, l'Italie n'est pas guerrière ; elle peut le devenir, puisqu'elle l'a été,

et peut-être n'attend-elle que de bonnes institutions pour briller encore. Ces hommes, qui paraissent dormir paisiblement, sont cependant énergiques et passionnés; et, semblables aux volcans de leur pays, après un long repos, leur réveil peut tout ébranler. Quant à présent, l'Italie semble avoir délaissé la gloire militaire. Ses paisibles habitants aspirent à des jouissances plus douces. Les lettres, les arts; ce bonheur de tous les moments, que donne un ciel admirable; de l'abondance sans travail, du repos sans fatigue; c'est là qu'aspire aujourd'hui cette nation vive, spirituelle, aimable; et, satisfaite, en apparence, de ce que la force lui a laissé, elle abandonne, pour l'instant, à des peuples moins favorisés de la nature, le tumulte des armes et les prestiges de la gloire.

Dans les différents États, soit anciens,

soit modernes, dont nous avons esquissé l'histoire, on a vu que partout la guerre maintient l'équilibre entre la génération et la destruction. Comme toutes les Puissances, l'Italie a des troupes, mais ces troupes sont peu nombreuses; elles combattent rarement; et, en ce pays, la balance a dû s'établir par un autre moyen. Là, au lieu de détruire les hommes, on les empêche de naître; et, tandis que le Royaume de Naples n'a qu'une armée de vingt-quatre mille soldats, son clergé se compose de deux cent mille individus des deux sexes. Corps immense, tout-à-fait disproportionné avec les ressources de l'État, et qui dévore, à la fois, ses richesses et ses enfants. Une armée de même nombre serait beaucoup moins dispendieuse; moins à charge au pays; elle serait moins destructive, puisque les soldats ne sont pas entièrement perdus pour

la population, tandis que les cloîtres en sont le tombeau. Les corporations ecclésiastiques, assure-t-on, possèdent la moitié des propriétés foncières de tout le Royaume; c'est dire assez que les sujets ne leur manquent pas. La classe la plus favorisée est toujours la plus nombreuse; et le pays serait ruiné, si le sol le plus fécond que l'on connaisse ne suffisait de reste à l'entretien de tant d'êtres inutiles, en même temps qu'il laisse quelque chose aux travailleurs.

Que si, par l'effet de changements qui ne sont pas impossibles, cet ordre de choses venait à être modifié, le Royaume de Naples trouverait en lui-même, pendant bien des générations, la terre dont auraient besoin de nouveaux habitants; et la fertilité en est telle, qu'une famille entière peut vivre dans un espace qui, chez nous, suffirait à peine à un indi-

vidu. A l'exception des environs de la capitale, où, comme dans tous les pays, la culture est soignée, elle est ailleurs dans l'état le plus déplorable. On y recueille sans avoir semé, et la paresse obtient ce qui devrait être le prix du travail. Que serait-ce donc si les terres étaient mieux distribuées; si un gouvernement attentif y encourageait l'industrie? Alors la population serait doublée, l'État serait puissant, et les sujets seraient heureux, puisque la force est le seul garant du bonheur des peuples.

En admettant tous les inconvénients qui suivent une longue prospérité, s'il arrive enfin que le pays de Naples ne puisse plus contenir ses nombreux enfants, la Sicile est là; elle n'attend que des hommes et des lois, pour devenir tout ce qu'elle a été. C'est toujours le même ciel, la même fécondité. Elle a été couverte

de villes florissantes ; son peuple était innombrable ; elle pourvoyait à ses besoins, et cependant elle nourrissait, de son superflu, Rome et la plus grande partie de l'Italie, que la somptuosité romaine avait convertie en jardins. Enfin, par la richesse de son territoire, par sa position autant que par la multitude de ses ports, la Sicile semble appelée au commerce exclusif de la Méditerranée. Carthage, en regard de ses côtes, s'est élevée à une fortune prodigieuse, avec moins de moyens. Le plus grand obstacle à cette fortune, où pourrait être appelé le Royaume de Naples et Sicile, est principalement dans cette haute féodalité qui le régit encore. Sans doute d'anciens droits sont légitimes ; mais un gouvernement éclairé et fort sait restreindre lui-même les priviléges de quelques-uns, pour le plus grand avantage de tous ; et il lui serait facile

de faire comprendre à ces hauts Barons, qu'ils trouveraient leur propre avantage dans un nouveau système, dont le premier effet serait de centupler la valeur et le revenu de leurs propriétés. La possession pleine et sans réserve, telle qu'elle est aujourd'hui en France et en Angleterre, a fait faire des prodiges d'industrie à leurs heureux Francs-Tenanciers. Elle donne de la valeur à la terre, et de la force au Souverain. Partout les prolétaires sont ennemis de l'ordre; les propriétaires seuls ont intérêt à le maintenir.

§ II.

De Rome et de l'État de l'Église.

La première pensée de celui qui s'occupe de la nouvelle Rome, doit être d'écarter soigneusement tout souvenir de l'ancienne. Ce sont d'autres hommes, d'autres lois;

d'autres mœurs. L'identité dans les noms rend encore ces différences plus sensibles; et, lorsqu'on descend, des hauteurs de l'antiquité, sur cette terre dégradée, on ne peut devenir juste qu'en repoussant toute espèce de comparaison.

Dans ces derniers temps, des écrivains plus ou moins célèbres ont fait de longues recherches pour trouver l'origine de la puissance temporelle des Papes, et la plupart en ont attaqué la légitimité. Quelle que pût être leur intention, on ne peut les approuver. En effet, lorsque l'Empire s'écroulait de toute part, que des peuples demi-sauvages s'en disputaient les débris, les Papes ont agi dans l'intérêt de l'humanité, en usant de l'influence que leur donnait la Religion, pour arracher quelques provinces à la barbarie. Il se peut que, par un accord politique, Léon III et Charlemagne se soient fait don mutuel-

lement de ce qui ne leur appartenait pas; que la force et l'habileté se soient unies pour leur grandeur commune; l'une et l'autre faisaient ce qu'elles devaient faire. Les deux Souverains y trouvaient leur avantage, les peuples leur sûreté; et, dans ces temps déplorables où un reste de civilisation luttait contre la barbarie, toute protection, de quelque côté qu'elle vînt, était un bienfait.

A des temps plus modernes, les Chevaliers teutons, les Templiers, les Chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, une multitude de Prélats, même de Corps monastiques, en Allemagne, se sont fait, par la force, de grands établissements dont on n'a jamais attaqué l'origine. Partout, et dans tous les siècles, le glaive a disposé des États. Si ce droit n'est pas avoué, il est impossible de le méconnaître. Les Papes sont arrivés au même but, par des moyens

plus doux; et, ce qu'ils ont gagné, le genre humain ne l'a pas perdu.

Que l'on songe encore qu'il n'est pas dans toute l'Europe, peut-être dans le monde entier, une seule Maison souveraine qui puisse offrir des titres de possession aussi anciens que ceux des Papes. Enfin, lorsqu'on admet, sans difficulté, la prescription à l'égard de tant d'États fondés par l'épée, un trône élevé depuis un millier d'années, par la simple persuasion, ou, si l'on veut, par une heureuse politique, doit être reconnu pour légitime par tout être doué de quelque raison. Les droits de la vieille Rome ne valaient pas ceux-là, jamais on ne les a contestés.

Jusqu'au commencement du seizième siècle, l'autorité pontificale s'étendait sur le monde chrétien, la communion grecque exceptée. Un pouvoir qui n'a pas de limites s'égare facilement. Aux vertus sévères

des Pères de l'Église, avait succédé le faste des Cours ; on ne craignit même pas de se servir du mot, et l'on dit, sans hésiter, *la Cour de Rome*, expression mondaine qui s'accorde si mal avec la simplicité de la Religion de Jésus-Christ. On eut des torts plus graves : des désordres de toute nature, des concussions, un honteux trafic des choses sacrées, retentirent dans l'Europe entière. Rois et sujets, secrètement blessés de tant d'abus, furent conduits, par degrés, de la réflexion au mécontentement ; enfin, des hommes audacieux irritèrent ces esprits que, peut-être, il eût suffi d'éclairer, et un tiers de la Chrétienté a rejeté, pour jamais, la croyance romaine.

Des guerres intestines dans tous les pays, la cruelle guerre de trente ans, la ligue, les dragonnades, etc., ont été la suite de ce grand déchirement, et des millions d'hommes ont péri pour venger des inju-

res qu'une volonté ferme eût prévenues. Saint Louis, le plus religieux des princes, s'opposa aux entreprises des Papes avec force et dignité. Charles-Quint leur fit la guerre sans blesser la Religion. Joseph second soutint les droits de sa couronne en respectant la tiare; et partout, les prétentions des Papes n'ont eu de succès qu'auprès de la faiblesse.

La réformation a été plus loin, et de l'adoration les peuples ont passé à la haine. C'est un malheur pour le genre humain. Une même croyance eût été un bienfait pour des êtres déjà divisés par tant d'intérêts; et le titre de Père commun eût été le plus beau auquel un mortel pût prétendre sur la terre. Aujourd'hui cette grande famille est réduite; mais le Chef a plus d'intelligence, les enfants ont plus de maturité. Le temps, les malheurs, surtout, ont montré à chacun ce qu'il doit,

ce qu'il peut, et tous, en défendant leurs droits, savent reconnaître ceux des autres.

S'il existe, dans l'univers, un seul État qui offre toutes les apparences de la fixité, c'est celui de l'Église. Son Chef est universellement respecté, même par les Souverains qui ne sont pas de sa croyance. Sans aucune force militaire, ses frontières sont immuables; une sorte de convention tacite entre les Rois les défend de toute agression; et comme les Papes, depuis longtemps, ne cherchent pas à les étendre, aucune puissance ne tend à les restreindre.

Deux millions d'habitants, un revenu de huit à neuf millions de francs, ne permet au Souverain aucune idée d'ambition, dans un siècle où il faut tant d'hommes, et surtout tant d'argent, pour entreprendre une guerre. Saint Pierre a remis sagement l'épée dans le fourreau; ses successeurs ont senti, enfin, que le rôle de

Père leur convenait mieux que celui de soldat, et leur pouvoir n'en a été que plus assuré. Ils n'ont aujourd'hui d'autre but que de se maintenir au dehors, et de rendre au dedans leurs sujets, sinon heureux, au moins tranquilles. On peut dire qu'ils y ont parfaitement réussi; mais il ne faut pas chercher au delà. L'agriculture est faible dans l'État romain, le commerce y est à peu près nul. Le contraste est frappant, à cet égard, entre le petit pays de Toscane et les terres de l'Église, qui en sont si proches. Là, tout est activité, industrie, richesse; ici, tout est langueur et pauvreté; et cette campagne de Rome, si productive sous les premiers Romains, si magnifique au temps de leur puissance, attriste le voyageur par sa nudité autant que par la rareté de ses habitants. Les débris de l'ancienne Rome, les curiosités de la nouvelle, les reliques que

l'on montre ou que l'on vend aux étrangers, voilà le trafic du pays. Le génie des habitants n'en comporte pas d'autre. Ici, rien ne peut s'accroître. Des Souverains sans postérité ne pensent guère à faire de grandes améliorations. Dans une entreprise quelconque, tout être humain a un but personnel; et celui qui s'est retranché, en quelque façon, du nombre des hommes, ne peut connaître leurs passions, ni jouir de leurs avantages.

Par la même raison, la faible population des États de l'Église ne saurait s'augmenter. Sous un gouvernement théocratique, toutes les places sont nécessairement données au clergé; depuis le Cardinal jusqu'au simple moine, il y a place pour tous les rangs de la société. Sans doute, tous ne parviennent pas aux honneurs; mais tous peuvent y prétendre; et, comme la première condition pour s'élever aux dignités ecclésiastiques est le

célibat, il se fait, en général, peu de mariages en ce pays, et, par conséquent, il n'y a nul accroissement dans l'espèce humaine. Ne perdre pas, est tout ce qu'on peut espérer; gagner est impossible.

On doit dire, à la louange des Papes, qu'ils ont, pour la plupart, montré une grande modération dans l'administration de leurs États. L'Inquisition, si redoutable ailleurs, n'y est guère connue que de nom. Les étrangers de tout pays, de toute Religion, les Juifs même, ces vieux ennemis du Christ, y trouvent protection et sûreté. Il semble que ce gouvernement, trop éclairé pour être persécuteur, abandonne le fanatisme religieux à ses subalternes. Il se peut que, loin de lui, ils l'exploitent à son avantage; mais il l'a constamment repoussé de son sein. Il ressemble à ces grands fleuves qui portent au loin la désolation, tandis que leur source reste tranquille et pure.

§. III.

De la Lombardie.

L'Italie du nord peut se diviser en deux parties principales : le Piémont, auquel est réunie maintenant la République de Gènes, et les possessions de l'Autriche, accrues de l'État de Venise. Nous ne parlerons pas des petites puissances, qui, bien que respectables en elles-mêmes, ne peuvent trouver place parmi les grandes souverainetés de l'Europe. Toutes sont gouvernées par des princes appartenant aux premières familles royales de l'Europe, dont elles suivent naturellement la politique. Les unes sont attachées à la Maison de Bourbon, d'autres à la Maison d'Autriche; aucune n'est véritablement indépendante; toutes n'ont de forces que ce qu'il en faut pour la représentation, ou pour le maintien des droits de souverai-

neté, et la douceur du gouvernement y est une juste compensation de la nullité des peuples.

§ IV.

Piémont et Sardaigne.

Le royaume de Sardaigne, quoique d'une date récente et d'une médiocre étendue, a figuré honorablement dans l'histoire, sous un autre titre. Des Souverains d'une origine illustre, et presque tous habiles, ont élevé, peu à peu, ce petit État, au rang où il est placé aujourd'hui; et, autant par sa position, que par sa force véritable, il doit être regardé comme la première puissance de l'Italie. Quarante mille hommes d'excellentes troupes, une longue habitude de la guerre, lui rendraient facile la conquête de tant de petits États, s'il n'était contenu par la France et l'Autriche, entre lesquelles

il se trouve placé. Il aurait même tout à craindre de ces grands voisins, aussi militaires et beaucoup plus puissants que lui, si la jalousie de l'un ne la préservait naturellement des attaques de l'autre. Toutefois, malgré l'inégalité des forces, il pourrait se défendre avec succès contre des armées très-supérieures aux siennes. Un grand nombre de places de guerre; les Alpes dans le haut pays; une multitude de rivières ou de canaux, dans la partie basse, y rendent la résistance facile; et les Ducs de Savoie se sont toujours montrés forts sur leur terrain.

Si la partie méridionale de l'Italie manque d'activité et d'industrie, le Piémont a porté l'une et l'autre au plus haut degré. La culture y est tout ce qu'elle peut être : un système d'irrigation très-bien entendu, des communications faciles, une application qui ne se relâche jamais, entretiennent

l'aisance dans toutes les classes de la société. On peut juger de la fortune publique, en voyant un petit pays, qui n'a guère de commerce que celui de ses productions, entretenir, sans en être surchargé, une Cour fastueuse, un clergé nombreux, une belle armée, et maintenir dans l'abondance une population de près de quatre millions d'habitants. Ce résultat en dit assez pour nous dispenser de tous détails sur l'administration de ce Royaume. La nature y a secondé admirablement le travail de l'homme; et la fécondité semble avoir coulé des montagnes qui avoisinent le Piémont, dans ses riches plaines, comme l'activité s'y est réfugiée, de toutes les parties de l'Italie. Le riz, le blé, la soie, les vins, les huiles, sont, pour cette belle contrée, des sources éternelles de richesses; le magnifique port de Gênes ajoute encore à leur valeur, par une exporta-

tion plus facile. La prospérité toujours croissante de l'État atteste, à la fois, la fertilité du sol et l'intelligence de ses possesseurs. Enfin, la Savoie même, trop connue par sa pauvreté, participe à l'amélioration générale; et, sans pouvoir devenir riche, elle cesse d'être misérable.

Le Piémont était trop près de la France, pour n'être pas enveloppé dans sa révolution. Il en a ressenti les premières atteintes, bientôt suivies de la conquête de tout le pays; et, par une juste compensation, ses troupes, fondues parmi celles du vainqueur, ont partagé sa gloire. Rendu, par les derniers événements, à ses anciens maîtres, ce pays est maintenant ce qu'il était au siècle dernier. Il aurait même plus d'importance, par la réunion de Gênes et de son territoire, si l'extension de l'Autriche, en Italie, ne rendait la disproportion plus forte encore, que par le

passé. Une politique adroite, des alliances équivoques, une grande habileté à profiter de toutes les circonstances, ont fait, d'un petit État, un Royaume du second ordre; il peut se maintenir; il lui est désormais impossible de s'accroître...

Lorsque le Piémont, par l'effet d'une longue paix, subira la nécessité commune, la Sardaigne, où tout est encore à faire, pourra la dégager de l'excédant de ses habitants. Presque aussi grande que la Sicile, elle est moins renommée pour sa fécondité; mais elle offre toutes les productions de l'Italie; elle est surtout tellement abondante en blés, qu'elle pourrait nourrir la métropole entière. Elle n'attend que des laboureurs; les moissons suivront de près.

§ V.

Domaines de l'Autriche, en Italie.

Les possessions de l'Autriche, en Lombardie, sont aujourd'hui très-étendues. Les guerres de la révolution les lui avaient enlevées, les derniers événements lui ont rendu beaucoup au-delà de ce qu'elle avait perdu; et cette vieille prétention des Empereurs d'Allemagne, sur l'Italie, est, en grande partie, réalisée. Ce n'est cependant, ni à Rome, ni à Naples, qu'ils dominent; ils n'ont, sur l'un et l'autre pays, qu'une influence indirecte; mais ils ont recouvré le Milanais, et ils sont maîtres de Venise, possessions d'autant plus importantes, qu'elles sont contiguës aux États héréditaires, et que, nonobstant la différence des mœurs et de langage, elles ajoutent considérablement aux forces de l'Autriche.

Le Milanais est fertile, riche, extrêmement peuplé, et sous ce dernier rapport, il ne peut plus gagner. L'Autriche en tire des soldats, même des régiments qui, en plusieurs occasions, ont figuré honorablement dans ses armées; et il est à remarquer que, dans tous les temps, ses États d'Italie lui ont donné des Généraux célèbres.

Quant à cette vieille République de Venise, que la politique moderne a si légèrement abandonnée à l'Autriche, le temps seul peut nous apprendre ce que le nouveau Souverain et les peuples y auront gagné. Nous nous bornerons à dire qu'en toute chose, il est des limites naturelles que les hommes ne franchissent pas impunément, et des sentimens nationaux qui résistent même à la force. Le peuple de l'Europe le plus opposé à l'italien, c'est l'allemand; et, par malheur pour tous

deux, peut-être, c'est celui qui domine aujourd'hui en Italie.

L'Italie, prise dans son ensemble, est médiocrement peuplée, elle l'a été beaucoup plus autrefois, elle pourrait l'être davantage, si quelques changements dans le gouvernement de plusieurs de ses États, donnaient au caractère national toute l'impulsion dont il est susceptible. Il n'a même pas besoin d'encouragements; il suffirait de l'abandonner à lui-même. Le pays, en général, n'est pas militaire, non par défaut de courage, l'Italien est trop passionné pour en manquer; mais par la nature même de ses divers gouvernements, et par leur caractère pacifique, le Piémont excepté. Les armées y sont moins nombreuses que ne le comporterait la population, comparativement au reste de l'Europe. Depuis long-

temps, elles n'ont fait la guerre que pour les autres; et ce n'est pas par l'effet des batailles, que le nombre des hommes peut y être ramené dans de justes bornes. Nous avons vu les causes qui y arrêtent plus efficacement le développement de l'espèce humaine; mais comme, selon son éternelle propension, elle dépasserait encore ce que pourrait supporter le pays; dans l'état où il est maintenant, une migration insensible et régulière lui enlève l'excédent de ses habitants. Une multitude d'artistes, d'hommes à talents, dans tous les genres; de valets, de charlatans, sortent sans cesse de leur pays, pour chercher fortune ailleurs. Leur extrême intelligence rend partout leurs services utiles ou agréables, et il est rare qu'ils retournent dans leur pays natal. Dans la plupart des États de l'Europe, il y a réciprocité, à cet égard, et la balance est à peu près égale. Il n'en est pas de même de l'Italie.

On court la visiter, on n'y reste pas; les pélerinages y attirent l'homme religieux. Les antiquités, le climat, les productions, les plaisirs même, tout y appelle l'étranger opulent. Il s'empresse d'en revenir, parce qu'il a une patrie, tandis que le misérable n'en a pas.

CHAPITRE IV.

DE LA TURQUIE ET DE LA GRÈCE.

Sans remonter à l'origine des Turcs, nous les prendrons au moment où, s'asseyant sur les débris de l'Empire grec, ils ont enfin été comptés au nombre des nations européennes. Dans ces premiers temps d'énergie, qui suivent toujours une grande conquête, ils ont menacé l'Europe entière. Le courage propre aux peuples de race scythique, le despotisme dans toute sa dureté, une sorte de justice sauvage, donnaient à ce nouvel Empire la vigueur des meilleurs gouvernements. Les Pachas étaient soumis, les peuples

étaient dévoués; tous concouraient, avec une même ardeur, à des entreprises qui devaient étendre l'Empire du Croissant, et répandre la Religion de Mahomet. Le fanatisme religieux s'unissait au fanatisme de la gloire, et l'Orient, comme au huitième siècle, semblait devoir tout envahir.

Heureusement pour l'Europe, elle était gouvernée, vers ce même temps, par des princes guerriers. L'Empire d'Allemagne, voisin de la Turquie, était le plus menacé; ce fut lui qui fit les plus grands efforts, et, dans cette lutte mémorable, on fit des prodiges des deux côtés.

Cependant, l'art l'emportait peu à peu sur le courage aveugle, et la Turquie, arrivée si rapidement à son plus haut point de puissance, s'est arrêtée dans la carrière; et en politique, comme en guerre, s'arrêter, c'est reculer. La tactique s'est perfectionnée dans les États chrétiens; elle est devenue plus

savante; la force personnelle, même la simple valeur, ont cessé de décider des batailles. Ces mêmes hommes qui repoussent toute idée de science, parce qu'ils sont incapables de la comprendre, ont été forcés de reconnaître leur infériorité; et ils ont cru s'en venger par un mépris stupide. Dès-lors, leurs Souverains, comptant moins sur le succès, sont devenus moins guerriers; ils ont préféré aux chances des combats les plaisirs ou les intrigues du sérail; et ils se sont amollis, sans adoucir leurs mœurs. Alors, se sont développés, dans toutes les branches de l'administration, ces germes de désordre que renferme nécessairement un État despotique. Un mouvement violent peut seul en suspendre l'effet; ils finissent par le perdre, s'il n'y porte un remède, peut-être plus dangereux que le mal.

Depuis Soliman II, on peut dire que la Turquie n'a pas vu un Sultan véritablement

digne de ce titre. Or, dans un État absolu, la prospérité du pays tenant uniquement au génie du chef, s'il est sans énergie, la décadence est prompte. Accoutumés au butin, premier mobile de toutes les entreprises de ce peuple de Tartares, les Turcs ont cherché, dans leur propre pays, ces mêmes richesses qu'autrefois ils ravissaient au dehors; et, au lieu de les faire naître par leur industrie, ils ont mieux aimé s'en emparer par la force. Le Souverain n'a vu que confiscations. Bientôt, les grands-visirs, saisis comme leur maître de l'esprit de rapine, ont vendu les places aux ministres du second ordre; ceux-ci, à leur tour, ont établi la même vénalité envers les magistrats inférieurs; et ainsi de grade en grade, jusqu'à la dernière classe du peuple, qui paie à tout le monde et ne reçoit de personne. Ces trésors amassés par l'iniquité causent, pour l'ordinaire, la perte de leurs indignes pos-

sesseurs, et ils finissent par grossir ceux du Grand-Seigneur, qui regarde ces sanglantes dépouilles, comme la branche la plus productive et la plus assurée des revenus de l'État. Des catastrophes si souvent répétées, et dont on ne fait pas mystère, n'ont pas cependant éloigné les Turcs des emplois publics. Dans un pays où l'on ne peut compter que sur l'or que l'on tient, on doit tout faire pour en avoir. S'il excite l'avidité du Souverain ou celle de ses ministres, d'un autre côté, il peut devenir un moyen de salut. Dans un pays où tout est vénal, on achète même des amis, et plus d'un Pacha a sauvé sa tête par la raison même qui devait la lui faire perdre. D'autres, par une marche plus hardie, s'entourent de soldats qu'ils s'attachent par leurs largesses; et, du fond de leurs provinces, ils bravent un Souverain qui n'a ni assez de force, ni assez d'énergie, pour les contenir dans le devoir.

Sa seule ressource alors est de les faire assassiner; c'est à leurs agents à s'y bien prendre; s'ils sont reconnus ou s'ils manquent leur coup, leur perte est assurée. Ont-ils réussi, tout rentre dans l'ordre pour le moment. Un nouveau Pacha succède à l'ancien, et il tâche d'être plus heureux ou plus adroit que lui.

Cette étrange manière de gouverner les hommes ne peut également convenir à tous. La Turquie, telle qu'elle est en ce moment, se compose de deux parties entièrement distinctes : la Turquie asiatique, à laquelle on accorde communément dix millions d'habitants, et la Turquie d'Europe, qui passe pour en avoir huit, évaluation qu'il est permis de croire exagérée, des deux côtés. Les provinces d'Asie, accoutumées dès longtemps au pouvoir arbitraire, ont supporté leur sort avec la résignation orientale. Elles fournissent aux recrutements, souffrent les

extorsions; elles languissent sans se plaindre; une croyance aveugle, qui ramène tout à la prédestination, leur fait tout supporter, même l'excès de l'injustice; et, s'il arrive, de ce côté, quelque grand soulèvement, on devra l'attribuer à l'ambition de quelque Pacha qui voudra devenir lui-même Sultan, plutôt qu'au mécontentement des peuples.

Il n'en était pas ainsi de la patrie européenne, composée de l'ancienne Grèce, et de plusieurs provinces qui y étaient assimilées. Depuis le milieu du quinzième siècle, les Turcs la gouvernaient en vainqueurs. Une longue suite d'outrages se gravaient, de génération en génération, dans des cœurs ulcérés. Tous étaient soufferts, aucun n'était oublié. Ces ménagements heureux, cette protection à des sujets nouveaux, que la simple politique, à défaut d'humanité, inspire à tous les conquérants, ne

pouvaient être compris par des êtres qui, de race en race, n'avaient connu que la force. Pendant une longue domination, aucun rapport ne s'était établi entre eux et les Grecs. C'étaient, d'un côté, la même brutalité, de l'autre, les mêmes souffrances. Le temps, qui d'ordinaire finit par confondre les peuples vivant sur une terre commune, et sous une même domination, semblait consacrer les différences qui les séparent. Les Grecs étaient plus malheureux qu'au temps même de la conquête ; des tyrans grossiers et avides se plaisaient à accabler des êtres sensibles et fiers, que l'adversité forçait à la dissimulation, et qui se nourrissaient, en secret, de souvenirs et d'espérances.

Trois siècles et demi s'étaient écoulés dans ces longues douleurs ; pendant cet intervalle, la Grèce, encore riche, peuplée, industrieuse, au moment où elle fut conquise, éprouva chaque jour des violences

nouvelles. Offensée dans sa Religion, haïe pour ses lumières, sans cesse troublée dans sa possession la plus légitime, même la plus sacrée, elle vit ses vierges enlevées pour le sérail, ses jeunes garçons pour le service du palais, et toujours la plainte réprimée par le glaive.

Dans cette grande calamité, tous ne prirent pas le même parti. Les uns, issus apparemment des courtisans de tant de mauvais Empereurs, conservèrent leurs premières habitudes; ils coururent à Constantinople, ramper sous leurs nouveaux maîtres, qu'ils étonnèrent par leur abaissement. S'insinuant dans toutes les affaires, n'ayant que la fortune pour objet, faisant tout pour y arriver, ils se sont enrichis aux dépens de leurs imbéciles patrons, et ils ont donné, dans tout l'Orient, une triste renommée à leur nation. Ceux-là sont devenus utiles, même nécessaires au Gouvernement

turc, trop ignorant dans l'art de l'administration, pour ruiner un pays avec méthode; et, véritables transfuges, ils sont les ennemis les plus dangereux de leurs compatriotes, sans être aimés des Turcs, qui se servent d'eux sans leur épargner le mépris. A force de bassesses, ont-ils amassé des trésors, ils obtiennent, moitié par corruption, moitié par intrigue, le titre de Prince de Moldavie ou de Valachie; et, Souverains sans pouvoir, ils vont rançonner leur province, jusqu'à ce qu'un concurrent plus hardi obtienne leur place, en en offrant davantage. Ces Grecs dégénérés sont les *Fanariotes*, nommés ainsi de *Fanari*, le quartier du *Fanal*, qu'ils habitent plus particulièrement.

Les autres, d'un caractère entièrement opposé, ont gagné les frontières ou les montagnes; ils s'y sont établis avec leurs familles; et là, demi-héros, demi-brigands, ils font aux Turcs une guerre de destruction.

Avides en même temps que généreux, féroces et hospitaliers, passionnés pour la liberté sans la bien comprendre, faisant quelques bonnes actions à travers une foule de mauvaises, ils représentent assez bien ces aventuriers célèbres de l'antiquité, qui, dans ces mêmes contrées, furent honorés comme des demi-Dieux, à force de se faire craindre des hommes. Ceux-ci se glorifient du nom de *klefts*, terme équivalent à celui de voleurs, ou plutôt de brigands.

Le plus grand nombre, attachés, par l'habitude ou la nécessité, aux lieux qui les avaient vus naître, aspiraient, dans la douleur, au jour des vengeances. Après une longue attente, ce jour parut luire enfin. L'Impératrice de Russie, Catherine II, s'apprêtait à la guerre contre la Turquie; elle cherchait des alliés parmi les ennemis de cette puissance; la Grèce se présenta naturellement à sa pensée. Des marques ancien-

nes de bienveillance de cette Souveraine envers les Grecs, l'identité de la Religion, des intérêts communs, rendirent les négociations faciles. Un vaste plan fut tracé : le pays devait se soulever sur tous les points, à une époque indiquée. De puissants secours lui étaient promis pour le soutenir dans cette démarche éclatante ; les Turcs, attaqués partout à la fois, devaient nécessairement céder à ces efforts combinés ; et, comme aux temps héroïques, la liberté devenait le prix du courage.

De si belles espérances furent cruellement trompées : la Grèce remplit fidèlement ses engagements, elle alla au-delà, même ; la Russie ne tint pas les siens. Les secours promis avec tant de solennité n'arrivèrent pas, ou ils se bornèrent à quelques agents politiques dont on n'avait pas besoin. On avait promis des soldats, des armes, de l'argent, on donna seulement des conseils. La Tur-

quie, d'abord surprise, fit des efforts prodigieux pour faire face à tant d'ennemis. Après de grands désastres, elle eut, à force de sacrifices, quelque ombre de succès; enfin, elle obtint, ou plutôt elle acheta une paix toujours équivoque, et la Grèce ne fut même pas comprise dans le traité.

C'est alors qu'éclatèrent, dans toute leur atrocité, les passions furieuses, les vengeances effroyables. Des esclaves révoltés ne méritaient pas de grâce, on ne leur en fit pas. La dévastation, l'incendie, le meurtre, fondirent sur la malheureuse Grèce. Des contrées entières furent dépeuplées; l'âge, le sexe, l'infortune, rien ne fut épargné; et l'intérêt du vainqueur empêcha seul l'extermination de la nation entière. Retombée sous le joug, il redoubla de pesanteur; et l'erreur d'un moment rendit la situation de tout un peuple, cent fois plus déplorable.

Cinquante années s'étaient écoulées depuis cette grande calamité. Les événements extraordinaires qui ont agité le monde entier, pendant cet intervalle, ont retenti dans cette Grèce abattue, et, lorsqu'on la croyait rivée dans l'esclavage, tout-à-coup elle a brisé ses fers avec éclat. Désabusée sur les alliances, ne comptant que sur elle-même, elle a attaqué son ennemi corps à corps. Après des combats sans cesse répétés, où elle a montré un courage, une énergie dignes de sa noble cause, ses oppresseurs, toujours plus affaiblis par un gouvernement insensé, ont appelé l'Asie et l'Afrique à leur secours. Des barbares de tous les pays ont inondé, comme au temps de Darius, cette terre défendue par ses seuls enfants. L'ardent amour de la patrie, le désespoir, ont enfanté des prodiges, qui, peut-être, surpassent ce que l'antiquité a de plus héroïque. Un petit

nombre d'hommes demi-nus; mal armés, et trop souvent divisés entre eux, ont arrêté des armées entières; ils les ont détruites, ou si elles ont triomphé sur quelques points; leurs épouvantables cruautés ont centuplé les forces des Grecs, en les transportant du délire à la haine. Désormais, toute espèce de concession ou d'arrangement entre les deux peuples, est impossible, et la nation grecque périra si elle ne triomphe.

Mais triomphera-t-elle? est-il possible qu'elle triomphe? Quel que soit l'intérêt qu'elle inspire, on n'oserait répondre affirmativement. A travers une multitude de victoires, elle a eu des revers. Une longue guerre ne peut se soutenir avec quelques chances de succès, que quand les armées sont recrutées par la population du pays, et que la jeunesse y prend place à son tour. Mais ce mode de recrutement sup-

pose de l'ordre, il n'y en a point ici ; et le corps social y est attaqué jusque dans ses fondements. Les femmes, les enfants, sont traités par les Turcs, comme les gens de guerre ; et ce qu'il en reste, confondu avec les troupes, avance ou recule, dans son propre pays, selon la chance des combats. L'ennemi, au contraire, peut sans cesse réparer ses pertes, quelle qu'en soit l'étendue ; il a des hommes, il a des trésors, bien plus, il a des amis ! Chaque armée détruite est immédiatement remplacée par une autre, qui en recueille les débris, et court tenter de nouveaux hasards. Les Grecs périssent même par leurs succès. Et dans cette lutte à mort, où la victoire sera au dernier homme qui restera debout, la Grèce doit succomber, si elle n'est secourue.

Pourquoi donc ne l'est-elle pas ? s'écriera-t-on de toute part. Grande et importante question, à laquelle l'esprit de parti se

hâtera de répondre, dans l'un ou l'autre sens ; mais qui doit être discutée avec tout le calme de la raison. Commençons par répondre à cette assertion si souvent répétée. « Les Grecs ne méritent pas l'intérêt qu'ils « inspirent ; pirates sur mer, véritables « bandits sur terre, ceux qui les ont servis « se sont hâtés de les fuir, dès qu'ils les « ont connus. » Est-ce donc par de faibles rapports avec quelques individus, qu'on doit juger d'un peuple ? C'est au cœur du pays qu'il faut pénétrer, pour prononcer sur ce qu'il vaut, sur ce qu'il peut. Les Grecs ont égalé les Turcs en cruauté, ajoute-t-on ; cela se peut. Les sacs d'oreilles, envoyés au Sultan, les vaisseaux rentrant au port, pavoisés de têtes, les massacres de Scio, ont dû conduire des âmes ardentes, à d'horribles représailles. Le crime en est à qui a frappé le premier. Enfin, on dira que les Grecs sont indi-

gnes de cette liberté qu'ils poursuivent, et qu'on ne doit rien attendre d'une race dégénérée. Étrange témérité de décider sur ce qui n'existe pas encore! Qui osera dire ce que seront les enfants de ces hommes énergiques et terribles, peut-être, qui meurent, en ce moment, pour le salut de leur patrie? Pourquoi celui qui tient en ses mains la destinée de tous les êtres, n'accorderait-il pas à ceux-ci, ce qu'il prodigua à leurs pères? Après tant de gloire, l'antique Grèce, épuisée de grandeur, est tombée dans l'abaissement; elle languit depuis longues années. Mais c'est dans l'obscurité, c'est dans le malheur, que tout se régénère en silence. Il suffit de quelque intervalle aux individus, il faut des siècles aux nations, et la Grèce a fait son temps.

Nous n'essayerons pas de rappeler les titres des Grecs à l'indépendance; vingt siècles de tyrannie ne sauraient les dé-

truire, parce qu'un long abus ne saurait constituer un droit. L'histoire de tous les pays nous montre que le plus grand nombre des gouvernements ne se sont établis que par la force. Cette vérité est incontestable; mais ils ne se sont maintenus que par la justice, qui, seule, peut faire pardonner les torts de la violence. Leur sagesse, leur bonté, sont la condition nécessaire de la soumission des peuples. Suivent-ils une marche contraire, sont-ils oppresseurs, arbitraires, injustes, le lien est rompu; et l'opprimé devient libre dès qu'il en a le pouvoir.

Et que l'on ne confonde pas, surtout, les droits du Sultan sur la Grèce, avec cette légitimité sacrée qui fait la sûreté des Rois comme celle des peuples, et qui est le garant certain de leur avenir. Oui, l'héritage du père appartient au fils; mais si, au lieu de sceptre, le Souve-

rain ne gouverne que par l'épée, le droit est perdu, dès qu'elle lui tombe des mains.

Si les Péruviens se trouvaient assez forts pour chasser de leur pays les Espagnols, certes on ne contesterait pas leurs droits à la liberté, et l'on applaudirait à ce grand acte de justice, quelque tardif qu'il pût être. Mais, dira-t-on, le Pérou est loin de nous; ce qui pourrait s'y passer ne peut avoir aucune influence sur nos destinées, tandis que l'indépendance de la Grèce ébranlera l'Europe, soit par la coopération qu'elle exige, soit par les suites qu'elle peut avoir. Nous conviendrons, sans peine, qu'au siècle dernier, un tel exemple eût été dangereux, parce qu'alors les Rois, comme les peuples, manquaient d'expérience. Aujourd'hui, ce danger n'existe plus, il ne peut plus exister. Partout, les illusions républicaines se sont

évanouies, depuis que les peuples ont vu où elles les conduisaient ; et les Grecs peuvent prendre leur rang, parmi les grandes nations européennes, sans en troubler la paix. Nos vieilles monarchies sont trop solidement constituées, pour qu'un État nouveau pût leur donner des inquiétudes sérieuses. Que si, malgré tant de motifs de sécurité, les ombres de tant de héros de la liberté paraissaient menaçantes, il serait facile de rassurer pleinement des voisins timides, en déterminant les Grecs à adopter une forme de gouvernement analogue à ceux qui régissent maintenant le monde civilisé. Des négociations purement désintéressées les amèneraient à ce sacrifice, en supposant que c'en fût un; on pourrait de même leur prescrire des limites, et certes, ils ne refuseraient rien à des protecteurs généreux. Cette mesure serait si simple, que

l'exécution suivrait immédiatement la volonté; et, puisqu'elle n'a pas eu lieu jusqu'à présent, c'est qu'il existe des difficultés plus sérieuses.

Les peuples vont plus vite que les Rois; partout ils ont embrassé, avec chaleur, la cause des Grecs, et ils se sont irrités de la circonspection des Souverains. Ils oubliaient qu'à des places plus hautes, on voit les choses de plus loin; que, dans toute l'Europe, la justice, l'humanité, siégent aujourd'hui sur le trône; et que, si l'homme vulgaire est libre de s'abandonner aux douces pentes de la pitié, l'homme d'État doit mesurer ses pas.

Oui, il suffirait de la volonté des Rois pour affranchir la Grèce; mais, du jour que sa liberté sera proclamée, la chute de la Turquie est certaine, quant à la partie d'Europe, et alors, qui occupera sa place? A qui appartiendra la ville de

Constantin, si long-temps maîtresse du monde, et qui pourrait le devenir encore? Jamais question plus importante ne s'est élevée entre les Rois. Elle excite l'ambition de quelques-uns, elle glace les autres de terreur; elle appartient tout entière à la haute politique, et ce n'est pas à nous de la résoudre. Nous ferons seulement remarquer que, si la nécessité de maintenir la balance en Europe, donna long-temps des Alliés à la Turquie, aujourd'hui que cet Empire s'écroule, l'équilibre ne peut avoir lieu que par une réunion intime avec la puissance qui occupera sa place. Mais cette puissance doit être forte; elle doit être pleinement indépendante. Si, par malheur, il en était de ce pays comme de l'ancienne Pologne, alors, tout serait perdu.

Mais, si nous nous abstenons de présager le moment où tombera la Turquie, en

Europe, et d'indiquer la main qui lui portera le dernier coup, nous n'hésiterons pas a présenter ce misérable gouvernement au degré d'abaissement où il est plongé aujourd'hui. Une seule de ses provinces est soulevée, et après de vains efforts, cent fois répétés, il est réduit à appeler à son secours les Arabes et les Égyptiens, qui, pour cette fois, veulent bien obéir à un Souverain qu'ils méprisent plus qu'ils ne le redoutent. En ce moment même, forcé de reconnaître son infériorité, il tente d'imiter nos institutions; imitation vaine et grossière, que repousse le caractère national, quelque imparfaite qu'elle puisse être, et qu'on ne doit regarder que comme le caprice d'un despote, propre seulement à exercer sa férocité, en diminuant encore ses forces premières. Si ce changement pouvait être durable, de longues années s'écouleraient avant que les Turcs

pussent en recueillir les avantages. En renonçant à leur vieille manière de combattre, qui a si souvent jeté le désordre dans les rangs de leurs ennemis, ils n'atteindront de long-temps à leur science militaire; en sorte que, placés entre le passé et l'avenir, ils perdent les bénéfices de la barbarie, sans acquérir ceux de la civilisation.

Enfin, plus jeune que tous les autres, en Europe, le gouvernement turc périt déjà de pure vieillesse; il n'est pas digne de compter parmi les États européens; et, nouveau Xerxès, bientôt le Sultan Mahmoud traversera l'Hellespont, après avoir brûlé Athènes.

Alors peut s'ouvrir, pour les Turcs, une nouvelle carrière plus convenable à leur génie, ou plutôt à leur nature. Le Souverain dépossédé entraînera avec lui les débris de la population musulmane; elle

renforcera celle des provinces d'Asie, à demi détruites par des tyrans subalternes. La présence d'un Maître, et d'un Maître terrible, peut ranimer ces provinces, autrefois florissantes, aujourd'hui désolées. Elle rappellera à l'obéissance ces Pachas toujours en état de demi-révolte. La Perse cessera d'être à craindre pour l'Empire ottoman; elle peut même devenir sa conquête, parce qu'elle est encore plus mal gouvernée; et l'Égypte, à peine tributaire aujourd'hui, ne sera plus qu'une province soumise.

Ainsi, la perte de ses États d'Europe peut devenir profitable à la Turquie. Là, des insurrections sans cesse répétées, des voisins toujours hostiles, ébranlent une autorité que ses violences ne peuvent maintenir. En Asie, elle est sur son véritable terrain. Les Rois y naissent tyrans, comme les peuples y naissent esclaves, et cette

disposition réciproque semble les destiner les uns aux autres. Le Ciel a tellement favorisé ces belles contrées, qu'elles peuvent prospérer, même sous un despote. On n'attend pas de lui d'être éclairé, encore moins d'être juste, ce serait par trop exiger; il suffit qu'il ne soit pas trop stupide.

CHAPITRE V.

DE LA RUSSIE.

Quelle étendue! que d'hommes! que de soldats! que de moyens de grandeur dans l'avenir! que de causes de terreur pour le monde entier! Et qu'on ne regarde pas cette expression comme employée au hasard; oui, la Russie menace le monde. Les moyens existent, la volonté est connue, l'exécution s'approche. Déjà, elle commande à la moitié de l'Europe, et elle glace d'effroi l'autre moitié; elle possède toute la partie guerrière de l'Asie; les enfants de Gengis-Kan lui obéissent; après six siècles d'intervalle, elle peut les conduire aux

sources éternelles des richesses, et y puiser ce qui lui manque encore. L'Arabie, l'Égypte, qui sont si loin d'elle, s'alarment à son nom seul. Enfin, dépassant ce vieux continent où elle tient une si grande place, elle attaque le nouveau à revers; et les Anglo-Américains s'étonnent d'avoir à traiter, pour leurs limites, avec un peuple dont ils devraient ignorer jusqu'à l'existence.

Ce vaste Empire, quoique déjà ancien, était à peine connu de nos ancêtres, lorsqu'un homme de génie nous révéla tout à coup sa grandeur. Ce nouveau Romulus créa les lois, l'armée, l'administration; et, de son regard d'aigle perçant dans l'avenir, il traça à ses successeurs une route qu'ils ont suivie avec persévérance; on sait où elle doit les conduire. Nous verrons, au chapitre de l'Allemagne, une grande nation, parfaitement identique, perdre sa force par la division. En Russie, au contraire, des peu-

ples entièrement différents de noms, d'origine, de mœurs, de langue; adorant le Christ, Mahomet ou le grand Lama, d'autres encore idolâtres, reconnaissent tous le même Maître. Une sorte de soumission orientale, dans les peuples, la sévérité du nord dans le gouvernement, y rendent l'obéissance passive; et de la Vistule au Kamstchatka, de la mer Blanche au Caucase, les ordres du Souverain, quels qu'ils puissent être, sont exécutés aussitôt qu'ils sont connus. Ici, point de remontrances, d'observations; on ne connaît de délais que ceux résultant des distances; le Souverain a parlé, tout doit fléchir : que si l'on ajoute à cette facilité prodigieuse, dans l'exécution, les ressources matérielles qu'offre un pays surabondant en toute espèce de productions nécessaires à l'existence des hommes; et qu'on applique ces avantages à des armées telles qu'en peuvent lever les Empereurs de Russie, on con-

viendra sans peine de ce qu'elles pourraient faire. Elles se composent de deux sortes d'hommes, entièrement distinctes, quoique également propres à la guerre; les uns, formés dès long-temps à la tactique de l'Europe, peuvent être comparés à ses meilleurs soldats; les autres, vieux enfants de l'Asie, combattent à leur manière: Tous marchent ensemble, tous sont endurcis par le climat, autant que par leurs habitudes agrestes; et ces armées, à la fois européennes et orientales, peuvent reproduire les prodiges des temps modernes et ceux de l'antiquité.

On a vu, en quelques pays, un Roi guerrier éblouir une nation par l'éclat de la gloire, l'épuiser même par ses succès, la conduire à sa perte par la victoire, et ne laisser que de grands souvenirs, pour prix de tant de sacrifices; conséquence nécessaire de ces entreprises gigantesques, que le génie peut concevoir, mais que la raison

doit repousser, lorsqu'elles exigent au-delà de ce que l'État peut reproduire. Il n'en a pas été de même de la Russie; toutes ses guerres lui ont été profitables, parce qu'elle n'y a jamais hasardé la totalité de ses forces; qu'une armée a toujours pu être suivie d'une autre armée, et que, pouvant continuer la guerre à volonté, il lui a toujours été facile de saisir une conjoncture favorable, pour conclure une paix avantageuse. Non, la Russie ne s'épuise pas, elle ne peut être épuisée, elle ne le sera jamais. On pourra lui résister, la vaincre même; on ne saurait l'abattre; parce qu'un État qui peut rassembler une armée d'un demi-million de soldats, et la renouveler plusieurs fois, qui augmente, chaque année, sa population d'un même nombre d'hommes, qui produit du fer, et qui sait en faire usage, ne peut être conquis. Une fatale expérience a montré à l'univers la force des Russes sur leur ter-

rain; la nature les défend autant que leur courage; tout les invite à dépasser leurs limites, tout prescrit aux peuples voisins, de les respecter.

* Le degré de puissance d'un État quelconque se juge naturellement d'après son étendue, et d'après le nombre de ses défenseurs; sous l'un et l'autre rapport, l'Empire de Russie doit occuper la première place. Il comprend plusieurs millions de lieues carrées; et sa population est la plus forte qu'il y ait aujourd'hui dans toute l'Europe. Long-temps elle fut ignorée, même du Souverain. Enfin, l'an 1723, Pierre-le-Grand, arrivé au sommet de sa gloire, voulut avoir la mesure exacte de ces forces dont il avait tant usé, sans les bien connaître. Pour y parvenir, il ordonna un recensement général; appelé en ce pays *révision*, de tous les sujets de l'Empire. Ainsi qu'il arrive ordinairement, ce premier

essai fut imparfait, et il devait l'être, parce qu'en ce pays les contributions se réglant toujours d'après le nombre des paysans, qui sont la seule fortune de la noblesse, elle avait un grand intêret à le cacher. A chaque vingtième année, la même opération fut répétée avec plus de soin, surtout avec plus de rigueur, et chaque fois on observa une augmentation progressive dans les résultats. La dernière révision venue à la connaissance publique, et celle de 1783 (1) présentant un ensemble de trente-six millions d'habitants, en nombre rond.

(1) Voyez, à ce sujet, l'*Histoire de l'Empire de Russie*, par Tooke, traduction française de 1801, 6 volumes in-8°, chez l'Éditeur de cet ouvrage. L'auteur de cette histoire, qu'on peut regarder comme un modèle de statistique, prouve, par des calculs rigoureux, suivis dans le plus grand détail, la vérité de tout ce qu'il avance.

C'est beaucoup, sans doute; mais, par l'examen des révisions précédentes, autant que par le rapprochement des naissances et des décès, pendant l'intervalle de l'une à l'autre, il a été démontré, d'une manière incontestable, que dans la totalité de la Russie, la masse des habitants de l'Empire s'accroît chaque année d'un demi-million d'individus. Or, quarante-cinq ans s'étant écoulés depuis la révision de 1783 jusqu'à ce moment, la population de ce pays doit s'élever aujourd'hui à plus de cinquante-huit millions, non compris les nouvelles acquisitions en Pologne, en Finlande, etc., ce qui porterait la totalité au-delà de soixante millions.

Ce nombre d'hommes, loin d'être exagéré, doit être plutôt au-dessous de la vérité. En effet, si chaque année qui a précédé 1783 donnait un demi-million d'excédant, cette augmentation a dû s'élever proportionnel-

lement depuis cette époque, dès-lors qu'elle était produite par des masses plus considérables.

On objectera, peut-être, que des guerres sanglantes, répétées coup sur coup, dans ces derniers temps, ont dû réduire ce nombre d'hommes; mais il faut se rappeler que des guerres aussi fréquentes, et tout aussi meurtrières, ont eu lieu d'une révision à l'autre, sans que les résultats aient changé.

Plusieurs causes concourent à cet accroissement prodigieux : l'Église grecque permet le mariage aux prêtres séculiers, ou plutôt elle le leur prescrit. Les moines seuls gardent le célibat, et le nombre en est si petit (1) que l'effet en est insensible. Les

(1) On porte, par approximation, le nombre des moines à 7300, celui des religieuses à 5300.

soldats sont aussi mariés, du moins en très-grande partie (1).

A ces causes, qui tiennent aux institutions, il faut en ajouter d'autres qui proviennent de la nature même du pays : le climat de la Russie est le plus sain que l'on connaisse, et la longévité y est remarquable ; les femmes y sont fécondes; l'enfantement y est plus facile qu'en d'autres pays, et par suite, les familles y sont très-nombreuses. *Nos paysans*, dit Catherine II, *ont, pour la plupart, douze, quinze et vingt*

Selon Coxe, ces dernières ne vont pas au-delà de 1300.

(1) Tooke, tome III, page 142. Il ajoute que, sous le règne de Catherine, 18,000 enfants de soldats, provenant des seuls régiments de campagne, et de quelques garnisons, étaient élevés et entretenus aux dépens de l'État.

enfants d'un seul mariage (1). A la vérité, elle ajoute que le plus grand nombre périt en bas âge. Mais le gouvernement n'a rien négligé pour la conservation de l'espèce humaine, et tous ses réglements, à cet égard, sont pleins de sagesse. Il a été élevé, à grands frais, des hôpitaux, des hospices, des maisons d'orphelins, etc. Des médecins allemands, suédois, ont été appelés pour les diriger; ceux-là ont sans cesse travaillé à en former d'autres; et la munificence impériale leur a prodigué les encouragements. L'ordre, la propreté, l'abondance, qui règnent dans ces établissements, ont été remarqués par tous les étrangers.

C'en est assez pour expliquer comment la Russie a vu doubler le nombre de ses habitants, dans l'intervalle d'un demi-

(1) Instruction pour la rédaction d'un Code civil, chapitre XII, section 266.

siècle. Mais, d'après cette progression toujours croissante, quel doit être l'effet de l'autre demi-siècle ? Quel sera celui des siècles suivants? Grande et importante question qui doit appeler l'attention des Rois comme celle des peuples, et à laquelle nous nous efforcerons de répondre !

Dans les contrées dont la civilisation est déjà ancienne, telles que la plupart des États de l'Europe, on peut juger à l'avance jusqu'où peut s'étendre le développement de l'espèce humaine, dans un temps donné. Des institutions généreuses ajoutent encore à cette disposition, première loi de la nature. Mais, lorsque toutes les terres sont cultivées, que l'industrie a atteint son dernier degré, que le pays est plein, alors le terme de la prospérité est arrivé, et on voit commencer l'Ère des révolutions ; non de ces révolutions de palais, telles qu'il en arrive à Saint-Pé-

tersbourg ou à Constantinople, et dont l'effet se borne à mettre un nom à la place d'un autre, mais de ces ébranlements populaires contre lesquels la force ne peut rien, parce que c'est l'excès de force qui les produit. Toutes les nations européennes en sont menacées; le seul Empire de Russie en est préservé pour long-temps.

Cette population de soixante millions d'habitants, qui nous paraît si excessive, est la plus faible que l'on connaisse dans le monde civilisé, proportionnellement à l'immense territoire sur lequel elle est disséminée. Elle peut doubler, tripler, sans que le pays en soit surchargé; et, pendant une longue suite de générations, il peut, non-seulement nourrir ses enfants, mais offrir encore de l'espace ou du travail à tout survenant. Ailleurs, la guerre est une nécessité; ici, elle n'est

qu'une simple occupation dont l'effet immanquable est l'agrandissement de l'Empire et l'avantage des individus. Ce peuple, déjà si entreprenant, semble appelé aux conquêtes, par une disposition toute particulière de la nature. Il est prouvé, par le relevé des registres civils, qu'il naît en ce pays cent quinze garçons contre cent filles (1); différence prodigieuse sur des masses aussi fortes, et dont l'excédant suffirait seul pour entretenir au complet les forces de l'État. Ce n'est pas tout : en même temps que la Providence paraît avoir commandé la guerre aux Russes, elle leur en a prodigué les moyens. Chez eux abondent le fer, les chevaux, les approvisionnements en tout genre. Tout

(1) Tooke, volume III; page 53 : Proportion, ajoute-t-il, qui semble servir de fondement à la grandeur militaire de l'Empire de Russie.

y est à si bas prix, qu'à proportion du nombre, l'armée russe est celle qui coûte le moins; et il n'est guère plus dispendieux de la mettre en campagne, que de la laisser dans ses garnisons, parce que, là, on fait beaucoup avec peu d'argent. C'est à ce système d'économie militaire que la Russie doit cet avantage immense d'être encore sans dette publique, lorsque tous les États d'Europe en sont accablés. La sienne est de peu d'importance; et, tandis que l'on voit partout des gouvernements appauvris, réduits à inventer, chaque jour, mille subtilités pour servir les intérêts de créances qui ne seront jamais acquittées, la Russie consacre ses trésors aux améliorations de toute nature. Avide d'instruction autant que de puissance, elle appelle sans cesse, dans son vaste sein, des gens de lettres, des savants, des artistes, des administrateurs;

elle paie noblement leurs services, et ceux-là en attirent d'autres.

Les colonies, surtout, ont coûté à la couronne des sommes immenses, et jamais, en aucun pays, il n'en fut de plus utilement employées. Depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours, toutes les nations ont fondé des établissements au dehors, soit pour se dégager des membres de la société qui leur devenaient à charge, soit pour ajouter à leurs propres forces. Sous ce dernier rapport, ces grandes entreprises ont eu rarement le succès qu'on en espérait. Ils languissent, ou ils prospèrent. Dans le premier cas, ils sont à charge au fondateur; dans l'autre supposition, ces grands enfants ne tardent pas à s'affranchir de l'obéissance filiale; heureux encore s'ils ne deviennent pas les ennemis de la mère-patrie, ainsi que nous en avons des exemples récents. En Russie,

les colonies sont d'une nature différente; et, tout au contraire des autres pays, elles ont lieu du dehors au dedans. Depuis le règne glorieux de Pierre-le-Grand, dont le génie guide encore la Russie, elle n'a cessé d'établir des colonies dans les parties les plus fécondes et les moins habitées de l'Empire. Les unes se composent de Grecs, d'Albanais, de Polonais, et principalement d'Arméniens et d'Allemands, nations laborieuses, intelligentes, et qui prospèrent partout où elles s'établissent. Ces hommes de tous les pays, et par conséquent de toutes Religions, trouvent ici une entière liberté de conscience. Le gouvernement, quoique essentiellement religieux, tolère tous les cultes, ou plutôt il les protége tous, et jamais il ne s'est occupé de la croyance des autres. Un pays si étendu, et qui comprend des hommes de toutes les Religions connues, ne pou-

vait conserver la paix à l'intérieur que par le libre exercice de toutes; et, à cet égard, la Russie pourrait servir de modèle à bien des États.

Aux bienfaits de la tolérance se joignent encore ceux d'une administration bienveillante. Ces Colons jouissent de franchises très-étendues qu'on n'accorde même pas aux régnicoles de la dernière classe. Ils ont la propriété pleine et entière, des terres qu'on leur a concédées, ou de celles qu'ils ont acquises; ils ne relèvent que de la Couronne, et leur simple titre d'étrangers, les place, dans l'ordre social, beaucoup au-dessus du paysan Russe.

Les autres colonies sont formées de Russes mêmes; une multitude de familles sont envoyées régulièrement du centre de l'Empire, dans les parties fécondes et les moins peuplées, ou dans les pays nouvellement conquis. Elles soulagent les contrées d'où

elles sont tirées ; elles donnent de la vie à celles qui les reçoivent ; et elles amènent insensiblement une répartition plus égale des sujets de l'Empire, entre tant de provinces qui en sont encore dépourvues, tandis que d'autres sont déjà trop peuplées (1).

Nous parlerons à peine d'une autre espèce d'hommes que l'on craindrait d'assimiler aux Colons. Ici, par une disposition qui provient, sinon de la pure humanité, du moins d'une grande modération, la peine de mort n'est appliquée que dans des cas extraordinaires. Les criminels sont envoyés dans les lieux les plus reculés de la Sibérie, où on les emploie aux travaux

(1) Si les provinces fertiles de la Russie, dit Tooke, vol. III, section Ire, étaient peuplées comme les gouvernements de Toula, Kalouga et Tschernigoff, la seule partie européenne de la Russie contiendrait cent millions d'habitants.

des mines, à la confection des routes, à la navigation intérieure, etc. Leur existence y est pénible sans doute, mais enfin ils vivent; et après avoir réparé par leur travail le tort qu'ils ont fait à la société, ils peuvent encore remonter au rang des citoyens dont ils étaient déchus.

Rien n'est épargné pour faire fleurir ces divers établissements, objets de la prédilection du gouvernement, et déjà ses soins sont récompensés. Partout, la race active et industrieuse des Slavons se mêle à la race toute guerrière des Tartares, des Mongols, des Mantchoux. Un temps viendra où elles couvriront cet espace immense, qui s'étend des plaines de Pologne à celles de la Daourie, et ces enfants, issus de l'Europe et de l'Asie, pourront finir par subjuguer l'une et l'autre.

Un ancien et vaste royaume était interposé entre cette Russie menaçante, et les

autres États. Par malheur pour l'Europe, plus que pour lui-même peut-être, il a cessé d'exister. C'est la Pologne. Par une simple convention; trois Souverains puissants, après lui avoir d'abord arraché quelques provinces, ont fini par s'emparer de la totalité. Qu'est-il résulté de cette grande spoliation? L'Autriche, la Prusse ont acquis une portion de territoire qui n'a rien ajouté à leurs forces, et dans ce partage du lion, la Russie a fini par s'avancer, de son pas de géant, du Borysthène à la Vistule; encore un autre pas, et elle touche au bord du Rhin.

Ces temps sont encore éloignés, nous devons le croire; mais ils peuvent arriver, ils arriveront. Après tant de siècles où des lumières achetées si chèrement ont enfin éclairé le genre humain, on peut voir se réaliser cette chimère des conquérants, le gouvernement d'un seul. Les pas sont impo-

tés, la marche est régulière, et le but est en évidence. Dans ce moment même, l'Empire de Russie laisse entrevoir ses hautes destinées; il semble préluder à la domination universelle, par une influence qui pèse sur toutes les nations. Il préside au conseil des Rois; il dirige leur politique; il leur ordonne ou leur défend la guerre. Bientôt il leur choisira des Ministres, et partout ses Ambassadeurs proclament les volontés plutôt que les intentions de leur maître.

En ce moment, après des menaces qui n'ont été suivies d'aucun effet, après des *Ultimatum* sans cesse répétés, la Russie semble annoncer la volonté d'entrer enfin dans ce chemin de Byzance, dans ce chemin montré avec tant d'ostentation à Catherine Seconde, dans une circonstance solennelle. Avec quelle ardeur ils s'y précipiteraient, ces hommes du Nord, si avides de jouissances, et à qui le Ciel en ac-

corda si peu! Que d'attraits auraient pour eux, ces vins de Grèce si renommés dans tous les siècles, ces parfums délicieux, ces fruits exquis; ce Ciel heureux, ces champs, autrefois si riches, et toujours aussi féconds! Quelle noble conquête pour un successeur de Pierre-le-Grand, que le trône où tant d'Empereurs ont siégé! Celui qui l'occupe maintenant, quelle que soit son énergie, ne pourrait opposer aux Russes que le courage du désespoir, et ce n'est pas celui-là qui triomphe.

Ira-t-on jusqu'au but? Il serait téméraire de répondre; mais, si l'on passe le Danube, tout devient possible: c'est aux puissances qui se sentiraient menacées par ce débordement d'hommes, à les refouler sur leur propre terrain. C'est aux Rois à marquer, à la Russie, la ligne où il faut enfin qu'elle s'arrête. Mais cette ligne, ce n'est pas la plume qui doit la tracer.

Oh ! de quelle indignation elle eût été saisie cette Rome orgueilleuse, cette Rome, maîtresse absolue de tous les peuples, si elle eût pu prévoir qu'à partir de ces limites, qu'il lui avait plu de s'imposer, commencerait un Empire plus étendu et plus redoutable que le sien. Sa fermeté, sa tactique, ses institutions religieuses et politiques, élevèrent cet édifice, soutenu pendant tant de siècles par son courage, puis par le prestige de sa grandeur. Ici, tout est l'effet de la seule force. Par toute l'Europe, la valeur, la discipline, la science militaire, sont aujourd'hui au même degré. Un million de soldats entraînent la balance.

Une circonstance fatale a encore précipité la marche des temps; un Être extraordinaire, redoutant l'avenir, a attaqué le colosse corps à corps, et il a succombé. L'invasion a été punie par l'invasion. Ces Russes, que l'on avait été troubler dans leurs

foyers, sont venus s'asseoir aux nôtres; par deux fois ils ont franchi la distance que le Ciel avait mise entre eux et nous, et la route leur est connue.

Le danger est imminent, peut-être n'est-il pas sans remède; ce n'est pas à nous qu'il appartient de l'indiquer : nous ne sommes pas le conseiller des Rois. Un être vulgaire, humble passager sur le vaisseau, peut apercevoir dans les éléments les signes de la tempête; il en avertit le nocher, et son devoir est rempli.

CHAPITRE VI.

DE L'ALLEMAGNE.

Partout l'homme vit en société, aux premiers âges, comme aux temps modernes; dans les pays les plus sauvages, comme dans les plus policés, partout il se rapproche de son semblable, parce qu'il a sans cesse besoin de lui. Ces réunions ne s'étendent pas au-delà de la famille, dans les peuples qui sont encore en état de nature; à mesure qu'ils avancent en civilisation, ces agrégations deviennent plus nombreuses; et, après bien des siècles, on voit enfin naître les grands États.

Dans l'antiquité, il n'existait de ceux-là

qu'en Orient. La Chine, le plus grand de tous, est aussi le plus ancien. L'Inde, la Perse, l'Égypte, etc., étaient déjà de puissantes monarchies, lorsque l'Europe entière n'était habitée que par des peuplades sans force, presque sans territoire. Telle est la cause de la grande puissance de l'Asie, aux premières époques historiques. Cette prépondérance ne cessa qu'au moment où la Grèce, réunie en confédération, put enfin opposer des armées à son vieil ennemi; et cette même Grèce fléchit à son tour devant la Macédoine, ancien royaume toujours fort et compacte.

Rome eut des vues plus étendues; par une politique nouvelle, dès son origine, elle s'appliqua à faire des Romains, de tous les peuples d'Italie; aussitôt qu'elle y fut parvenue, rien ne put lui résister. Et qu'on ne pense pas que ses étranges succès fussent dus seulement à son courage ou à sa tac-

tique ; les Gaulois étaient aussi courageux, les Grecs aussi habiles; mais tous étaient divisés ; et Rome sentait si bien son avantage, à cet égard, que son premier soin, après toute conquête, était de partager les grands États, de séparer les petits, et de réserver l'intégrité pour elle seule.

Si, d'après cet exposé, on regarde l'unité comme la première cause de grandeur et de félicité, on conviendra sans peine, qu'il n'est en Europe aucun pays qui en ait été plus éloigné que l'Allemagne.

Cette vaste contrée est habitée par des peuples qui diffèrent tellement de Religion, de gouvernement, d'intérêts politiques, qu'au premier aspect, on les croirait autant de races distinctes ; et cependant, d'une extrémité à l'autre de l'Allemagne, la langue, les mœurs, même les habitudes les plus simples, attestent leur parfaite identité. Le voyageur qui traverse ce pays,

trouve à chaque pas, des démarcations imaginaires ; partout il reconnaît les membres d'une famille immense, sous des titres différents ; et il s'étonne de voir distinguer, par tant de noms divers, des hommes qui se ressemblent tous.

Il en était de même aux temps les plus reculés ; dans l'énumération que fait Tacite, des peuples de la Germanie, il en compte près de soixante ; il donne les noms de tous ; il indique leur position ; et, malgré ces différences, « quant à moi, dit-il, je suis de « l'opinion de ceux qui pensent que les « Germains n'ont été altérés par le mé- « lange d'aucun peuple. C'est une nation « pure, isolée ; et, quoiqu'elle occupe un « pays d'une très-grande étendue, on re- « trouve toujours la même configuration « dans les individus ; des yeux bleus, des « cheveux roux, la taille élevée, le corps « épais, etc. »

Passant à leurs usages, « leur boisson, « dit-il, est une liqueur faite d'orge ou de « blé. Leurs mets sont sans apprêts ; à l'é- « gard de la soif, ils sont moins réservés. « Ils passent les jours entiers à boire, ce « qui ne déshonore personne, en ce pays ; « et si on leur donnait, à cet égard, tout « ce qu'ils désirent, ce vice les vaincrait « plutôt que ne feraient les armes. » Dix-huit siècles n'ont apporté que de faibles changemens à ce tableau, et nos Allemands reconnaîtront pour leurs pères, les Germains de Tacite.

Il n'y pas d'histoire pour les peuples qui n'écrivent pas ; celle de la Germanie, dans l'antiquité, est entièrement inconnue. On doit croire que des nations aussi mêlées étaient sans cesse en guerre, soit entre elles, soit avec les nations voisines, telles que les Bataves, les Cimbres, les Scandinaves que Tacite comprend parmi les na-

tions germaniques. Tous ces peuples avaient les mêmes mœurs, ils étaient également guerriers et entreprenants; et dans cette terrible invasion qui mit Rome en péril, l'an 640 de sa fondation, il est à croire que les Cimbres entraînant à leur suite toutes les nations qui étaient sur leur route; on n'attribua qu'à eux seuls ce qui était l'ouvrage de tous les peuples du Nord. Les Romains ne les vainquirent qu'avec une peine extrême; long-temps ils ignorèrent leur origine; et ce ne fut qu'après la conquête des Gaules que, s'avançant de proche en proche, ils eurent enfin une connaissance imparfaite de la Germanie.

César ne parle de cette nation que d'une manière très-superficielle, et il remarque surtout ce qui la distinguait des Gaulois. Les Germains ont, dit-il (livre VI), des coutumes très-différentes. Ils n'ont ni Druides, ni sacrifices. Ils ne reconnaissent de divi-

nités que celles qui sont saisies par le sens, telles que le Soleil, la Lune, etc. Ils n'ont d'autre occupation que la guerre ou la chasse. Un trait remarquable de leur caractère, cité par Tacite qui les connaissait mieux, est la vénération que ce peuple avait pour les femmes, en qui il lui semblait voir quelque chose de divin.

Des hommes qui ne connaissaient ni l'or ni l'argent, qui vivaient dans les forêts, sous un ciel rigoureux, ne pouvaient exciter l'envie d'un peuple qui avait cessé de combattre pour la gloire; on fit grâce à leur pauvreté. Rome ne chercha point à les soumettre, elle se borna à se défendre d'eux; et de grands établissements, sur la ligne du Rhin, eurent pour objet principal, de préserver les provinces romaines de toute incursion d'une nation guerrière. Plus d'une fois, cependant, elle franchit ces barrières; les Germains, dit encore Tacite,

« dans l'espace de deux cent dix ans, ont « battu ou pris Carbon, Cassius, Scaurus, « Cæpion, Manlius; ils ont enlevé cinq « armées consulaires au peuple romain; « Varus et trois Légions à Auguste, et il a « été plus facile de triompher d'eux, que « de les vaincre. » Ils étaient courageux; ce contact perpétuel avec les Romains les rendit militaires; mais s'ils résistèrent, avec quelque succès, à ces Légions victorieuses de l'univers, ils eurent à se défendre d'ennemis plus dangereux; et, comme si dans ces temps funestes, la victoire devait être au plus barbare, ces mêmes Germains avaient sans cesse à combattre les Cimbres, les Goths, et toutes ces bandes féroces qui se précipitaient de la Scandinavie, ou de la Scythie, sur des peuples moins malheureux. A ces hordes qui se succédaient sans relâche, il faut ajouter les Sarmates, les Huns, les Ugurs et tant de nations d'ori-

gine mêlée, qui, sous des noms divers, avaient toutes un même penchant pour la rapine, une même ardeur pour la destruction. Ces peuples, par leur mélange avec les anciens habitants du pays, avec lesquels ils avaient tant de rapports, formèrent une race courageuse, robuste, possédant les vertus énergiques de l'homme de la nature, et arrivant après bien des années à la civilisation, sans avoir rien perdu de ses qualités primitives.

A la chute de Rome, un tel peuple eût été redoutable à tous les autres, et il eût fait succéder sans peine un Empire à l'autre; il n'en a pas été ainsi. Au moment où ce vaste corps enfin abattu offrait une proie facile à tant de chefs de nations restées sans maîtres, de nouveaux États se formèrent de tous côtés. L'Allemagne, divisée dès long-temps, en un grand nombre de peuplades, offrit à elle seule plus de

souverainetés que le reste de l'Europe. Seigneurs puissants, Prélats ambitieux, moines, villes, corporations; et plus tard, Chevaliers de divers Ordres, tous se saisirent, à main armée, de l'autorité; tous s'étendirent en proportion de leurs forces; et l'ambition de chacun d'eux, heurtant l'ambition de ses voisins, des guerres sanglantes, entre tant de Princes, décimèrent sans cesse une population qui, bien dirigée, eût pu soumettre l'Europe. Le prodigieux succès de l'invasion des Francs montre ce qu'auraient pu faire les Germains, si, dans ce temps de confusion, tous eussent été animés du même esprit, et qu'ils eussent obéi au même chef.

Après une longue confusion, l'Allemagne eut enfin un chef, et une sorte de justice publique régla les droits des Princes, sans reconnaître ceux des peuples; mais lorsque ces Princes étaient puissants, ou que les Em-

pereurs étaient faibles, ces droits devenaient chimériques, et la force décidait de tout.

Le titre qui indique une grande autorité finit ordinairement par la donner. Peu à peu, les Empereurs acquirent de la puissance. Le trône impérial, quoique toujours électif, finit par devenir une sorte de patrimoine pour la maison d'Autriche, et il n'en sortit par moments que pour y rentrer encore. D'immenses possessions mirent ses Princes en mesure d'y siéger avec dignité. Bientôt ce chef de tant de Souverains s'efforça de devenir leur Maître. Le schisme qui s'éleva au quinzième siècle fournit, aux Empereurs, une occasion naturelle de satisfaire une grande ambition; devenus les défenseurs de l'Église romaine, sous le prétexte d'exterminer l'hérésie; ils tendaient à dépouiller les novateurs, et ces novateurs étaient la plus grande partie des Princes.

Le Nord, toujours si redoutable au Midi, vint au secours des opprimés. Gustave Adolphe parut; alors commença cette guerre de trente ans que tant de grands noms, tant de grandes batailles, tant de siéges mémorables, rendent à jamais célèbre; elle se termina par une sorte de charte germanique, qui mit enfin chaque Souverain, puissant ou faible, à sa véritable place, sous la garantie de tous les autres.

Tels furent les effets de cette haute mesure, que l'Allemagne ruinée, dépeuplée par une guerre, à la fois politique, civile et religieuse, devint en peu d'années plus puissante que jamais; tant l'espèce humaine se régénère vite sur un sol fécond, régi par de bonnes lois!

Depuis cette grande époque, l'Allemagne a soutenu les guerres les plus longues, les plus désastreuses : tantôt Autrichiens contre Français, Turcs, Hongrois; tantôt Prus-

siens contre Russes, Français, Suédois; Allemands contre Allemands; plusieurs contre plusieurs, un seul contre tous. Pas une de ses provinces qui n'ait été saccagée, soit par les étrangers, soit par les nationaux; pas une ville qui n'ait été prise, pas un seul point qui n'ait été champ de bataille! Qu'en est-il résulté? Après un court intervalle, tout est réparé, tout est embelli; et la nation est plus nombreuse qu'en aucun temps. C'est que les gouvernements y sont sages, les peuples laborieux; c'est que les mœurs, qui ont une si grande influence sur la génération, y ont conservé leur ancienne pureté, ou que du moins, elles y sont plus pures qu'elles ne le sont ailleurs.

Par suite de la révolution française, de grands changements ont eu lieu en ce pays. L'ancien Empire d'Allemagne n'existe plus; les Empereurs, renonçant à leur vieille su-

prématie, ont pris le titre d'Empereurs d'Autriche, et ils n'ont d'autorité que dans leurs États. Les Rois de Prusse, de Bavière, de Wurtemberg, de Saxe, sont indépendants chez eux; les Princes régnants se sont réunis sous le titre de *Confédération germanique*, pour leur sûreté mutuelle; et tous gouvernent leurs sujets, soit par les lois du pays, soit par celles qu'ils leur ont données.

Telle est maintenant la situation politique de l'Allemagne; si elle n'a pu arriver à l'unité qui l'eût rendue trop redoutable, elle s'est élevée à une haute importance, par l'agrandissement de l'Autriche et de la Prusse, qui se partagent, en quelque sorte, cette vaste contrée. Ce qu'elles ne possèdent pas, elles se l'attachent par leur influence, et, sans attaquer la liberté des petits États, elles les entraînent dans leur marché.

Suivant avec constance le même plan, nous traiterons séparément de ces deux grandes monarchies; nous parlerons succinctement de la Bavière que le nombre de ses habitants, son armée, ont classée de tout temps, parmi les grands États de l'Allemagne.

La Saxe, dont le nom a si souvent retenti en Europe, dans le moyen âge, serait naturellement placée sur la même ligne. Des guerres malheureuses l'ont fait déchoir peu à peu de son ancienne puissance. En vain, au commencement de ce siècle, elle a été élevée par le titre, elle a été abaissée de fait, par l'envahissement d'une grande partie de son territoire. Quoi qu'il en soit, elle sera toujours renommée par les hommes célèbres qu'elle a produits, par la protection éclairée que les Souverains de la Saxe n'ont cessé d'accorder aux Sciences et aux Arts, et elle restera la terre classique de l'Allemagne.

Le Wurtemberg, nouvellement décoré du titre de royaume, ne peut avoir qu'une importance locale. Un petit pays, une petite armée, n'exercent aujourd'hui aucune influence sur cette Europe où tout se fait en grand. Le Wurtemberg est un de ces États auxquels les conquêtes ne sont pas permises, il ne doit chercher qu'à se maintenir; et l'intérêt des grands Souverains, plus encore que la foi publique, garantit son existence.

Nous ne parlerons pas des puissances d'un ordre inférieur; toutes suivent, soit par leurs alliances, soit par nécessité, la direction que leur donnent l'Autriche ou la Prusse; toutes rentrent dans le système général de l'Allemagne, soit par les lois, les mœurs, ou la nécessité qui dirige leur politique.

§ I.

De l'Autriche.

Trente millions d'habitants qui chérissent leurs Princes, et qui sont aimés d'eux; des États ramassés en un seul corps; une armée de trois cent mille hommes, font de l'Autriche une des premières puissances de l'Europe. La diversité de ses peuples, les lois différentes qui les régissent, sembleraient compliquer l'administration de ce vaste Royaume; la douceur du gouvernement, l'heureux naturel des sujets, y rendent tout facile : d'un côté, justice, bienveillance, amour sincère du bien public; de l'autre, habitude de soumission, pleine confiance en ses Princes, et dévouement sans bornes. Certes, une telle nation a droit au respect des autres, et elle pour-

rait offrir des modèles aux Rois comme aux peuples.

La maison d'Autriche, renommée autrefois pour son ambition, semble n'aspirer aujourd'hui qu'à se maintenir dans sa brillante position. L'état actuel de l'Europe paraît en garantir la durée. Mais cet état peut changer. Le voisinage immédiat de cette Russie qui s'avance comme un autre Océan, la chute prochaine de la Turquie, peuvent tout ébranler; l'Autriche, qui touche, par tant de points, à ces deux États, doit craindre également l'accroissement de l'un et l'écroulement de l'autre. Depuis quelques années, sans rompre avec son puissant voisin, elle s'efforce de le contenir, et elle soutient secrètement ces Turcs qu'elle n'aime pas, mais qu'elle cherche à opposer à ceux qu'elle craint davantage.

Sans doute, une alliance solide avec les États également menacés, doit être le pre-

mier objet de la politique de l'Autriche; mais elle peut trouver en elle-même les moyens de résister à sa puissante rivale. Malgré la disproportion d'étendue, les forces peuvent être balancées; il ne s'agit que de les mettre à leur véritable place.

Cette grande monarchie se divise naturellement en deux parties à peu près égales; à l'Ouest, les États allemands; à l'Est, la Hongrie, la Transylvanie, et les pays nouvellement acquis. Jusqu'à ce moment, l'attention des Souverains s'est portée plus particulièrement sur la partie allemande, ancien patrimoine de leur maison. D'anciennes rivalités avec la France, des inimitiés plus récentes contre la Prusse, même ce titre d'*Empereurs d'Allemagne*, attiraient tout de ce côté. La politique des *Empereurs d'Autriche* ne doit plus être la même; tranquilles désormais sur la France, liés avec la Prusse, sinon par affection, du

moins par une communauté d'intérêts, c'est vers les parties orientales qu'ils doivent tourner leurs regards ; c'est par là qu'ils sont vulnérables ; le danger est imminent, le remède est possible, il ne doit pas être différé.

Selon toutes les probabilités, l'Allemagne doit jouir long-temps des bienfaits de la paix ; mais ce bienfait peut cesser d'en être un, pour une grande nation qui n'a jamais connu que la guerre pour ressource contre une reproduction trop rapide. Après dix ans de repos, l'Autriche est déjà trop peuplée. Cette fois, du moins, le remède est facile : qu'elle reporte l'excédant de ses habitants à l'autre extrémité de l'Empire ; d'un côté, tout est trop plein ; de l'autre, tout est vide encore. Des colonies allemandes peuvent être placées en Hongrie, en Transylvanie, dans la Bukowine, dans la Pologne autrichienne. Là, des terres fertiles semblent appeler des hommes labo-

rieux, il faut les y envoyer. Bientôt tout changera de face dans ces vastes contrées; l'activité y succédera à la langueur, l'abondance à la pauvreté; des villes, des forteresses s'élèveront vers ces frontières déjà menacées; et si, par malheur, la lutte venait un jour à s'engager, l'Autriche, appuyée par la Prusse, forte sur son propre terrain, résisterait sans peine à son dangereux voisin. Peut-être pourrait-elle plus encore!

Il se pourrait que cette fusion d'un peuple dans l'autre éprouvât quelques difficultés, de la part de ces puissants Seigneurs, sur lesquels l'Empereur n'a qu'une faible autorité; s'ils lui ont donné les preuves d'un rare dévouement, dans des circonstances malheureuses, ils ont défendu leurs priviléges avec énergie, lorsqu'on y a porté atteinte. C'est à la persuasion à faire ce que le simple pouvoir n'oserait entre-

prendre. Il s'agit ici du salut de l'État, et ce mot entraîne tout

§ II.

De la Prusse.

Le siècle dernier a vu naître cette monarchie, que le génie d'un grand homme, des guerres heureuses et un ordre admirable, ont placée tout à coup au rang des premières puissances de l'Europe. Chacun de ses successeurs a encore ajouté à ses conquêtes, et de tant de pièces séparées s'est formé enfin ce grand Royaume de Prusse, qui a, dans le nord de l'Allemagne, la même influence que l'Empire d'Autriche, dans le midi. Mais cet édifice, élevé à la hâte, est loin d'avoir la même solidité que l'autre. On ne doit pas juger des États, d'après la place qu'ils tiennent sur la carte; et

plusieurs générations doivent s'écouler, avant que des Polonais, des Saxons, des habitants des rives du Rhin, se regardent comme de véritables Prussiens. Les habitants de la Silésie ne le sont devenus qu'avec le temps ; il a fallu le long règne de Frédéric et son administration éclairée pour leur faire oublier la domination autrichienne. La puissance militaire est le lien qui retient ces peuples divers sous une même obéissance. Ici, la nation, c'est l'armée. C'est en Prusse qu'est née cette idée étrange, d'enlacer toute une population dans un code de guerre; de tout convertir en soldats, de les mener à la gloire malgré leur volonté, et de se servir de ceux-là pour faire marcher les autres; système admirable sous un héros, et fatal à qui ne l'est pas. Frédéric le suivit par nécessité; il avait deux cent quarante mille hommes sous les armes : c'était trop, sans doute, pour un

petit État; mais il aspirait à l'agrandir; il ne pouvait y parvenir qu'avec une armée nombreuse; et, arrivé au but, il en eut besoin pour se défendre. Aujourd'hui, après des alternatives de désastres et de succès, cette armée est à peu près ce qu'elle était alors. Le fardeau est moins pesant, sans doute; puisque le Royaume est plus étendu; mais il est encore hors de proportion avec la population du pays, évaluée à onze millions d'âmes. La Prusse compte à peu près autant de soldats que l'Autriche, qui a presque trois fois autant d'habitants. La charge doit être trois fois plus forte.

Un État qui s'est élevé par les armes, ne peut les poser sans danger. La Prusse doit conserver son gouvernement militaire; la dispersion de ses provinces, la position toujours menaçante de la Russie, qui déjà cerne la vieille Prusse, peuvent exiger tout à coup un grand déploiement de forces;

une attitude guerrière est le plus sûr moyen de conserver la paix; et si elle vient à être rompue, celui qui arrive le premier sur le terrain est assuré du succès.

La Prusse n'a pas, comme l'Autriche, de vastes provinces qui puissent recevoir l'excédant de sa population; hors ses possessions en Pologne, qui manquent encore d'habitants, ou qui du moins pourraient en nourrir davantage, les anciennes provinces sont à peu près tout ce qu'elles peuvent être. Mais ici, le remède naît du mal même; cette armée gigantesque devient la carrière naturelle de tant d'hommes qui n'en ont pas d'autre. Elle dégage insensiblement l'État, d'une multitude d'êtres qui engorgeraient le corps social; et si elle vient enfin à faire cette guerre à laquelle elle est appelée, les pertes qu'elle éprouve, frappant sur une moindre population, sont plus sensibles; et le simple recrutement enlève

au pays ce qu'il pourrait avoir de trop. Il en est des gouvernements comme des simples individus ; tous ont l'instinct de leur conservation, et hors les temps de désordres civils, maladie qui a toujours son terme, tous font précisément ce qu'ils doivent faire pour assurer leur existence. La Prusse a dû sa grandeur à son armée ; aujourd'hui, elle lui doit sa tranquillité ; plus tard, elle pourra lui devoir son salut.

§ III.

De la Bavière.

La Bavière, ancien Électorat, dont on a fait un Royaume, en étendant son territoire, a toujours été comptée parmi les grandes souverainetés d'Allemagne. Elle a fait la guerre à toutes les époques ; ses armées et ses généraux ont figuré honorablement dans

cette guerre de trente ans, qui a laissé de si grands souvenirs ; elle a donné des Empereurs au corps germanique ; enfin, par ses alliances, par ses forces véritables, elle occupe le premier rang entre les puissances du second ordre, en Allemagne. Sa population, de trois millions et demi d'habitants, en y comprenant celle des pays soumis à son autorité, dépasse celle du Portugal, du Danemarck et de la Suède ; ses armées sont considérables ; et si elle a figuré avec moins d'éclat, dans les affaires de l'Europe, c'est que, placée entre la France et l'Autriche, serrée, pour ainsi dire, entre ces deux États également militaires, elle n'a pu résister à l'un qu'en marchant sous les bannières de l'autre.

La politique de l'Autriche a eu constamment pour objet la conquête de la Bavière ; celle de la France et du reste de l'Allemagne a été de la défendre. L'Empereur

Joseph II voulut arriver à cette réunion si désirée; la Bavière trouva des protecteurs énergiques, et elle conserva son intégrité.

La Prusse, lorsqu'elle a été érigée en Royaume, était à peu près ce qu'est la Bavière : un Roi économe, puis un grand Roi, des circonstances heureuses, l'ont élevée à une haute fortune; il ne saurait en être de même ici. Les Bavarois, quoique braves comme tous les Allemands, n'ont pas le génie des conquêtes; leurs Souverains sont paisibles, et ils se souviennent que ce fut pour son malheur que Charles VII porta un moment la couronne impériale.

L'Allemagne, prise dans son ensemble, est riche, peuplée, industrieuse; mais cette industrie n'est pas de nature à rendre tributaires les pays éloignés; et, à l'exception

du produit de ses bois, de ses mines si abondantes, et des ouvrages manufacturés qui en proviennent, cette industrie ne s'étend pas au-delà des besoins d'un peuple encore simple dans ses habitudes, et modéré dans ses jouissances. Toutes les puissances de l'Europe ont des Colonies dans les autres parties du monde, l'Allemagne seule n'en a pas; son commerce maritime est faible; forcée de se replier sur elle-même, elle s'est appliquée à tirer le plus grand parti d'un sol fécond, à faire fleurir ses fabriques; et les bras qui n'ont pas pu y être employés, elle les a armés. Les Souverains du second ordre, ceux du troisième, beaucoup plus nombreux, ont tous une armée plus ou moins considérable, et hors d'état de faire la guerre pour leur propre compte; ils la font pour le compte des autres, selon le système que la politique leur a fait adopter.

Aujourd'hui, l'Allemagne a, en totalité, environ six cent mille hommes sous les armes; forces imposantes, terribles même, qui pourraient soumettre l'Europe entière, et que l'Europe ne redoute pas : non qu'elle ne convienne du courage de la nation allemande, mais parce qu'elle est plus divisée d'intérêts, que l'Europe ne l'est elle-même. Autrefois, les Cimbres, aidés des Germains, ont balancé la fortune de Rome; les Anglo-Saxons ont envahi la Grande-Bretagne; les Francs ont conquis les Gaules. Ces peuples étaient courageux et entreprenants, leurs descendants sont courageux et circonspects. Depuis bien des siècles, ils n'ont cessé de faire la guerre; mais ils l'ont toujours faite sur leur propre terrain, ou à peu de distance de leurs frontières, et ce n'est pas d'ici que partiront ces expéditions lointaines qui courent porter l'éclat de leur gloire, dans des régions nouvelles, au

risque de succomber sous la grandeur de l'entreprise.

Les peuples sont, pour l'ordinaire, moins sages que ceux qui les gouvernent. Tandis que les Souverains de la Germanie se renferment avec prudence dans leurs limites, leurs sujets, entraînés par une sorte d'inquiétude qui leur est propre, ou pressés par la nécessité, courent en foule chercher fortune à l'étranger. Une rare instruction dans les uns; dans les autres, une aptitude singulière à tous les métiers; dans le plus grand nombre, un penchant décidé pour l'état militaire, leur font obtenir de l'emploi ou du travail en tout lieu, et partout leur naturel heureux fait rechercher leurs services. On voit des Allemands dans toute l'Europe; on pourrait dire, dans tout l'Univers. Depuis le général jusqu'au soldat, depuis le professeur jusqu'au simple ouvrier, on

en trouve dans tous les rangs de la société. Tous figurent avec honneur dans la position humble ou relevée où le sort les a placés. L'Allemagne peut être comparée à une digne mère entourée de nombreux enfants ; elle les élève avec soin, leur donne d'excellents principes ; et, hors d'état de pourvoir à leur établissement, elle les lance dans le monde : plusieurs y réussissent, et tous y sont aimés.

CHAPITRE VII.

DE LA SUISSE.

L'Helvétie, dit César, est bornée par le Rhin, qui la sépare de la Germanie, par le mont Jura et par le lac Léman. Il regarde les Helvétiens comme faisant partie de la Gaule; mais ils sont, dit-il, plus belliqueux que les autres Gaulois, parce qu'ils sont continuellement en guerre contre les Germains. Il donne à ce pays une étendue, qui répond environ à soixante de nos lieues, de longueur, sur quarante-cinq de largeur; il ajoute que ces peuples guerriers se voyaient avec impatience renfer-

més dans des limites trop resserrées pour leur courage, et incapables de contenir une nation aussi nombreuse. Ils en sortirent pour leur malheur; guerriers, femmes, enfants, vieillards, au nombre de trois cent soixante-huit mille, dont quatre-vingt-douze mille combattants, attaquèrent les Romains; ils furent battus, et cent dix mille seulement retournèrent dans leur pays.

Cette courte indication répond parfaitement à notre Suisse; c'est la même étendue, ce sont les mêmes limites, et ce sont nécessairement les enfants des mêmes hommes, parce qu'un peuple courageux, habitant un pays qui passa long-temps pour inaccessible, peut s'établir, par la force, chez ses voisins, sans qu'ils puissent troubler la paix de ses foyers. La Suisse doit à sa position ce caractère primitif qu'elle conserve encore, quand toutes les

nations l'ont perdu. Semblable à une île échappée à une commotion générale, lorsque tout a changé, elle seule rappelle ce qui fut jadis. On retrouve, dans le gouvernement suisse, ces dispositions paternelles devenues si rares dans notre vieille Europe; les mœurs, quoique modifiées par l'effet inévitable des temps, et surtout par des communications fréquentes avec les étrangers, ont conservé cette simplicité qui dut être autrefois commune à toutes les nations. Enfin c'est là, et là seulement, que les personnages les plus éminents ne dédaignent pas les occupations les plus ordinaires, et que le peuple montre une véritable dignité.

Tout semble concourir à faire de la Suisse un pays à part. Dans ce court espace, la nature s'est plu à entasser ce qu'elle a de plus terrible et de plus attrayant. Sur une même pente, la vigne,

amie du soleil, touche aux sapins du nord; plus haut, des troupeaux superbes paissent au bas du repaire de l'ours qui les menace; et sur les cimes glacées erre la gazelle des rochers, qui n'a pour ennemis que l'homme et l'aigle. Déserts et villages, précipices et jardins, glaces éternelles et prairies verdoyantes, tout est admirable, tout est prodige; tout semblerait confondu, s'il pouvait y avoir de la confusion dans les ouvrages du Créateur.

L'industrie est fille du temps : les premiers habitants de ces régions plus imposantes que productives, ne durent subsister que du lait de leurs troupeaux, de leur chasse ou de leur pêche; ressources bientôt insuffisantes pour des hommes qu'un climat sain, des habitudes rustiques et des mœurs pures, rendaient sans cesse plus nombreux. Lorsque leur pays ne pouvait plus les contenir, ils sortaient avec fra-

cas de leurs limites; et, comme les torrents de leurs montagnes, ils couraient ravager la plaine. L'Italie, surtout, les attirait par ses richesses, par sa fertilité; et ils en arrachaient, à main armée, ce que leurs descendants obtiennent aujourd'hui pour prix de leurs services. Rome les confondit long-temps avec les Gaulois, parce que les deux peuples marchaient ensemble, dans ces invasions qui la menacèrent plusieurs fois. Jules-César les rejeta dans leurs montagnes, après avoir détruit une grande partie de la nation, et ils n'en sortirent de long-temps.

Dans le moyen âge, l'Helvétie était, comme la plus grande partie de l'Europe, sous la domination de Barons plus ou moins puissants; mais la résistance à l'oppression toujours facile aux montagnards, y rendi nécessairement le gouvernement plus modéré. Rodolphe de Habsbourg était un d

ces Seigneurs. Devenu Empereur d'Allemagne, il ne perdit pas de vue son patrimoine. Son fils Albert, aussi Empereur, et moins généreux que son père, voulut régner sur toute l'Helvétie, dont il ne possédait qu'une partie, pour en faire une principauté destinée à l'un de ses enfants. Il envoya, dans le pays, des gouverneurs qui abusèrent de leurs droits. Quelques actes de tyrannie, peut-être exagérés, soulevèrent un peuple qui avait le sentiment de sa force. Léopold, fils d'Albert, voulut le soumettre; son armée fut détruite à Morgarten; il redoubla ses efforts, la nation redoubla d'énergie; la lutte dura long-temps; elle fut terrible; enfin, après une multitude de combats, tous glorieux pour le corps helvétique, la Suisse, devenue libre, forma cette association des treize Cantons, tous indépendants les uns des autres, et réunis pour la sûreté com-

mune. Deux siècles ont suffi à peine pour achever ce grand ouvrage. Les Provinces-Unies mirent moins de temps à s'affranchir du joug espagnol; mais elles étaient riches; elles avaient de puissants Alliés. La Suisse était pauvre, elle était seule; elle avait à combattre un grand Souverain; elle payait de son sang ce que la Hollande payait de son or, et elle a mieux conservé sa liberté.

Depuis cette grande époque, la Suisse, élevée au rang des États respectables, a vu rarement sa tranquillité troublée; ou, si quelques voisins ambitieux lui ont fait la guerre, tous ont fini par se convaincre que les avantages de la conquête n'en compenseraient pas les dangers, et la bienveillance des Rois s'est jointe à l'estime des peuples. Aucune nation, dans l'Univers, ne s'en est montrée plus digne, par sa sagesse, sa modération, par sa tolérance

parfaite; elle a recueilli le fruit de ses vertus. Son peuple est nombreux; il vit dans l'aisance; en aucun lieu, l'homme n'a porté à un plus haut degré cette intelligence qui lutte contre les difficultés que lui offre la nature, qui les tourne à son avantage, et qui le fait régner sur une contrée qui semblerait arrachée à son domaine. C'est ici qu'il est permis de parler du bonheur du peuple, même de ses vertus; la liberté, dans tout ce qu'elle a de noble, de généreux, en est la source première; liberté qui n'a dépossédé que des tyrans étrangers, et qui, de sujets malheureux, a fait de dignes citoyens.

Les Cantons situés dans les hautes Alpes n'ont guère d'autre commerce que celui de leurs bestiaux ou des objets qui en proviennent; et il suffit pour leur procurer ce qui leur manque. Mais, dans ce qu'on appelle ici le *plat-pays*, qui partout ailleurs

serait un pays rude et montueux, une multitude de fabriques donnent lieu à des transactions assez étendues. Malgré ces efforts de l'industrie, la Suisse, prise en général, n'est pas opulente, et elle ne peut l'être, vu la nature du pays. Les revenus de l'État, dans chaque Canton, suffisent à peine aux besoins publics, dans un gouvernement où une multitude d'individus ont nécessairement part à l'administration, et dans un pays où il y a tant à faire; mais on ne voit là ni clergé richement doté, ni cour à défrayer, ni forteresses à entretenir; la Suisse n'a même pas d'armée proprement dite. On se contente de désigner ceux qui la composent, sans les rassembler, ou on ne les rassemble que pour de simples revues. Si le pays était attaqué, la population entière en tiendrait lieu; et deux millions d'habitants dévoués à leur patrie, et nourris

dans les habitudes militaires, se défendraient avec succès, dans leurs montagnes, contre des ennemis nombreux.

Mais, si les Suisses sont arrivés, par leur courage, par leur sagesse, à ce degré de félicité qu'il est permis à l'homme d'atteindre; la loi commune pèse sur eux, comme elle pesait sur leurs ancêtres. Les anciens Helvétiens, trop resserrés dans leurs pays, couraient fondre sur leurs voisins; les Suisses sont forcés d'aller chercher fortune ailleurs. La cause et les effets sont semblables; les moyens seuls sont différents. L'état actuel de l'Europe, l'art de la guerre, aujourd'hui connu de tous les peuples; enfin, les progrès de la civilisation ne permettant plus ces invasions, autrefois si fréquentes, et presque toujours heureuses, la Suisse a suivi une marche plus sûre et plus profitable; elle livre ses troupes aux Souverains qui sont

dans son alliance, et qui sont assez riches pour les bien payer. Cette espèce de commerce, qui semble peu honorable en lui-même, est consacré par un long usage, et il est ennobli par le caractère national. Une bravoure qui n'a jamais été contestée, une fidélité à toute épreuve, ont mérité au soldat suisse la confiance des Rois. De nos jours, on l'a vu, dans des circonstances fatales, rester le dernier soutien d'une autorité méconnue, et périr au pied de ce trône, qu'il était appelé à défendre.

L'Espagne, qui manque d'hommes depuis trois siècles; la Hollande, qui a toujours besoin de soldats; Naples, qui n'en a que de mauvais, ont eu constamment des régiments suisses à leur solde. La France pourrait s'en passer, peut-être; mais, des services mutuels unissent depuis long-temps les deux peuples; ils ont toujours combattu ensemble, et une estime

réciproque les attache l'un à l'autre. On doit considérer encore que, la durée ou l'issue de toute guerre étant toujours incertaines, de braves Alliés peuvent devenir nécessaires, après avoir été seulement utiles. Enfin, on les prend pour que d'autres ne les prennent pas ; et, en cela, la saine politique s'accorde avec l'inclination.

Chaque Canton, Souverain chez soi, négocie séparément avec les puissances qu'il lui convient de servir. Ces Républicains, très-éclairés sur leurs intérêts, montrent une grande habileté dans la stipulation de leurs traités, appelés ici capitulations, et ils en remplissent les conditions avec une loyauté qu'on trouve rarement ailleurs. Ainsi, l'État se dégage régulièrement de ce nombre d'hommes qui lui serait à charge, et, pour prix de ce sacrifice, il obtient ce qui lui manque. Après leur

temps de service, officiers et soldats reviennent finir leurs jours dans cette patrie, premier objet de leurs affections; et ils y entretiennent ce caractère guerrier qui seul est garant de la liberté, et qui succombe avec honneur, lorsqu'il ne triomphe pas.

Les Suisses n'ont pas été à l'abri de cette perturbation générale qu'a éprouvée l'Europe dans ces derniers temps. Aujourd'hui que, selon l'expression d'un homme célèbre (1), une armée passe où une chèvre a passé, leurs montagnes ne les ont pas défendus; on s'est battu chez eux; on s'est battu contre eux; leur courage les a mal servis: ils ont pu fléchir sans humiliation devant les vainqueurs de l'Europe, et avouer un *médiateur* qu'ils n'auraient pas choisi. Cette puissance désordonnée a

(1) Le prince de Ligne. *Mémoires*.

passé comme une ombre : après avoir participé à nos malheurs comme à notre gloire, après de longs et douloureux sacrifices, la Suisse accrue de quelques Cantons qui n'étaient que de simples alliés, en compte aujourd'hui vingt-deux ; elle a recouvré sa pleine indépendance ; et, comme autrefois, elle sert les Rois sans les craindre. Enfin, pour peindre d'un seul trait la félicité de cette nation, qu'on rassemble les hommes les plus éclairés de tous les pays, qu'on demande à chacun d'eux, quels seraient les lieux qu'il choisirait pour sa demeure ; tous nommeront leur patrie d'abord, et la Suisse après.

CHAPITRE VIII.

DE LA SUÈDE.

La race des Goths, si célèbre par ses conquêtes, ou plutôt par ses ravages, est originaire de l'Asie, et elle n'est qu'une branche de cette race scythique qui a causé tant de désordres en Asie et en Europe. Elle s'établit autrefois dans cette vaste péninsule qui forme la Suède actuelle; et c'est de là que les Goths se précipitaient sur des nations moins courageuses, ou plutôt moins féroces. Une mythologie toute guerrière, des mœurs sauvages, un besoin de déplacement, conséquence nécessaire d'une po-

sition malheureuse, conduisaient naturellement ces peuples vers les grandes entreprises; et ils étaient doués de ces qualités, bonnes ou mauvaises, qui en garantissent le succès. De tels hommes, confinés dans un mauvais pays, n'y restent pas long-temps; ils ne tardèrent pas à franchir la faible barrière qui les séparait des contrées plus heureusement situées; et, tantôt combattant les peuplades de la Germanie, tantôt s'alliant avec elles, ils répandirent par toute l'Europe la terreur de leur nom.

Le succès de ces premières invasions en détermina sans cesse de nouvelles; des colonnes nombreuses, sorties des mêmes lieux, couraient se joindre aux conquérants, et partager avec eux les dépouilles des vaincus. Nous ne suivrons pas ceux-là dans leur marche; mais, revenant aux lieux d'où ils étaient partis, nous en exposerons la situation depuis cette époque, jusqu'aux temps

actuels. Les premiers siècles qui suivirent ces grandes migrations, auraient dû être tranquilles; le trop grand nombre d'habitants étant la principale cause de toute espèce de désordres intérieurs, un pays, qui envoyait régulièrement au dehors l'excédant de chaque génération, eut dû rester en paix. Mais, lorsque les premiers arrivés eurent formé des établissements, qu'il n'y en eut plus de nouveaux à faire, ces aventuriers se virent contraints de rester dans leur propre pays, où leur caractère inquiet les porta à tous les genres de violences. La féodalité, cette triste fille du Nord, offrait des causes sans cesse renaissantes, d'attaques, de combats, de guerres intestines, à des chefs également audacieux; tous se réunissaient contre un Roi sans pouvoir, pour défendre ce qu'ils appelaient leurs droits; offrant alors le tableau primitif de ce malheureux gouvernement, qui s'est reproduit

en Pologne, à des temps postérieurs, et qui a causé la perte de ce Royaume.

Ce n'était pas assez de tant de Maîtres; bientôt il en parut de nouveaux; la Religion chrétienne fut introduite chez ces peuples barbares; mais elle se plia aux mœurs locales, au lieu de les changer; elle prit, en quelque sorte, une teinte féodale; et ces Évêques qui devaient prêcher la parole de Dieu, donner l'exemple des vertus évangéliques, devinrent des Seigneurs aussi puissants et plus ambitieux que les autres. Tous s'érigèrent en petits Souverains; ils avaient des châteaux fortifiés, y entretenaient garnison; ils ne se montraient jamais qu'accompagnés d'un grand nombre de gens de guerre; et ils n'hésitaient pas à marcher en personne, contre le Roi, lorsqu'il tentait de les attaquer, soit dans leurs biens, soit dans leurs priviléges. Nobles contre Nobles, Séna-

teurs contre Évêques, Évêques contre le Roi, tous contre le peuple ; tel était l'état de la Suède, à ces temps déplorables ; elle était le théâtre des brigues, des rapines, des crimes même ; et, loin de chercher la voie par où s'écoulait l'excédant de sa population, on a peine à comprendre qu'elle ait pu suffire à tant de meurtres.

Un pays ainsi gouverné était condamné à de grandes calamités ; elles eurent lieu dans toute leur étendue. Aux dernières époques du moyen âge, après d'affreux massacres, on a vu la Suède soumise au Danemarck ; mais, si son mauvais gouvernement la contraignit de céder à la force unie à l'artifice, les deux peuples ne se mêlèrent pas. La nation suédoise, quoique subjuguée, resta toujours la même ; et, du jour qu'elle eut un héros pour chef, ses fers furent brisés.

Jusqu'au règne de Gustave Vasa, la tou-

ronne était élective, sorte de gouvernement encore plus fatal aux peuples qu'aux Rois ; il la rendit héréditaire. C'était un grand pas vers la tranquillité publique et la sienne propre ; il en fit un plus hardi, plus décisif ; il embrassa la doctrine de Luther ; les sujets suivirent l'exemple du Prince, et ces Prélats orgueilleux, qui tant de fois avaient porté le trouble dans l'État, perdirent pour jamais leur influence. C'est alors seulement que ce royaume, si long-temps déchiré par les discordes, jouit de cette stabilité qui seule peut conduire à la grandeur. Jusqu'à cette époque, les grandes actions dont ce pays avait été le théâtre, n'avaient eu que sa délivrance pour objet ; bientôt, rendu à l'indépendance, ou plutôt ne dépendant que de ses propres lois, gouverné par des mains habiles, il surpassa son ancien ennemi ; et il conserva depuis, cette supériorité. Elle s'est étendue à tout, aux

lettres, aux sciences, comme à l'art de la guerre. Pendant que ces Danois, si renommés autrefois par leurs conquêtes, par leurs découvertes, même par leurs poésies historiques et guerrières, s'endormaient paisiblement, la nation suédoise aspirait à tous les genres de gloire, et la brillante école de Linné a donné à l'esprit humain une impulsion qui l'entraîne encore.

Des institutions sages, aussi éloignées de la licence que de l'asservissement, ont donné au caractère suédois une dignité, une énergie qu'on ne retrouve plus de l'autre côté du détroit, où un pouvoir absolu, quoique doux dans ses effets, semble avoir affaibli cette haute opinion de soi-même, qui conduit les hommes aux actions généreuses.

Un autre héros, Gustave Adolphe, se déclara le soutien de cette Religion, embrassée par Vasa, et il marcha à son secours

avec l'élite de l'armée suédoise. Une mort glorieuse, au sein de la victoire, n'arrêta pas l'exécution de ses projets; on en sait les résultats pour l'Empire d'Allemagne. Quant à la Suède, elle y gagna des provinces, des richesses, des lumières et de l'honneur (1).

Les Rois abusent du pouvoir, comme les peuples abusent de la liberté. Ce gouvernement, d'abord plein de modération, ne tarda pas à devenir absolu; il devint tyrannique sous le règne de Charles XI; et, en montant sur le trône, Charles XII se trouva

---

(1) Un génie supérieur embrasse tout à la fois. Dans le cours de ses victoires, après avoir pris plusieurs villes d'Allemagne, Gustave, usant du droit du vainqueur, envoya les bibliothèques publiques à l'Université d'Upsal, jusque-là peu connue; et ce don royal fit la grandeur de cet établissement, d'où sont sortis tant d'hommes célèbres.

commander à un peuple asservi sous le despotisme militaire, le seul que puisse supporter une nation courageuse, parce que c'est le seul dont les hommes n'aient point à rougir.

Nous ne rappellerons pas la gloire, les fautes et les désastres de ce Roi soldat; nous nous bornerons à en montrer les suites fatales; cette puissance, élevée au premier rang entre toutes les puissances, s'évanouit en un seul jour. Ce Roi vainqueur, devant qui les Rois s'étaient humiliés, alla languir dans une misérable retraite, suivi à peine de quelques compagnons de sa fortune passée; il n'en sortit que pour courir à sa perte, et il disparut, laissant le monde encore épouvanté du retentissement de ses armes, et de la grandeur de sa chute.

Tout périt avec lui; les États dont il avait disposé avec tant de hauteur, retournèrent à leurs anciens Maîtres; ceux qu'il

avait épargnés crurent montrer du courage en portant de nouveaux coups à un corps abattu; cette Russie, un moment refoulée sur elle-même, ne craignit plus de dépasser ses frontières, et elle courut porter la destruction aux lieux où l'on avait proclamé son abaissement.

A partir de ce moment, la Suède perdit, sans retour, cette prépondérance dont elle avait fatigué le Nord; des provinces entières lui furent arrachées; toutes proportions furent rompues entre elle et son puissant voisin; elle devint incapable de lui résister. Par un dernier malheur, ne se souvenant que de ses jours de gloire, aux temps même de sa décadence, elle osa plusieurs fois se mesurer avec le géant. Les pertes qu'elle éprouva dans cette lutte inégale, auraient dû la convaincre de cette grande vérité : qu'aujourd'hui il ne suffit pas d'avoir du courage pour entreprendre une

guerre : il faut des alliés, il faut trouver d'immenses ressources dans son propre pays ; il faut des trésors surtout ; et, comme tous les peuples du Nord, la Suède n'en eut jamais. Enfin, une dernière tentative, encore plus funeste, acheva son abaissement ; la Russie lui enleva une vaste province, et les Suédois, rejetés de l'autre côté de la mer Baltique, cessèrent d'être ses voisins. L'état de détresse où se trouvait ce Royaume, si long-temps florissant, les mouvements intérieurs qui en sont la suite inévitable, auraient pu rendre sa situation pire encore. Le respect involontaire dû aux grands souvenirs ; la crainte qu'inspire, même dans son abaissement, une nation courageuse et désespérée, sauvèrent cette vieille monarchie. La Russie, satisfaite de posséder seule toute la partie orientale de la Suède, souffrit qu'elle trouvât ailleurs des dédommagements. Par un autre abus de la force, on

lui donna la Norwége en indemnité de ses pertes; et les deux États, n'ayant désormais de contact que dans les déserts du pôle, doivent rester pour long-temps étrangers l'un à l'autre.

Telle est maintenant la situation politique de la Suède; dans les circonstances actuelles, tout accroissement lui est devenu impossible. Elle a plus de stabilité qu'autrefois, parce que ses frontières sont devenues immuables; elle a moins de puissance, parce qu'elle a perdu, en valeur comme en population, au-delà de ce qu'on lui a donné. Disons encore que ces échanges d'hommes, trop usités dans ce siècle, ne répondent pas toujours à l'intention de ceux qui les ont commandés, parce que des peuples étrangers, y eût-il parité dans le nombre, ne remplaceront jamais des sujets fidèles et dévoués. On peut transiger avec un voisin, pour une pièce de terre; on n'échange pas

un Royaume ou une province; et celui qui n'a pas craint de rabaisser les hommes à l'état de marchandise, ne tarde pas à reconnaître combien le trafic en est dangereux. Les Norwégiens s'offensèrent d'une cession à laquelle ils n'avaient pas consenti; ils refusèrent de la reconnaître, et ils élurent pour Roi de leur pays, un Prince de Danemarck. Trop faibles pour soutenir cette démarche éclatante, ils se virent obligés de céder; mais, par une sorte d'accommodement, la Norwége fut déclarée État libre et indépendant, sous la souveraineté du Roi de Suède.

Dans son état actuel, ce Royaume ne peut rien entreprendre contre la Russie, ni contre la Prusse. Le Danemarck seul pourrait lui offrir un ennemi proportionné à ses forces; l'inimitié nationale, seul sentiment durable parmi les peuples, les porterait naturellement à la guerre; mais, au-

jourd'hui, les gouvernements de l'Europe sont tellement liés l'un à l'autre, qu'un seul d'entre eux ne saurait armer, sans les mettre tous en mouvement.

Les grandes puissances seules déterminent la guerre; elles y entraînent les puissances du second ordre; elles ne la leur permettent pas pour leur propre compte; et, pour l'ordinaire, elles seules en recueillent les avantages, si toutefois il en existe.

Par une juste compensation, si la Suède, par son isolement, n'a aucun prétexte, même aucun moyen d'agression, elle n'en a pas à redouter des autres peuples, parce que des Souverains toujours guerriers, qui commandent à une armée de quarante à cinquante mille hommes, soutenue par de braves milices, sont rarement attaqués chez eux. Dans une bataille, l'attaque peut être préférable à la défensive; il n'en est pas de même de peuple à peuple: dans le premier

cas, l'épée décide de tout; dans le second, le bouclier sauve tout.

Outre ses forces de terre, la Suède est défendue par une marine composée de quinze vaisseaux de ligne, de plusieurs frégates et d'un grand nombre de galères. La possession de la Finlande la lui rendait nécessaire; depuis qu'elle l'a perdue, cet article est susceptible de réduction. Elle n'a de colonie que la très-petite île de Saint-Barthélemi, aux Antilles, et celle-là ne sera jamais un motif de guerre.

La politique moderne paraît donc garantir une longue paix à ce Royaume; mais s'il n'a cessé de conserver à peu près le même nombre d'habitants, à travers tant de guerres, cette paix doit à la longue lui devenir à charge, puisque son premier effet est d'accroître la population. Cette conséquence est inévitable; mais le danger est encore éloigné: un pays grand, comme la

France, qui contient seulement trois millions d'habitants, peut certainement en recevoir encore. Sans doute la terre n'y est pas d'une grande fertilité, elle est même presque stérile dans les provinces du Nord; mais si Dieu lui a refusé la manne du Ciel; il lui a prodigué celle des eaux. La pêche du hareng suffirait seule pour nourrir la Suède entière; les rivières, les lacs qu'on y voit en si grand nombre, rivalisent avec cette mer féconde. A ces avantages, toujours certains, se joignent ceux d'une exportation facile, par tant de ports sur l'une et l'autre mer. La Suède est riche en mines de cuivre, de fer, en bois de construction; elle possède les matières premières; qu'elle y joigne de l'industrie, et son commerce pourra égaler celui des contrées les plus florissantes. . . . . .

Cependant son peuple, devenu plus nombreux, acquerra insensiblement plus

d'importance; l'armée, grossie dans le silence, sera moins disproportionnée à ces masses de soldats qui pèsent aujourd'hui sur toutes les nations. Le caractère national reprendra son ancienne vigueur; et ce nom de *Suédois*, si long-temps redouté de toutes les nations, ne sera prononcé qu'avec respect. Que si, par une politique moins timide que celle qui la dirige en ce moment, l'Europe, enfin éclairée sur le danger dont elle est menacée, osait prendre les armes, la Suède, alors placée au premier rang, attaquerait l'ennemi commun, sur ce même terrain qu'il lui a ravi; elle vengerait ses longues injures; et qui osera dire où elle pourrait s'arrêter après une première victoire? Telle qu'elle est aujourd'hui, la neutralité de la Suède, dans une circonstance semblable et toute récente, a été un coup du Ciel pour la Russie; peut-être lui

a-t-elle dû son salut! Ce fut l'ouvrage de *Charles Jean*; ce n'eût pas été celui de Charles XII.

CHAPITRE IX.

DU DANEMARCK.

Il en est de l'enfance des peuples, comme de celle des hommes; souvent le temps développe en eux des qualités bonnes ou mauvaises, entièrement opposées à celles qu'ils avaient annoncées à leur premier âge. Ces Danois, aujourd'hui si paisibles, sont les descendants de ces mêmes Cimbres qui portèrent, à l'autre extrémité de l'Europe, la désolation et la mort. Leur multitude (1),

(1) Tacite, Mœurs des Germains, dit en parlant des Cimbres : « Nation couverte de gloire. Il

leur courage, ou plutôt leur férocité, glacèrent les peuples d'épouvante. Des sauvages furent au moment de triompher de la discipline des Légions romaines, et de l'habileté de Marius.

A une époque moins reculée, de nouvelles bandes sorties des mêmes contrées, sous un autre nom, coururent s'établir dans les Gaules, dans la Grande-Bretagne, en Écosse et dans d'autres pays. Ceux-là sont les pères des Normands, des Anglais, des Écossais, etc. On a peine à comprendre ces conquêtes si rapides, si faciles, faites à de grandes distances, par des troupes vagabondes, misérables, affamées, sur des

---

« subsiste encore des traces de sa puissance. Ce « camp immense qui s'étend sur les deux rives du « Rhône, montre, par son enceinte, la masse de « ses forces, et il atteste la grandeur de cette armée « prodigieuse. »

peuples déjà nombreux et solidement établis. C'est précisément cet excès de misère qui faisait leur force. Comme les loups de leur pays, ils se précipitaient sur des êtres tranquilles et isolés. Partout, ils étaient en moindre nombre que chacune de ces nations qu'ils combattaient; mais ils étaient plus forts en chaque lieu, parce qu'ils étaient réunis; et comme il arrive toujours, une armée de cent mille hommes faisait la loi à un million.

Il faut se rappeler, surtout, qu'à ces temps déplorables il n'existait aucune espèce de communication de peuple à peuple. Une faible distance les rendait entièrement étrangers l'un à l'autre. Les grandes entreprises n'étaient connues qu'au moment même de l'exécution. Souvent elles avaient lieu par mer; cette tempête, aussi rapide que celles du Ciel, fondait tout à coup sur un pays désarmé, et tout était perdu.

Avant de quitter ces tristes régions sur lesquelles nous n'aurons plus à revenir, arrêtons-nous un moment pour considérer les enfants d'Odin, et jugeons-les d'après leurs œuvres. Avant leur apparition, les lumières de toute nature, si long-temps patrimoine de la seule Grèce, s'étendaient insensiblement sur le monde connu. Les Romains, déjà instruits à leur école, portaient en tous lieux, leurs lois, leurs sciences, leurs arts. Leur langue, de plus en plus répandue, devenait un lien commun entre tous les peuples; l'injustice de leurs conquêtes était couverte par les biens sans nombre, qui marchaient à leur suite, et l'Univers payait de son indépendance, les avantages de la civilisation. Tout à coup, des hommes, ou plutôt des bêtes furieuses, accourent, en épaisses colonnes, de régions inconnues. Ils attaquent, ils brûlent, ils égorgent. Des troupes de fuyards qui

les précèdent, exagèrent, dans leur effroi, la stature, la force, la cruauté de ces êtres terribles; ils répandent partout la terreur, et détruisent jusqu'à l'idée de la résistance. Tout est abattu, tout est anéanti. Ils étouffent jusqu'au germe de sciences, des arts, dans les contrées où ils commençaient à se développer; et les poursuivant jusqu'à leur source; Athènes et Rome sont saccagées. Les lois sont brisées par la force; les monuments sont renversés; partout l'esclavage succède à la liberté; les langues grecque et latine, ces langues savantes et harmonieuses, sont remplacées par des idiômes grossiers; elles n'existent plus que dans la mémoire des hommes, ou dans un petit nombre de livres, faibles débris de ce grand naufrage. L'ouvrage de dix siècles est détruit; dix autres siècles ont suffi à peine pour ressaisir une partie de ce qu'on avait perdu.

Pendant plusieurs siècles, ces expéditions désastreuses se répétèrent coup sur coup; et, pour plus grand malheur, elles eurent toujours pour objet les contrées de l'Europe les plus florissantes, parce que c'était là qu'il y avait le plus à gagner, pour des êtres qui manquaient de tout. Et voilà ce que des hommes célèbres par leurs talents, même par leurs vertus, n'ont pas craint d'appeler l'*état de nature*, comme si la nature de l'homme n'était pas d'étendre sans cesse, par l'effort de la pensée, ces hautes facultés qu'il tient de Dieu même. Saisi d'indignation à l'aspect des désordres qu'entraîne l'état social, ils ont remonté péniblement le fleuve du temps, pour chercher vers sa source, un âge d'or imaginaire. Qu'ont-ils trouvé? Oui, sans doute, la civilisation a ses désordres; mais l'ignorance a ses vices, et la barbarie n'a que des crimes. Qu'on regarde en arrière : à peu de

distance de nous sont les fureurs du fanatisme; plus loin, les violences de la féodalité; plus loin encore, tout un peuple courant en massacrer d'autres; enfin, poursuivant cette marche rétrograde jusqu'à son dernier terme, on arrive à ces sacrifices humains, commandés par des prêtres imposteurs, promettant au guerrier le plus féroce; d'éternelles libations dans le crâne de ses ennemis.

Partout l'enfance des peuples a été odieuse; ils ne sont devenus meilleurs, qu'autant qu'ils se sont éclairés. Les Grecs étaient les plus humains de tous les hommes, par cela seul qu'ils étaient les plus instruits; et ils n'eussent pas hésité à regarder les défenseurs de l'ignorance, comme les ennemis déclarés de l'humanité.

Veut-on des preuves plus récentes de l'heureux effet des lumières sur les mœurs, retournons à cette même Scandinavie, jadis

l'effroi des nations; quel changement! La véritable Religion, première source de félicité parmi les hommes, a dissipé sans retour les prestiges d'une mythologie sanguinaire. Les lois humaines ont suivi de près les lois divines. Les occupations sédentaires ont succédé aux entreprises désespérées, et le sol natal a pu nourrir ses enfants. Ils ont fait la guerre, parce qu'elle est une première nécessité de la nature; mais ils l'ont faite en hommes; leurs ancêtres la faisaient en bêtes féroces.

On doit l'avouer cependant; le Danemarck n'est arrivé qu'avec une extrême lenteur à l'entière civilisation; et, pendant plusieurs siècles encore, on a pu reconnaître le Cimbre, soit dans le Prince, soit dans les sujets. C'est principalement dans les guerres contre la Suède, que ce caractère primitif s'est reproduit avec toute sa violence, ou plutôt avec toutes ses fu-

reurs. La haine était réciproque, c'était la même origine, c'étaient les mêmes hommes, c'était le même gouvernement; mais les Souverains ne se ressemblaient pas, et leur position n'était pas la même. Tandis que les Rois de Suède luttaient péniblement contre les Grands et les Évêques, même contre leurs peuples, plus soumis à la noblesse et au clergé qu'au chef de l'État, une autorité plus positive donnait aux Rois de Danemarck des moyens plus étendus. Une héroïne, Marguerite de Valdemar, digne de commander à un peuple de guerriers, profita avec habileté de ces dissensions, pour accabler tous les partis. Elle se fit déclarer Reine de Suède, et chargea son front d'une triple couronne qu'elle porta sans effort. Un gouvernement modéré eût peut-être maintenu le Nord sous une même domination. Il en fut autrement, la tyrannie renversa l'œuvre du génie.

Après une longue soumission, sans cesse troublée par les tentatives des Suédois, pour briser un joug odieux, un dernier degré de malheur les rendit à l'indépendance. Christiern II, l'un des successeurs de Marguerite, irrité de ces mouvements tant de fois répétés, se décida à l'extermination totale de ce que le royaume de Suède avait de plus illustre. En un seul jour, Stockholm vit périr par la main du bourreau, ses Évêques, ses Consuls, ses Magistrats, ses Sénateurs, et quatre-vingt-quatorze de ses plus puissants Seigneurs. Les simples habitants furent massacrés par les soldats de Christiern, sans distinction de sexe ni d'âge; la ville fut livrée au pillage, et la destruction fut générale.

Une victime échappa au tyran; c'était le jeune Gustave Wasa, Prince du sang royal, dont le père, Éric Wasa, avait été le premier frappé. On sait le reste.

Depuis cette époque mémorable, les Suédois poursuivant leurs succès, la supériorité passa entièrement de leur côté. Le caractère national, que l'abaissement n'avait pas altéré, redoubla d'énergie sous des Princes guerriers. Le Danemarck, plusieurs fois humilié, s'estima heureux de voir les armées suédoises prendre une plus haute direction; et plus tard, se courbant sous l'épée redoutable de Charles XII, il se renferma dans ses limites pour n'en plus sortir.

Un événement unique dans l'histoire des peuples, en assurant la tranquillité de ce pays, paraît en avoir affaibli l'influence au dehors. L'autorité y était partagée, comme dans la plus grande partie de l'Europe, entre le Roi, les Prélats et les principaux Seigneurs. Les droits du Souverain s'étendaient, lorsqu'il avait du courage et de l'habileté; ils se resserraient,

s'il manquait de l'un ou de l'autre; et le pouvoir était sans cesse flottant d'un parti à l'autre, pour le malheur de tous.

L'an 1661, sous le règne de Frédéric III, la confusion devint telle, par les rivalités des grands Corps de l'État, qu'il leur fut impossible de se concilier sur aucun point. Aucun d'eux ne voulait obéir; tous voulaient commander. Ce n'était que troubles, désordres, factions. La sûreté publique était menacée, le trône même était en péril, lorsque, par un commun accord, tranchant dans une question qu'il devenait impossible de résoudre, on se décida à tout abandonner au Roi: Ces vives prétentions, soutenues d'abord avec tant de chaleur, même avec tant d'emportement, toutes attentatoires à l'autorité royale, finirent par lui donner ce que jamais elle n'eût osé demander; et ce fut la nation qui abdiqua.

Cette étrange concession a été maintenue. Ici, le Roi fait les lois, il les abroge, il peut même les négliger; il fait la paix, la guerre; il lève des contributions; nomme à toutes les places, d'après sa simple volonté; en un mot, il est despote légalement; et, seul dans l'univers, il jouit d'un pouvoir qui n'est pas dû à la force, même à l'habileté. Mais, ce qui est plus extraordinaire encore, ce pouvoir absolu, source de tant de maux partout ailleurs, a été également favorable aux Rois comme aux peuples du Danemarck. Ceux-là s'en sont montrés dignes par une modération dont jamais ils ne se sont écartés; ceux-ci ont mérité d'avoir de tels Maîtres.

Si cette grande mesure, qui, apparemment, ne sera jamais répétée, a eu des avantages, elle a eu, comme tout ce qui est de la création des hommes, des inconvénients qu'on ne pouvait prévoir, et

que le temps seul a pu faire connaître. Ces mêmes Danois, qu'un esprit inquiet et audacieux rendait formidables à leurs Souverains, ont cessé de l'être même à leurs ennemis. Les intérêts de l'État n'ont plus été leur plus forte pensée; ils ont cessé de les connaître, dès-lors qu'ils n'ont plus été appelés à les discuter; et, se renfermant dans leurs intérêts privés, ils sont devenus sujets recommandables, de citoyens énergiques qu'ils étaient d'abord.

En effet, depuis cette charte d'une espèce si singulière, et que l'on peut regarder comme l'œuvre du dépit, plutôt que celui de la raison, le Danemarck n'a rien fait qui répondît à son ancienne réputation, même à sa dignité. Ce peuple, jadis si redouté de tous les autres, n'en a même pas été respecté. En 1757, une convention, ou plutôt une capitulation, conclue à Closter-Seven, sous la garantie

du Roi de Danemarck, fut violée ouvertement, et il endura paisiblement cet affront. En 1806, les Français, après avoir vaincu à Jéna, poursuivirent les débris de l'armée prussienne, jusque dans les États du Roi Christian, qui ne sut même pas faire respecter ses frontières. L'année suivante, par une entreprise aussi hardie que l'objet en était injuste, l'Amiral Nelson enleva en entier la flotte danoise, dans le port de Copenhague. En vain le Roi, ou plutôt son Conseil, s'était flatté de garder la neutralité dans cette grande conflagration; il se vit frappé tour à tour des deux côtés.

Enfin, dans ces grands événements qui ont agité l'Europe pendant vingt années, où tout ce qui n'a pas été détruit a été ébranlé, le Danemarck ne s'est fait remarquer que par sa timide circonspection. Au dénoûment de ce drame terrible, tout était en armes, tout était en mouvement,

lui seul était tranquille; il en a subi la peine. Dans les phases diverses qu'avait eues cette longue guerre, les frontières de la plupart des États avaient été avancées ou reculées, selon la chance des combats. Les puissances belligérantes ont, pour la plupart, reçu des indemnités qui ont dépassé, pour quelques-uns, la somme de leurs pertes, et qui ont consolé les autres. La Suède, cette antique rivale du Danemarck, toujours redoutable, quoique toujours malheureuse, a obtenu, par une attitude guerrière, des concessions honorables; tandis que le Danemarck, après de douloureux sacrifices, a perdu, par la paix, plus qu'il n'eût fait par la guerre la plus funeste. La Norwége, ancienne possession de ce Royaume, lui a été enlevée par un simple traité auquel même il n'avait pas concouru, et le plus pacifique a seul été frappé. Nouvelle preuve

de cette vérité éternelle qu'on craint d'avouer, et que pourtant on est forcé de reconnaître : Si la justice et la raison conduisent les individus, la force et l'habileté conduisent les nations.

De trois couronnes dont se composait autrefois le Royaume de Danemarck, il ne lui en reste maintenant qu'une seule : cette perte est grande; elle est irréparable, puisque les États du second ordre ne peuvent prétendre désormais à aucune espèce d'extension en Europe. Mais, tel qu'il est encore, le Danemarck, par son ancienne réputation, par son antiquité, même par son étendue, sera toujours compris parmi les monarchies respectables. Outre ses provinces agglomérées, qui se composent des îles de la Baltique, des provinces allemandes, et de cette grande Chersonèse Cimbrique, que sa situation sur les deux mers rend si propre au com-

merce, et qui en fait si peu, il a, dans le Nord, de vastes possessions qui ne lui seront jamais disputées. Sa position presque insulaire l'a dirigé naturellement vers les entreprises maritimes. Dès les premières époques historiques, les Danois s'étaient rendus célèbres par leurs découvertes dans les mers du Nord. On leur doit la connaissance du Groënland; un pas de plus, et ils faisaient la découverte de l'Amérique. On leur doit encore celle du Spitzberg; tristes conquêtes faites sur l'espace plutôt que sur les hommes, qui peuvent flatter l'orgueil d'un Souverain, par leur étendue, sans qu'on daigne même la constater; et qui n'ajoutent rien à sa puissance, puisque mille lieues de désert ne valent pas un village.

L'Islande, qui touche au cercle polaire, autre découverte des Danois, a plus d'importance sans doute, puisqu'elle compte

plus de cinquante mille habitants. C'est tout ce que peut nourrir un pays qui ne connaît pas de moissons. L'Irlande, qui est à peu près de même grandeur, en a trois millions. Cette différence en dit assez.

Par une direction plus heureuse, les Danois se sont rendus maîtres de Tranquebar, dans la presqu'île d'Inde; de Christianbourg et de Saint-Thomas, sur la côte de Guinée; des îles de Saint-Jean et Sainte-Croix, en Amérique; établissements plus que suffisants pour approvisionner le pays, de ces denrées coloniales, devenues, pour l'Europe, un objet de première nécessité. Ils donnent lieu, en outre, à un riche commerce, en temps de guerre entre les autres puissances, par la neutralité que le Danemarck est très-attentif à maintenir, en raison des bénéfices qu'elle lui procure. Les Cimbres avaient moins de prudence, leurs descendants ont plus de sagesse.

Ce pays compte, dans son ensemble, environ deux millions et demi d'habitants. Il est appelé à jouir d'une longue paix, qui doit encore en augmenter le nombre. Mais il n'en sera surchargé de long-temps. Une armée de cinquante à soixante mille hommes, une marine encore considérable, malgré les pertes cruelles qu'elle a éprouvées, des Colonies éloignées à alimenter, offrent des ressources suffisantes à toutes les classes de citoyens; et le Jutland, où il reste tant à faire, peut recevoir un grand nombre de nouveaux habitants.

Le Danemarck peut être comparé, tel qu'il est aujourd'hui, à ces familles illustres dont la fortune s'est démentie avec le temps, et qui conservent encore le sentiment de leur grandeur passée. On respecte leur origine; on applaudit à leur fierté; on les aime pour leurs vertus.

CHAPITRE X.

DU ROYAUME DES PAYS-BAS.

Cet État de formation nouvelle se compose de deux pays distincts : la *Belgique*, regardée par les Romains comme faisant partie de la Gaule; et le *pays des Bataves*, qu'ils comprenaient parmi les provinces de la Germanie. Tacite, dans ses *Mœurs des Germains*, parle des Bataves comme de la plus illustre de toutes ces nations; et il désigne leur position géographique, avec cette précision qui le caractérise. « Ils s'étendent peu sur les rives du Rhin, dit-il, et ils occupent cette

grande île qu'il forme entre ses deux bras principaux (le Wahal et l'Yssel). » Il ajoute qu'ils avaient autrefois été mélangés avec les *Cattes*, peuples guerriers qu'on croit être les Hessois. « Tous les Germains savent se battre, dit-il encore, les Cattes seuls font la guerre. »

La valeur des Bataves ne put les préserver du joug des Romains, dont ils devinrent les alliés les plus fidèles. Enfin, à la chute de l'Empire, ils furent de nouveau subjugués par les *Frises*, autre nation germanique mentionnée par Tacite, qui habitait vers le Rhin. « Elle s'étend, dit-il, autour de lacs immenses qui ont été traversés par les flottes romaines. » C'est évidemment le Zuyderzée, au-delà duquel est située la Frise actuelle.

Ce mélange de nations, également courageuses, donna naissance à un peuple brave, laborieux, passionné pour ses institutions

comme pour son pays, et toujours prêt à défendre le sol natal, par les plus grands sacrifices; comme si l'ardeur pour conserver devait être en raison inverse de la valeur réelle de l'objet. Mais cette valeur n'est-elle pas imaginaire? Le Ciel a permis, il a voulu que l'Arabe trouvât des charmes au désert; le sauvage, à ses forêts. Ainsi, le Hollandais préfère, aux contrées les plus heureuses, ses prairies humides et son Ciel nébuleux.

La nature a prodigué à la Belgique ce que la Hollande s'est efforcée d'acquérir; et, malgré les différences qui les distinguent, long-temps elles ont obéi aux mêmes gouvernements. Elles ont été ensuite séparées; enfin les derniers événements ont fait un seul Royaume, de deux États trop rapprochés pour que leurs intérêts restassent divisés. La Belgique, toujours féconde, riche et peuplée, semblait ap-

pelée à la supériorité ; cependant, son rôle a été secondaire, tandis que la Hollande a été le pays le plus riche de l'Europe, et un moment l'un des plus puissans. C'est à cette dernière contrée que nous nous attacherons plus particulièrement dans ce chapitre ; et, passant avec rapidité sur cette Belgique qui a obéi successivement à toutes les puissances, nous arriverons à ce petit État qui a été long-temps son suzerain, et a fini par devenir son maître (1).

La nature et les hommes semblent s'être disputés à qui opérerait les plus grands changements sur ce petit espace, l'une

(1) Il seroit difficile de dire si la Belgique a été réunie à la Hollande, ou la Hollande à la Belgique ; puisqu'il y a presque égalité entre les deux parties ; mais l'ancien Souverain de la Hollande, étant appelé à régner sur le tout, elle emporte naturellement la balance.

pour détruire, les autres pour créer; et l'on a peine à comprendre qu'il ait été le siége d'une grande nation, à ces temps reculés où des êtres, encore sans industrie, attendaient tout de la Providence.

En effet, exposée aux inondations de la mer, comme à celles du Rhin, la Hollande a éprouvé périodiquement les plus grandes calamités, et l'an 1421, soixante-douze villages, comprenant une population de cent mille âmes, ont été engloutis en une seule nuit. De plus grands malheurs peuvent arriver encore sur cette terre arrachée aux eaux à force de travail et de persévérance. La coïncidence des hautes marées, des vents de nord-ouest et de la débâcle du Rhin, anéantiraient la Hollande. Jusqu'à ce jour, il a suffi du concours de deux de ces causes pour dévaster le pays; le jour que toutes trois seront réunies, tout sera perdu. Mais, de même que les pentes de

l'Etna et du Vésuve sont couvertes d'habitations riantes, le Batave, plus pressé de s'enrichir que d'assurer son existence, voit sans inquiétude ses villes au-dessous du niveau de la mer; et, fier de ses travaux, il fait paître avec sécurité ses troupeaux dans ces prairies, sur lesquelles, peut-être, ses vaisseaux navigueront un jour. Des procédés ingénieux, une patience à toute épreuve, le font lutter contre cet élément qui le menace sans cesse; et, ce qu'il a fait avec succès, il espère le faire toujours.

Cette nécessité d'être constamment sur la défensive, en face d'un ennemi redoutable, a fait des Bataves des marins intrépides. Eh! comment ne le seraient-ils pas devenus? ils sont plus en sûreté sur leurs vaisseaux, que sur une terre sans cesse disputée, et leur patrie s'agrandit, en quelque sorte, de l'espace qu'ils parcourent. Cette tendance vers la mer est encore forti-

fiée par la situation géographique de la Hollande ; placée entre les embouchures du Rhin, de la Meuse et de l'Escaut, leurs bras divers se croisent, s'entrelacent de cent façons différentes ; ils déchirent le pays, pour ainsi dire, et ils y forment une multitude de ports plus ou moins commodes, qui conduiraient à la navigation le peuple qui y serait le moins disposé. C'est dire assez le parti qu'a su en tirer une nation entreprenante et avide de richesses. Tout l'a secondée dans ses efforts : le pays manquait de bois pour ses constructions navales, le Rhin et les rivières qui y affluent lui apportent les chênes de la Germanie ; et, dès qu'elle eut des vaisseaux, le monde lui fut ouvert ; ses premiers pas furent mesurés cependant. L'exportation des denrées communes que produit son territoire, l'introduction de celles qui lui manquent, furent long-temps son unique com

merce; peu à peu il devint étendu, de grandes entreprises succédèrent à de simples spéculations; elle arrivait lentement à la médiocrité, lorsqu'un événement qui devait avoir une si grande influence sur sa destinée, la conduisit à la fortune.

Ce petit pays, long-temps partagé en très-petits États, fut enfin réuni en un seul, sous le titre de *Comté de Hollande;* créé par Charles-le-Simple, et rendu héréditaire, il avait passé, avec les autres provinces des Pays-Bas, à la maison de Bourgogne; puis, par alliance, à la maison d'Autriche. Au milieu du seizième siècle, la Hollande était encore sans éclat, tandis que la Flandre, plus favorisée par Charles V, qui y était né, était arrivée au plus haut point de prospérité. La conquête, ou plutôt la prise de possession du Portugal par Philippe II, l'avait rendu maître de toutes les Colonies de cette puissance, dans

l'Orient. Les Espagnols, déjà surchargés de leurs possessions d'Amérique, abandonnèrent le commerce d'Asie à la Belgique. Elle profita avec habileté de cet avantage; en un petit nombre d'années elle acquit des richesses immenses; mais ici, loin de porter les peuples à la paresse, ainsi qu'il était arrivé en Espagne, elles ajoutèrent encore à son activité; le Brabant, la Flandre, se couvrirent de fabriques; et pour exprimer d'un seul trait l'étendue de ce commerce, il suffit de dire qu'en un seul jour, quatre cents vaisseaux, partis de différents points, vinrent mouiller au port d'Anvers (1). La Belgique entière participa à cette fortune prodigieuse; Gand, Bruges, une multitude de villes moins célèbres, devinrent plus riches que la capitale de Philippe; il en prit de l'ombrage.

(1) Schock. Belg. foed., liv. VI, chap. I.

De même que la misère conduit les peuples à l'esclavage, l'opulence fait naître en eux des idées de liberté. Ces riches marchands se refusèrent à cette obéissance aveugle qu'exigeait la Cour de Madrid. Leur résistance à un gouvernement qui violait leurs antiques priviléges, fut considéré comme une rebellion; la ville d'Anvers fut soumise par la force; on traita les autres avec plus ou moins de rigueur; et leurs malheureux habitants coururent porter ailleurs leur industrie et les débris de leur fortune; ils n'allèrent pas loin.

Les violences du gouvernement espagnol avaient été plus cruelles encore en Hollande, que dans les provinces flamandes. La réformation, qui y avait fait de grands progrès, avait été le motif ou le prétexte de la persécution; l'établissement de l'Inquisition était, pour un Souverain tel que Philippe, la seule barrière à opposer à une secte pro-

clamée ennemie de Dieu et des Rois. La Belgique, toujours couverte de troupes espagnoles, ne put échapper à l'Inquisition qu'en fléchissant sous l'autorité royale; la Hollande résista à toutes deux. Fortifiée de cette multitude de citoyens fuyant leur patrie, elle osa lutter contre ce colosse de puissance. Tous les ennemis de l'Espagne, et ils étaient nombreux, la secoururent, soit ostensiblement, soit en secret; le courage fit le reste.

Cette scission eut des suites que l'on n'avait pas prévues : par cet enchaînement de circonstances, qui est au-dessus de la combinaison des hommes, l'usurpation du Portugal, par Philippe, lui fit perdre les Provinces-Unies. Les Belges réfugiés portèrent en Hollande le secret de ce commerce d'Orient, jusque-là connu seulement des Portugais, puis des armateurs des Pays-Bas. La route, même, était un mystère. La

haine, la cupidité, causes obscures de tant de grandes entreprises, conduisirent les Hollandais à la source même des richesses. Le cap de Bonne-Espérance, Ceylan, les Moluques, l'importante Java, tombèrent en leur pouvoir. Eux seuls vendirent à l'Europe entière ces épiceries précieuses, dont elle est d'autant plus avide, que le Ciel les lui a refusées; et ces trésors, sans cesse renouvelés, ne tardèrent pas à l'emporter sur ceux du Nouveau-Monde. L'Espagne, déchue peu à peu de sa puissance première, vit chaque jour diminuer ses moyens d'attaque; les ressources de la Hollande allèrent sans cesse en augmentant; enfin, après des batailles sans nombre, tantôt heureuses, tantôt funestes, les Sept-Provinces-Unies, détachées pour jamais des provinces espagnoles, devinrent un État indépendant; et l'abaissement de l'Espagne fut proclamé.

L'esprit républicain avait commencé cette grande révolution; une longue guerre, toujours destructive des institutions populaires, l'altéra sans le détruire. La nation avait besoin d'un Chef pour diriger tant d'entreprises militaires, et pour se diriger elle-même. Des Princes, qui avaient tout sacrifié pour cette noble cause, furent appelés au commandement, et, dès l'an 1570, on revêtit Guillaume de Nassau, du titre de *Stadthouder*, qui équivaut à celui de *Lieutenant-général de l'État*.

Toute royauté a commencé par une élection, soit par les voix du peuple, soit plutôt par celles de l'armée, et partout, pour la tranquillité publique, elle est devenue un droit de succession. Après bien des fluctuations entre les deux pouvoirs, l'an 1747, le Stadthoudérat fut déclaré héréditaire, et cet ordre de choses a duré jusqu'à ces derniers temps.

De même que le gouvernement, la Religion du pays a éprouvé de grands changements. La haine de l'Inquisition avait été la cause première de la révolution; par un effet de cette inconséquence attachée à l'esprit humain, ces mêmes hommes, armés contre la persécution, furent au moment de devenir eux-mêmes persécuteurs. Emportés par un excès de zèle, plus nuisible encore aux peuples industrieux qu'à tout autre, la Religion protestante allait être déclarée exclusive, lorsque, revenus à des idées plus sages, ils se bornèrent à la reconnaître comme dominante, accordant à toutes les autres sectes une tolérance parfaite. Cet esprit de modération ne va pas, cependant, jusqu'à l'indifférence; les emplois importants ne sont donnés qu'aux Calvinistes; mais personne n'est troublé dans son culte particulier; et les mêmes lois protégent tous les indivi-

dus, dans leurs transactions commerciales.

Un État ainsi gouverné devait prospérer; cette prospérité dépassa ce que les temps anciens et modernes ont eu de plus extraordinaire. Le dix-septième siècle en fut l'époque la plus brillante. La Hollande couvrait de ses vaisseaux toutes les mers; son commerce était immense, et ce commerce embrassait tout, depuis les perles de l'Orient, jusqu'aux objets les plus chétifs. Le Stadthouder reprochant un jour à un Hollandais d'avoir vendu, en temps de guerre, des munitions à l'ennemi, *S'il y avait*, répondit-il, *quelque bénéfice à faire avec l'Enfer, j'irais y brûler mes voiles.* L'État était riche, les individus étaient plus riches encore, et tous étaient heureux.

A ces succès, dus seulement au courage ou à l'industrie, la Hollande en joignit d'autres plus honorables encore. Elle eu des hommes de lettres, des savants, des

artistes, des voyageurs renommés. Les noms d'Érasme, de Huyghens, Golins, Boerhaave, Rubens, Wan-Dyck, Rembrant, seront à jamais célèbres. Ils offrent une preuve nouvelle de cette vérité, que c'est dans les désordres civils, ou immédiatement à leur suite, que naissent et se forment les grands hommes, ainsi qu'on l'a vu aux siècles de Périclès, d'Auguste et de Louis XIV.

Enfin, pour dernier signe de prospérité, dans un pays où l'homme vieillit peu, où, selon l'expression vulgaire, les quatre éléments ne valent rien, la population s'éleva à un degré qu'aucun État d'Europe n'atteindra jamais. On y compte aujourd'hui 275 habitants par mille (anglais) carré; et, quoique le nombre des habitants n'y ait pas été rigoureusement constaté, à cette époque où les gouvernements songeaient plus à faire le bien, qu'à en faire la dé-

monstration, on doit croire que la Hollande était plus peuplée encore, lorsqu'elle était la première puissance commerçante.

Ce prodige s'explique facilement. Outre l'accroissement des familles, où les mœurs sont pures, et les ressources abondantes, la Hollande était devenue le refuge de cette multitude d'êtres repoussés de la terre natale, par les violences religieuses ou politiques. La Belgique lui donna d'abord la moitié de ses enfants; ces Allemands, que des institutions offensantes condamnent à une misère éternelle, abandonnèrent sans peine, sinon sans regrets, une terre qu'on ne saurait appeler une patrie, et ils trouvaient là du travail et du pain. Enfin, ce que de simples individus faisaient par détresse, des Princes, indignes de ce titre, le faisaient par cupidité; ils vendaient à des marchands de

sang de leurs sujets, amassant, par ce honteux négoce, des trésors dont ils n'ont pas profité.

C'est ainsi que le plus petit État de l'Europe a pu se couvrir d'habitants, envoyer sans cesse des milliers d'hommes dans des colonies dévorantes, situées aux extrémités du monde; et opposer à l'Espagne, à l'Angleterre, à la France, des armées de terre et de mer toujours renaissantes. De tous ces ennemis, l'Angleterre était le plus dangereux; des deux côtés, même ardeur, même avidité, mêmes prétentions à l'exclusion de tout autre. Les deux peuples se firent une guerre acharnée; l'un et l'autre eurent leurs jours de triomphe et de désastre; enfin, sous le règne de Charles II, une victoire navale donna à l'Angleterre une supériorité qu'elle a su conserver; et, depuis cette époque, l'influence de la Hollande diminua chaque

jour. Des divisions intestines, entre les deux pouvoirs, l'affaiblirent encore. Cependant, hors le Brésil, dont la possession n'avait été que momentanée, elle avait conservé toutes ses colonies; elle était riche de tant de trésors, accumulés pendant une longue prospérité, et acerus par l'économie; comme Venise, elle eût pu vieillir en paix, lorsque la révolution de France précipita la chute de toutes deux.

Entrée malgré elle dans la coalition, la Hollande mit peu d'énergie dans l'attaque; bientôt réduite à se défendre, elle succomba au premier effort; et, devenue province française contre sa volonté, elle vit sa marine détruite, ses colonies enlevées; heureuse encore de devoir à des relations furtives un reste de commerce.

Cette autre révolution, qui renversa la première, rendit à la plupart des États leur ancien territoire. Les plus faibles y

perdirent quelques provinces; leurs puissants voisins s'en emparèrent. Mais, par un retour bizarre, la Hollande, sans forces, sans moyen de résistance, la Hollande, disposée, à l'avance, à se soumettre au joug qu'on voudrait lui imposer, gagna, par un simple traité, ce qu'elle n'eût pas obtenu par un siècle de guerre heureuse. La crainte de voir un jour la Belgique réunie à cette France, qui avait effrayé le monde par vingt ans de victoires, entraîna les Souverains; elle était sans maîtres, on la réunit aux sept Provinces-Unies, au pays de Liége et au Luxembourg, pour faire de ces divers États un Royaume assez fort pour se soutenir par lui-même. La politique moderne a supposé qu'un grand Corps, interposé entre la France et l'Allemagne, pourrait contenir l'une et l'autre, peut-être ressentira-t-il les coups de toutes deux.

La Prusse est un voisin dangereux ; on sait assez ce que peut la France.

Quel que puisse être l'avenir, le Royaume des Pays-Bas est, pour le moment, au premier rang des États secondaires ; il est riche, peuplé ; ses habitants sont industrieux. C'est au gouvernement à amener, par sa sagesse, deux nations long-temps séparées par la Religion, par les intérêts publics ou privés, par la langue même, par les préjugés, à cette fusion qui fait seule la force des États.

On ne gagne pas de tous côtés : l'Angleterre, toujours inflexible sur ses intérêts, n'a consenti à la formation de ce Royaume, qu'en lui portant un coup mortel au-delà des mers. Elle a retenu l'immense colonie du Cap de Bonne-Espérance, et la belle île de Ceylan, qu'on pourrait appeler le joyau de l'Asie. Il reste encore à ce nouvel État, en Amérique, la Guiane hollan-

daise et quelques îles peu importantes, telles que Curaçao, Saint-Eustache, etc.; en Asie, les Moluques et la mortelle colonie de Java, capable de dépeupler, à elle seule, les Pays-Bas, par son air empoisonné, et par les guerres qu'elle oblige à soutenir contre des naturels qui s'aguerrissent chaque jour. Ces envois, sans cesse répétés, les besoins de la marine, tant militaire que marchande, le recrutement d'une armée de cinquante mille soldats, non compris quatre régiments suisses, sont plus que suffisants pour prévenir l'excès de la population, dans un pays qui a autant d'hommes qu'il en peut nourrir.

En résumé, la Hollande, enfin appuyée sur le continent, a une consistance qu'elle n'eût jamais obtenue dans des temps ordinaires. Elle a plus de forces et moins de richesses, plus de territoire et moins de

sûreté, peut-être. Autrefois, la mer était son ennemi le plus dangereux; maintenant, c'est la terre qui la menace.

CHAPITRE XI.

DE L'ANGLETERRE.

Quoique les trois Royaumes dont se compose l'Empire britannique, n'aient été réunis que dans les temps modernes, nous n'en parlerons ici que d'une manière collective; et, sans rappeler l'histoire particulière de trois nations, autrefois distinctes, et long-temps ennemies, nous les présenterons dans leur ensemble. Ce sont véritablement les dards du fabuliste : trois petites nations sans importance, prises séparément, ont formé un grand peuple; il suffisait de l'une d'elles pour menacer la

sûreté des deux autres ; leur union les a rendues invincibles.

La haute antiquité avait quelques notions de ce pays, appelé aujourd'hui les *Iles Britanniques*. Les Phéniciens allant chercher l'ambre jaune jusqu'aux rivages de la Baltique, avaient nécessairement reconnu les côtes d'Angleterre. Aussi habiles que les Anglais eux-mêmes, à saisir les moyens d'étendre leur commerce, ils tirèrent de ce pays, l'étain, qu'on ne trouvait alors que dans cette île, et ils le firent connaître à l'Univers (1). De là, le nom de *Cassitérides* ou Iles-d'Étain,

(1) Homère, qui vivait environ 9 siècles avant l'ère vulgaire, parle en plusieurs endroits, de boucliers bordés d'étain, comme d'une grande magnificence ; et il est reconnu que ce métal n'appartenait alors qu'à la seule Angleterre. Aujourd'hui même, il est rare partout ailleurs.

adopté d'abord par les Grecs, et changé ensuite en *Albion*, *Bretagne*, *Angleterre*; diversité de dénominations qui semblerait indiquer un lieu peu important, dans le principe, et que les autres peuples désignent chacun à leur manière, en saisissant l'objet qui les frappe davantage. De même, la partie septentrionale fut appelée *Calédonie*, *pays des Pictes*, même *Thulé*, nom qui paraît avoir indiqué l'Écosse du nord, aussi bien que les îles qui sont au-delà.

Après la chute des Phéniciens, seuls navigateurs éclairés, dans ces temps reculés, toutes les connaissances acquises sur les pays lointains périrent avec eux. Les îles Cassitérides furent oubliées pour longtemps. Il n'y a pas d'histoire pour les sauvages; et, s'il était possible qu'ils en eussent une, elle serait partout la même; on ignore donc ce qui se passa en ce

pays, pendant plusieurs siècles; on sait seulement que les anciens habitants de l'île, qui paraissent être de race celtique, furent chassés des rivages occidentaux par les Belges. César, passant de la Gaule en Albion, trouva les Belges en possession des parties qui regardent leur pays; tandis que les naturels s'étaient réfugiés dans l'intérieur des terres. Le Général romain se borna à reconnaître cette Bretagne, qu'il peint sous de tristes couleurs, et il s'occupa uniquement de sa guerre des Gaules.

Sous les premiers Empereurs, les affaires de Rome ne permirent pas d'entreprendre des expéditions lointaines, dans un pays qui ne présentait pas des avantages immédiats; ce fut seulement pendant le règne de Claude, que Vespasien, depuis Empereur, fit la conquête de la partie que nous appelons proprement Angleterre; ce fut Agricola qui fit la découverte de l'É-

cosse, que sa situation, autant que le courage de ses habitants, préserva d'une occupation totale. L'Irlande resta à peu près oubliée. Suivant leur usage, les Romains portèrent, dans la Bretagne, les lumières et la servitude. Ils la divisèrent en quatre grandes provinces; ils y fondèrent des cités, y établirent des colonies, et quatre siècles d'une domination paisible adoucirent peu à peu les mœurs d'une nation jusque-là grossière et féroce.

Au moment de la chute de la puissance romaine, les provinces les plus éloignées du centre de l'Empire devaient naturellement s'en détacher les premières. Dès le milieu du cinquième siècle, les *Jutes* ou Danois s'établirent dans la partie orientale de la Bretagne; ils furent bientôt suivis par les Saxons; et, vers l'an 550, d'autres Danois, connus sous le nom d'*Anglès*, se joignirent aux premiers conqué-

rants. Ils étaient conduits par le célèbre Ida, que l'on pourrait regarder comme le Clovis de l'Angleterre. Enfin, l'an 1066, Guillaume de Normandie fit la conquête de ce beau Royaume; et, pour la dernière fois, les Anglais éprouvèrent les malheurs de l'invasion. La population du pays, accrue successivement par tant d'étrangers, fut toujours très-nombreuse; et, par une conséquence de ces incursions si souvent répétées, elle a été, dès les temps les plus reculés, la plus mélangée qu'il y ait au monde. Mais, comme si tout devait être contraste dans ce singulier pays, ce peuple, composé originairement de tant d'autres, a un caractère qui n'appartient qu'à lui seul. Vainement lui chercherait-on des objets de comparaison, l'Anglais ne ressemble à qui que ce puisse être. Celtes, Belges, Romains, Saxons, Danois, Normands; tous se sont fondus ensemble

pour n'offrir, dans leur union, qu'une nation forte, puissante, énergique. Ainsi le granit, évidemment formé de substances hétérogènes, présente, dans une agglomération qui semblerait l'effet du hasard, la pierre la plus dure que l'on connaisse.

Dans le moyen âge, époque déplorable pour tous les peuples de l'Europe, l'Angleterre éprouva tous les malheurs ensemble; à partir de la conquête par Guillaume jusqu'à nos jours, elle fut gouvernée successivement par des Princes des Maisons de Normandie, de Blois, d'Anjou, de Richemont, de Stuart, d'Orange, et enfin par la Maison d'Hanovre. Dans cette période, qui comprend près de huit siècles, l'instabilité du trône, aussi fatale aux sujets qu'aux Souverains, fit une longue guerre civile, de l'histoire de ce pays. La lutte des Maisons d'Yorck et de Lancastre fut aussi cruelle, que celle des Bourguignons et des Armagnacs l'avait été pour la

France. Mêmes désastres au dehors. Outre les guerres d'Écosse et d'Irlande, guerres sans cesse renaissantes entre des nations qui se touchaient de si près, des prétentions trop fondées sur la France, en causèrent de plus vives encore. Des alliances avaient rendu les Anglais maîtres d'une grande partie du Royaume. Par une progression naturelle, ils aspirèrent à la conquête totale. Leur Roi Henri V siégea un moment sur les deux trônes. Un concours de circonstances funestes avait abattu la France, une Héroïne la releva. Deux États, que le ciel même avait divisés, furent séparés pour jamais; et l'Anglais, ramassé dans ses frontières immuables, put y méditer des conquêtes plus convenables à sa position. Elles eurent lieu dans toute leur étendue.

C'est principalement depuis le règne de Henri VIII, que l'Angleterre, placée au premier rang entre les puissances de l'Eu-

rope, a influé sur ses destinées. Quel que fut le caractère de ce Prince, il montra ce que peut un seul homme sur une nation. Il osa changer la Religion de son peuple, s'en déclarer le chef; et l'État, enrichi des biens du clergé, entra dans cette carrière de prospérités, où il n'a cessé de faire des pas de géant. L'industrie, le courage, disons plus, le génie de ses enfants, lui donnent un pouvoir qui s'étend aujourd'hui sur le monde entier, et qui s'accroît encore, quand on le croirait arrivé à son terme. Semblables à ces Romains dont une goutte de sang s'est mêlé au leur, les Anglais ont montré, dans les temps les plus difficiles, cette fermeté que rien ne peut abattre, et qui finit toujours par triompher. Comme eux, quelles que soient les inimitiés qui les séparent, ils chérissent leur patrie; comme eux, ils sont fiers d'une liberté quelquefois imaginaire; comme eux, ils sont également

avides de gloire et de richesses. Mais les Romains ne connaissaient que la force pour arriver à la fortune; ici, sans négliger les armes, on arrive au même but par une autre voie. On est à la fois soldat et marchand. C'est Rome et Carthage tout ensemble.

Pressé par l'orgueil national, sentiment quelquefois nuisible à l'individu, et toujours profitable à la nation, l'Anglais, trop resserré dans son île, s'est efforcé d'étendre au dehors sa domination. Mais arrivé, après les autres peuples, à l'entière civilisation, il a trouvé tout occupé autour de lui. Nul moyen de faire des conquêtes sur ces terres qu'il apercevait de ses côtes élevées; et cependant il est parvenu à se faire un Empire que toutes les puissances lui disputeraient en vain, parce que cet Empire tient plus encore à l'intelligence qu'à la force; c'est celui de la mer. Les Anglais sont à

l'histoire moderne, ce qu'étaient les Tyriens et les Carthaginois à l'antiquité; mais Tyr et Carthage étaient accessibles, et Londres ne l'est pas. A une époque toute récente, dont la France et l'Angleterre garderont un égal souvenir, le plus audacieux des conquérants s'est efforcé en vain d'en trouver la route; et ce que de méchantes barques, parties autrefois du Danemarck ou de la Normandie, ont fait avec tant de facilité, toutes les flottes réunies ne le feraient pas. Triomphe admirable et malheureusement trop tardif, du génie sur la barbarie, qui garantit pour jamais les nations civilisées, des entreprises des sauvages, et qui leur assure cette stabilité sans laquelle il n'est pas de succès profitables.

C'est ici le lieu de remarquer l'immense supériorité des temps actuels sur l'antiquité, quant à la navigation. Nous ne ferons même pas d'exception en faveur de ces Phéniciens

si renommés pour leur habileté dans ce grand art. Sans doute, des hommes partant de la Méditerranée, pour aller, à travers des mers orageuses, faire le commerce sur les rivages de la Baltique, étaient de véritables marins, pour leur temps. L'avidité propre aux peuples marchands dirigea toutes leurs entreprises; ils firent des voyages prodigieux pour s'enrichir, sans ajouter à leur puissance territoriale, et leurs vaisseaux servaient à leur fortune plutôt qu'à leur sûreté. Il en était de même des Carthaginois, leurs enfants et leurs successeurs. Dès la première bataille navale qu'ils livrèrent aux Romains, ils furent vaincus par des hommes qui mettaient, pour la première fois, le pied sur un vaisseau. Or, si l'Orient malgré ses antiques lumières, était encore si peu avancé, on peut juger ce que devait être la navigation, dans cette Europe où les progrès furent si lents en

toute chose. Long-temps elle dut n'avoir que la pêche pour objet; peu à peu, ces pêcheurs devinrent de mauvais matelots; de petites expéditions en amenèrent insensiblement de plus importantes; de l'audace, un peu d'adresse pour fabriquer de grossières embarcations, c'en était assez pour aller, à tout risque, chercher fortune ailleurs. C'est ainsi que les barbares du Nord, toujours enclins aux entreprises maritimes, toujours avides parce qu'ils étaient toujours pauvres, fondirent tant de fois sur cette même Angleterre, maintenant la souveraine des mers. Elle était ouverte à tout venant; elle fut conquise par tous les peuples; tous y exercèrent de cruels ravages; et ce même élément, qui fait aujourd'hui sa gloire, était la cause de sa ruine. L'infortune devient profitable à l'être qui réfléchit. Ces Bretons, si long-temps le jouet de tous les peuples, sentirent enfin que la

source de leurs malheurs pouvait devenir celle de leur prospérité; et ils s'appliquèrent à maîtriser cette mer qui les environne. Un génie inventif, un caractère entreprenant, une persévérance admirable, les ont conduits, par degrés, aux découvertes les plus importantes; ils ont étendu avec habileté celles des autres peuples; et, faisant tout servir à leur avantage, ils en ont tiré un parti que les inventeurs eux-mêmes n'eussent jamais soupçonné. Enfin, ces Bretons vivant aux confins de l'Europe, sous un ciel nébuleux, ces Bretons séparés du reste de l'univers, selon l'expression du poëte latin, ont maintenant des relations habituelles avec tous les peuples du Monde. Ils sont partout, ils embrassent tout. Cette terre sur laquelle ils tiennent si peu de place, est devenue trop petite pour eux, et leurs navires qui sillonnent toutes les mers, y cherchent en vain de nouvelles contrées.

S'il était possible que des lignes tracées sur une sphère y marquassent les différentes routes suivies par les vaisseaux anglais, dans une seule année, elles y formeraient, par leurs croisements multipliés, un réseau qui en couvrirait toutes les parties, véritable filet où viennent se prendre toutes les nations.

En Asie, une compagnie de marchands anglais s'est établie sur les débris du trône du Mogol; elle y commande à soixante millions d'hommes, avec plus d'autorité que n'en eurent jamais les anciens Souverains; déjà ses troupes s'avancent vers le Thibet, et l'Empereur de la Chine s'alarme de cet étrange voisinage. Vainement le Portugal, l'Espagne, la Hollande, avaient, dans ces riches contrées, d'anciens établissements, le dernier venu les en a chassés; et ce qu'ils y possèdent encore leur sera enlevé à la première guerre.

En Amérique, l'Angleterre possède, au nord, un vaste pays dont l'étendue n'est même pas constatée; au midi, les îles les plus riches; et ce qu'elle ne possède pas, elle en fait le commerce principal. Quelles que soient l'étendue et l'importance des possessions de l'Angleterre, en Amérique, c'est là qu'elle a fait les plus grandes pertes. Le vaste pays, appelé depuis *États-Unis*, lui a appartenu. Par des rigueurs imprudentes, elle s'est aliéné ses propres enfants; elle en a fait des ennemis, et ils marchent maintenant à l'égal de leur mère. Éternelle leçon qui apprendra à toute métropole, qu'elle ne peut conserver son autorité, même son influence, qu'en en usant avec modération. La Nouvelle-Angleterre, habitée seulement par des nationaux, s'est détachée de la mère-patrie tandis que le Canada, qui n'était peupl que de Français, et dont la conquêt

était toute récente, est resté fidèle au nouveau Souverain. Il en était bien traité; ce mot explique tout. En Afrique, l'Angleterre a acquis le Cap de Bonne-Espérance, colonie sans limites, qui suffirait à l'ambition de toute autre puissance. Outre ses avantages particuliers, elle est un point de départ pour la connaissance de l'intérieur de l'Afrique; déjà des voyageurs entreprenants attaquent ce continent par de nouvelles directions, et tout porte à croire qu'ils trouveront, dans ses parties centrales, des richesses qui surpasseront, peut-être, celles du Pérou.

Enfin, une cinquième partie du monde est reconnue; le nom de Nouvelle-Hollande, qu'on lui donna d'abord, indique assez quels sont ceux qui en firent la découverte; et, au mépris de toute priorité, voilà qu'un acte du Parlement déclare tout un continent, propriété anglaise,

par cela seul que cette nation possède un faible établissement à son extrémité la plus reculée; acte d'audace qui serait un acte d'accusation contre l'Angleterre, s'il n'était justifié par le silence des Rois. Eh! que pourraient-ils contre un peuple courageux, dévoué à la patrie, et que leurs soldats ne pourraient atteindre? il braverait leurs efforts, en sûreté dans son île. C'est un nid d'aigles, que sa situation rend inaccessible, et dont un bec redoutable défend les approches.

Tout n'est pas injustice dans l'histoire des hommes, quels qu'ils puissent être il en est de même de l'histoire des peuples. Ces mêmes Anglais, présentés tant de fois, et avec raison peut-être, comme les spoliateurs des nations, se sont montrés, en plusieurs circonstances, les bienfaiteurs du genre humain. La nation est égoïste, dit-on; cela se peut; toute nation devrait

l'être. Mais les individus sont généreux; c'est parmi eux, qu'à une époque funeste, nos prêtres, nos émigrés, ont trouvé de véritables secours, lorsqu'ils étaient délaissés par la famille ou par les alliés de nos Rois. Le gouvernement lui-même, à part les intérêts du pays, première obligation de tout gouvernement, aime à répandre, sur l'Univers, les bienfaits de la civilisation; partout ses agents s'efforcent de tirer de la barbarie les nations sauvages; ils leur indiquent ou leur procurent de nouveaux moyens de subsistance; ils les amènent à renoncer à des habitudes cruelles; et ces hommes, dégradés par l'ignorance et par les vices qu'elle entraîne, reprennent leur rang dans la chaîne des êtres. C'est par ses soins que des Missionnaires, animés d'un zèle entièrement désintéressé, ont porté l'Évangile jusque dans les îles de la mer du Sud; partout

ils ont joint l'exemple au précepte, et des nations, jusque-là renommées par la licence de leurs mœurs, ont connu les vertus chrétiennes. C'est encore l'Angleterre qui, la première, a réprouvé cet odieux trafic appelé *traite des nègres*, véritable anthropophagie, puisque c'est une même chose de vendre de la chair humaine morte, ou de la vendre vivante. Vainement s'appliquerait-on à trouver quelque arrière-pensée à ce grand sacrifice; il y a toujours de l'indignité à chercher le mal dans une bonne action, et celui qui s'y applique se déclare, par cela seul, incapable de la faire. Enfin, si l'Angleterre s'est montrée trop souvent injuste, les bienfaits ont couvert l'injustice. Alliant les idées philosophiques à cet esprit d'envahissement qui les caractérise, ces insulaires portent les lumières aux extrémités de la terre, en même temps qu'ils en recueillent toutes

les moissons; et l'universalité des peuples hésite entre l'accusation et la reconnaissance.

Il a fallu de longs efforts pour s'élever à ce haut degré de puissance. La première condition, pour y arriver, était un grand nombre d'hommes. Un climat doux, une terre fertile, et surtout cette fécondité si remarquable dans les peuples du Nord, ont donné à l'Angleterre, dès les temps les plus reculés (1), une population qui dépasse, toute proportion gardée, celle de la plupart des contrées situées sous la même latitude. Dans tous les temps, elle a été évaluée à la moitié de celle

(1) La Bretagne, dit César, liv. Ier, est très-peuplée. L'air y est tempéré; le froid moins rude que dans les Gaules. Cependant les Bretons n'ensemencent pas leurs terres; ils vivent du lait et de la chair de leurs troupeaux.

de la France, qui a le double de surface, et qui est bien autrement favorisée du Ciel. On y compte 170 habitants par mille carré; la France en a 175. Différence à peine sensible, et qui serait même à l'avantage d'un pays qui n'a ni vignes, ni mûriers, ni oliviers, dont la culture ou les produits occupent tant d'individus. Plusieurs causes se sont réunies pour élever la population de l'Angleterre à un taux auquel la nature semble ne l'avoir point appelée; l'industrie, dans tous les genres, y est portée au dernier degré; des cultivateurs opulents ont donné, aux différentes branches de l'économie rurale, des développements auxquels aucune autre nation ne saurait atteindre. Enfin, par un don particulier de la Providence, des mines de charbon de terre, qui paraissent inépuisables, permettent de livrer à l'agriculture, des terres qui seraient cou-

vertes de forêts, pour l'entretien des foyers. Elles alimentent, en outre, une quantité prodigieuse de fabriques, et la population du pays, si nécessaire à ses vastes établissements, s'est accrue de ces deux raisons combinées.

A ces causes purement physiques, on doit ajouter celles qui résultent d'une administration très-éclairée. L'Empire britannique ne pouvait se soutenir que par les efforts d'une multitude de bras; elle n'a rien négligé pour se les assurer; et, loin d'être menacée, comme les autres pays, par l'accroissement de sa population, l'Angleterre doit tendre sans cesse au plus grand développement de l'espèce humaine, parce qu'à son tour celle-ci étend la puissance de l'État. Tel est, en effet, le but de toutes ses institutions. Ici, la naturalisation est facile; ce titre de citoyen de la Grande-Bretagne, auquel on attache cependant

une si grande importance, y est accordé plus facilement que le droit de bourgeoisie en tout autre pays. Les hôpitaux, les établissements de charité sont nombreux, et la tenue en est parfaite. Les maisons de répression même, qui n'offrent ailleurs que honte et misère, rendent souvent à la société des hommes qu'elle peut admettre. Enfin, des lois, toujours sévères, sont tempérées par la clémence du Souverain; la plupart des malheureux qu'elles avaient condamnés, reçoivent une seconde vie par le pardon royal. On les envoie, à grands frais, aux confins de l'Univers, peupler les déserts, et ils donnent le jour à des enfants qui font oublier leurs pères. C'est par ces soins, soutenus avec une rare persévérance, que l'Angleterre compte aujourd'hui seize millions d'habitants. C'est beaucoup, sans doute; mais ce n'est pas encore assez. En effet, il

faut à l'Angleterre des bras pour ses innombrables manufactures, des matelots pour sa marine de guerre; il en faut beaucoup plus pour sa marine marchande; enfin, il lui faut des hommes pour son armée de terre, où, comme cette Rome à laquelle nous l'avons déjà comparée, elle n'admet jamais que des nationaux. Elle prend à son service des officiers et des soldats de tous pays; elle en forme des régiments, toujours largement rétribués; elle soudoie même des armées étrangères; mais il faut être né dans les États britanniques pour entrer dans un régiment anglais. Par suite de cette obligation, les armées nationales ont toujours été peu considérables, si on les compare à celles que la France, l'Allemagne, la Russie, peuvent mettre sur pied. En cas de guerre, on fait marcher des Alliés, toujours empressés de recevoir des subsides, et l'armée anglaise, propre-

ment dite, peut être considérée comme un grand corps de réserve, qu'on ne met en avant que dans des occasions décisives. Elle semble destinée plutôt à couvrir le pays, à protéger ses immenses possessions, à contenir les Colonies, qu'à faire la guerre à l'extérieur. En plusieurs circonstances, cependant, elle l'a faite sur le continent, et elle y a remporté des victoires signalées. Mais, dans les temps modernes, elle n'a jamais marché qu'à côté de ses Alliés : prudence louable dans un État où on connaît le prix des hommes, et où une nation éclairée autant que jalouse de ses droits, demande compte, à son gouvernement, de ses opérations. Ce peuple, essentiellement calculateur, met, avec une sagacité merveilleuse, la valeur à toute chose; il achète la neutralité des uns, le sang des autres; il paie généreusement partout; il n'hésite pas sur les

plus grands sacrifices; et, quoi qu'il entreprenne ou qu'on entreprenne contre lui, la soif de l'or lui assure des Alliés, partout où il y a des hommes. Le même esprit qui porte la nation anglaise à épargner les hommes, dans ses transactions politiques, se reproduit dans toutes ses entreprises, même dans ses établissements particuliers. Partout, des pompes à feu, des machines à vapeur, des mécaniques de toute espèce, centuplent les forces humaines; et cette puissance admirable, dirigée par des mains habiles, donne des produits, qui bientôt dépasseront les besoins de l'Univers : art admirable qui, faisant beaucoup avec peu, élève l'Angleterre au rang des nations les plus populeuses, et lui donne la supériorité sur elles toutes.

Par malheur pour les autres peuples, un aveugle esprit d'imitation a répandu l'usage de ces mêmes machines, dans des pays où,

tout au contraire de l'Angleterre, c'est l'ouvrage qui manque aux hommes; et ce qui est la source de la prospérité de l'autre côté du détroit, n'a produit en deçà que découragement et misère (1).

Le croirait-on! cette nation si industrieuse, si riche, si puissante, est accablée sous une dette que son territoire, vendu pièce à pièce, ne pourrait acquitter. Aujourd'hui, tout Anglais est devenu créancier de l'État; un commerce immense alimente sans cesse un trésor qui reste toujours vide; et la rapidité du mouvement empêche de sentir la pesanteur du fardeau. Un

(1) Une récompense d'un million de francs a été assurée, par le gouvernement d'une nation, à celui qui trouverait l'art de filer le lin et le chanvre par des machines. Déjà on s'est approché du but; le jour qu'on l'aura atteint, un million de familles seront à l'aumône.

seul moment de stagnation, et tout serait perdu.

Il résulte, de ce court exposé, que la politique de l'Angleterre diffère totalement de celle des autres peuples de l'Europe. Ils ont de grandes armées, elle ne doit en avoir que de petites. Elles sont, à chaque génération, dans la nécessité de faire la guerre, elle doit s'appliquer à l'éviter; ou si l'honneur national, l'ambition, le désir d'ouvrir à son commerce de nouveaux débouchés, la mettent dans le cas de troubler la paix publique, la mer doit être son champ de bataille; c'est là, et seulement là, que sa supériorité la fait nécessairement triompher. Nul doute qu'elle ne puisse obtenir des succès partout où elle combattra; la valeur de ses troupes n'a jamais été contestée; ses généraux sont habiles; elle peut frapper un coup mortel, dans des moments décisifs; mais la destruction d'une armée,

serait pour elle une perte irréparable, et elle doit craindre de s'y exposer.

La puissance anglaise est le plus grand monument que, dans les temps modernes, l'intelligence humaine ait élevé sur la terre; mais la base est étroite, le sommet s'élargit; il peut résister à la tempête, une commotion du sol pourrait le renverser.

CHAPITRE XII.

DE LA FRANCE.

Les Romains, pendant toute la durée de la République, n'avaient pas pénétré au delà des parties les plus méridionales de la Gaule. La ville de Marseille, presque aussi antique que Rome elle-même, puisque sa fondation date du temps de Tarquin l'Ancien, était une simple Colonie, étrangère à la contrée; et, quoiqu'elle ait été appelée, par Cicéron, l'*Athènes des Gaules*, par Pline, *la Maîtresse des Sciences*, sa puissance était bornée à son territoire.

César fut le premier qui reconnut les

Gaules dans toute leur étendue; et, pour les Romains, reconnaître, c'était conquérir. Ils avaient employé plusieurs siècles à soumettre les petites nations voisines de Rome; la Gaule entière, malgré la multitude de ses défenseurs, fut assujettie, en entier, en moins de dix années. Indépendamment de la supériorité des Légions sur toutes les troupes du monde, et du génie de leur chef, lui-même nous révèle, en quelque sorte, le secret de ces conquêtes si faciles et si rapides. Dans ses mémoires, que nous appelons *Commentaires*; par une traduction du mot et non de la pensée, il dit en propres termes (livre VI) : « Il existe, dans les Gaules, des factions, non-seulement dans toutes les cités, bourgs ou « villages, mais encore dans la plupart des « familles. » Or, si l'on considère que ce pays se divisait en soixante-quatre nations distinctes, subdivisées elles-mêmes en trois

ou quatre cents peuplades (1), on comprendra, sans peine, que des hommes, tous ennemis les uns des autres, ne durent opposer, quels que fussent leur nombre et leur courage,

---

(1) On a remarqué que ces divisions et subdivisions qui ont disparu, depuis très-long-temps, dans l'ordre civil ou politique de la France, se retrouvaient, avec plus ou moins d'exactitude, dans l'ancien État ecclésiastique, où un Diocèse répond, presque toujours, à l'un des peuples indiqués par César. Lorsque le Christianisme eut pénétré dans les Gaules, à une époque où ces divisions existaient encore, il était naturel que chacune de ces petites nations formât un Evêché. Ces anciennes démarcations, n'ayant éprouvé aucun changement, pendant douze siècles, conduisent à la reconnaissance présumée des peuples de la Gaule. Quant aux Archevêchés, ils correspondaient à la division que les Romains avaient faite, de la totalité du pays, en dix-sept Provinces.

qu'une faible résistance aux vétérans de Rome, commandés par le plus grand des capitaines. Vainement ils réunirent, sur les bords de l'Aisne, une armée de trois cent mille combattants, les Romains la détruisirent ou la dissipèrent sans peine; et, dans cette multitude de combats qui suivirent ce premier effort, les Gaulois furent presque toujours défaits.

Ce n'était pas assez de vaincre, César savait encore profiter de la victoire. Négociateur habile, politique profond, il savait se faire des Alliés, même parmi ses ennemis, gouverner ces peuples qu'il avait conquis; enfin, par un don particulier de cette Providence, qui se plut à lui tout accorder, historien aussi fidèle qu'éloquent, lui-même a laissé à la postérité le récit de cette grande conquête; et c'est à lui que nous devons la connaissance de ce qu'étaient les Gaules.

Lui-même nous apprend qu'à cette époque, ces peuples avaient perdu une partie de leur réputation militaire. « Autrefois, « dit-il (livre sixième), ils étaient plus « guerriers que les Germains; mais, après « avoir été vaincus tant de fois par eux, ils « ne leur étaient plus comparables en va- « leur. » Cette supériorité des Germains était due à leurs mœurs encore sauvages; tandis que les Gaulois, beaucoup plus avancés en civilisation, joignaient déjà les défauts des peuples civilisés, à ceux qui leur étaient naturels. « Ils sont légers, dit en- « core l'auteur des Commentaires (livre « quatrième), prompts à changer d'opi- « nion, avides de nouveautés. Ils sont si « curieux, qu'ils arrêtent les voyageurs « pour s'informer de ce qu'ils savent, de ce « qu'ils ont entendu dire. Dans les villes, « le peuple se presse autour des marchands, « il leur demande d'où ils viennent, ce

« qu'ils ont appris de nouveau dans ces « quartiers-là. Cependant, c'est sur de tels « rapports qu'ils prennent les résolutions « les plus importantes, sauf à se repentir de « s'être laissé égarer par des avis incertains, « et pour la plupart assortis à leurs pen- « chants. » Si les mœurs des Germains, si parfaitement décrites par Tacite, nous ont paru s'accorder avec celles des Allemands, nous devons convenir, avec sincérité, qu'il ne nous est pas permis de méconnaître les Français dans les Gaulois de César.

Aurons-nous tort de conclure, de ces rapprochements, qu'il est, dans tous les peuples, un caractère primitif que rien ne peut effacer; de même qu'un enfant montre, dès ses jeunes années, des penchants que l'âge ou l'éducation peuvent modifier, mais qu'ils ne détruisent pas.

L'Empire Romain ayant succédé à la République, les Gaules en devinrent une des

provinces les plus importantes. Les lumières y pénétrèrent à la suite des vainqueurs; le culte odieux des Druïdes fit place à cette Mythologie, erreur brillante de l'imagination, qui séduit encore l'esprit quand la raison la repousse, et qui devait tomber, à son tour, devant une Religion plus sévère. Ce pays, si long-temps barbare, cessa d'être étranger aux Arts et aux Sciences; il eut des temples, des aqueducs, des théâtres; des chemins superbes le traversèrent dans toute son étendue. La vigne, l'olivier, les fruits de toute espèce (1) y furent introduits par ces Romains, qui mêlèrent tant de bien au mal qu'ils firent aux hommes. Leurs lois, quelles qu'elles fussent, furent adoptées par des peuples qui n'avaient pas de lois,

(1) En moins de cent vingt ans, dit Pline, liv. xv, chap. xxv, la cerise passa de l'Asie-Mineure, jusque dans la Grande-Bretagne.

ou qui n'en avaient que de mauvaises. Une administration ferme et vigilante régit ce vaste pays, compris entre le Rhin, les deux mers, les Alpes et les Pyrénées. Il était divisé en dix-sept grandes Provinces, subdivisées en un certain nombre de districts; chacun d'eux avait son petit Sénat, composé de ses plus dignes citoyens. Ce Corps rendait la justice, et il avait des attributions importantes; mais ses décisions étaient toujours subordonnées à l'autorité suprême des Empereurs. Les Gaulois n'avaient été occupés, pendant plusieurs siècles, qu'à leur destruction mutuelle (1); ces guerres intestines cessèrent sous des Maîtres arbitres uniques de la guerre. Rome eut constam-

(1) La noblesse ne s'exerce qu'aux armes; avant l'arrivée de César, elle était tous les ans en guerre, soit pour attaquer, soit pour se défendre.

(*César, Comment.*, liv. VI.)

ment des Gaulois dans ses armées, et elle en eut un grand nombre; mais les Gaules furent tranquilles, tant qu'elle fut puissante; et ce long assujettissement les prépara, en quelque sorte, à reconnaître une autre autorité.

Vers la fin du cinquième siècle, l'Empire Romain s'écroulait de toute part; les Germains, long-temps contenus et jamais soumis, étaient ses ennemis les plus redoutables. Tandis que les uns l'attaquaient par le nord de l'Italie, les autres envahissaient les Gaules. Ceux-ci, connus sous le nom de Francs, en raison de leur amour pour l'indépendance, avaient déjà fait des excursions plus ou moins heureuses contre les Romains; mais ce fut seulement sous Clovis qu'ils s'établirent solidement dans les Gaules. L'an 486, ce Conquérant, parti des bords du Rhin, traversa les Ardennes; il gagna sur Syagrius, général de l'Empire, une de ces ba-

tailles qui décident du sort des nations, et un pouvoir succéda à l'autre.

Ce grand changement se fit sans trop de violence; les Francs ne faisaient la guerre qu'aux seuls Romains, ils ménageaient les Gaulois qu'ils aspiraient à gouverner; et ceux-ci, déjà façonnés au joug, virent sans peine l'humiliation de leurs anciens Maîtres, parce que l'indifférence devient le sentiment involontaire des hommes vivant sous une domination étrangère. Les Francs s'allièrent aux principales familles gauloises; bientôt, à l'exemple de Clovis, ils embrassèrent la Religion chrétienne, et de cette fusion des deux peuples sortit tout à coup cette nation française, qui a tant influé sur les destins de l'Europe. Dès son origine, elle fut nombreuse; un peuple robuste et dont les mœurs étaient simples, vivant sur une terre fertile, s'était singulièrement accru pendant la longue domina-

tion des Romains; il s'augmenta encore de cette multitude de conquérants accourus de la Germanie; et ce renfort d'hommes à demi sauvages rendit à la nation son antique énergie. Dès ce moment, les Français, devenus célèbres par leur valeur, ne cessèrent de faire la guerre; ils eurent des succès inouïs, des revers accablants; et, dans leur bonne ou mauvaise fortune, ils furent toujours redoutables, lorsqu'ils furent conduits par de dignes chefs.

Par malheur, après Clovis, que l'on doit regarder comme le véritable fondateur de la monarchie, la France n'eut, pendant près de trois siècles, que des Princes indignes du trône; les intendants de leur maison usurpèrent, par degrés, le pouvoir souverain; sous le titre de *Maires du Palais*, ils finirent par gouverner l'État. Les Rois étaient fainéants, les Ministres devaient être audacieux. Le dernier rejeton de Clovis tomba

sans que sa chute fut même aperçue; et l'illustre famille de Martel forma cette seconde race qui devait jeter tant d'éclat à son origine, et tomber plus vite encore que celle des Mérovingiens. Trois grands hommes, qui se succédèrent, firent de la France la première puissance de l'Europe. Par un retour singulier, les descendants des premiers Francs portèrent la destruction, sous la conduite de Charlemagne, dans le berceau de leurs ancêtres, et la Gaule fut vengée. Mais des victoires ne suffisaient pas au génie de Charles; de sages lois font fleurir ses immenses États; elles raniment une population sans cesse décimée par des guerres sanglantes; quinze mille familles sont transportées, de la Germanie, dans l'intérieur de la France. L'État prospère, les peuples sont heureux; le plus grand des Souverains est en même temps le plus éclairé; il meurt au fort de ses succès, et tout périt

après lui. Divisions dans les Princes de sa famille, prétentions des grands vassaux, audace des nations voisines, tout concourt à l'abaissement de ce vaste édifice; il est prêt à s'écrouler, lorsque le plus illustre et le plus digne de ces vassaux saisit une couronne en quelque sorte abandonnée.

Dans ces temps malheureux, une coutume, aussi fatale aux peuples qu'à la monarchie, précipita encore la chute de la race de Charlemagne. Il était d'usage qu'avant sa mort le Souverain partageât ses États entre ses enfants; ces parts étaient plus ou moins fortes, en raison des affections du père, et du caractère de chacun d'eux. De là naissaient des inimitiés, des haines, des guerres même, qui déchiraient le Royaume, et dont la cause se renouvelait à chaque règne.

La couronne était encore élective, cependant. Mais cette faculté d'élire son

chef devient bientôt imaginaire, quand elle n'est pas appuyée sur des lois positives; parce qu'un père, sur le trône, a toujours des moyens détournés pour y faire arriver son fils; et même, en cas d'extinction de la Maison royale, ce prétendu droit d'élection se réduit à reconnaître celui que la force ou l'audace ont placé sur le pavois.

C'est sous les Rois de la seconde race qu'eurent lieu les dernières invasions de ces peuples du Nord, qui tant de fois désolèrent l'Europe. Sous le nom de *Normands*, qui exprime leur origine, ils dévastèrent les parties occidentales de la France; ils s'avancèrent jusqu'à sa capitale, et ils finirent par s'établir dans la plus riche de ses Provinces. Long-temps encore l'Asie éprouva des malheurs semblables; elle pourrait les éprouver de nouveau, s'ils n'étaient détournés par des

mains habiles; ils ont cessé pour les peuples policés. Aujourd'hui, comme dans tous les siècles, les armées font des conquêtes; elles foulent, elles ruinent les peuples, mais elles ne les déplacent plus; et, pour l'ordinaire, après des succès alternatifs, après une grande perte d'hommes et une ruine réciproque, chacun se retrouve à peu près dans sa première position, ainsi qu'il est arrivé en France, depuis Clovis jusqu'à Charles X.

Toute dynastie a commencé par un héros; Hugues Capet mérita ce titre. Initié dans les secrets de ces grands vassaux qui avaient abattu la seconde race, et dont lui-même avait fait partie, il sut leur résister; et, plus heureux que Charlemagne, sa postérité s'est maintenue sur le trône, à travers les siècles. Cette famille toute royale règne encore; elle doit régner long-temps, et ses nobles branches

s'étendent sur les plus belles contrées de l'Europe.

Le gouvernement des quatre premiers Capétiens fut plein de sagesse; une paix de cent vingt ans en fut le résultat. Dans cette longue période, la population du Royaume s'éleva à un point jusqu'alors inconnu. Les forces étaient immenses; elles eussent pu troubler l'Europe entière, lorsqu'un événement inattendu les entraîna dans des régions lointaines.

Un prêtre picard, homme obscur, sans extérieur et sans éducation, fit, vers la fin du onzième siècle, le pélerinage de la Terre-Sainte. Témoin et victime des vexations dont les Infidèles accablaient les Chrétiens, il eut à ce sujet des communications intimes avec le Patriarche de Jérusalem, puis avec le Pape Urbain II, qui se servit de lui avec habileté, pour exciter les peuples à une vengeance qui

devait être profitable au Saint-Siége. Dans ces temps de simplicité, il ne fallait pas de grands talents pour émouvoir les hommes; c'était assez de la passion. Pierre avait reçu du Ciel cette sorte d'éloquence rustique qui a tant d'effet sur la multitude. A son retour en France, il peignit, avec des couleurs vives et simples, les souffrances des Chrétiens en Orient. On l'entend, on s'émeut, on s'assemble; bientôt une armée immense court à la délivrance du tombeau de Jésus-Christ, sous la conduite de ce même ermite Pierre, devenu mauvais général, de missionnaire habile qu'il avait été; elle est détruite en entier. D'autres la suivent sous des chefs plus illustres. Pendant deux siècles, l'exaltation religieuse entraîne l'élite de l'Europe à sa perte. Rois, Princes, nobles et vassaux, tous se précipitent dans ces étranges expéditions où la France joua

constamment le premier rôle, et dont elle ressentit les plus rudes coups.

Les Princes de l'Orient, d'abord épouvantés à l'aspect de ces multitudes, ne tardèrent pas à se raffermir. Ils montrèrent du courage, même de l'habileté. Les Empereurs grecs s'unirent secrètement à eux, pour écarter de leurs États ces Chrétiens redoutables, dont la plus grande partie semblait dirigée plutôt par l'amour du pillage que par un véritable esprit de Religion. Vainement ces bandes confuses étaient sans cesse recrutées par des masses d'hommes accourus de tous les pays; les inimitiés entre les chefs, la licence des soldats, les désordres de toute nature, détruisirent l'œuvre du courage. Après des succès inutiles, achetés au prix de sacrifices immenses, le zèle se ralentit par degrés; les Souverains d'Europe, assez occupés dans leur propre pays, cessèrent

d'envoyer de nouvelles troupes; bientôt ils rappelèrent les premières, ou plutôt ils en recueillirent les misérables restes; enfin, de simples pélerins succédèrent aux soldats, et l'Orient fut oublié des Rois.

On n'atteignit pas le but principal; les peuples furent ruinés; l'Église s'enrichit des biens des Croisés, forcés de les vendre à vil prix, pour subvenir aux frais de ces expéditions chevaleresques; et, quoique le nombre des hommes fût considérablement diminué, celui des moines augmenta, parce que la multitude se précipite toujours là où sont les plus grands avantages. Ajoutons encore que les Croisades donnèrent naissance à une multitude d'ordres monastiques, effet naturel d'une entreprise purement religieuse, et qui était beaucoup plus probable que la conquête de Jérusalem.

Ces maux du moment en préparèrent de plus graves pour l'avenir; l'extrême opu-

lence du Clergé lui donna, dans l'État, un pouvoir temporel entièrement opposé à l'esprit de la Religion chrétienne; les Seigneurs profitèrent de l'éloignement des Rois, pour étendre leurs prérogatives; les Prêtres et les Grands, malgré leurs divisions passagères, s'accordèrent pour attenter aux droits des Souverains; on ne parlait pas de ceux des peuples; et de longs débats, au dehors comme au dedans, furent le fruit unique de ces Croisades, entreprises avec enthousiasme, continuées par amour-propre, et terminées sans gloire.

Le Royaume fut affaibli pour long-temps. Cette pente pour la vie monastique lui ôtait à la fois les hommes et les biens; il tomba dans la langueur; en cas de guerre, il eût pu succomber; si les mêmes causes n'eussent produit les mêmes effets dans toute la chrétienté. La France fut encore la

moins malheureuse, parce que la couronne restant toujours dans la même famille, le royaume fut préservé de ces vives secousses qui ébranlèrent les États qu'il aurait pu redouter, et il n'eut à souffrir que des désordres intérieurs, conséquence nécessaire d'une constitution vicieuse, ou plutôt du défaut de constitution. Cette longue succession de Princes du même sang, tous animés du même esprit, tous avides du pouvoir, amena peu à peu de grands changements dans l'État. La féodalité, triste fille de la seconde race, était à la fois le tourment des Rois, et le fléau des peuples. Partout les devoirs du vassal l'emportaient sur ceux du sujet; les paysans obéissaient à leur Seigneur; celui-ci était soumis à son suzerain, et ainsi de suite jusqu'au vassal immédiat de la Couronne. Mais ici l'obéissance cessait tout à coup, et l'autorité du Souverain était presque toujours méconnue

par des chefs qui, souvent, l'égalaient en puissance.

Les successeurs de Hugues Capet s'appliquèrent, sans relâche, à miner une institution qui s'opposait à tout, et qui choquait leur amour-propre. Déjà, Louis le Gros y avait porté la première atteinte, en donnant, ou plutôt en vendant le droit de commune, aux habitants des villes et bourgs de ses domaines. Dès-lors, il leur fut permis de changer de demeure à volonté, de disposer de leurs biens; ils purent délibérer, en conseil, sur leurs intérêts de toute nature, instituer des réglements pour le maintien de l'ordre public, et pourvoir à leur sûreté, par la création des gardes bourgeoises, troupes purement municipales, et hors du commandement du Prince. Les Seigneurs, généralement appauvris par leurs guerres domestiques, s'étaient hâtés d'imiter le Souverain. D'après des stipulations au-

thentiques, des obligations personnelles, trop souvent humiliantes, furent converties en simples redevances; d'humbles vassaux furent élevés au rang de citoyens; et ce tiers-état, qui devait acquérir, plus tard, une si grande importance, était né de cette concession. Les Rois qui suivirent, profitèrent avec habileté, de toutes les circonstances, pour abattre ce pouvoir qui, tant de fois, les avait humiliés. Louis XI y mit de la ruse, même de la perfidie; Richelieu, de la violence; Louis XIV, de la séduction. Sous le règne de ce dernier, la féodalité conserva seulement quelques droits sur les biens, elle n'en eut aucun sur les individus; l'autorité royale entraîna tout, et la France connut enfin ses forces.

Jusque-là, quoique toujours en guerre, elle ne l'avait presque jamais faite que sur son territoire; tantôt contre les Anglais, tantôt contre les Espagnols; plus souvent

contre elle-même. Les débats sanglants des Armagnacs et des Bourguignons; les atrocités de la ligue; une multitude de combats sans objets, propres seulement à donner de l'importance à quelques chefs, sans illustrer la nation, avaient, à chaque génération, abattu ses enfants. Tout changea de face sous un Monarque absolu. L'Allemagne, l'Italie, l'Espagne, devinrent le théâtre de sa gloire. De longs désastres suivirent les succès; le sang français coula partout. Sous un mauvais gouvernement, la source en eût été épuisée; sans doute celui de Louis était despotique, mais les lois étaient fortes, le Souverain était éclairé, et un petit nombre d'années suffirent pour montrer ce que peut, sur une terre féconde, une race plus féconde encore. On eut bientôt une nouvelle preuve de cette régénération si rapide. La guerre de la succession d'Allemagne, celle de sept ans qui la suivit de près,

coûtèrent l'une et l'autre un demi-million de soldats à cette France qui en fut toujours si prodigue, sans qu'elle en fût seulement affaiblie ; enfin, à toutes les époques, il en a été de la population de la France, précisément comme de ses finances ; après des pertes cruelles, sous l'un et l'autre rapport, il a suffi de quelques années de tranquillité et de bonne administration, pour qu'elle se retrouvât plus riche et plus peuplée que jamais.

Bientôt, l'excès de force y porta le plus effroyable désordre ; vers la fin du dix-huitième siècle, une longue paix avait prodigieusement augmenté le nombre des hommes, sur cette terre dont les limites n'avaient pas changé. Une jeunesse ardente, instruite, audacieuse même, s'efforçait en vain de percer des rangs où elle était contenue par des usages plus forts que des lois ; tout était plein autour d'elle. Le Clergé, en perdant

son ancienne influence dans l'État, avait conservé tous ses biens; ils étaient immenses; la haute noblesse jouissait, à la fois, des grandes propriétés et des grandes places; la noblesse inférieure occupait la plus grande partie des places secondaires; tandis que le reste de la nation, acquérant chaque jour des lumières et des forces, s'irritait en secret d'un ordre de choses qui donnait tout au plus petit nombre. Après Louis XIV, un règne faible, souillé par des écarts honteux, puis un autre règne plus faible encore, quoique plus vertueux, conduisirent par degrés les Français à examiner ce que jusque-là ils avaient révéré; et, en fait d'obéissance aveugle, tout est fini du moment qu'on s'avise de réfléchir. L'inexpérience du gouvernement, le désordre des finances, la hardiesse des écrivains, l'élan d'un peuple entier, avide de changement; enfin, une guerre lointaine, entreprise pour la défense de la

liberté, où coururent même des courtisans; tout se réunit pour faire naître cette *révolution* qui est devenue, en quelque sorte, un mot nouveau dans notre langue, par les idées qu'elle entraîne. Elle a ébranlé l'Univers; elle l'agite encore; elle doit en changer la face. Grandeur et bassesse; excès de gloire, excès de crimes, elle a tout produit; elle a excité l'horreur et l'admiration. Dans un court intervalle, la France a passé par tous les genres de gouvernement, depuis la plus basse démocratie, jusqu'au despotisme militaire. On eut toutes les prospérités, on fut accablé de tous les malheurs. Mais, à cette terrible école, les hommes de tous les partis se sont enfin éclairés. Après avoir parcouru un cercle immense, on s'est retrouvé, comme par miracle, au point de départ. La tendance mutuelle, fortifiée par d'heureux souvenirs, réunit ce qui n'avait été séparé que par la difficulté de s'enten-

dre. Les Rois ont délaissé, de leur propre volonté, le pouvoir absolu ; les peuples ont franchement renoncé à des prétentions désordonnées. Une Charte, accordée librement, a été reçue avec transport par une nation jalouse de ses droits, et fière de ses Princes. Elle établit, pour jamais, l'harmonie entre toutes les parties du corps social ; et ce Code sacré, juré au pied des autels par des Princes religieux, est aujourd'hui un objet d'orgueil pour la France, et d'envie pour ceux même qui la combattirent.

Ils y arriveront cependant. A toutes les grandes époques historiques, les peuples, entraînés par une pente générale, ont tous marché dans la même direction. Les plus audacieux prennent l'avance, les autres suivent, et tous arrivent. Examinons rapidement ce qui s'est passé, en Europe, depuis plus de vingt siècles. Nous voyons d'abord, en Grèce et en

Italie, seules contrées qui eussent des annales, à ces temps reculés, de petites nations conduites par des chefs à qui les historiens ont bien voulu accorder le titre de Rois. Leur pouvoir était limité, ils en abusèrent cependant; et partout le gouvernement changea. On vit naître des Républiques; elles durèrent long-temps, elles eurent de l'éclat. En Grèce, elles furent toujours en même nombre; en Italie, toutes se fondirent en une seule, et celle-là conquit le Monde. Ce vaste Corps eut bientôt une tête; les Empereurs gouvernèrent seuls pendant plusieurs siècles. Enfin, cet Empire s'écroula; une multitude d'États s'élevèrent sur ses ruines, et les peuples, dès long-temps habitués à l'obéissance, adoptèrent sans peine le gouvernement monarchique. Des chefs heureux devinrent Rois par le choix des soldats. Forcés à des ménagements envers

ceux qui avaient été leurs compagnons, ils se virent contraints de leur accorder une partie de ce pouvoir auquel eux-mêmes n'avaient que des droits incertains, et la féodalité vint se placer entre le Monarque et les sujets. Les descendants de ces Rois, se regardant comme dégagés, par une longue hérédité, des obligations contractées par leurs ancêtres, travaillèrent avec persévérance à abattre cette puissance intermédiaire qui les avait élevés. Ils y parvinrent après bien des années, et le pouvoir absolu régla tout. A son tour, il fit des fautes; ces fautes furent punies comme des crimes. Un horrible délire saisit tout une nation, et jamais égarement de l'esprit humain n'eut des suites plus fatales.

Pendant l'espace de vingt-cinq années, l'Ange exterminateur a plané sur la France; depuis le Louvre jusqu'à la plus humble

des chaumières, il n'a rien épargné : assassinats, meurtres judiciaires, guerre atroce à l'intérieur, guerre acharnée au dehors, contre toutes les puissances. Partout la destruction fut effroyable. Le courage des soldats, l'habileté des chefs, firent triompher une cause désespérée; et le plus illustre de ces chefs, s'emparant de l'autorité, attaqua, dans leurs foyers, ces étrangers qui avaient menacé les nôtres. Dix capitales, jusque-là visitées à peine par nos voyageurs, reçurent avec effroi ces soldats, d'abord si mal jugés. Des succès si étranges aveuglèrent celui qui les avait obtenus. Né dans un rang obscur, il eût dû être prémuni contre les dangers de la flatterie; et cependant ce vieil ennemi des Rois pervertit son jugement. Ses entreprises avaient été hardies, elles devinrent insensées. Des injustices éclatantes, des sceptres arrachés par

la force à leurs anciens possesseurs, et remis en des mains indignes, enfin, un crime odieux, avaient laissé, dans l'esprit des hommes, des souvenirs amers. Long-temps écartés par un excès de gloire, ils se reproduisirent dans toute leur force, à l'approche du malheur; ils eurent leur effet.

Deux fois de suite, des armées plus nombreuses, peut-être, que celles de Darius, et bien autrement redoutables, avaient péri sous le commandement d'un général délaissé par la fortune; elle avait épuisé sur lui toutes ses faveurs, elle l'accabla de ses coups les plus rudes. Parents, alliés, amis, tout, jusqu'aux éléments, combattit contre lui; et, traître à sa propre cause, lui-même fut le plus mortel de ses ennemis. Il tomba enfin, laissant l'Europe aussi étonnée de la rapidité de sa chute, que de sa prodigieuse élévation, et la maison de Bourbon, rassise

sur un trône héréditaire, y montra ses antiques vertus.

Jusque-là, tout se conçoit facilement, parce que tout est l'effet nécessaire de l'enchaînement des circonstances, tout est inévitable. Mais comprendra-t-on jamais qu'après tant de catastrophes sanglantes, après une destruction aussi horrible, cette même France, peuplée, en 1790, de vingt-quatre millions d'habitants, en ait compté, en 1815, trente millions? Ce n'est pas tout : depuis cette époque, des relevés authentiques portent la totalité de ses habitants, à trente-deux millions pour l'année 1827, quoique son territoire ait été diminué de quelques petits cantons : progression véritablement effrayante, et dont il importe de reconnaître les causes pour en détourner les effets.

Pendant bien des siècles, la classe inférieure de la société, qui partout est la

plus nombreuse, jouissait à peine de quelque propriété. La pauvreté, triste héritage de chaque génération, avait éteint, dans le bas peuple, jusqu'à l'idée d'un changement de situation. Il pouvait n'en être pas plus malheureux, puisque l'ignorance du bien en prévenait le désir. On végétait, de père en fils, dans une profonde nullité; et une longue habitude avait tellement abattu les esprits, que les plus maltraités ne songeaient même pas à se plaindre. Tout à coup une révolution éclate; les idées changent, ou plutôt elles naissent; le trône, l'autel, tout s'abaisse, tout s'écroule; tout se relève de l'autre côté. La vente des biens du Clergé, la spoliation de ceux des Émigrés ou des condamnés, le partage des communaux, mettent la moitié de la France à l'encan. Il y a de la terre pour tout le monde, et une monnaie imaginaire en

permet l'acquisition au plus misérable. Ce n'est pas assez de tant d'avantages; bientôt les places à l'armée, les emplois dans une multitude d'administrations temporaires ou durables, appellent tout ce qui montre du courage, de l'intelligence, ou seulement du zèle. Dans ce mouvement rapide et général, vingt mille grandes fortunes sont renversées; il s'en élève un million de petites. Ces familles, jusque-là condamnées à l'obscurité, connaissent enfin l'aisance; elles prospèrent, elles s'étendent; les enfants s'établissent, et le mariage cesse de reculer devant la misère.

A cette cause, déjà si puissante, s'en est jointe une autre d'un effet plus rapide encore. Au moment même où un nouvel ordre de choses assurait la naissance d'un plus grand nombre d'enfants, a paru la vaccine, qui les a conservés : découverte admirable, qu'un siècle trop fécond en

prodiges n'a pas suffisamment appréciée, et dont l'auteur devrait être placé à la tête des bienfaiteurs de l'humanité. L'antiquité eût fait de lui un demi-dieu, le vulgaire ignore même son nom. La vaccine changera la politique de tous les peuples. Elle en créera de nouveaux. Par elle, les déserts deviendront habités; par elle, l'empire de l'homme s'étendra jusqu'aux dernières limites tracées par la main de Dieu. La civilisation, conséquence nécessaire du rapprochement des êtres, marchera du même pas, et l'espèce humaine, devenue plus nombreuse et plus éclairée, ne connaîtra de maux, que ceux qui sont inséparables de sa nature.

L'activité qui caractérise les Français, l'exemple du passé, doivent appeler l'attention la plus sérieuse sur cet accroissement de population; il fait aujourd'hui la force de l'État, il fera demain son malheur, s'il

n'est détourné par une main habile. Elle en a les moyens. Il nous reste encore des marais à dessécher, des communaux à rendre à la culture, des landes à défricher.

Que si nous portons nos regards au-delà des mers, il est permis d'espérer que des négociations suivies avec persévérance, et soutenues avec énergie, donneront enfin à la France une part quelconque dans ces régions où elle eut, au siècle dernier, de si grands établissements. Les droits des nations ne s'éteignent pas; des circonstances heureuses les rappellent, et la fermeté les fait valoir. L'Asie, avec ses îles innombrables, la Nouvelle-Hollande tout entière, une grande partie de l'Afrique australe, etc., ne sauraient appartenir, pour toujours, à une seule puissance; et il y a là des moyens d'existence pour tant d'êtres que le malheur, le désordre, même l'inconduite, ont déshérités.

Cette perspective est éloignée ; il se peut même qu'elle ne se réalise pas, puisque aucun changement ne peut avoir lieu, à cet égard, que par des événements que rien n'annonce encore, et dont le résultat est toujours douteux. Quoi qu'il arrive, usons de toutes les ressources qui sont en nous-mêmes, et ne risquons pas de détruire, par des dispositions imprudentes, une tranquillité si chèrement achetée. Le gouvernement français est aujourd'hui dans la position d'un père dont la famille s'étend au-delà de son espérance, et qui renonce, en faveur de ses derniers enfants, à toute idée de grandeur pour ses aînés. Cependant un projet de loi, repoussé par le cri public, rejeté par l'élite de la nation, a menacé la France de cette inégalité légale, source de tant de malheurs. Quelque splendide que puisse être un festin, est-ce donc au moment où le nombre des convives augmente,

qu'il faut grossir les parts? Vainement les partisans d'une loi réprouvée répétaient-ils que l'application en serait purement volontaire; ils oubliaient donc qu'on ne doit mettre jamais en opposition l'orgueil et la nature, parce que les vices de l'esprit l'emportent toujours sur les qualités du cœur. On ne peut le nier, la division des propriétés a porté une atteinte mortelle à ces grandes Maisons, autrefois l'appui du trône, et aujourd'hui son simple ornement; mais elle a rendu la France riche, tranquille, heureuse, enfin; elle a donné du travail au plus grand nombre, une patrie à celui qui n'en avait pas, et de la dignité à tous. L'attaquer ouvertement serait témérité, la miner en secret serait perfidie. Aujourd'hui, tous aspirent à vivre; tous sentent qu'ils en ont le droit, et ce qui menacerait leur existence, ou celle de leurs enfants, ne serait pas reçu avec tranquillité.

Nous ne répèterons pas ici ce qu'ont dit ou écrit sur ce sujet, de nobles défenseurs de la cause publique; nous nous bornerons à une simple réflexion : avant de donner de l'illustration à quelques citoyens, il faut avoir assuré du pain à tous.

Oui, ces vérités seront senties; elles le sont déjà, elles auront leur effet plein et entier; et notre France marchera d'un pas réglé, dans cette carrière de prospérité, où elle est appelée par la nature et par le génie de ses enfants. Mais cette prospérité même la conduira plus rapidement encore à cette plénitude, maladie éternelle de tous les peuples, et dont les plus heureux sont les premiers atteints. Que fera-t-elle alors? Ce que les autres ont fait, ce qu'elle-même a fait dans tous les temps, la guerre. Une nation puissante et courageuse ne s'alarme pas à ce mot; loin de là, il fait battre plus d'un cœur. Depuis Brennus jusqu'à Napo-

léon, nos soldats ont montré ce qu'ils sont, ce qu'ils peuvent; et il reste encore à l'histoire de France des pages à remplir.

FIN.

TABLE

DU TOME SECOND.

LIVRE TROISIÈME.

		Pages
	Des Peuples modernes.	1
Chap. Ier.	Du Portugal.	6
II.	De l'Espagne.	21
III.	De l'Italie moderne.	45
	§ I. De Naples et Sicile.	47
	§ II. De Rome, et de l'État de l'Église.	56
	§ III. De la Lombardie. . .	66
	§ IV. Piémont et Sardaigne.	67
	§ V. Domaine de l'Autriche, en Italie. . . .	72
IV.	De la Turquie et de la Grèce.	77
V.	De la Russie.	104

Pages

CHAP. VI. De l'Allemagne. 129

§ I. De l'Autriche. 145

§ II. De la Prusse. 150

§ III. De la Bavière. 154

VII. De la Suisse. 161

VIII. De la Suède. 175

IX. Du Danemarck. 193

X. Du Royaume des Pays-Bas. . . 213

XI. De l'Angleterre. 236

XII. De la France. 266

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES.

A.

ABYSSINIE. Ancienneté de cet État, I, 141. — Sa Religion, *ibid.*—Rois se disant issus de Salomon, *ibid.* — Sa nullité, 242. — Toujours en guerre, 243. — Les Galas, *ibid.* — On ne peut y conduire une Armée, *ibid.* — Y aller seul, est une entreprise, *ibid.*

AFRIQUE. Mieux connue des anciens que des modernes, I, 226. — Changement qu'y amenèrent les Carthaginois, 227. — Après leur chute, resta puissante, 234. — Redevint barbare sous les Mahométans, 236. — Son état actuel, *ibid. et suiv.*

ALEXANDRE exécute les projets de son père, I, 175. — Soumet l'Asie, *ibid.* — Détruit Tyr, 191. — Pardonne aux Juifs, 190. — Sacrifie à leur Dieu, *ibid.* — Fait la conquête de l'Égypte, 219. — Sacrifie

au bœuf Apis, *ibid.* — Fonde Alexandrie, *ibid.*

ALGER. Ancienne Numidie, I, 238. — Ses corsaires, *ibid.* — Protégés secrètement, *ibid.* — Souvent châtiés, *ibid.* — Jamais corrigés, 239. — Doivent être détruits, *ibid.*

ALLEMAGNE. Parfaite identité de ses peuples, II, 131. — Leur portrait par Tacite, 132. — Ce qui les distingue des Gaulois, selon César, 134. — Leur étaient supérieurs en courage, *ibid.* — Résistent aux Romains, *ibid.* — Leur font éprouver de grandes pertes, *ibid.* — Toujours redoutés d'eux, 135. — A la chute de l'Empire, l'Allemagne forme une multitude de souverainetés, 137. — Principal obstacle à sa puissance, 138. — Aurait soumis l'Europe, *ibid.* — A un chef sous le nom d'Empereur, *ibid.* — Il prétend à la souveraineté, 139. — Guerre de trente ans, 140. — Aujourd'hui, divisée en deux grandes puissances, 142. — Plusieurs du second ordre, 143. — Une multitude de petites, *ibid.* — Migration individuelle, 148. — Caractère de ce peuple, 158.

ANGLETERRE. Connue des Phéniciens, II, 237. — Sous quel nom, *ibid.* — Puis oubliée, 238. —

Visitée par César, 239.—Conquise par Vespasien, alors Général de l'Empereur Claude, *ibid.*— Comment gouvernée par les Romains, 240.— Invasion des Jutes, *ibid.* —Des Anglès, *ibid.* — Des Normands, 241.—Toujours fertile et peuplée, *ibid.*—Les Anglais maîtres de la mer, 245. —Leurs succès prodigieux, 249.—Leurs Colonies, 250.—Perdent la nouvelle Angleterre, 251. — Conservent le Canada, *ibid.*—Par quelle raison, 252.—Peuvent être comparés aux Romains, 253. — Leur Armée, 260.—Leurs flottes, *ibid.* —Leur industrie, 261.—Leur dette nationale, 263.—Quelle doit être leur politique, 264.

Arabes. Toujours indépendants, I, 50.—Défendus par le désert, *ibid.* —Long-temps divisés, 52. —Réunis par une Religion nouvelle, *ibid.* — Deviennent conquérants, 53. — Soumettent l'Orient, *ibid.*—L'Égypte, *ibid.*—La Barbarie, *ibid.* —L'Espagne, *ibid.*— La Sicile, *ibid.*—Perdent leurs conquêtes en Europe; *ibid.* — Sous le nom de Maures, dominent sur la moitié de l'Afrique, *ibid.* — La division entre les tribus détruit leurs forces, 54.

Asie. Berceau des plus grands conquérants, I, 35. — Compte encore un grand nombre de peuples pasteurs, *ibid.* — Ils seraient encore ce qu'ils ont été, *ibid.* — Ce qui s'y oppose, 36. — L'Asie a devancé l'Europe, 48. — Celle-ci l'a surpassée en toute chose, *ibid.*

Auguste. Répare les maux de Rome, I, 301. — Rétablit l'ordre dans l'Empire, *ibid.* — Perte des Légions de Varus, 302. — Véritable cause de la douleur d'Auguste, *ibid.*

Augustule. Dernier Empereur d'Occident, I, 309. — Détrôné, en 475, 1229 ans après la fondation de Rome, *ibid.*

Autriche. — Sa population, II, 145. — Son Armée, *ibid.* — Sagesse des Souverains, *ibid.* — Bonté des peuples, *ibid.* — A prétendu à la domination sur l'Allemagne entière, 146. — Ne cherche aujourd'hui qu'à se maintenir. *ibid.* — Doit craindre la Russie, *ibid.* — Ce qu'elle doit faire pour lui résister, *ibid.* — Menace l'Italie, 148. — Ce qu'elle y possède, *ibid.*

Axumites. Nom sous lequel les Abyssins eurent quelque éclat, I, 241. — A quelle époque, 242.

— Axum, sa capitale, 242. — Connue seulement par ses ruines, *ibid.*

B.

Balbeck. Élevée rapidement à une haute fortune, I, 101. — Causés de sa grandeur, *ibid.* — Tombée et ruinée, 102.

Bataves. Leur pays, très-bien indiqué par Tacite, II, 213. — Il les compte au nombre des peuples germains, 214. — Renommés par leur valeur, *ibid.* — Conquis par les Romains, *ibid.* — Puis par les Frises, *ibid.*

Bavière. Ancien Electorat, II, 154. — Royaume nouveau, *ibid.* — A brillé dans la guerre de trente ans, 155. — Sa population, *ibid.* — Son Armée, *ibid.* — Son importance, *ibid.* — Alliée naturelle de la France, 156.

Belgique. Regardée par les Romains, comme faisant partie des Gaules, II, 213. — Philippe II lui abandonne le commerce d'Asie, 221. — S'élève à une haute fortune, *ibid.* — Activité de son peuple, *ibid.* — Son industrie, *ibid.* — Excite la

jalousie du gouvernement espagnol, 221. — Lui résiste, 222. — Soumise par la force, 223. — Ses habitants les plus riches, les plus industrieux, se réfugient en Hollande, *ibid.* — Ils en font la fortune, *ibid.* — Les deux États sont réunis, 232. (Voyez *Royaume des Pays-Bas.*)

Birmans (Empire des), I, 149. — De quels États il se compose, *ibid.* — N'a pas encore de stabilité, *ibid.* — Peut et doit acquérir de l'importance, *ibid.*

Brames ou Bramines. Fausseté de leur chronologie, I, 157 *et suiv.* — Leur origine prétendue, *ibid.* — Leur orgueil, *ibid.* — Leurs intrigues, *ibid.* — Portrait que fait d'eux Holwell, *ibid.* — Leur pouvoir diminue peu à peu, 167.

Brésil. Par qui découvert, II, 8. — A quelle époque, *ibid.* — Son importance, *ibid.* — Pris par les Hollandais, 11. — Retourne au Portugal, 12. — Source unique de sa richesse, *ibid.* — Devient État séparé, 13.

Bruce. Son voyage en Abyssinie, I, 243. — Prodigieuse difficulté de son retour, *ibid.*

C.

CAMBYSE. Fait la conquête de l'Égypte, I, 218. — Gouverne en tyran, *ibid.*—Tue le bœuf Apis, 219.

CANADA. Colonie sans limites, II, 251. —Reste fidèle à l'Angleterre, quoique peuplé de Français, *ibid.* — Par quelle raison, 252.

CANDAHAR. Autrefois, partie de la Perse, I, 182. —Aujourd'hui État séparé, *ibid.* — Son ennemi naturel, *ibid.* — Sa population, *ibid.*

CAP DE BONNE ESPÉRANCE. Reconnu par les Portugais, II, 7. — Leur est enlevé par les Hollandais, 11. — A ceux-ci, par les Anglais, 252. — Très-important pour la connaissance de l'intérieur de l'Afrique, *ibid.*

CARTHAGE. Son origine prétendue, I, 227. — Plus ancienne que Rome, *ibid.* — Domine sur l'Afrique septentrionale, 228. — Fait le commerce de l'intérieur, *ibid.* — Sa fortune immense, 229. — Profite de la ruine de Tyr, 230. — Devient conquérante, 231. — Les Romains lui font la guerre, 232. — Première guerre punique, où ils ont l'avantage, *ibid.* — Seconde guerre punique, où Carthage a d'abord de grands succès, 233. —

Troisième, où elle est détruite, 233. — Animosité des deux partis, *ibid.* — La nation ne laisse même pas de traces, 234. — Ses indignes successeurs, 236.

Cassitérides. Nom phénicien qui désignait les îles Britanniques, dans l'antiquité, II, 237. — Il est adopté par les Grecs, *ibid.* — Sa signification, *ibid.*

Catherine II. Soulève les Grecs contre la Porte, II, 88. — Leur promet des secours qu'elle ne donne pas, *ibid.* — Les abandonne, *ibid.* — On lui montre le chemin de Byzance, *ibid.* — Ses instructions, relativement à la naissance des enfants, 113.

Celtes. Premiers habitants de l'Europe, I, 55. — De l'Angleterre, *ibid.* — Chassés des rivages de cette île, par les Belges, *ibid.* — Chassés de l'Europe du nord, par les Goths, *ibid.* — Se réfugient au Midi et à l'Ouest, *ibid.*

César. Né Patricien, I, 298. — Se fait défenseur des Plébéiens, *ibid.* — Unit la force des deux partis, *ibid.* — Son opinion sur les Germains, II, 134. — Décrit l'Helvétie, 161. — Visite l'Angleterre, 239. — Ce qu'il en dit, 256 *et suiv.* — Portrait qu'il fait des Gaulois, 267.

CHARLEMAGNE. Succède à deux grands hommes, II, 277.— Législateur, guerrier, politique, administrateur, *ibid.* — Porte la guerre chez les Saxons, *ibid.* — Il meurt, *ibid.* — Malheurs de sa race, 278.

CHARLES XII. Ce qu'il tira d'hommes de la Suède, I, 14. — Cause la ruine de son pays, *ibid.*

CHARLES-JEAN. Garde la neutralité, en 1812, II, 191. — La Russie lui doit peut-être son salut, 192.

CHASSEURS (Peuples). Il n'en existe plus en Europe, même dans l'ancien continent, I, 20. — Seulement en Amérique, 21. — Leurs préjugés, 25. — Incapables de changer leurs habitudes, 26. — Toujours en guerre, quoique toujours peu nombreux, 27. — Il doit en être ainsi, *ibid.* — Leur cruauté, *ibid.* — Doivent disparaître, 28.

CHRISTIERN II. Sa cruauté, II, 202. — Massacre de Stockholm, *ibid.* — Une victime lui échappe, *ibid.* — Elle change tout, *ibid.*

CHINE. Ancienneté de cet Empire, I, 110. — Est encore ce qu'il était, 111. — Chimère de la chronologie des Chinois, 112. — Le Chouking, sa date, *ibid.* — Identité de leur déluge avec le nôtre, *ibid.* — Incroyable population de la Chine,

115. — Autorité du gouvernement, 116. — Sa nature, *ibid.* — Son habileté, *ibid.* — Grande muraille, 117. — Est restée sans objet, *ibid.* — Travaux publics, 119. — Intelligence des Chinois, 121. — Ils ont tout à craindre de l'excès de population, 123. — Meurtre des enfants, 124. — N'ont pas de Colonies, 127. — Se refusent à en établir, 128. — Méfiance du gouvernement, 131. — Malheurs qui le menacent, 133. — N'aurait qu'un moyen de les éviter, 134.

Cimbres. Ce que Tacite dit d'eux, II, 193. — Immensité de leurs forces, 194. — Mirent Rome en péril, I, 293. — Entraînaient dans leurs invasions les Germains, *ibid.* — Les violences de tous attribuées à eux seuls, *ibid.*

Clefts. Grecs insurgés, II, 87. — Leur caractère, *ibid.* — Leurs vertus, *ibid.* — Leurs vices, *ibid.* — Fléau des Turcs, *ibid.*

Clovis. Remporte une victoire sur Syagrius, II, 274. — Détruit sans retour la puissance romaine, dans les Gaules, 275. — Embrasse la Religion chrétienne, *ibid.* — Véritable fondateur de la monarchie française, 276. — Ses successeurs ne lui res-

semblent pas, *ibid.* — Maires du palais, 276. — Chute de sa race, *ibid.*

Colonies. Sont de plusieurs sortes, I, 84. — Différences entre elles, 85. — Colonies romaines purement militaires, 86. — Remplirent très-bien leur objet, *ibid.* — Colonies modernes, causes éternelles de guerre, *ibid.* — Finissent par l'indépendance, *ibid.* — Des Portugais, II, 8. — Des Espagnols, 23. — Des Hollandais, 224. — Des Anglais, 250. — La France en compte à peine aujourd'hui, 303. — Pourrait en former de nouvelles, *ibid.*

Commerçants (Peuples). Signification précise de ce terme, I, 89. — Quels furent les premiers, 92 *et suiv.* — Leur fortune excessive, 96. — Elle les mène à leur perte, 98. — Par quelle raison et par quel chemin, 99. — Leur chute est sans retour, 101. — Exemples de cette vérité, *ibid.*

Constantinople. Translation de l'Empire, I, 307. — Blâmée par les historiens, *ibid.* — Peut-être justifiée, *ibid.* — Menacé par la Russie, II, 125.

Cour de Rome. Expression impropre, II, 60. — Opposée à l'esprit de la Religion chrétienne, *ibid.*

Croisades. L'Hermite Pierre, II, 281. — Il exalte les

peuples, au récit de ses souffrances, 282. — Devient Général, *ibid.* — Son armée est détruite, *ibid.* — D'autres la remplacent, *ibid.* — Courage et habileté des Princes d'Orient, 283. — Les Empereurs grecs les favorisent, *ibid.* — L'ardeur des Croisés se ralentit, *ibid.* — L'entreprise est abandonnée, 284. — La France en était le premier moteur, *ibid.* — Elle en porte la peine, *ibid.* — Résultat des Croisades, 285.

Cuba. Seule, suffirait, comme Colonie, à une grande nation, II, 43. — Reste encore à l'Espagne, qui doit tout faire pour la conserver, *ibid.*

Cultivateurs (Peuples). Origine de la culture, I, 67. — Ses progrès, 68. — Elle rend les peuples riches, puissants, heureux, 69. — Amène la diversité des métiers, 71. — Séparation du citoyen, de l'homme de guerre, 77. — Effets salutaires de cette mesure, 78.

Cuvier (le Baron). Démontre la fausseté de la chronologie des Chinois, I, 151. — Des Indous, *ibid.* — Des Chaldéens, *ibid.* — Constate, pour tous, l'époque du Déluge, *ibid.* — Elle est identique avec celle des Livres saints, *ibid.* — Des Égyptiens, 209.

D.

DANEMARCK. Long-temps supérieur à la Suède, II, 201. — Il en fait la conquête, *ibid.* — Elle lui échappe, et devient plus puissante, 203. — Étrange révolution, 204. — Comment amenée, *ibid.* — Le Roi despote légalement, 205. — Cette concession a d'heureux effets, *ibid.* — Elle affaiblit l'État au dehors, 206. — Il devient pacifique, 207. — Est neutre et accablé, *ibid.* — On en sépare la Norwége, 208. — Ses Colonies immenses et nulles, au Nord, 210. — De peu d'importance, au Midi, 211. — Sa population, 212. — Son Armée, sa marine, *ibid.* — Améliorations possibles, *ibid.*

DÉLUGE. L'histoire ou la tradition le rappellent chez tous les peuples, I, 161. — Rappelé à une époque fixe, *ibid.* (Voyez CUVIER.)

DUROULE. Le noir Duroule, envoyé de Louis XIV, au Souverain de l'Abyssinie, I, 243. — Est assassiné avec sa suite, au Sennaar, en 1704, *ibid.*

E.

ÉCOSSE. Appelée aussi *Calédonie*, *Pays des Pictes*,

même *Thulé*, II, 238. — Découverte par Agricola, 239. — Réunie à l'Angleterre, pour le bien de toutes deux, 243.

Égypte. Confusion dans les récits des historiens sur l'Égypte, I, 207. — Sa situation ne l'a pas défendue, 211. — Conquise par tous ceux qui l'ont attaquée, *ibid.* — Durée de la possession de chacun d'eux, *ibid.* — Immensité de ses travaux, 213. — Embaumements, 214. — Son incroyable fertilité, 215. — Sa surface habitable, en quelle proportion avec la France, 216. — Sa population actuelle, *ibid.* — Ce qu'elle a été, 217. — Se soumet à Alexandre, 219. — Gouvernée doucement par les Ptolomées, 220. — Conquise par les Romains, *ibid.* — Heureuse sous les Empereurs, 221. — Ses malheurs sous les Mahométans, *ibid.* — Ils vont toujours croissant, *ibid.* — La découverte du cap de Bonne-Espérance achève sa ruine, 222. — Conquise par les Français, 224. — Son sort eût pu changer, *ibid.* — Efforts de l'Angleterre, *ibid.* — L'Égypte reprend ses chaînes, *ib.*

Espagne. Ses peuples d'origine mêlée, sont parfaitement identiques, II, 21. — Réunis en une puis-

sante monarchie, par l'union de Ferdinand et Isabelle, 22. — Découverte de l'Amérique, 23. — Trésors qu'elle en tire, *ibid.* — Faibles, sous Charles-Quint, 24. — Immenses, sous Philippe II, *ibid.* — Usage qu'il en fait, 25. — Ses institutions, *ibid.* — Son fanatisme, 26. — Donne de l'extension à l'Inquisition, *ibid.* — Effets de cette mesure, *ibid.* — L'Espagne se dépeuple, 27. — Elle perd toute activité, 30. — Devient nulle en politique, 33. — Expulsion des Maures, sous Philippe III, 35. — Elle devient l'héritage d'un fils de France, 36. — La Maison de Bourbon lui donne de bons princes, 37. — Elle entre dans la coalition, *ibid.* — Fait sa paix par nécessité, 38. — Son Roi lui est enlevé, *ibid.* — Combat avec énergie, *ibid.* — Elle recouvre son indépendance, *ibid.* — Est rendue à ses Princes, *ibid.* — Perd ses Colonies, 40. — Ses efforts impuissants pour les recouvrer, *ibid.* — Une révolution y éclate, *ibid.* — État actuel de l'Espagne, *ibid.* — Ce qu'elle doit faire, 41. — Colonies qui lui restent, 43.

ÉTATS DE L'ÉGLISE. La puissance temporelle des Papes, attaquée, II, 57. — Raisons qui la justi-

fient, 57. — Long-temps sans restriction, 58. — Ils en abusent, *ibid.* — Scission dans toute l'Europe, 60. — Malheurs qui s'ensuivent, *ibid.* — Ce qu'est, aujourd'hui, leur pouvoir, 61. — Les Papes, universellement respectés, 62. — Leur modération, *ibid.* — Population, *ibid.* — Revenu, *ibid.* — Sagesse du Gouvernement, 63. — Tranquillité des peuples, *ibid.* — Ils sont sans activité, *ibid.* — Sans industrie, 64. — Misère du pays, *ibid.* — Quelles en sont les causes, 65.

F.

Fanariotes. Grecs dévoués aux Turcs, et leurs agents, II, 86. — Pourquoi nommés ainsi, *ibid.* — Ennemis de leurs compatriotes, *ibid.* — Méprisés des Turcs, *ibid.* — Leur perspective, *ibid.*

Féodalité. Née sous les Rois de la seconde race, en France, II, 278. — Affaiblit l'État, *ibid.* — Ses gradations, *ibid.* — Les Rois s'efforcent de la détruire, 287. — Ils y parviennent, 288. — Sous Louis XIV, ne consistait plus qu'en droits sur les biens, et non sur les hommes, *ibid.*

Finlande. Enlevée à la Suède par la Russie, II, 185. — On lui donne la Norwége en indemnité, 186.

— Effet fâcheux de cette mesure, *ibid.* — Inconvénient de ces échanges d'hommes et de pays, *ib.*

Fins. Peuples voisins de la Baltique, I, 55.—Chassés par les Goths, *ibid.*

France. Les Gaules inconnues aux premiers Romains, II, 266. — César en entreprend la conquête, 267. — Ses succès, *ibid.* — Il les doit aux divisions entre les Gaulois, *ibid.* —Nombre de ses peuples ou peuplades, 268. — Portrait qu'en fait César, *ibid.* —Les Romains gouvernent avec sagesse, 269.—Ils abolissent la Religion des Druïdes, 272. — Instruisent les peuples, *ibid.* —Leur donnent des lois, *ibid.* — Les maintiennent en paix, 274. —Au cinquième siècle, l'Empire tombe, *ibid.* — Les Francs s'emparent des Gaules, *ibid.* — Ils se fondent avec les Gaulois, 275. — Nation française née de cette union, *ibid.* — Elle est puissante dès son origine, *ibid.* — Clovis en est le véritable fondateur, 276.—Rois fainéants, *ibid.* —Le trône leur échappe, 277. — Seconde race, *ibid.* — Grandeur de Charlemagne, *ibid.* — Sa sagesse, *ibid.* — Ses lois, *ibid.* — Sa race tombe à son tour, 278. — Naissance de la féodalité,

278. — Dernières invasions des peuples du Nord, 279. — Troisième race, 280. — Elle règne encore, *ibid.* — La population devient excessive, 281. — Première Croisade, 282. — D'autres la suivent, *ibid.* — Résistance qu'on éprouve, 283. — Le zèle se refroidit, 284 — On abandonne l'Orient, *ibid.* — Ce que coûtèrent à l'État ces expéditions, *ibid.* — Il n'en tire aucun avantage, *ibid.* — Le Clergé seul en profite, 285. — La plupart des États sont ruinés, *ibid.* — Affranchissement des Communes, par Louis le Gros, 287. — Les Seigneurs l'imitent, *ibid.* — Origine du Tiers-État, 288. — Son importance, *ibid.* — La haute noblesse perd peu à peu ses droits, *ibid.* — Le pouvoir royal domine tout, 289. — Guerres de Louis XIV, *ibid.* — De Louis XV, *ibid.* — Pertes immenses en hommes, 290. — La France plus peuplée que jamais, *ibid.* — Fin du dix-huitième siècle, *ibid.* — La révolution, *ibid.* — Ses causes, 291. — Ses effets, 292. — Délire des peuples, *ibid.* — La Maison de Bourbon rassise sur le trône, 293. — Napoléon, 296. — Ses succès, *ibid.* — Ses fautes, *ibid.* — Sa chute, *ibid.* — Population excessive du royau-

me, malgré l'immensité de ses pertes, 298. — Quelles en sont les causes, 299. — Fautes à éviter, 301. — Ce que l'on doit faire, 302. — Ce que l'on doit attendre de l'avenir, 305.

Francs. Peuple de la Germanie, II, 274. — Font la conquête des Gaules, *ibid.* — Combattent les Romains, *ibid.* — Ménagent les Gaulois, 275. — S'allient avec eux, *ibid.* — Donnent de l'énergie à la nation, *ibid.*

Frises ou Frisons. Mentionnés par Tacite, II, 214. — Subjuguent les Bataves, *ibid.* — Habitaient vers le Zuyderzée, *ibid.* — Ils y sont encore, *ibid.*

G.

Gênes. Sa fortune, I, 102. — Source de ces richesses, *ibid.* — Tombe au pouvoir des Rois de Sardaigne, 103.

Germanie, Germains. (Voy. Allemagne.)

Goa. Aujourd'hui, seule possession des Portugais en Asie, II, 18. — Cette Colonie ne peut avoir d'extension, *ibid.* — Ce qui s'y oppose, *ibid.*

Goths. Race conquérante et destructive, II, 175. — Originaire d'Asie, *ibid.* — Branche de la race

scythique, 175. — Leur mythologie guerrière, *ibid.* — S'établissent autour de la Baltique, 176. — Tombent de là sur des peuples plus heureux, *ibid.* — S'établissent par toute l'Europe, sous divers noms, *ibid.*

Grèce (Ancienne). Source de toute lumière, I, 247. — Ses habitants se disent *Autochthones*, 248. — Civilisée par les Phéniciens et les Égyptiens, 249. — Toujours divisée en un grand nombre de petites nations, *ibid.* — Leur analogie avec plusieurs peuples modernes, 250. — Homère considéré comme historien, 251. — Long-temps gouvernée par des Rois, 253. — Établissement des Républiques, 255. — Elles sont, d'abord, de diverses natures, 256. — La Démocratie l'emporte partout, 257. — Établit des Colonies en Asie, 258. — Celles-là en créent d'autres, *ibid.* — Guerres des Perses, 259. — Darius, Xerxès, 260. — Triomphe des Grecs, *ibid.* — Étendue de leurs forces, *ibid.* — Multitude des habitants, *ibid.* — Peu d'étendue de l'Attique, 261. — Son incroyable population, 263. — Les fortunes y étaient très-divisées, 264. — Mœurs générales des Grecs, *ibid.* — Leurs

moyens d'existence, 264. — Leur industrie, 265. — Esclaves, 266. — Douceur des maîtres, 267. — Surabondance de la population, habilement détournée, 269. — Colonies, 270. — Migration individuelle, 271. — Philippe, Alexandre, 274. —Conquête de la Perse, *ibid.*—Alexandre meurt, *ibid.* — Ses Successeurs, *ibid.* — La Grèce résiste à la Macédoine, *ibid.* — Commencement de la puissance de Rome, *ibid.* —La Grèce est soumise, *ibid.* —Elle reste éclairée, peuplée et riche, *ibid.* — Traitée avec bonté par les Empereurs, 275. — La translation de l'Empire à Constantinople lui est favorable, *ibid.* —Établissement du Christianisme, *ibid.* — Il devait faire le bonheur des Grecs, 276. — Ils s'égarèrent dans la mysticité, 277. — Deviennent fanatiques, persécuteurs, iconoclastes, *ibid.* — Malheurs et détresse des Grecs, *ibid.* — Ils tombent sous le joug des Turcs, *ibid.* — Ils y languissent encore, 278.

GRÈCE (Moderne). (Voyez TURQUIE.), II, 77.

GROENLAND. Découvert par les Danois, II, 210. —Conduisait à la découverte de l'Amérique, *ibid.* — Possession vaste et sans importance, *ibid.*

Guiane Portugaise. Sans importance jusqu'à ce jour. II, 18. — Doit en acquérir par l'émancipation du Brésil, *ibid.*

Guiane Hollandaise. Colonie restée au Royaume des Pays-Bas, II, 233.

Gustave Wasa, fils d'Éric Wasa, II, 202. — Échappe à Christiern, *ibid.* — Monte sur le trône, *ibid.* — Rend la couronne héréditaire, 180. — Embrasse la doctrine de Luther, *ibid.*

Gustave Adolphe. Se déclare soutien du parti Protestant, en Allemagne, II, 181. — Marche à son secours, *ibid.* — Est tué au milieu de ses succès, 182. — L'Université d'Upsal lui doit sa renommée, *ibid.*

H.

Hollande. Ancienne Batavie, II, 213. — Nature du pays, 216. — Toujours menacé par la mer, 217. — Inondation de 1421, *ibid.* — De plus grands malheurs peuvent arriver, *ibid.* — Hollandais, excellents marins, 218. — S'élèvent, par degrés, à la haute navigation, 219. — Le commerce d'Asie passe de la Belgique à la Hollande, 220. — Ses succès, sa fortune, 221. — Elle fait la guerre à

l'Espagne, 223. — Elle est soutenue par les ennemis de Philippe II, et de l'Inquisition, *ibid.* — Fait la conquête des Colonies Espagnoles, dans l'Orient, 224. — Son indépendance est reconnue, *ibid.* — Origine du Stadthoudérat, 225. — Il devient héréditaire, *ibid.* — Population du pays, 228. — La Hollande entre dans la coalition, 229. — Elle devient province Française, 230. — En est détachée à la Restauration, 232. — Réunie à la Belgique, *ibid.* — Forme le royaume des Pays-Bas, *ibid.* — Forces et importance de ce nouvel État, 233. — Il perd Ceylan, le cap de Bonne-Espérance, *ibid.* — Garde les Moluques, Java, etc., 234. — Plus puissant qu'autrefois. — Peut-être moins en sûreté, *ibid.* Voyez (BELGIQUE et BATAVES).

HOLMES. Accompagna Lord Macartney, en Chine, I, 145. — A donné sa relation particulière, *ibid.* — Traduite en 1815, par Langlès, *ibid.* — Observations préliminaires du traducteur, *ibid.* — Faiblesse véritable de la Chine, *ibid.* — Richesses qui en sortent, *ibid.*

HOLWELL. Président du Tribunal de Calcutta, I, 157. — Ce qu'il dit des Bramines, *ibid.* — Leur carac-

tère, 157. — Leurs intrigues, *ibid.* — Leurs crimes, *ibid.*

Homère. Historien exact, autant que Poète sublime, I, 251. — Présente le tableau des États de la Grèce, et donne avec précision la force de chacun d'eux, *ibid.* — A pu embellir la vérité, ne l'a pas altérée, 252. — Devenu autorité, pour ses compatriotes, *ibid.*

I.

Indoustan. Très-anciennement civilisé, I, 149. — Prétentions des Indiens à ce sujet, 150. — L'extravagance de leur chronologie, démontrée par M. Cuvier, 151. — Les Indes conquises par les Perses, 152. — Puis par Alexandre, *ibid.* — Réputation des sages Indiens ou Gymnosophistes, 153. — Elle a dû être méritée, *ibid.* — Elle ne l'est plus, 154. — Leurs Divinités principales, 155. — Égarement des peuples, *ibid.* — Bramines, aujourd'hui intrigants et fourbes, 157. — S'attribuent une origine céleste, *ibid.* — Les Castes, 159. — Malheurs des peuples, 161. — Population, n'est pas ce qu'elle devrait être, 165. — Mauvais Gou-

vernement de ce vaste État, 165. — Il s'oppose à toute prospérité, 166. — La domination Anglaise, *ibid.* — Elle a amélioré le sort des peuples, 167. — Des changements semblent se préparer en ce pays, 168. — Commerce des Européens, aux Indes, *ibid.* — A enrichi des peuples, 169. — En a ruiné d'autres, *ibid.* — Est-il avantageux aux Anglais, 170.

Inquisition. Le Roi de Portugal, Jean, l'établit dans ses États, II, 9. — Il détestait l'Espagne, et la prit pour modèle, *ibid.* — Effets de cette mesure, 10. — Elle était ancienne en Espagne, 26. — Le Moine Torquemada la rend terrible, *ibid.* — Ce qu'elle devient sous Philippe II, *ibid.* — Elle change les hommes, et ruine le Royaume, *ibid.* — La nation Espagnole perd tout ce qui la distinguait des autres peuples, 27. — Elle est sombre et malheureuse, de riche et brillante qu'elle avait été, *ibid.* — L'inquisition est jugée, 28. — La combattre aujourd'hui serait superflu, *ibid.* — La défendre est impossible, *ibid.*

Irlande. Long-temps oubliée, II, 240. — Réunie à l'Angleterre, 243. — Sa population, 245.

Islande ou plutôt *ice-land* (pays de glace). Dé-

couverte par les Danois, II, 210. — Sa faible population qui ne peut s'accroître, 211. — Ce qu'elle est comparativement à l'Irlande, *ibid.*

J.

Japon. Analogie entre le Japon et la Chine, I, 135. —Différences qui les distinguent, 136.—D'abord ouvert aux Européens, *ibid.*—Missions des Jésuites Portugais, 137. — Ils font des Prosélytes, *ibid.* — Le Gouvernement s'en irrite, *ibid.* — Massacre des Chrétiens, 138.—La Religion Chrétienne proscrite, *ibid.* — Le pays est fermé à tout étranger, *ibid.* — Les Hollandais forment une légère exception, *ibid.* — Manière dont ils font le commerce du Japon, 139. — Empereur Séculier, 141. — Empereur Spirituel, *ibid.* — Cette division entre les pouvoirs est nuisible au pays, 142. — Population, 143. — Industrie, *ibid.* — Cet État pourrait être conquérant, 144. — Il se refuse à le devenir, *ibid.* — Pour quelles raisons, *ibid.* — Il ne peut être conquis, *ibid.* — Tout est secret en ce pays, jusqu'au nom du Roi, 145. —.

Exemple cité par Thunberg, 145. — Dangers dont cet État est menacé, 147.

Juifs. N'ont été bien connus qu'après leur chute, I, 185. — Oubliés ou méprisés, dans l'Antiquité, 186. — Subissent le joug de tout ce qui les environne, *ibid.* — Les servitudes, 188. — Leurs dissensions, 189. — Royaumes de Juda et d'Israël, *ibid.* — Pontifes, 190. — Les Juifs refusent des secours à Alexandre, *ibid.* — Ils obtiennent leur pardon, *ibid.* — Profitent de la ruine de Tyr, 191. — La Judée conquise par les Romains, *ibid.* — Comment gouvernée par eux, *ibid.* — Naissance et mort de Jésus-Christ, 193. — Ancien et Nouveau-Testament, *ibid.* — Siége de Jérusalem, 194. — Les Juifs se défendent en furieux, 195. — La ville est prise, *ibid.* — Le Temple est incendié, *ibid.* — Les Juifs sont chassés de leur pays, *ibid.* — Ils y reviennent, *ibid.* — Adrien rebâtit la ville, *ibid.* — Ils font la guerre aux Romains, *ibid.* — Second siége, *ibid.* — Chassés pour la dernière fois, 196. — Dispersés dans l'Univers, 197. — Méprisés de tous les peuples, *ibid.* — Pour quelles raisons, 198. — Étaient déchus de leurs

vertus, 198. — Leur amour pour leur patrie, 200. — Leurs forces, *ibid.* — Leur résistance, *ibid.* — Leurs pertes, *ibid.* — Toujours laborieux et économes, 200. — Leur attachement à leur croyance, 201. — Persécutions qu'ils endurent, 203. — La tolérance des siècles modernes s'étend jusqu'à eux, 206. — Ils pourraient devenir citoyens, *ibid.* — Eux-mêmes s'y refusent, *ibid.*

JUTLAND. L'ancienne Chersonèse cimbrique, II, 209. — Son heureuse situation pour le commerce, *ibid.* — En fait peu, 210. — Est susceptible de grandes améliorations, *ibid.*

L.

LOMBARDIE. L'Autriche en possède la plus grande partie, II, 66. — Tristes effets de cette possession, *ibid.*

LOUIS LE GROS. Vend le droit de commun habitants des villes de ses domaines, II, [illegible] — Est imité par les Seigneurs, *ibid.* — Effets de cette mesure, 288. — Naissance du Tiers-État, *ibid.*

LOUIS XIV. Porte le dernier coup à la haute féodalité, II, 289. — Son pouvoir, *ibid.* — Ses guerres, *ibid.* — Ses succès, *ibid.* — Ses désas-

tres, *ibid.* — Les lois étaient fortes, *ibid.* — Le gouvernement était éclairé, *ibid.*

M.

Macao. Colonie portugaise, en Chine, II, 18. — Réduite à ses faubourgs, *ibid.* — Ne peut s'accroître, *ibid.*

Mages. Leur ancienneté, I, 172. — Leur dogme principal, *ibid.* — Dirigent, en Perse, la croyance publique, *ibid.* — Participent au gouvernement, *ibid.* — Zoroastre, *ibid.* — Il leur donne un nouvel éclat, *ibid.* — Sont persécutés avec fureur, *ib.* — Il en existe encore aux confins de la Perse, *ibid.*

Mahomet. Détruit le Polythéisme, dans l'Orient, I, 282. — Réunit les Arabes sous une même domination, *ibid.* — Devient conquérant, *ibid.* — Progrès de sa Religion, *ibid.* — Elle s'étend encore, lorsque le pouvoir s'affaiblit, *ibid.* — Est destructive des Arts et des Sciences, *ibid.*

Mamelucks. Gouvernent l'Égypte, sous deux races, pendant plus de cinq siècles, I, 221.

Maroc (État de). Son ancien nom, I, 239.

— Pourrait être important, *ibid.* — La Religion et la nature du gouvernement s'y opposent, *ibid.*

MARSEILLE. Son antiquité, II, 267.—Sa réputation, *ibid.* — Son influence sur les Gaules, nulle, *ibid.*

MAURES. Nés du mélange des Arabes et des naturels de l'Afrique septentrionale, I, 234.—Race perverse, *ibid.* — L'Espagne, bien gouvernée, pourrait un jour, exercer sur eux, de justes représailles, 235.

MÉLINDE. Colonie portugaise sur la côte orientale d'Afrique, II, 18.—Pourrait devenir importante, *ib.*

MOINES. Leurs querelles, dans le bas Empire, I, 277. —Elles causent la perte de Constantinople, *ibid.* — Leur nombre prodigieux, en Portugal, II, 9. —En Espagne, 26. — A Naples, et dans toute l'Italie, 52.—Les Croisades l'augmentent encore, 284. — Leurs richesses, *ibid.* — La Révolution française les en dépouille, 291.

N.

NAPLES. Change sans cesse de maîtres, II, 47.— N'a pas d'esprit national, 48. —Ne peut en avoir, *ibid.* — Ses peuples sont turbulents, sans être

énergiques, 49. — Population, 50. — L'esprit du pays n'est pas militaire, *ibid.* — La guerre n'est pas le moyen employé, pour arrêter la population, 52. — Comment on arrive à ce but, *ibid.* — Les Moines, *ibid.* — Ce qu'ils possèdent dans le Royaume, *ibid.* — Plus nombreux que les soldats, *ibid.* — Coûtent beaucoup plus, et servent moins, *ibid.* — Fertilité du pays, 53. — Il est mal cultivé, 54. — Le Ciel y fait tout, les hommes rien, *ibid.* — Ce que le Royaume de Naples pourrait être, *ibid.* (Voyez SICILE.)

NAPOLÉON. S'empare de l'autorité, II, 296. — Ses succès, *ibid.* — Ses fautes, ses injustices, son crime, 297. — Tout s'arme contre lui, *ibid.* — Il tombe, *ibid.*

NAVIGATION. Ce qu'elle fut, dans le principe, I, 229. — Ce qu'elle était chez les Tyriens, *ibid.* — Chez les Hébreux, *ibid.* — Supériorité des modernes, sous ce rapport, 105.

NÈGRES. On ne connaît que ceux des côtes d'Afrique, I, 244. — Encore dans la barbarie, *ibid.* — Ne peuvent en sortir par eux-mêmes, 245 — Les Anglais proscrivent la traite, II, 255. —

Mesure louable, quel qu'en soit le motif, *ibid.*

Norwége. Donnée à la Suède, en indemnité de la Finlande, II, 186. — Les Norwégiens refusent de reconnaître cette cession, 187. — Ils s'y opposent, *ibid.* — Nomment pour Roi, un Prince de Danemarck, *ibid.* — Obligés de céder à la force, *ibid.* — La Norwége déclarée État libre et indépendant, sous la protection, ou plutôt l'obéissance de la Suède, *ibid.*

O.

Odin. Ses enfants, II, 196. — Leur mythologie, *ibid.* — Leur barbarie, *ibid.*

Orient. Dans l'antiquité, seul civilisé, I, 149. — Est resté en arrière dans les Arts et les Sciences, *ibid.* — Les mœurs y sont presque immuables, 167.

P.

Palmyre. Le commerce d'Orient paraît avoir été la source de sa fortune, I, 101. — Ses ruines sont connues, *ibid.* — Son histoire est presque ignorée, *ibid.*

Papes. Leur puissance temporelle mal à propos

contestée, II, 58. — Ont fait ce qu'ils ont dû faire, 59. — Leur autorité étendue sur l'Europe entière, *ibid.* — Ils en abusent, 60. — Font des fautes, *ibid.* — Elles amènent le schisme, *ibid.* — Malheurs qui s'ensuivent, *ibid.* — Les Papes aujourd'hui respectés généralement, 62. — Leur sagesse, *ibid.* — Douceur de leur gouvernement, *ibid.* — Population, *ibid.* — Causes qui la restreignent, 63. — États romains sans industrie, *ibid.* — Sans activité, *ibid.* — Causes de cette langueur, 64. — Tolérance du gouvernement Pontifical, 65. — L'Inquisition n'y est connue que de nom, *ibid.* — Trop éclairé pour être fanatique, *ibid.*

PASTEURS. Peuples, I, 34. — Leur ancienneté, *ibid.* — Leur puissance, *ibid.* — Ont renversé et créé de grands Empires, *ibid.* — Leurs descendants règnent encore, 35. — Respectables et vertueux chez eux, *ibid.* — Barbares au dehors, *ibid.* — Destructeurs des Sciences et des Arts, *ibid.* — Sont encore nombreux, en Asie, *ibid.* — Ils pourraient, de nouveau, troubler le monde, 36. — La Russie et la Chine les contiennent, *ibid.* — Races primitives et pures, ne se retrouvent que

dans l'Asie centrale ou l'Arabie, 44. — Mœurs de ces peuples, 45. — Les différences de Religion, la division entre un grand nombre de peuplades, leur ôtent leurs forces, 49. — Doivent être surveillés, *ibid.*

Pêcheurs (Peuples), I, 29 — Leur analogie avec les peuples chasseurs, 30. — Leur patience, leur industrie, leur courage, *ibid.* — Bienveillants et pacifiques, *ibid.* — Sont peu nombreux, pour quelle raison, *ibid.*

Perse. Ses limites au temps de sa plus grande puissance, I, 171. — Ce qu'elle était au temps d'Alexandre, *ibid.* — Population d'origine scythique, 173. — Souverains d'abord énergiques et guerriers, 174. — Bientôt amollis, *ibid.* — Conquise par les Romains, 176. — Renaît comme Empire des Parthes, *ibid.* — Les Arabes la soumettent, *ibid.* — Succès et puissance des premiers Califes, 177. — La Perse tombe, *ibid.* — Se relève sous Abbas, *ibid.* — Prodigieuses Armées qu'a fournies ce pays, 180. — Par quels moyens, *ibid.* — État actuel de la Perse, 181. — Religion plus douce qu'en Turquie, *ibid.* — Population, 182.

—La Perse, proprement dite, séparée du Candahar, *ibid.* —De plus en plus faible, 183. — Dangers qui la menacent, *ibid.*

Phéniciens. Le premier et le plus éclairé des peuples commerçants, I, 92. —S'enrichissent par le commerce de l'Inde, *ibid.*—Instruisent la Grèce, *ibid.* — Connaissaient les Iles Britanniques, *ibid.* —Naviguaient sur la mer Baltique, *ibid.* — Leur puissance renversée par Alexandre, 93. — Leurs débris ajoutent à celle de Carthage, 95.

Philippe II. S'empare du Portugal et de toutes ses Colonies, II, 24. — Étendue prodigieuse de ses domaines, *ibid.* —Usage pervers qu'il fait de ses trésors, 25. —Il trouble l'Europe entière, *ibid.* —Ne fait rien de grand, *ibid.* — Ne laisse, à sa mort, que des dettes et un nom détesté, *ibid.* — Donne de l'extension au Tribunal de l'Inquisition, 26. — Change le caractère espagnol, *ibid.* —Est le premier fauteur des malheurs et de la décadence de sa nation, 27.

Philippe III. Chasse les Maures de l'Espagne, sans respect pour les traités, II, 35.

Piémont. État déjà ancien et Royaume nouveau,

II, 67. — Élevé par l'habileté et la politique de ses Souverains, au rang qu'il occupe aujourd'hui, *ibid.* — Seule puissance militaire de l'Italie, *ibid.* — Y ferait facilement des conquêtes, *ibid.* — La France et l'Autriche s'y opposeraient, *ibid.* — L'une le défend de l'autre, 68. — Industrie et activité des habitants, *ibid.* — Abondance des produits, 69. — Ils suffisent à tout, *ibid.* — Accru de l'État de Gênes, 70. — Ne peut que difficilement s'étendre désormais, 71. — Avantages qu'il pourrait tirer de la Sardaigne, *ibid.*

PIERRE-L'HERMITE, II, 281. — Homme obscur, *ibid.* — Sans éducation, *ibid.* — Né en Picardie, *ibid.* — Fait le pélerinage de la Terre-Sainte, *ibid.* — Éprouve les violences des Infidèles, *ibid.* — Se concerte avec le Patriarche de Jérusalem, *ibid.* — Puis avec le pape Urbain II, *ibid.* — Revient en France, 282. — Excite les Chrétiens à la vengeance, *ibid.* — Effets de son éloquence rustique, *ibid.* — Il commande la première Croisade, *ibid.* — Son armée est détruite, *ibid.*

PIERRE-LE-GRAND. Fait connaître la Russie, jusque-là ignorée, II, 105. — Y crée tout à la fois, *ibid.*

—Ordonne le recensement de son peuple, 109. Sa politique guide encore sa nation, *ibid.*

Pologne. Partagée d'après la seule volonté de trois grands Souverains, II, 124. — Tristes effets de cette mesure, *ibid.* —On doit en redouter une semblable, à l'égard de la Grèce, 99.

Portugal. Son peu d'étendue, II, 6.—Sa population, *ibid.*—Ce qu'il a fait avec d'aussi faibles moyens, 7.—Ses découvertes, *ibid.*—Ses conquêtes, 8.—Ses grands hommes, *ibid.* —Fautes de son gouvernement, 9. — Il favorise l'Inquisition, *ibid.* — Expédition du Roi Sébastien, 10.—Elle cause sa perte et celle de l'État, *ibid.* — Le Portugal est envahi par l'Espagne, *ibid.*—Traité en pays conquis, 11. — Recouvre l'indépendance, *ibid.* — Perd ses colonies, à l'exception du Brésil, *ibid.* — Influence des Anglais, *ibid.* — Le Brésil se sépare du Portugal, 13. — Ce que peut devenir ce Royaume, 15.—Établissements qui lui restent, au dehors, 17.—Alliances qu'il doit former, 20.

R.

Rome (Ancienne). Le fanatisme, première cause de sa grandeur, I, 282. — De quelle nature il était,

283. — Romulus, 284. — Son génie, *ibid.* — Celui de Numa, 285. — Discipline militaire, *ibid.* — Légions composées de l'élite des citoyens, 287. — Rome ménagea toujours ses soldats, 290. — Se servait principalement de ses Alliés, *ibid.* — Guerres puniques, 291. — Elles altèrent la vertu romaine, 292. — Guerre des Cimbres, 293. — Guerre sociale, *ibid.* — Affranchissement, 294. — Abus qu'on en fait, 295. — Colonies, 296. — César, 298. — Sa politique, *ibid.* — Auguste répare les malheurs publics, 301. — Son désespoir à la perte des Légions de Varus, 302. — Quelle en était la cause, *ibid.* — Ses successeurs, 303. — Leur indignité, *ibid.* — Siècle de bonheur pour Rome et l'Univers, *ibid.* — Règne de Constantin, 306. — Il embrasse la Religion Chrétienne, 307. — Change le siége de l'Empire, *ibid.* — Cette mesure peut être justifiée, *ibid.* — Division de l'Empire, 308. — Malheurs de Rome, 309. — Fin de l'Empire d'Occident, 310. — Causes de sa chute, *ibid.* — Rome ressaisit le pouvoir, 311. — Elle en abuse encore, *ibid.* — On met des bornes à son autorité, 312. — Résumé de sa politique, *ibid.*

Russie. Ce qu'elle est, ce qu'elle peut, II, 104. —

Long-temps ignorée, 105. — Multitude de ses peuples, 106 — Leur obéissance parfaite, *ibid.* — Ses moyens immenses pour faire la guerre, *ibid.* — Toutes lui ont été profitables, 108. — Ne peut être abattue, *ibid.* — Son étendue, 109. — Sa population, *ibid.* — Révisions, *ibid.* — Augmentation progressive, 111. — Quelles en sont les causes, 112. — Plus d'hommes que de femmes, 117. — La Russie n'a qu'une faible dette, 118. — Ses Colonies, toutes à l'intérieur, 120. — Soins qu'elle y donne, *ibid.* — Tolérance religieuse, 121. — Douceur des lois, 122. — La Russie menace l'Europe, même le Monde, 123. — Est au moment de conquérir la Turquie, 125. — Tout l'y attire, 126. — Ce qui pourrait l'arrêter, *ibid.* — Comparée à la vieille Rome, 127. — On a attaqué les Russes dans leur pays, *ibid.* — Ils nous ont suivis dans le nôtre, 128. — Ce qui peut en résulter, *ibid.* — On expose le danger, *ibid.* — Les Rois feront le reste, *ibid.*

S.

Sardaigne. Tout y reste à faire, II, 67. — Son étendue, *ibid.* — Son abondance en blés, 69. — N'attend que des travailleurs, *ibid.*

Saxe. Redoutable, dans le moyen âge, II, 143. — Nulle, dans celui-ci, *ibid.* — On ajoute à sa dignité, en retranchant à ses forces, *ibid.* — Séjour constant des Sciences et des Arts, *ibid.* — Les Souverains les protégent, *ibid.*

Sicile. Point de contact entre l'Europe et l'Afrique, I, 232. — Ce qu'elle a été, *ibid.* — Ce qu'elle pourrait être, II, 54. — Obstacles à sa prospérité, *ibid.* — Moyen de les lever, *ibid.*

Spitzberg. Vaste contrée, II, 210. — Importance nulle, *ibid.*

Suède. Ses habitants issus des Goths, II, 175. — Origine de cette nation, *ibid.* — Fait partout des excursions, 176. — État de la Suède, au moyen âge, 177. — Elle devient Chrétienne, 178. — La Religion s'y allie avec la féodalité, *ibid.* — Puissance sans bornes, des évêques, *ibid.* — Faiblesse de l'autorité royale, *ibid.* — Est soumise au Danemarck, 179. — Violences des Danois, *ibid.* — La Suède recouvre son indépendance, *ibid.* — La couronne devient héréditaire, 180. — La Suède embrasse le Luthéranisme, *ibid.* — Elle défend, en Allemagne, le parti Protestant, 182. — Ses succès,

ibid.—Avantages solides qu'elle en retire, *ibid.*—Victoires et malheurs de Charles XII, 183.—Détresse du Royaume, *ibid.*—Perd son influence, 184.—On lui enlève la Finlande, 185.—Elle acquiert la Norwége, 186.—Est plus en sûreté et moins forte, *ibid.*—Population, 190.—Armée, *ibid.*—Cette armée peut se grossir, 191.—En 1812, la neutralité de la Suède a peut-être sauvé la Russie, *ibid.*—Quel fut l'auteur de cette mesure, 192.

Suisse. Très-bien indiquée par César, II, 161.—Est encore habitée par les descendants des mêmes hommes, 162.—Mœurs locales, 163.—Aspect du pays, *ibid.*—Désole l'Italie, 165.—Contenue par César, *ibid.*—Un de ses Seigneurs devient Empereur d'Allemagne, 166.—Gouvernée tyranniquement par l'Autriche, *ibid.*—Elle la combat, *ibid.*—Devient libre et heureuse, *ibid.*—A plus d'hommes qu'elle n'en peut nourrir, 167.—Parti qu'ils prennent, 170.—Les capitulations, *ibid.*—Avec quelles puissances, 171.—La Suisse, toujours alliée de la France, 172.—Parfaite sécurité du pays, *ibid.*—A été atteinte par la Révolution française, 173.—Ce qu'elle en a souffert, 174.

— Est redevenue ce qu'elle était, *ibid.* — A plus d'étendue et plus de puissance encore, *ibid.*

T.

Tacite. Description parfaite qu'il fait des Germains, II, 132. — Ce qu'il dit des Cimbres, 193. — Des Bataves, 213.

Tartares. Sont encore ce qu'ils étaient, I, 48. — Le seront toujours, *ibid.* — Leurs mœurs, *ibid.* — La Chine et la Russie les contiennent et les affaiblissent, *ibid.* — Leur division en trois grandes races, *ibid.* — Pourraient encore être dangereux à leurs voisins, *ibid.* (Voyez Peuples Pasteurs.)

Thunberg. Voyageur au Japon, I, 143. — Ses remarques sur la multitude de ses habitants, *ibid.* — Sur la culture, *ibid.* — Apprend, avec peine, le nom du Souverain, 146.

Tooke. Anglais, voyageur en Russie, II, 110. — Ses observations sur ce pays, 113. (Voyez Russie.)

Toscane. Sa renommée, II, 63. — Sa population, *ibid.* — Nulle en politique, *ibid.* — Change de maîtres, *ibid.* — Prend ceux qu'on lui donne, *ibid.* — Aujourd'hui, espèce d'apanage des Princes autrichiens, *ibid.*

Tripoli. Origine de ce nom, I, 237.—Libye des Anciens, *ibid.*—Sans importance, aujourd'hui, *ibid.* —En perd chaque jour, *ibid.* — Donné à l'Ordre de Malthe, *ibid.* — Ce don est sans effet, *ibid.*

Tunis. Occupe la place même de Carthage, I, 236. — Gouvernement moins violent que dans les autres États mahométans, 237. — Effet du voisinage de l'Europe, *ibid.*

Turquie. Ce qu'était ce Gouvernement, à son origine, II, 77.—Il menace l'Europe, 78.—L'Allemagne lui résiste, *ibid.* — Cesse d'être conquérant, *ibid.* — Ses Souverains s'amollissent, 79. — Il tombe dans le désordre, *ibid.* — Ses violences et sa faiblesse, 80. — Turquie d'Asie, 82. — Sa population, *ibid.*—Sa résignation orientale. *ibid.*—Turquie d'Europe ou Grèce, 83. — Outrages qu'elle subit, *ibid.* — Fanariotes, 86. —Clefts, 87. —Catherine II excite les Grecs à la révolte, 88. — Promet des secours, *ibid.* — N'en donne pas, et les abandonne, *ibid.* —Vengeances des Turcs, 89. — Après un demi-siècle, la Grèce prend les armes, 90. — Elle fait des prodiges, *ibid.* — Peut-elle triompher? 91. — Forces de ses ennemis, 92. — Doit périr, si elle n'est secourue, *ibid.* — Pour-

quoi ne l'est-elle pas? *ibid.* — A droit à la liberté, 94. — Est accusée à tort, 95. — La chute de la Turquie, conséquence de la restauration de la Grèce, 98. — Que deviendra Constantinople? 99. — La Turquie voit le danger, 100. — Essaie de la tactique d'Europe, 101. — Doit finir par passer le détroit, *ibid.* — Sera plus forte en Asie, 102. — Son despotisme convient à l'Orient, *ibid.*

V.

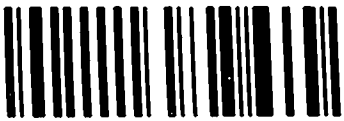
VACCINE. Importance de cette découverte, II, 300. — L'auteur trop peu honoré, 301. — Changera la face du monde habitable, et la politique des Rois, *ibid.*

VENISE. Enrichie par le commerce d'Orient, I, 102. — Les Rois conjurés contre elle, *ibid.* — Leur désunion la sauve, *ibid.* — Se maintient dans la nullité politique, 103. — Tombe au pouvoir de l'Autriche, *ibid.* — Tristes effets de cette cession, *ibid.*

Z.

ZOROASTRE. Rend de l'éclat à la Religion des Mages, I, 172. — Ses pratiques opposées à la navigation, 184.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.


00027344

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 16 January, 2016